

Histoire de la guerre civile russe

Marie, Jean-Jacques

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-JACQUES MARIE

Histoire de la guerre civile russe

1917-1922

T E X T O

Collection dirigée par Jean-Claude Zylberstein



JEAN-JACQUES MARIE

HISTOIRE DE LA GUERRE CIVILE RUSSE

1917-1922

TEXTO
Le goût de l'histoire



Texto est une collection des éditions Tallandier

Cartes : Claire Levasseur

© Éditions Autrement, 2005

© Éditions Tallandier, 2015
2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

EAN : 979-10-210-1008-6

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Introduction

La guerre civile a ravagé la Russie soviétique dès le 26 octobre 1917 et ses ultimes convulsions ont secoué la Sibérie extrême-orientale jusqu'à l'été 1922. Elle a donc duré plus de quatre ans et demi. Le pays en est sorti totalement ruiné, exsangue, épuisé, affamé. Une effroyable sécheresse s'abattant sur le sud et l'est du pays pendant l'été 1921, les destructions et les ravages de la guerre civile débouchent sur une immense famine qui ressuscite le cannibalisme et sème pendant l'hiver 1921-1922 et le printemps 1922 des centaines de milliers de morts dans le sud du pays, la région de la basse Volga.

Les historiens évoquent la guerre civile en citant des chiffres hallucinants de morts, victimes des opérations militaires, des épidémies (typhus et choléra) et de la famine qu'elle a engendrées : l'historien russe Danilov les évalue à 8 000 000, l'Allemand Hildermaier de 9 000 000 à 10 000 000, l'historien russe Poliakov à près de 13 000 000 ; le publiciste Kojinov, lui, estime à 20 000 000 le nombre « des victimes de la révolution » (dans toute l'acception de ce terme).

Les méthodes de calcul utilisées incitent néanmoins à la prudence. Vadim Kojinov fonde en particulier le sien sur le chiffre de 7 000 000 de *bezprizorniki* (enfants abandonnés et orphelins de père et mère) et en déduit donc que les parents de ces 7 000 000 sont morts pendant la guerre civile. Outre que le chiffre des *bezprizorniki* est de 4 500 000 et non de 7 000 000, la Russie tsariste comportait à la veille de la guerre, en 1913, 2 000 000 de ces enfants abandonnés ou, plus rarement, orphelins, qui hantaient les rues des villes et des villages. La prolétarianisation accélérée multipliait les abandons d'enfants déracinés. Les sept ans de guerre civile, les déplacements de population et la famine ont décuplé les abandons de « bouches inutiles ». Les calculs s'appuient ensuite sur les comparaisons entre les chiffres de la

population en 1913 et ceux de 1922. Mais, au cours de la guerre civile, plus de 2 000 000 de citoyens de l'Empire russe l'ont quitté sans passer par les services soviétiques et donc sans être enregistrés nulle part.

En réalité, selon les calculs du démographe Volkov, les plus sérieux, la population de la Russie soviétique entre le début de 1918 et le début de 1922 a diminué de 7 000 000. Si l'on retire de ce chiffre 2 000 000 d'émigrés et la différence de quelque 400 000 entre les retours et les sorties de prisonniers et fuyards divers, on aboutit à un chiffre de 4 500 000 de morts pendant la guerre civile, soit un peu plus de 3 % de la population. Selon Zdorov, en pourcentage ce chiffre est du même ordre de grandeur que celui de la guerre de Sécession américaine. Les pertes militaires ont alors représenté 1,96 % du nombre des habitants, mais il faut y ajouter les lourdes pertes civiles, jamais calculées.

Selon lui encore, les deux principaux camps en histoire avaient intérêt à gonfler les chiffres des pertes de la guerre civile :

Dans l'historiographie soviétique l'augmentation du nombre de pertes dues à la guerre civile et à l'intervention (étrangère) aidait à justifier la crise économique du début des années 1920, l'effondrement du système du « communisme de guerre » et le passage à la NEP. Chez les défenseurs contemporains du système renversé par la révolution, l'augmentation de l'évaluation des pertes sert à prouver le caractère vicieux et criminel de la révolution en tant que telle.

Ses conséquences politiques ne sont pas moins importantes : en dressant toutes les forces du pays les unes contre les autres dans un combat inexpiable à la vie à la mort, la guerre civile a exclu toute forme de neutralité, anéanti toute force intermédiaire et ainsi engendré le système du parti unique. Au lendemain d'une guerre mondiale qui a réduit à rien le prix de la vie humaine, cette guerre civile a souvent revêtu des formes très cruelles. Lors d'un débat dans la revue russe *Novy Mir* d'août 2001, un vieux dissident, Grigori Pomerantz, discutant avec un prêtre orthodoxe monarchiste et violemment anticomuniste, déclarait à son interlocuteur : « Vous affirmez que l'ampleur de la terreur rouge était effrayante et incomparable avec la terreur blanche. Tout le monde l'affirme, dont le général Grigorenko¹, et pourtant ce

dernier pose une question : pourquoi les habitants de son village qui avaient subi les deux terreurs ont pris le parti de la terreur rouge et condamné la terreur blanche ? »

Il y a bien eu terreur blanche, terreur rouge et, faut-il ajouter, terreur verte à l'encontre des Blancs et plus encore des Rouges. Pourquoi, entre les trois, la population, en grande majorité paysanne, a-t-elle finalement penché du côté des Rouges ? Pomerantz écarte d'emblée l'explication par la violence :

Croyez-en un soldat de la guerre : aucune bataille n'a jamais été gagnée par la terreur. La terreur est un moyen auxiliaire, dans le combat ; le facteur décisif c'est l'enthousiasme. Les Blancs étaient prêts à donner leur vie sans réserve, mais les Rouges aussi étaient prêts à la donner, les uns pour la sainte Russie, les autres pour le pouvoir des soviets, pour un monde sans mendiants et sans infirmes.

Enfin, ce conflit était au cœur d'une « guerre civile internationale » où intervenait une douzaine de gouvernements (allemand, anglais, français, américain, japonais, tchécoslovaque, polonais, roumain, grec, italien) et, du côté des Rouges, des Hongrois, Chinois, Allemands, Coréens. Churchill en a donné la formule en clamant alors : « Il faut s'allier avec les Huns contre les bolchos » ; le gouvernement anglais a armé et ravitaillé l'amiral Koltchak et son armée blanche en Sibérie, le gouvernement français l'armée blanche de Dénikine puis de Wrangel dans le sud. La guerre soviéto-polonaise du printemps et de l'été 1920 en est un symbole : l'attaque polonaise et le « miracle de la Vistule », qui rejette à près de quatre cents kilomètres en arrière la contre-offensive un moment victorieuse de l'Armée rouge, sont organisés sous le contrôle quotidien de l'état-major français représenté par le général Weygand et le capitaine de Gaulle.

Cette guerre civile sociale et internationale, dans le pays des jacqueries paysannes de Stenka Razine et de Pougatchev, a été féroce et impitoyable. Le monarchiste chrétien Oleg Volkov, dont le père présidait le directoire d'une grosse usine d'armement, se rappelle avec effroi : « Des profondeurs des masses populaires montait quelque chose d'effrayant, qui réveillait le souvenir des jacqueries vécues par nos aïeux. » Un banquier déclare alors à son père : « En Russie éclate un

incendie à côté duquel la révolte de Pougatchev, les jacqueries, 1793 apparaîtront comme des troubles insignifiants. »

Octobre 1917 est le produit de ce mouvement irrésistible et incontrôlé qui monte, comme le dit Volkov, « des profondeurs des masses populaires » et qui, décuplé par les souffrances et les destructions de la guerre, balaie avec une violence inouïe le vieil ordre social, ses institutions et ses représentants. Le mot d'ordre « tout le pouvoir aux soviets » répond à ce point aux aspirations de millions d'hommes qu'au cours de la guerre civile les paysans qui, mécontents des réquisitions de blé et de l'interdiction du commerce libre des grains, se soulèvent aux quatre coins du pays contre le gouvernement bolchevique y opposent systématiquement le pouvoir de leurs propres soviets aux soviets des communistes.

Trotsky, qui a dirigé l'Armée rouge et les opérations militaires pendant toute la guerre civile, écrit en 1938 dans *Leur Morale et la nôtre* : « La guerre civile est la plus cruelle des guerres. Elle ne se conçoit pas sans violences exercées sur des tiers et, tenant compte de la technique moderne, sans meurtre de vieillards et d'enfants. » Si une guerre entre États dresse deux adversaires face à face et s'achève par un traité plus ou moins léonin au détriment du vaincu, mais qui en général ne met pas en jeu son existence (perte de territoires, réparations de guerre), dans une guerre civile l'adversaire est à la fois devant, derrière et à côté, car les forces sociales en lutte se retrouvent de chaque côté d'une ligne de front perpétuellement mouvante, et l'issue de cette guerre acharnée est la victoire ou la mort. La défaite signifie l'anéantissement du vaincu, comme l'a montré la Commune de Paris dont les bolcheviks avaient minutieusement étudié l'histoire tragique. En Russie, enfin, la violence, nourrie par une haine farouche des paysans-soldats contre le « barine », image à la fois du propriétaire foncier et de l'officier, vient d'abord d'en bas. Ainsi, à Rostov-sur-le-Don à la fin de janvier 1918, les soldats abattent près de 3 400 officiers et quelques jours plus tard environ 2 000 à Novotcherkassk, alors même que Trotsky cherchera à utiliser les officiers tsaristes pour encadrer l'Armée rouge. À Sébastopol, un peu plus tard, les marins, en rage, coupent les parties génitales et les mains de plusieurs centaines d'officiers qu'ils suspectent d'avoir appartenu en 1905-1906 aux cours martiales qui ont envoyé au gibet par dizaines les marins révoltés.

Trotsky ajoute : « La guerre est aussi inconcevable sans mensonge

que la machine sans graissage. » Elle exige en effet la mise en œuvre de techniques multiples pour tromper et démoraliser l'adversaire, même potentiel. La propagande est une arme de guerre. Tous les camps en lutte y ont évidemment recouru. Dans une guerre civile plus encore que dans une guerre entre États la parole est une arme : le tract, l'affiche, le journal sont des instruments de guerre. Au printemps 1921, lorsque les bolcheviks écrasent l'insurrection paysanne de Tambov, ils n'utilisent pas que le canon et les mitrailleuses. Pour tenter de dissocier la masse – en grande majorité illettrée ! – des paysans des insurgés, ils éditent dix tracts à 326 000 exemplaires, onze brochures à un total de 109 000 exemplaires, une banderole à 2 000 exemplaires, douze numéros du journal *Le Laboureur de Tambov* à 15 000 exemplaires chacun, seize numéros du journal spécial de la direction politique de l'armée à 10 000 exemplaires chacun. Le matériel d'agitation et de propagande, d'où qu'il vienne, est un document d'histoire, mais doit évidemment être interprété avec prudence puisqu'il est d'abord un instrument de combat politique.

Lorsque le réalisateur hongrois Miklos Jancso tourna jadis son film sur la guerre civile, il l'intitula : *Rouges et Blancs*. La 1^{re} édition de cet ouvrage porte comme sous-titre *Armées paysannes rouges, blanches et vertes* parce que la guerre civile a dressé face à face non seulement les Rouges et les Blancs, mais aussi des dizaines d'armées de paysans insurgés dites vertes qui se sont opposées aux uns et aux autres, voire entre elles ; mais leur trace dans l'histoire a été au fil des ans à peu près complètement effacée. Contrairement à ce qu'affirment certains historiens, ce phénomène n'a pas été occulté dans les premières années qui ont suivi la guerre civile. Ainsi, au cours des années 1920, l'adhérent du Parti communiste devait, dans un questionnaire à remplir, indiquer s'il avait servi pendant la guerre civile dans l'Armée rouge, blanche ou verte. Les historiens soviétiques des années 1920 se sont penchés sur cette réalité. Ainsi, le numéro d'août-septembre 1924 de la revue d'histoire *Proletarskaia Revolioutsia* s'ouvre sur trois articles traitant de l'armée verte : un article sur « L'insurrection d'Ijevsk-Votkino » de l'été 1918, un deuxième sur « L'armée verte et la région de la mer Noire », un troisième sur « Les partisans verts »... Dès que Staline, une fois son pouvoir établi au sommet du Parti après la liquidation de l'opposition de gauche « trotskyste » puis de l'opposition de droite boukharinienne, a pu s'occuper de l'histoire en 1929, il a fait

gommer l'existence des Verts et des armées vertes dans un récit trafiqué et manichéen, en noir et blanc, de la guerre civile où, par ailleurs, Trotsky et la majorité des chefs de l'Armée rouge (Toukhatchevsky, Primakov, Iakir, Vatsetis) se sont vus définis comme les meilleurs alliés des Blancs qu'ils avaient combattus et battus.

Ces armées vertes, locales ou régionales, vont du petit détachement volant de 500 à 600 hommes jusqu'à de véritables divisions armées de canons et de mitrailleuses : la division de Grigoriev regroupe 15 000 hommes, l'armée de Makhno en Ukraine de 25 000 à 30 000 et compte même à un moment en 1919 plus de 50 000 hommes, celle de Tambov, dirigée par Antonov, en réunit, suivant les moments, de 18 000 à plus de 40 000. L'« armée populaire » de Sibérie occidentale, en 1921, en rassemble près de 100 000, obéissant, comme celle d'Antonov, à des chefs divers, jaloux de leur autorité locale et acharnés à défendre leurs prérogatives et les titres dont ils se dotent. Elles sont formées de paysans que dresse un double refus :

- le refus de la conscription décidée par les diverses armées (par l'Armée rouge à partir de juin 1918, par les armées blanches ou par les éphémères armées « nationales populaires » créées ici ou là par des coalitions antibolcheviques). Les déserteurs forment des bandes de maraudeurs, accueillis avec plus ou moins de sympathie par leurs voisins qui les nourrissent et qu'ils aident pour les semailles ou la moisson s'ils sont de la région. S'ils viennent d'ailleurs, ils se voient rejetés et dénoncés par la population qu'ils pillent pour se nourrir ;

- le refus des réquisitions de leurs « excédents », voire de la quasi-totalité de leurs récoltes, décidées par le gouvernement de Moscou pour nourrir l'armée et les villes en proie à la famine ; la révolte contre les comités de paysans pauvres qui raflaient fréquemment tout ce qui leur tombait sous la main, puis contre les détachements de réquisition et leurs méthodes souvent expéditives face au refus massif des paysans de fournir leur blé alors que la ville, où l'industrie ne fonctionne plus guère que pour l'Armée rouge, n'a pas de marchandises à leur offrir ; le refus du monopole d'État du commerce engendré par la guerre civile ; le rejet des « communes » (c'est-à-dire les fermes collectives, les futurs kolkhozes ou sovkhozes) ; la révolte contre la « dictature communiste », contre le « régime des commissaires et des Juifs », pour des soviets (paysans) sans communistes.

Les bolcheviks qualifient ces armées vertes de « bandes » et de « bandits » en précisant souvent, surtout en Ukraine, bandes « anarchokoulaks », c'est-à-dire représentant les intérêts d'une couche aisée de la paysannerie qui refuse la loi de l'État. L'historien anarchiste de l'armée de Makhno, Voline, précise :

Au cours des luttes intestines en Ukraine – luttes confuses, chaotiques et qui désorganisèrent complètement la vie du pays –, des formations armées, composées d'éléments simplement déclassés et désœuvrés, guidés par des aventuriers, des pillards et des « bandits » y pullulaient. Ces formations ne dédaignaient pas de recourir à une sorte de camouflage : leurs partisans se paraient souvent d'un ruban noir et se disaient volontiers « makhnovistes ».

Les mêmes bandes existent partout et se parent en général de couleurs politiques révolutionnaires : armée populaire, armée paysanne révolutionnaire, etc. La frontière est souvent indécise entre des groupes de paysans révoltés qui réquisitionnent ou volent pour se nourrir et des bandes de simples pillards qui brandissent le drapeau rouge ou noir pour couvrir leurs exactions. La population elle-même n'a parfois aucun moyen de le savoir.

Certains de ces groupes ou armées de partisans quoique soucieux de leur autonomie ont parfois été intégrés à un moment dans l'Armée rouge avant de rompre et de se dresser contre elle : c'est le cas en particulier des troupes des Ukrainiens Makhno, Grigoriev, Zeliony et Grebenka.

De ces armées vertes, seule celle de Makhno, qui se réclamait de l'anarchisme, est restée dans la mémoire. Les paysans ukrainiens de son armée éprouvaient une aversion profonde pour l'État, ses représentants et la ville qui les abritait, où ils voyaient un parasite engraisé sur leur dos. Makhno a donné une forme brutale et colorée à cette aversion. Il est enfin le seul chef vert à avoir survécu à la guerre civile ; il a réussi à s'enfuir de Russie pour s'installer finalement à Paris, où il a écrit des souvenirs lacunaires et partiellement traduits en français.

Les autres chefs verts ont disparu sans laisser de souvenirs, comme le jeune socialiste-révolutionnaire Antonov, qui a dirigé l'insurrection

paysanne de la région de Tambov en 1920-1921 avant d'être abattu en juin 1922. Faut-il y comptabiliser Boris Savinkov, l'ancien adjoint du chef du gouvernement provisoire, Kerensky, socialiste-révolutionnaire, ancien terroriste, grand fabricant de complots antibolcheviques de 1917 à 1924, auteur de Mémoires, et qui, en 1920, dirigea quelque temps une petite armée de paysans qu'il qualifia de « verte » ? Son recrutement est « vert », mais Savinkov est un authentique « blanc ». Faut-il enfin compter parmi les armées « vertes » les mouvements nationalistes du type des basmatchi de l'Asie centrale ? Comme les armées vertes ukrainiennes, ils mêlent en effet une aspiration nationale (contre Moscou et les Russes) à des aspirations sociales (la protestation de la paysannerie, au moins aisée, pour la liberté du commerce et contre la dictature de la ville).

Ces chefs d'éphémères armées locales ou régionales n'ont pu écrire leurs souvenirs avant de disparaître ; il faut donc utiliser pour les évoquer les récits de leurs adversaires – et vainqueurs – rouges et blancs, pour une fois unis dans la définition des « Verts » comme bandits ; on peut aujourd'hui y ajouter, sortis des archives des ordres du jour, proclamations, déclarations, appels de chefs verts. Si ces textes n'ont pas l'aspect vivant de Mémoires, ils n'en ont pas non plus le caractère si souvent autojustificateur.

Cette évocation de la guerre civile ne prétend pas donner un récit complet même de ses seuls épisodes importants. Elle vise seulement, à travers les témoignages et les documents des divers protagonistes, à en donner une image vraie, à reconstituer certains de ses événements essentiels et à restituer l'atmosphère d'une guerre civile, kaléidoscope de charges de cavalerie sabre au clair, de trains blindés, de canonnades, d'exécutions d'otages et de prisonniers, mêlés au pillage, à la famine, au froid, au choléra et au typhus qui ravagent villes et villages et déciment les armées, sans compter la grippe espagnole qui s'abat sur l'Europe à partir du printemps 1917 et y fait des millions de morts...

*
* *

Avant d'entamer le récit de cette guerre civile, rappelons que les bolcheviks divisaient les paysans en trois catégories aux frontières plus ou moins floues et aux définitions flottantes : en gros, les paysans pauvres qui ne possédaient pas de terre ou un lot trop petit pour

pouvoir en tirer la subsistance de la famille (les Blancs les présentent systématiquement comme des fainéants et des ivrognes), les paysans moyens qui possèdent une exploitation suffisante pour leur subsistance, peuvent disposer de quelques excédents commercialisables et n'utilisent qu'une main-d'œuvre familiale à l'exclusion de tout emploi salarié, et le paysan riche ou koulak (mot utilisé dès avant la guerre dans la Russie tsariste), défini par plusieurs traits : il possède une exploitation pour laquelle il emploie une main-d'œuvre salariée et des chevaux de trait dont il peut louer une partie aux catégories de paysans inférieurs, et des ressources mécaniques diverses (un moulin, par exemple, qu'il loue aux autres). On trouve parfois en plus une catégorie intermédiaire entre le paysan moyen et le koulak : le paysan aisé.

Les forces politiques qui s'affrontent par les armes ou jouent un rôle dans la guerre civile sont pour l'essentiel les suivantes :

- les cadets sont les membres du Parti constitutionnel démocrate, parti monarchiste libéral fondé en 1906 et qui doit ce nom à ses initiales en russe (K-D). Il n'a cessé de participer aux divers gouvernements provisoires. Ses principaux dirigeants sont Paul Milioukov, Nabokov – le père de l'auteur de *Lolita* – et le savant Vernadsky ;

- les groupes monarchistes situés à leur droite s'efforcent depuis le mois d'août et plus encore à partir d'octobre 1917 de constituer des organisations plus ou moins conspiratrices qui pullulent, ont souvent une existence éphémère et se reconstituent sous d'autres noms, mais dont la force réelle est difficile à mesurer ;

- les socialistes-révolutionnaires (S-R), fondés en 1903, ont participé au gouvernement provisoire à partir de mai. Ce parti influent dans la paysannerie reçoit 44 % des voix aux élections à l'Assemblée constituante de novembre 1917. Mais le résultat est un peu trompeur ; depuis l'établissement des listes électorales, le parti s'est divisé. En juillet s'est constituée une aile gauche de S-R internationalistes. Lors du II^e Congrès des soviets, en octobre 1917, la direction des S-R décide de le quitter pour protester contre la prise du palais d'Hiver, où siège le gouvernement provisoire, par les détachements bolcheviques. Les 176 délégués de la gauche restés au congrès sont exclus et fondent le parti des S-R de gauche, dirigé par Maria Spiridonova, Prochian, Kamkov et Natanson, qui rassemble près de 70 000 militants, soit un dixième du

parti S-R, placés auparavant en position non éligible sur les listes S-R.

Les S-R de droite, majoritaires, sont dirigés par Victor Tchernov, ministre de l'Agriculture du gouvernement provisoire, et Mikhaïl Gotz. Favorables à la continuation de la guerre aux côtés des puissances alliées et hostiles au partage des terres par les paysans avant une réforme votée par l'Assemblée constituante, ils considèrent la révolution d'Octobre comme une contre-révolution, puis qualifient le bolchevisme de « despotisme asiatique », « d'oligarchie militaro-bureaucratique », de « tyrannie de caserne réactionnaire », de « système policier odieux ». Victor Tchernov définit le régime soviétique comme un système plébéien qui marque l'ascension de la « foule » (*okhlos*, en grec) au détriment du peuple (*demos*), et repose sur un mélange de jacobinisme et d'anarchisme, de volontarisme politique et de goût effréné du pouvoir. Les S-R opposent aux soviets la légitimité de l'Assemblée constituante de janvier 1918, à leurs yeux seule détentrice légale du pouvoir ;

– les mencheviks, à l'origine aile droite du Parti ouvrier social-démocrate russe dont ils gardent l'appellation, sont divisés en une droite favorable à la poursuite de la guerre et une gauche, dirigée par Martov, dite internationaliste, qui y est hostile. Pour eux la révolution d'Octobre est une aventure ; à leurs yeux, en effet, la Russie, vu son arriération économique, ne saurait connaître qu'une révolution démocratique bourgeoise, abolissant les résidus de féodalisme et instaurant une république parlementaire ; le bolchevisme force donc la marche de l'histoire. Mais, pour les mencheviks de gauche, le système issu de la révolution d'Octobre doit être défendu pour ses réformes démocratiques (séparation de l'Église et de l'État, instauration d'un état civil et droit au divorce civil établi peu après, fin de la guerre, la terre aux paysans, nationalisation de l'économie). Aussi dans leur majorité les mencheviks refusent-ils de rejoindre le camp des Blancs monarchistes, sauf un membre de leur comité central, Ivan Maïsky, exclu pour cette raison. Iouli Martov siège au Soviet de Moscou jusqu'à son départ pour l'Allemagne en 1921. Leur autre grand dirigeant, Fiodor Dan, sert comme médecin dans l'Armée rouge. En même temps ils animent un certain nombre de grèves, et la plupart d'entre eux tentent de rester neutres entre les camps en lutte ;

– le Parti bolchevique, à l'origine aile gauche du Parti ouvrier social-démocrate russe, s'est constitué en parti distinct en janvier 1912. Il s'est

hissé au pouvoir en octobre après une bataille permanente sur le mot d'ordre de « tout le pouvoir aux soviets » pour « le pain, la paix, la liberté ». Tous ses dirigeants à l'époque, même Staline, le futur père du « socialisme dans un seul pays », voient dans la révolution d'Octobre un moment d'une révolution mondiale engendrée par la guerre mondiale, convulsion mortelle d'un capitalisme arrivé au stade suprême de l'impérialisme, selon le titre de l'ouvrage publié par Lénine en 1916 ;

– il existe enfin des groupes d'anarchistes dans plusieurs dizaines de villes de Russie, en particulier à Cronstadt et à Moscou. Le seul qui jouera un rôle effectif dans la guerre civile sera l'armée insurrectionnelle paysanne de Nestor Makhno.

1. Dissident soviétique, NDA.

Les balbutiements de la guerre civile

Quand commence effectivement la guerre civile ? Au moment où le palais d'Hiver, siège du gouvernement provisoire, tombe entre les mains des gardes rouges bolcheviques dans la nuit du 25 au 26 octobre ? Au premier engagement militaire ? Lors de la première et dérisoire contre-offensive des partisans désabusés du gouvernement provisoire, conduits par l'ataman cosaque Krasnov, sur les collines de Poulkovo le 29 octobre ? Lorsque les troupes du gouvernement déchu fusillent 300 gardes rouges dans l'enceinte du Kremlin le 30 octobre ? Lors de la fondation de la Tcheka, le 7 décembre ? Lors de la bataille de Rostov-sur-le-Don entre gardes rouges et blancs commencée le 9 décembre 1917 ? Lors de la dissolution de l'Assemblée constituante par les bolcheviks et les S-R de gauche le lendemain de sa première et unique réunion, le 5 janvier 1918 ?

Autant d'historiens, autant de réponses : chacun choisit l'une de ces dates. Certains repoussent le déclenchement effectif de la guerre civile au 29 avril 1918, le jour où Trotsky, commissaire du peuple à la Guerre, intime aux légionnaires tchécoslovaques l'ordre de rendre leurs armes. Ces quelque 35 000 à 40 000 anciens prisonniers de guerre de l'armée tsariste en route vers Vladivostok pour rejoindre le front franco-allemand par la route des écoliers se sont heurtés au Soviet de Tcheliabinsk et l'ont renversé. Ils rejettent l'ultimatum de Trotsky et se soulèvent.

Il faut distinguer la guerre civile comme fait politique et le fait militaire qui en découle. Politiquement, elle est en germe dans la constitution le 27 février 1917 d'un Soviet des paysans et des soldats qui organise, à côté de la Douma tsariste et du gouvernement provisoire

qui en émane, une représentation distincte et par nature antagoniste puisqu'elle est fondée sur un critère de classe (ouvriers, soldats et paysans). Elle est plus qu'en germe dans l'ordre numéro un adopté par ce Soviet dès le 2 mars, qui prévoit la création de comités de soldats dans les troupes. L'armée, comme la police, formes concentrées de l'appareil de l'État, ne peuvent exister sans une discipline sévère en temps de guerre. Introduire la démocratie dans une armée au combat, c'est ouvrir la voie à sa dislocation, donc à la guerre civile.

La monarchie russe était liée aux gouvernements français et anglais qui lui avaient fait miroiter Constantinople et l'accès au détroit des Dardanelles par la promesse de ne jamais signer de paix séparée et de continuer la guerre jusqu'au bout. Le gouvernement provisoire veut continuer la guerre. Or sa prolongation ruine le pays, paralyse la production et les transports, et disloque ainsi à la fois l'économie et l'armée.

Tout va, en effet, à vau-l'eau derrière les discours enflammés des orateurs de la « démocratie » révolutionnaire (les divers partis dits socialistes, à l'exclusion des bolcheviks) : la production s'effondre, de nombreux patrons, furieux de la journée de huit heures imposée, des comités d'usine et des harangues continuelles aux portes de ces dernières, mettent la clé sous la porte ou sabotent la production. L'inquiétude ronge la masse des soldats las de la guerre. Le gouvernement provisoire renvoie aussi la réponse aux revendications nationales musulmanes et ukrainiennes à une Assemblée constituante dont la convocation, différée au lendemain d'une victoire de plus en plus incertaine, exaspère toutes les revendications.

La Russie passe dès lors vite d'une guerre civile larvée à une guerre civile ouverte qui s'ouvre des tréfonds mêmes de la société : dès la fin juin, les soldats refusent en nombre croissant d'obéir à leurs officiers et commencent à désertir massivement ; les paysans-soldats voulaient la terre depuis longtemps et, depuis juin 1917, des centaines de milliers d'entre eux ont quitté les tranchées, planté leur baïonnette en terre et sont partis au village se partager les biens des grands propriétaires. Pour ces déserteurs, comme pour les soldats restés dans les tranchées, la paix est l'unique garantie de participer au partage de la terre. Or toutes les forces politiques, sauf les bolcheviks, leur disent : la paix est impossible avant la victoire, la terre intouchable avant l'Assemblée constituante. Indifférents aux buts de guerre, les paysans commencent

à saisir les terres des grands propriétaires et souvent brûlent leurs manoirs, avec leurs livres, leurs tableaux et leurs pianos, voire brisent le matériel ; le gouvernement provisoire envoie contre eux des détachements de soldats de plus en plus réticents. Une immense jacquerie dévale sur la Russie. Les mêmes paysans qui, en novembre, voteront pour le Parti socialiste-révolutionnaire qui refuse de leur donner la terre s'en emparent contre sa volonté explicite. Pour l'ancien membre du Bureau politique du PCUS sous Gorbatchev Alexandre Iakovlev, ce sont là les premiers tumultes de la guerre civile qui polarise les forces politiques aux deux extrêmes.

La crise est évidente pour tous. Le 20 août, au comité central du Parti cadet, Kartachev, ministre des Cultes, déclare : « Celui qui ne craindra pas d'être cruel et brutal prendra le pouvoir dans ses mains. » Un autre dirigeant, Kaufman, évoquant la famine qui menace, reprend une idée du ministre de l'Intérieur du tsar, Protopopov, de 1916 : « Au gouvernement, on envisage déjà la possibilité d'organiser des expéditions militaires pour prendre le pain aux paysans. » Le chef cadet Milioukov déclare : « Le prétexte en sera-t-il fourni par des émeutes de la faim ou par une action des bolcheviks, en tout cas la vie poussera la société et la population à envisager l'inéluctabilité d'une opération chirurgicale. »

Pour l'Union des officiers de l'armée et de la flotte, financée par des entrepreneurs, « la seule issue est une dictature militaire ». Les préparatifs se multiplient à droite : sur le front se constituent près de 300 bataillons de la mort dont le chef S-R, le capitaine Mouraviev, déclare : « Mes bataillons ne sont pas destinés au front, mais aussi à Petrograd, quand il faudra régler leurs comptes aux bolcheviks. » Juillet et août voient pulluler les formations politico-militaires de droite préparant le coup de force prochain. Les putschistes ont un candidat, le général Kornilov, qui lance ses troupes sur Petrograd le 25 août et accuse « le gouvernement provisoire d'agir sous la pression de la majorité bolchevique des Soviets en total accord avec les plans de l'état-major allemand ». Il jure de convoquer l'Assemblée constituante « par la voie de la victoire sur l'ennemi », donc après la guerre, et pour le présent « considère que la seule issue est d'instaurer la dictature et de placer tout le pays en état de guerre ». Il promet de pendre tous les dirigeants du Soviet. Les partis socialistes se dressent contre lui, les bolcheviks mobilisent les ouvriers, les cheminots se mettent en grève.

Le complot se disloque.

La tentative de coup d'État de Kornilov et son échec aiguisent à l'extrême la tension sociale et politique. Le général monarchiste Dénikine caractérise la situation en quelques lignes :

Une lassitude générale de la guerre et des troubles ;
l'insatisfaction de la situation existante [...]. L'armée ne
voulait plus connaître aucun « but de guerre » et désirait la
paix immédiate à n'importe quel prix.

Mais le gouvernement provisoire, soumis à la volonté des Alliés, s'acharne à poursuivre la guerre, qui désagrège l'économie du pays, alors que les paysans se soulèvent un peu partout pour prendre la terre : le 13 septembre dans la région de Kichinev, le 14 dans celle de Tambov, le 19 dans celle de Taganrog, le 3 octobre dans celles de Riazan, Koursk et Penza. Les expéditions punitives envoyées par le gouvernement provisoire démoralisent les soldats et dressent les paysans contre lui.

La famine menace, les paysans rechignant de plus en plus à livrer leur blé contre une monnaie qui ne cesse de se déprécier. Le 16 octobre, le ministre du Ravitaillement, Prokopovitch, déclare : « Nous n'avons pas décidé d'utiliser la force militaire, mais si, en doublant le prix, nous ne recevons toujours pas le pain qui nous est nécessaire, nous serons bien entendu contraints de recourir à la force militaire. » Les bolcheviks hériteront du problème, décuplé par la guerre civile.

Lorsque la guerre civile larvée atteint l'État lui-même et renverse le gouvernement, elle devient conflit armé. C'est chose faite dans la nuit du 25 au 26 octobre lorsque les assauts confus des gardes rouges s'emparent du palais d'Hiver et que le II^e Congrès des soviets élit le Conseil des commissaires du peuple. Le gouvernement provisoire, abandonné de tous, tombe à Petrograd comme un fruit trop mûr.

Le II^e Congrès des soviets s'ouvre le 25 octobre ; les bolcheviks, qui ont, la veille, pris le contrôle des principaux points stratégiques de la capitale, y sont majoritaires. Après l'annonce de la prise du palais d'Hiver et de l'arrestation des ministres, une cinquantaine de délégués S-R et mencheviques (sur un peu plus de 600 au total) quittent le Congrès. Ce dernier adopte un « décret sur la paix », proposant à tous les belligérants une paix immédiate et sans annexion, et un « décret sur

la terre », confisquant et nationalisant les terres des grands propriétaires et de l'Église, ensuite réparties entre les paysans. Il sanctionne un état de fait déjà largement établi et, par là, l'étend. Puis le Congrès élit un nouveau Comité exécutif central des soviets et un nouveau gouvernement, le Conseil des commissaires du peuple, présidé par Lénine, et dont les télégraphistes refusent d'acheminer les télégrammes.

À Moscou, les bolcheviks occupent le Kremlin, mais leur direction locale, hésitante, négocie une trêve avec la mairie S-R puis évacue les lieux : les troupes gouvernementales y abattent à la mitrailleuse près de 300 ouvriers et gardes rouges. Les bolcheviks ne prennent le contrôle de la ville qu'après une semaine de combats acharnés.

En ces premiers jours, la guerre civile semble pourtant prolonger les huit mois de meeting permanent, de février à octobre, où les agitateurs bolcheviques, S-R, mencheviques, anarchistes débattaient et discouaient sans fin. Devant et dans les casernes et les usines, dans les soviets, au coin des rues ou des carrefours, ils tentaient de convaincre les millions d'ouvriers, de soldats, de paysans, brutalement éveillés à la vie politique par la décomposition de la société tsariste, et habités par la soif de comprendre et la volonté de s'orienter dans le tourbillon des événements.

Le 27 octobre, quelques centaines d'élèves officiers (« junkers ») tentent un soulèvement vite maté par la Garde rouge à Petrograd, puis quelque six cents cosaques du général Krasnov organisent une molle contre-offensive aisément repoussée sur les collines de Poulkovo le 31 octobre. Le verbe y joue un rôle aussi important, sinon plus, que les canons. Le bolchevik Dybenko, responsable du soviet de la flotte de la Baltique, accompagné d'un seul marin, débarque dans la nuit du 31 octobre au 1^{er} novembre, à trois heures du matin, dans la caserne des cosaques de l'ataman Krasnov à Gatchina, à trente kilomètres de Petrograd. Il invite les cosaques éveillés à l'écouter, malgré la vive hostilité des officiers. Dans une salle où la fumée des cigarettes noie peu à peu le contour des visages, il leur retrace l'histoire de la révolution depuis les journées de février jusqu'à octobre, et dénonce la politique du gouvernement provisoire. Des officiers l'interrompent plusieurs fois en criant « Cosaques, ne les croyez pas ! », « Ce sont des traîtres à la Russie ! », « Chassez ces espions allemands ! Cognez-les ! », mais aucun n'ose dégainer et abattre les deux bolcheviks. Au fur et à

mesure que Dybenko parle, d'autres cosaques tirés de leur sommeil emplissent la salle, trop petite pour les contenir tous. Ils écoutent attentivement, indifférents aux vociférations des officiers, et posent des questions. Dybenko répond cinq heures durant, jusqu'à huit heures du matin ; les cosaques décident de rester neutres entre les bolcheviks et Kerensky. C'est une victoire du verbe, c'est-à-dire de la politique.

La guerre civile ne va pas longtemps en rester à ce stade. Arrêté la veille par les bolcheviks, Krasnov, libéré sur sa parole de ne pas combattre la révolution, descend dans le Sud organiser les cosaques du Don contre les soviets. Si le péril militaire est différé, le danger politique est plus sérieux. À Petrograd, les S-R et les mencheviks, soutenus par la direction du Syndicat des cheminots, constituent un Comité de salut de la patrie et de la révolution avec des cadets, qui par ailleurs forment leur propre organe de combat. Les uns et les autres invitent les employés de toutes les institutions de l'État à ignorer systématiquement les ordres du Conseil des commissaires du peuple. Certains que les bolcheviks isolés ne tiendront pas et assurés d'avoir des alliés parmi les bolcheviks eux-mêmes, les mencheviks et les S-R proposent un gouvernement de coalition socialiste, où les bolcheviks n'auraient que cinq sièges sur dix-huit, sans Lénine ni Trotsky, interdits de gouvernement – condition que la majorité du Comité central bolchevique rejette.

La poursuite et l'accélération de la désagrégation sociale, cause de la révolution, menacent encore plus gravement le nouveau gouvernement. La révolution prolonge le bouleversement social dont elle est née. « Toutes les structures de l'ancienne Russie, écrit l'historien américain Martin Malia, se disloquaient simultanément. » Les dirigeants bolcheviques prennent des mesures empiriques pour contenir la vague montante du désordre, de la faim et de la contre-révolution qui s'organise peu à peu avec le soutien, encore minime, des puissances belligérantes. La Russie soviétique se transforme vite en une forteresse assiégée bouillonnante de complots multiples, souvent artisanaux, mais bien réels. Le gouvernement bolchevique interdit à la mi-novembre le Parti cadet, lié à l'« armée des Volontaires » contre-révolutionnaire, en formation dans le sud de la Russie, sa presse et d'autres journaux hostiles.

À la mi-novembre se déroulent les élections à l'Assemblée

constituante. 41 millions d'électeurs votent, soit près de 80 % du corps électoral. En chiffres exacts, les bolcheviks récoltent 10 889 437 voix (24,5 %), les S-R de toutes nuances et nationalités, 19 110 074 (44,1 %), les mencheviks, 1 522 467 (3,5 %) et les cadets, 2 180 488 (4,7 %). Le reste des suffrages se répartit entre divers groupements socialistes (tous réunis 7 030 897 voix, soit 14 %) et/ou nationalistes (tous réunis 4 679 189 voix, soit 9,2 %). Les bolcheviks, majoritaires dans les grandes villes, sont minoritaires dans l'ensemble du pays ; les S-R sont, eux, très largement majoritaires à la campagne. Mais ce résultat est en partie trompeur, car les paysans ont voté en masse S-R pour garder la terre que ces derniers leur avaient promise avant la guerre, mais qu'ils ont refusé de leur distribuer quand leur dirigeant Victor Tchernov a été nommé ministre de l'Agriculture du gouvernement provisoire, et pour rejeter la guerre, que les dirigeants S-R ont poursuivie quand ils étaient hier au gouvernement et qu'ils veulent toujours continuer. Le vote S-R reflète leur influence passée dans le monde paysan plus que leur force sociale réelle du moment. Enfin, 83 % des suffrages exprimés (dans un territoire paysan) se portent sur des socialistes déclarés, 7,5 % sur les partis conservateurs et libéraux. Ce résultat électoral témoigne d'une volonté populaire profonde.

Les débuts de l'Armée blanche

La contre-révolution s'organise en effet. Dans le sud de la Russie, les généraux Kornilov, Alexeiev, Dénikine et l'ataman cosaque Kaledine constituent en novembre l'armée des Volontaires. Dénikine, son futur chef, raconte :

Le général Alexeiev, accompagné de son ordonnance, arriva à Novotcherkassk le 20 novembre et s'attela le même jour à l'organisation de la force armée qui devait jouer un rôle si important dans l'histoire des troubles russes. Il proposa d'utiliser la région du sud-est, en particulier le Don, base riche et pourvue de ses forces armées propres, afin d'y rassembler les éléments fermes qui subsistaient – les officiers,

les junkers [élèves-officiers] –, les combattants de choc et peut-être de vieux soldats, et de former avec eux une armée, indispensable pour le rétablissement de l'ordre en Russie. Il savait que les cosaques ne souhaitaient pas s'engager à exécuter cette vaste tâche d'État. Mais il espérait qu'ils défendraient leurs biens et leur territoire.

Lentente entre les futurs dirigeants de la contre-révolution n'est pas sans nuages. Dénikine poursuit en effet :

Néanmoins, la situation dans le Don apparut extraordinairement complexe. L'ataman Kaledine, ayant pris connaissance des plans d'Alexeiev et écouté sa demande « de fournir un asile au corps des officiers russes », donna son accord de principe, mais, considérant l'état d'esprit qui régnait dans la province, il demanda à Alexeiev de ne pas rester à Novotcherkassk plus d'une semaine et de transférer son activité en dehors de la province.

Ainsi, les cosaques, décidés à défendre leur territoire et leurs privilèges face aux Rouges, veulent bien compatir aux malheurs des officiers russes contre-révolutionnaires, mais pas les aider. Qu'ils aillent s'installer ailleurs que chez eux.

Alexeiev tâche de faire venir des officiers de Petrograd « par un télégramme codé à une société de bienfaisance » précise Dénikine, qui ajoute : « Nous reçûmes bientôt le premier don à l'«organisation d'Alexeiev» : quatre cents roubles, c'est tout ce qu'en ce mois de novembre la société russe donna à ses défenseurs. » La modicité de cette aide financière et la volonté de l'ataman cosaque Kaledine – pourtant très hostile à la révolution d'Octobre – de voir les impopulaires vieux généraux russes et leurs officiers quitter au plus vite le territoire des cosaques, le Don, reflètent le désarroi des vaincus d'Octobre et des classes dominantes ; la situation va peu à peu changer, surtout à partir du moment où les pays alliés, désireux de maintenir la Russie en guerre, vont s'en mêler. L'armée des Volontaires devra attendre pour cela quelques mois ; pour le moment, sa situation n'est pas brillante.

« Dans la province du Don, précise le général Dénikine, le congrès des “officiers contre-révolutionnaires” et de nombreux individus portant des noms odieux pour les masses suscitaient crainte et mécontentement manifestes » (Dénikine ne cite pas le nom de ces politiciens et militaires qu’il dit « odieux pour les masses », et avec lesquels il a été amené à travailler). Kaledine demande plusieurs fois à Alexeïev d’accélérer le départ de son organisation et, en attendant, de ne faire aucune intervention publique et de mener son affaire dans le plus grand secret possible. L’armée des Volontaires constitue le « premier gouvernement russe antibolchevique », dit Dénikine, qui indique les sources de financement : « La ploutocratie [*sic*] de Rostov-sur-le-Don leva six millions et demi de roubles, celle de Novotcherkassk environ deux millions. » Il ajoute : « L’armée en germe avait un caractère de classe » ; c’est une armée d’officiers favorables à une restauration dont la masse des ouvriers, des paysans et des soldats ne veut pas.

Les fonctionnaires de la banque d’État refusent de fournir de l’argent au gouvernement bolchevique, incapable donc de payer les salaires des employés de l’État, mais règlent leurs émoluments aux dignitaires déchus du gouvernement provisoire. Début décembre, ils annoncent une grève générale. Pour répondre à leur sabotage, un décret du 7 décembre crée la Tcheka (Commission extraordinaire de lutte contre le sabotage et la contre-révolution), dirigée par Félix Dzerjinski. Les S-R de gauche s’associent fin novembre aux bolcheviks, et occupent cinq postes dans le gouvernement et deux des cinq postes du collège qui dirige la Tcheka. Une haine inextinguible dresse l’une contre l’autre les forces politiques et plus encore sociales antagoniques : ouvriers, paysans et soldats exècrent les « bourgeois » ; les anciens dignitaires du régime vaincu méprisent et détestent ces masses obscures sorties de l’ombre. Le général Kornilov déclare un jour : « Même si nous avons à brûler la moitié de la Russie et à verser le sang des trois quarts de la population, nous devons le faire si c’est nécessaire pour sauver la Russie. »

Le gouvernement lance à tous les belligérants un appel à engager des pourparlers de paix, auquel les gouvernements alliés ne répondent pas ; les Soviétiques signent à Brest-Litovsk, le 22 novembre, une trêve de trois semaines avec l’état-major autrichien et allemand. Les négociations s’y ouvrent le 9 décembre, alors que l’armée russe continue à se disloquer. Ce même 9 décembre commence la première

bataille militaire de la guerre civile à Rostov-sur-le-Don, racontée dans *Le Don paisible* de Cholokhov. Une semaine auparavant, les gardes rouges ont pris la ville, capitale du Don. Le 9, Kaledine lance les 3 000 hommes de l'armée des Volontaires, dont quelques détachements de cosaques, à l'assaut de la ville, prise après six jours de combats confus. Mais cette victoire des Blancs est éphémère. Ils doivent bientôt évacuer la ville.



Vitali Primakov

La guerre du rail

La guerre civile dans les premiers mois se déroule d'une façon rudimentaire que décrit Vitali Primakov, futur maréchal soviétique que Staline fera condamner à mort lors du procès truqué qu'il montera en juin 1937 contre les principaux chefs de l'Armée rouge, dont le

À son premier stade, la guerre civile suivait le tracé des lignes de chemin de fer et les grands centres urbains. Les distances énormes de notre république exigeaient que l'on puisse transférer rapidement les troupes, dès lors collées aux voies ferrées et aux trains. Vu leur petit nombre, les unités n'avaient pas besoin d'un champ de bataille pour se déployer ; les combats se déroulaient autour des convois, on poursuivait l'adversaire en train et on reculait aussi en train. Les combats visaient à s'emparer des grands centres (personne ne cherchait à prendre des agglomérations plus petites que les capitales provinciales à l'exception des nœuds ferroviaires), ce qui nous liait encore à la voie ferrée.

À ce premier stade de la guerre, ce lien donnait un grand rôle aux trains blindés ; les deux camps en présence, vu le nombre insuffisant de trains blindés bien équipés, en installaient de nouveaux de façon assez primitive : on montait des canons et des mitrailleuses sur les plates-formes, on protégeait les bords avec des sacs de sable, des rails, des traverses, etc. Ces trains blindés se réduisaient en fait à des batteries mobiles, mal protégées et, vu l'absence de formation des servants, plutôt inoffensives. Mais le grondement sourd des canons, l'explosion des obus et le crépitement de la mitrailleuse agissaient psychologiquement sur le garde rouge, non habitué à la guerre. C'était là leur principale qualité.

Bref, c'est surtout le bruit qui compte, en donnant confiance aux gardes rouges, constituées d'ouvriers sans formation militaire, armés en hâte d'un fusil que parfois ils ne savent même pas manier et qui constituent pendant quelques mois la seule force armée, faible et désorganisée, du gouvernement révolutionnaire.

La tactique se réduisait en général à un schéma simple : le train blindé se portait en avant, suivi de plusieurs convois ; dès qu'il arrivait à une gare, il ouvrait le feu sur le train

blindé de l'adversaire ou sur la station. Puis les convois arrivaient, les gardes rouges sautaient des wagons et partaient à l'assaut alignés sur un ou deux rangs, sans réserves derrière eux ; l'adversaire lui non plus ne savait pas manœuvrer, il agissait de la même façon ; et les cas d'attaques de flanc ou sur l'arrière de l'adversaire étaient rares. D'ordinaire, après avoir tiraillé quelque temps, l'une des deux parties se repliait jusqu'à la gare suivante, jusqu'à un nœud ferroviaire ou une ville. Souvent l'audace d'un individu entraînait les autres à l'assaut ; le combat était très confus et les pertes légères.

La guerre qui se mène au début le long des voies de chemin de fer utilise abondamment ces « trains » pompeusement appelés « blindés », surmontés de quelques mitrailleuses et équipés parfois d'un ou deux canons, qui transportent des compagnies de fantassins armés de fusils, prêts à bondir dès qu'ils s'arrêtent. Celui que le tchékiste Fomine est chargé de former en août 1919 pour évacuer la ville d'Elizabethgrad, dans le sud de l'Ukraine, encerclée par les Blancs, où des familles d'ouvriers bolcheviques sont menacées d'être massacrées, ne peut guère que rouler sur les rails et impressionner l'adversaire aussi longtemps que l'on ne s'en sert pas, et c'est tout. Beaucoup d'autres « trains blindés » sont de la même espèce.

Au dépôt, écrit Fomine, je trouvai de vieilles plates-formes et une petite locomotive, accrochée à un train blindé qui avait déjà déraillé, chacune de ses pièces attendant une réparation complète. En une heure, le train blindé fut constitué. Je l'examinai, hochai tristement la tête et allai expliquer à Zatonsky que le train blindé était inapte à des opérations militaires. Zatonsky me répondit :

– Pas grave. Il n'y aura pas à se battre. Notre tâche est de sortir les familles ouvrières. Notre train blindé doit juste produire un effet sur le moral, et c'est tout.

– Si c'est juste pour effrayer les autres, ça va, mais il ne supportera pas un combat. Il peut même se disloquer en route...

– Eh bien il se disloquera, répondit Zatonsky en riant.

De plus, dans une guerre où les armées font sauter les rails et les ponts à qui mieux mieux, le train blindé, s'il effraie au début les adversaires par sa puissance de feu, peut assez aisément être pris au piège. C'est le sort que connaît, par exemple, en Ukraine, le train blindé de la 45^e division du général Iona Iakir, dit la « Tortue ». Pendant des mois, avec la division, la Tortue parcourt l'Ukraine dans tous les sens ; un jour d'octobre 1919, le train stationne près d'un village. La nuit, deux équipes de saboteurs blancs font sauter les rails à l'avant et à l'arrière du train blindé. Le régiment qui l'occupe, pris de panique, s'enfuit et abandonne à leur sort le train blindé et son équipage. Impossible de dégager la Tortue. Les ponts ont sauté, les rails sont arrachés des deux côtés ; les Blancs l'arrosent de leurs mitrailleuses ; tout membre de l'équipage qui tente une sortie est immédiatement abattu. Le feu roulant dure plusieurs heures. Les Blancs espèrent sans doute mettre la main sur le train blindé mais l'équipage, que les Blancs auraient de toute façon abattu, décide de les en priver. Les mitrailleuses et les canons tirent jusqu'à la dernière bande et jusqu'au dernier obus. Le chauffeur lance alors le train vers les rails sabotés et lâche la vapeur ; le train enjambe les rails tordus, déraile, se dresse en l'air et s'effondre, disloqué, en flammes. Tout l'équipage périt.

L'éphémère Assemblée constituante

À la fin de la matinée du 5 janvier 1918, une foule de 40 000 à 50 000 manifestants défile dans les rues pour exiger « tout le pouvoir à l'Assemblée constituante ». Un régiment letton, croyant, paraît-il, défendre l'Assemblée contre ses ennemis, tire sur la manifestation et y fait huit morts et des dizaines de blessés. À la fin de l'après-midi, l'Assemblée se réunit et élit comme président le S-R Tchernov, ancien ministre de l'Agriculture du gouvernement provisoire. Les bolcheviks proposent à l'Assemblée constituante, qui s'y refuse, de valider les décisions du II^e Congrès des soviets d'octobre 1917. Le dirigeant bolchevique Nicolas Boukharine déclare à l'Assemblée : « Alors que du jour au lendemain le monde entier va s'embraser de l'incendie de la révolution, du haut de cette tribune nous déclarons à la république bourgeoise parlementaire une guerre sans merci. » À minuit, les

bolcheviks quittent la séance. À quatre heures du matin, le chef de la garde, le marin anarchiste Jelezniakov, déclare que ses camarades et lui sont fatigués et renvoie les députés chez eux. Quelques heures plus tard, les bolcheviks, opposant le « pouvoir des soviets » au parlementarisme, dissolvent une Assemblée constituante « dominée, souligne l'historien américain Martin Malia, par les mêmes forces qui avaient été incapables de maîtriser la situation en 1917 ». Ce coup de force n'émeut guère une population soucieuse de la paix et de la faim menaçante. Les partisans de l'Assemblée constituante ne mobilisent que de maigres troupes, mais elle va devenir le point de ralliement de toutes les forces de gauche hostiles aux bolcheviks.

L'Église orthodoxe se joint aux adversaires de ces derniers. Furieux de la séparation projetée de l'Église et de l'État, contre laquelle le clergé tente de dresser les fidèles, le patriarche Tikhon, dans une déclaration du 19 janvier, qualifie les nouveaux gouvernants d'« esprits insensés », engagés dans une « entreprise réellement satanique », et interdit à tous les fidèles d'« entretenir une quelconque relation avec ces rebuts du genre humain ».

Le prologue : la révolution massacrée en Finlande

Le 18 décembre 1917, Moscou a reconnu l'indépendance de la Finlande, où la guerre civile se déchaîne aussitôt. Dès l'été, la bourgeoisie finlandaise a organisé des « gardes de sécurité et civiques », dont les effectifs s'élèvent à 40 000 hommes environ ; en face, les gardes rouges recrutés par la social-démocratie finlandaise rassemblent 30 000 hommes. Le 13 novembre 1917, la Centrale syndicale finlandaise a déclenché une grève générale de cinq jours, où la bourgeoisie finlandaise, terrorisée, a vu un premier avertissement. Le 31 décembre, le Parlement autorise le Sénat à créer « un puissant système de forces de l'ordre dans le pays » et appelle à la tête de ce système le lieutenant général Carl Mannerheim, ancien favori du tsar Nicolas II. Le 12 janvier 1918, le Sénat donne aux gardes de sécurité le statut de forces de l'ordre. Deux jours plus tard, un premier choc oppose à Vyborg, au nord de Petrograd, gardes civiques et gardes rouges, qui s'emparent du pouvoir à Helsinki. Le 15, craignant que les soldats russes n'apportent un soutien aux Rouges, les gardes civiques désarment les divisions russes stationnées dans le nord du pays. Les insurgés constituent un Conseil des commissaires du peuple formé de sociaux-démocrates de gauche qui veulent instaurer une démocratie parlementaire à la suisse réalisant la justice sociale. Dans le nord, à Vasa, se constitue un gouvernement blanc. Le président du Sénat, Svinhufvud, part à Berlin chercher un soutien et un roi. Des « volontaires » suédois se portent au secours des Blancs.

Le général blanc Dénikine écrit :

La guerre civile se développa avec un grand acharnement et

des succès alternatifs jusqu'à ce que le gouvernement finlandais demande le secours de l'Allemagne. Au milieu de mars, les Allemands envoyèrent en Finlande la division du général von der Goltz qui, avec Mannerheim, nettoya le pays des gardes rouges au milieu d'avril [...]. La haine des Finlandais pour les bolcheviks russes s'étendit à tout ce qui portait un nom russe. La répression s'abattit sur toute la population russe, qui n'avait rien connu de semblable pendant les jours du communisme finlandais.

Le 3 avril, en effet, 12 500 soldats allemands débarquent en Finlande, dont deux divisions commandées par le général von der Goltz. Le 6, ils entrent dans Tammerfors (Tampere), où se déroulent de violents combats de rue ; ils prennent d'assaut Helsinki le 13 avril, puis, deux semaines plus tard, Viipuri (Vyborg), où le Conseil des commissaires du peuple s'était réfugié. La répression est massive et brutale. À Tampere, les Blancs capturent 11 000 gardes rouges, dont ils fusillent la majorité. Près de 80 000 Rouges sont internés dans les premiers camps de concentration de la guerre civile, où 12 000 d'entre eux sont emportés par la famine et le typhus, sans compter les fusillés. Dans leur rage, les Blancs finlandais abattent plusieurs centaines de soldats russes suspectés, souvent à tort, d'être des Rouges ou de les soutenir, parce que russes. À Helsinki, ils fusillent Boris Jemtchoujine, le commissaire bolchevique chargé d'assurer le retour en Russie prévu par les accords de Brest-Litovsk des 236 vaisseaux russes stationnés dans les ports finlandais.

Des tribunaux d'exception constitués à la mi-mai 1918 jugent en quelques mois 67 788 Rouges, dont 90 % sont condamnés à la prison, sans compter 555 condamnés à mort, dont la moitié sont exécutés. Au même moment, 21 dirigeants sociaux-démocrates de droite lancent un appel, diffusé par l'armée allemande, invitant les derniers gardes rouges à se rendre. Pour conforter cette initiative, le gouvernement blanc promulgue une amnistie qui transforme les deux tiers des condamnations en peines avec sursis ; 40 000 condamnés sont libérés et placés en liberté surveillée. Les événements de Finlande sonnent comme un avertissement aux oreilles des bolcheviks : s'ils sont battus, ils seront liquidés et massacrés comme les ouvriers sociaux-démocrates de gauche finlandais.

L'Ukraine en flammes

Le 7 novembre 1917, l'Assemblée nationale ukrainienne, la Rada, où les socialistes-révolutionnaires et des partis ukrainiens proches d'eux sont majoritaires, proclame l'indépendance de l'Ukraine et cherche aussitôt l'appui de l'Allemagne, qui la reconnaît au début de janvier 1918.

L'Ukraine n'a encore jamais connu d'existence nationale autonome. Longtemps placée sous la coupe de l'État polonais (jusqu'au milieu du ^{xvii}e siècle), elle a été soumise politiquement à la monarchie russe et socialement à la domination des grands propriétaires terriens polonais, qui installaient systématiquement des intendants juifs pour gérer leurs propriétés car, domiciliés à Varsovie ou à Saint-Pétersbourg, ils ne les visitaient guère. L'empire tsariste désignait l'Ukraine sous le nom dédaigneux de « petite Russie ». Administrateurs russes et seigneurs polonais méprisaient la langue ukrainienne, à leurs yeux simple jargon dégénéré de leur propre langue. L'industrialisation de l'Ukraine a engendré un prolétariat en majorité russe ou russophone – en particulier les mineurs du Donets au sud –, attaché au lien avec la Russie. L'intelligentsia des grandes villes (Kiev, Kharkov, Odessa), essentiellement russe et juive, parle russe et n'est en majorité guère favorable à l'indépendance. La Crimée comporte une importante population tatare turcophone, dont les yeux sont tournés vers la Turquie. La paysannerie, habitée par une solide haine du seigneur (*pan*) polonais et du juif, est, elle, favorable à l'indépendance d'une Ukraine dont elle constitue plus de 80 % de la population.

Les bolcheviks décident d'y étendre le régime des Soviets. Le 28 décembre 1917, une insurrection instaure leur pouvoir à

Ekaterinoslav, dans le sud du pays, à l'est de la province d'Odessa. Le 30 décembre, une colonne de 1 360 gardes rouges traînant trois canons, installée sur un train blindé de fortune – dirigée par un certain Iegorov que Staline fera fusiller en 1937 –, atteint la station de Lozovaïa. Les troupes gouvernementales, dites *haïdamak*, abandonnent les lieux sans combattre, tout comme elles quittent sans coup férir la station voisine.

Les gardes rouges, commandés par Antonov-Ovseenko – l'organisateur de la prise du palais d'Hiver, que Staline fera fusiller en 1938 –, descendent sur le bassin minier du Donets, qui tombe entre leurs mains au début de janvier 1918. Les difficultés s'accumulent pourtant vite : deux régiments retirés du front et envoyés en renfort d'une colonne qui poursuit les cosaques de Kaledine se révèlent si rétifs au combat qu'il faut les désarmer à Orel et à Koursk. Deux régiments de la colonne se mutinent et doivent à leur tour être désarmés. Il apparaît vraiment difficile de former une armée rouge avec les débris d'une armée tsariste dont la décomposition se poursuit inexorablement. C'est l'une des raisons pour lesquelles, au même moment, à Moscou, Lénine bataille pour faire comprendre à la direction du Parti communiste qu'il faut signer sans délai la paix avec l'Allemagne et l'Autriche : comment combattre sans armée ?

Le 12 janvier, à Kiev, 5 000 ouvriers bolcheviques se soulèvent pour proclamer le pouvoir des soviets. En face d'eux, une garnison de 30 000 soldats dits « petliouristes », du nom de Simon Petlioura, chef nationaliste et socialiste chargé par la Rada d'organiser l'armée nationale. Les insurgés, rejoints par un régiment de l'armée, s'emparent de plusieurs quartiers vitaux de la ville et édifient des barricades que les petliouristes prennent d'assaut l'une après l'autre. Les soldats petliouristes ne font pas de prisonnier : quiconque est pris sur ou derrière une barricade est immédiatement fusillé. Les insurgés reculent jusqu'à l'arsenal de la ville, place forte bolchevique. Le 22 janvier, l'arsenal tombe : les troupes de Petlioura fusillent jusqu'au dernier les ouvriers et les insurgés qui s'y étaient retranchés, au total 1 500 hommes. Le 23 janvier, les premiers détachements de l'Armée rouge, commandés par le colonel Mouraviev, membre du parti des S-R de gauche, donnent l'assaut à Kiev, qui passe entre leurs mains le 28 après de furieux combats d'artillerie. Le communiste Alexandre Barmine, alors lycéen, raconte :

Une foule plutôt ouvrière remplissait la rue centrale, dans une vague attente. Le trot des chevaux retentit au loin, un peloton de cavaliers sans insignes, portant les manteaux gris de toutes les armées et de toutes les bandes surgit, s'avança jusqu'à la place et battit précipitamment en retraite. Puis se montra une auto blindée à deux tourelles. Elle s'arrêta sur la place et deux gars hâlés, des rubans rouges aux bras, en descendirent. « Les Rouges ! Les Rouges ! » La foule les entoura. Des femmes maigres et pâlies qui, tout de suite, se mirent à dire : « Savez-vous ce qui s'est passé à l'arsenal ? Tous fusillés ! » Des cavaliers arrivaient maintenant. Un meeting s'improvisa autour du socle d'un monument dont on avait enlevé le bronze. En représailles de l'assassinat des 1 500 ouvriers de l'Arsenal, 400 officiers furent fusillés [...]. Le sang appelle le sang, et cela ne faisait que commencer.

Le 18 janvier 1918, une insurrection installe le pouvoir des soviets à Odessa, le port de la mer Noire. Le 22 janvier, les ouvriers de Taganrog, à soixante kilomètres de Rostov-sur-le-Don, se soulèvent, le 28 la ville tombe entre les mains des gardes rouges. Le 27 janvier, la Rada, qui a quitté Kiev pour se réfugier plus à l'ouest, à Jitomir, décide de signer une paix séparée avec l'Allemagne et l'Autriche, favorisant ainsi leur volonté de dépecer l'ancien Empire russe.

Le 29 janvier, l'ataman Kaledine, informé que l'armée des Volontaires va abandonner la ville de Rostov-sur-le-Don conquise par elle au début de décembre et se réfugier dans les montagnes du Kouban, plus au sud, déclare, désespéré, au gouvernement de la région du Don :

L'armée des Volontaires se retire. Il ne reste que 147 soldats pour défendre Novotcherkassk. Notre situation est désespérée. La population, loin de nous soutenir, nous est hostile [...]. Au lieu de défendre la terre natale, les officiers russes fuient honteusement devant une poignée d'usurpateurs.

Il se démet de son mandat d'ataman de la région, s'éloigne et se tire

une balle dans la tête.

Le 23 février, les gardes rouges entrent à Rostov-sur-le-Don, le 25 à Novotcherkassk. L'armée des Volontaires s'enfuit vers le sud, dans un hiver glacial, commençant ce que ses survivants appelleront la « campagne de glace ». Lénine croit que la guerre civile est finie, elle n'en est encore qu'à ses balbutiements.

La naissance de l'Armée rouge

Le 20 février, le Conseil des commissaires du peuple crée officiellement par décret une « Armée rouge » et un Conseil supérieur de la guerre (rebaptisé plus tard Conseil militaire de la République), dirigé par Trotsky, nommé commissaire du peuple à la Guerre et à la Marine. Faute d'encadrement militaire communiste compétent, Trotsky forme l'ossature de l'Armée rouge avec le corps des officiers de l'armée tsariste. Comme le gouvernement soviétique ne saurait leur accorder qu'une confiance très limitée, il les fait encadrer par des commissaires politiques bolcheviques chargés de vérifier la validité de leurs ordres.



Léon Trotsky représenté en saint Georges terrassant le dragon de la contre-révolution.

La constitution de l'Armée rouge est difficile. Les volontaires sont de tous ordres : des gardes rouges et des ouvriers convaincus et enthousiastes mais sans formation militaire, des paysans sans terre, des marginaux, des aventuriers, des déclassés, des *lumpen*. Ils ont en commun l'ignorance, voire le refus de la discipline. Pour la leur apprendre, les chefs de bataillon ou de régiment ne reculent devant rien. Un membre du régiment de Perm, dans les contreforts occidentaux de l'Oural, se rappelle un épisode de la constitution de son unité, envoyée au début de février 1918 combattre l'ataman cosaque Doutov, qui ravage la région de Verkhné-Ouralsk à Orenbourg :

Au moment où nous nous apprêtions à nous mettre en route,

un vieux paysan et sa vieille arrivent à l'état-major et racontent que cinq soldats rouges étaient entrés dans leur maison et avaient exigé de la vodka. Les vieillards n'en avaient pas mais sous la menace ils se débrouillèrent pour en trouver quelque part deux bouteilles. Les cinq avouent. Dix minutes plus tard, le régiment est réuni sur le quai de la gare pour entendre le récit de l'incident. Les orateurs insistent sur la tache ainsi laissée sur le nom du soldat rouge. On soumet au vote la seule proposition avancée : fusiller tous les participants de cette honteuse tentative d'extorsion. La motion, votée à l'écrasante majorité des voix, est mise à exécution devant tout le régiment.

Le commandement blanc prend des mesures similaires pour des raisons politiques évidentes : piller la population paysanne, qui représente plus de 80 % de la population, est le meilleur moyen de se l'aliéner. Mais les conditions d'une guerre civile de plus en plus féroce et la famine endémique réduisent vite ces résolutions à des déclarations d'intention que nul n'a vraiment les moyens de faire respecter. De plus les officiers monarchistes, ossature de l'Armée blanche, ont pour les paysans expropriateurs – qui le leur rendent bien – une aversion, voire une haine profonde ; ils prennent plaisir à dévaster leurs chaumières et à les faire fouetter en public à coups de baguette de fusil pour les punir d'avoir mis la main sur les terres. Wrangel, le principal chef blanc, raconte les scènes de pillage organisées par ses subordonnés ou ses collègues. Les soldats, rouges le plus souvent, harcelés par la faim, pillent en général pour se nourrir. Les armées paysannes « vertes », elles, pillent les villes par haine de la ville et par amour des objets qui s'y entassent, dont la campagne est totalement privée. Les Blancs agissent pour se venger et parce que l'intendance ne suit pas.

Un ancien adjudant de l'armée de Wrangel, qui a échappé de peu à l'exécution en 1921, après la reddition de son armée, note :

Tout au long de la guerre civile, la population a également souffert des Rouges et des Blancs ; mais parfois nous avons dépassé notre adversaire par l'ampleur des excès et des pillages, dans la mesure où la discipline était plus sévère chez les Rouges. Cela fut particulièrement vrai sur le théâtre

sibérien des opérations militaires, où, sous la coupe de l'amiral Koltchak – de façon paradoxale mais hélas tout à fait explicable –, des monstres comme l'ataman Semionov purent se déchaîner en toute impunité. Les Rouges, sous cet angle, se montrèrent plus intelligents et plus clairvoyants : impitoyables avec les « contras » de toutes sortes, ils comprenaient qu'il fallait de temps à autre s'arranger avec le simple citoyen, dans la mesure où ce dernier constituait 90 % de la population du pays qu'il fallait conquérir.

Les Rouges étaient animés par la simple arithmétique augmentée par une conscience de classe : pour l'essentiel, de leur côté du front c'est la bourgeoisie et l'intelligentsia qui souffrirent de toutes leurs mesures répressives et de leurs réquisitions ; or ces catégories étaient quantitativement négligeables et ne bénéficiaient d'aucune sympathie dans le petit peuple. Mais nous, nous humilions, nous fouettions à coups de baguette de fusil et nous pendions – à peu près dans la même quantité – des représentants de la majorité ouvrière et paysanne. Le petit peuple ne compatissait pas avec les victimes de la terreur rouge ; leur destin lui était indifférent et dans sa mémoire les pendeurs ce furent les Blancs.

Ainsi la politique intérieure des bolcheviks pendant les années 1918-1920 se justifia, elle fut effectivement sensée, je dirais même modérée.

Le nouveau gouvernement est d'emblée pris à la gorge par les exigences allemandes et autrichiennes. Dans les négociations de paix qui se déroulent à Brest-Litovsk, l'Allemagne et l'Autriche, jouant de la débandade de l'armée russe, veulent imposer des conditions de paix draconiennes : l'annexion de la Pologne et des pays baltes. Les bolcheviks sont convaincus que la révolution russe n'échappera à l'asphyxie sous le poids conjugué de l'intervention étrangère internationale et de la contre-révolution russe que si la classe ouvrière occidentale, au premier chef allemande, se soulève et prend le pouvoir. Les exigences allemandes suscitent un vif débat entre ceux qui veulent signer, ceux qui refusent et veulent déclencher la guerre révolutionnaire, et les partisans d'une propagande révolutionnaire

internationale refusant à la fois de signer et de faire la guerre.

La vieille armée se délitant de plus en plus, le commandant en chef des armées, l'ancien adjudant Krylenko, décrète le 30 janvier sa démobilisation. Le 16 février (pour relier le calendrier julien au calendrier grégorien, la Russie passe directement du 31 janvier au 14 février), le haut commandement allemand annonce sa décision de mettre fin à l'armistice le 18 février à midi. À l'heure dite, l'armée allemande prend l'offensive. À sa vue, les derniers contingents de l'armée et les gardes rouges détalent. Le Comité central du Parti bolchevique accepte le soir du 23 février de signer les exigences allemandes. Le Comité exécutif central des soviets ratifie le traité de justesse par 116 voix contre 84 et 26 abstentions. Le 15 mars, les S-R de gauche, pour protester contre ce « traité infâme », quittent le gouvernement, mais restent dans le collège qui dirige la Tcheka.

L'armée allemande utilise l'indépendance de l'Ukraine, reconnue par l'Allemagne dans le traité de Brest-Litovsk, pour l'envahir. La Garde rouge, inexpérimentée, incapable d'affronter la Reichswehr, s'enfuit vers le nord dans une folle débandade que Primakov raconte :

La retraite de la Garde rouge ressembla à un « grand exode ». Près de cent mille gardes rouges, accompagnés de leurs familles, abandonnèrent l'Ukraine. Plusieurs dizaines de milliers d'autres se dispersèrent dans les villages, les hameaux, les forêts et les ravins de l'Ukraine.

Des centaines de militants du Parti furent laissés dans le pays pour organiser les forces révolutionnaires et préparer l'insurrection. Leur slogan était : « La révolution a été étouffée, vive la révolution. » Le lourd fardeau de la guerre, les violences des troupes d'occupation, la morgue des lieutenants allemands, l'impudence des haïdamak, la vengeance sanglante des grands propriétaires, la trahison de la Rada centrale, le pillage ouvert du pays ne firent qu'enflammer la haine populaire. On ne nommait plus le gouvernement de la Rada centrale [Tsentralnaia Rada] que le gouvernement de la Trahison [Tsentralnaia Zrada].

L'Armée rouge se forme dans la débandade. Le premier détachement, constitué dans la ville minière de Lougansk, dans le sud

de l'Ukraine, au début de février et commandé par Vorochilov, le futur maréchal et commissaire du peuple à la Défense sous Staline, en donne une image. Il s'est mis en route vers le nord, vers Konotop, au-delà de Kharkov. Ses premiers combats contre les haïdamak (soldats du gouvernement) et les troupes allemandes le font vite reculer.

Nos détachements militaires inorganisés et peu disciplinés ne pouvaient évidemment pas soutenir de longs combats, et nous eûmes bientôt moins à défendre notre territoire qu'à organiser en hâte l'évacuation, peut-être pas très judicieuse et planifiée, de biens de valeur, de l'armement, du transport et de la force de travail. La situation était encore aggravée par le fait que nous n'avions aucun moyen de payer les ouvriers. Dans de nombreux endroits, les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires utilisèrent cette circonstance pour entraver le déménagement du matériel des usines et autres biens de valeur accumulés dans la république du Donets-Krivoïrog.

En un mot, les ouvriers refusent souvent de charger les wagons gratuitement. Le train blindé dit la « Tortue » vient protéger ce transfert. La retraite du détachement, encombré du matériel qu'il ne veut pas laisser aux Allemands, de fourgons, de barda, de femmes et d'enfants, se poursuit dans un désordre inimaginable.

Dans notre retraite, les ouvriers emmenaient leur famille : beaucoup d'entre eux avaient même chargé tout ce qu'ils pouvaient de leurs biens sur des chariots. De plus, la plupart des membres du détachement ne savaient pas se servir d'une arme et il fallut le leur apprendre vite [...]. Aussi ne tenions-nous pas longtemps sur nos positions, d'autant que nous n'avions aucune liaison entre nous et que notre discipline militaire était insuffisante ; les détachements décrochaient de leur propre initiative, en découvrant nos flancs, et nous courions à chaque minute le risque d'être tournés et encerclés, ce qui nous arriva plusieurs fois.

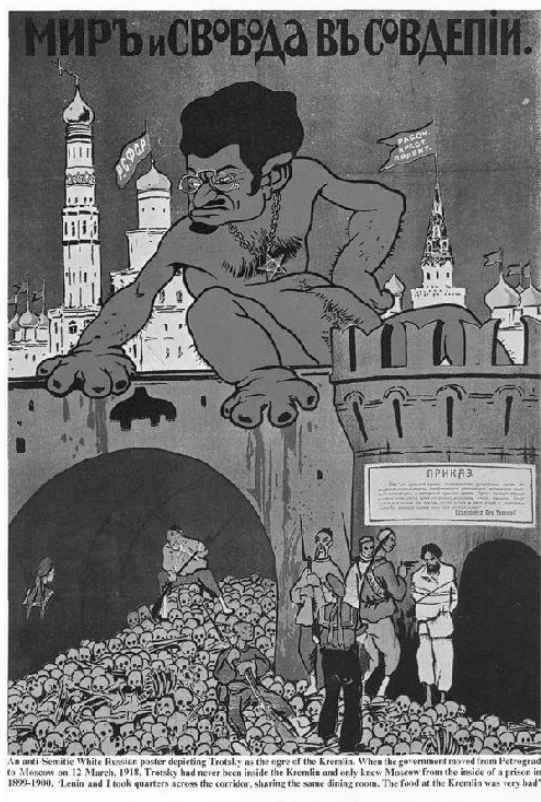
La colonne arrive aux abords la gare de Lissitchansk. Une délégation d'ouvriers de l'usine de soude, en majorité mencheviques, demande à son commandant des fusils, avec lesquels le surlendemain ces ouvriers leur tirent dessus. La Tortue met en déroute ce comité d'accueil peu accueillant. La colonne continuant sa retraite vers Tsaritsyne, la future Stalingrad, qui contrôle la navigation sur la basse Volga par où passe le blé du sud, arrive à la gare de Likhaia.

« Là régnaient la confusion, la désorganisation et un total refus de la majorité des convois de se soumettre à aucune règle [...]. Nous avons passé trois jours dans un chaos total, sans savoir ce qui nous attendait dans l'heure suivante. » Le 4 mai, Vorochilov réussit à arriver à Likhaia, à mettre un peu d'ordre et à établir quelques positions, mais pour peu de temps. Likhaia fut soudain soumise à un feu roulant d'artillerie, certains convois flambèrent, des obus explosèrent. Il était quasiment impossible de rester dans la gare. Vers le soir, un bon nombre de convois réussirent à s'ébranler. La nuit arriva, la veille de Pâques.

Dès l'aurore, la canonnade reprit. Un obus tomba dans notre wagon et arracha la jambe d'un soldat. Le bombardement gagna en intensité. Vers huit heures du matin, nous apprîmes que les nôtres abandonnaient leurs positions et que l'ennemi sur leurs talons avançait vers la gare. À midi la situation était inimaginable. On voyait filer par groupes entiers ou un par un cavaliers, fantassins artilleurs, qui, tout en courant, tranchaient les traits de leurs attelages, abandonnaient leurs canons, leurs mitrailleuses. Que se passait-il ? Difficile de définir qui étaient ces fuyards et si parmi eux ne se trouvaient pas nos poursuivants. Des obus tombèrent sur notre train, des gémissements s'élevèrent. Il était presque impossible d'avancer [...]. Nous tentions d'arrêter les fuyards, de les empêcher de jeter leurs armes [...]. Je me suis demandé après pourquoi les cosaques et les Allemands n'avaient pas continué leur poursuite jusqu'au bout. Pendant cette panique indescriptible, une centaine de cavaliers bien organisés auraient pu faire des milliers de prisonniers et s'emparer d'une quantité énorme d'armement.

Finalement, le convoi s'ébranle. Au fil des arrêts, le sentiment de l'inutilité de ce convoi gagne une majorité de soldats, qui l'abandonnent et se dispersent dans plusieurs directions. Les cosaques ont fait sauter les ponts, qu'une équipe tente de réparer, et saboté les citernes. Le train est bloqué. Un groupe reste pour garder le convoi et empêcher tout le matériel entassé de tomber entre les mains des cosaques ; il avance à l'aveuglette, coupé du reste du monde, au milieu des bruits et des rumeurs les plus fantaisistes.

Nous n'avions ni liaison téléphonique, ni liaison radio. Quelle était la situation ? Le pouvoir soviétique tenait-il à Tsaritsyne ? Que se passait-il en général dans la République et dans le monde ? Nous ne savions rien.



Caricature monarchiste antisémite : Trotsky représenté en tueur à la tête de Mongols, de Chinois et de marins.

Titre : *La Paix et la liberté dans la Soviétie.*

Les détachements internationalistes : les Chinois

Une caricature monarchiste, très répandue à l'époque de la guerre

civile, représente Trotsky, le nez fortement busqué, l'étoile de David sur la poitrine, enjambant le mur du Kremlin au-dessus de monceaux de crânes. Sept soldats de l'Armée rouge enfoncent encore leurs baïonnettes dans ces crânes. Cinq d'entre eux sont des Chinois, aisément reconnaissables à leurs yeux bridés et à leur natte. Les historiens nationalistes russes répètent à l'envi que la victoire des bolcheviks dans la guerre civile a été due aux 300 000 étrangers des bataillons et régiments « internationalistes » composés de Chinois, de Hongrois, d'Allemands, anciens prisonniers de guerre, ou de Coréens qui avaient fui leur pays soumis à une féroce occupation japonaise. Dans leur xénophobie, ils comptent même souvent dans ces internationalistes des régiments de Bachkirs et de Kirghiz, populations qui faisaient partie de l'Empire russe depuis des décennies. On ne saurait mieux avouer qu'ils y étaient traités comme des sujets de seconde zone, sinon pire encore.

Le premier recrutement de Chinois dans l'Armée rouge s'est effectué de façon assez pittoresque. Le général Iona Iakir, que Staline fera, lui aussi, condamner à mort en juin 1937 aux côtés de Primakov, Toukhatchevsky, Poutna et quelques autres, raconte comment l'Armée rouge en Ukraine recruta, sans l'avoir cherché, 450 Chinois enfuis de Roumanie. De garde un soir de janvier 1918, il est réveillé à l'aube par un cri.

Je me frottai les yeux ; devant moi se tenait un Chinois vêtu d'une sorte de jaquette bleue. Il prononça un seul mot :

– Vassiki. Je suis, à moi, Vassiki.

– Qu'est-ce que tu veux ? lui demandai-je.

– Il faut Chinois.

– De quels Chinois tu me parles ? Il répéta :

– Il faut chinois ?

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait...

Deux heures plus tard, le même Chinois entra dans notre état-major et par signes nous invita à sortir. Nous sortîmes et nous comprîmes : environ 450 Chinois se tenaient alignés dehors. Au cri de « Vassiki », ils se raidirent. Les Roumains avaient fusillé trois Chinois qu'ils soupçonnaient d'espionnage. Furieux, les Chinois qui travaillaient à l'arrière du front dans une exploitation forestière se rallièrent à nous.

Nus et affamés, ils formaient un tableau effrayant. Nous étions peu nombreux et nous avions beaucoup d'armes que nous n'aurions pas pu emporter et qu'il aurait fallu abandonner. Nous décidâmes qu'ils feraient des soldats (et la suite montra qu'ils étaient des soldats remarquables). Nous les avons chaussés, vêtus, armés. Leur bataillon donnait l'impression de petits soldats de plomb.

Dans les opérations où ils sont engagés contre les Roumains, puis contre les Allemands, 80 d'entre eux trouvent la mort. Au cours d'une longue retraite qui mène ces troupes à travers toute l'Ukraine et le Don jusqu'à la province de Voronej, la majorité de ces Chinois périssent, avec une impassibilité qui frappe Iakir. Son voisin, son camarade, son ami, son frère tombent et le soldat rouge chinois, impassible et immobile, arme son fusil et tire jusqu'à la dernière cartouche. Les cosaques ne font pas de prisonniers chinois ; ils les massacrent tous, ou plus exactement les hachent, à coups de sabre.

Il y eut juste un incident désagréable. Ils recevaient une indemnité de 50 roubles par mois qu'ils prenaient très au sérieux. Ils donnaient aisément leur vie, mais il fallait les payer en temps et les nourrir convenablement. Un jour, leurs délégués viennent me voir et me disent : « Vous avez engagé 530 de nos hommes, vous devez payer pour tous. » Ils se partageaient entre eux l'argent des morts (dans ce combat nous avons perdu 80 hommes). Je discutais longtemps avec eux, tentais de les convaincre que ce n'était pas correct, pas dans nos mœurs. Mais ils obtinrent ce qu'ils voulaient. Ils m'expliquèrent : « Nous devons envoyer en Chine l'argent aux familles des tués. » Les premiers mois, nous avons dû payer ; puis nous leur en avons fait perdre l'habitude.



Iona Iakir

Les Chinois ont suscité l'une des rumeurs les plus noires de la guerre civile. Un historien russe actuel, petit-fils d'officier blanc, Vladimir Tcherkassov-Gueorguieski, au sujet du décret sur les otages du gouvernement bolchevique (menaçant d'exécuter les membres de la famille d'un officier tsariste engagé dans l'Armée rouge et passant aux Blancs), prétend :

Si un officier passait aux Blancs, tous ses parents, sa famille y compris les enfants répondaient pour lui. Les tchékistes chinois par exemple nourrissaient avec leurs cadavres les bêtes du zoo de Petrograd, tout comme dans les cirques romains on jetait aux lions les premiers chrétiens.

Rien ne confirme cet épisode grand-guignolesque et fantasmagique. Ces rumeurs permettent de justifier les traitements infligés aux milliers de Chinois (et de Coréens) comme aux autres étrangers qui ont servi dans l'Armée rouge. Ces soldats, à la différence des paysans enrôlés à partir de mai 1918, ne désertaient, eux, jamais ou presque. Mais, plus que d'autres encore, ils subissaient les effets du conseil donné par Kornilov à l'armée des Volontaires : « Vous allez être bientôt envoyés au combat. Dans ces combats, il vous faudra être impitoyables. Nous ne pouvons faire de prisonniers, et je vous donne un conseil très cruel : ne pas faire de prisonniers ! »

L'armée des Volontaires et la campagne de glace

Le 9 février, les 4 000 hommes de l'armée des Volontaires, suivis par des civils en fuite, quittent Rostov-sur-le-Don et s'enfoncent dans les montagnes du Kouban, poursuivis par les gardes rouges. Cette armée, comme l'armée mexicaine, compte plus d'officiers que de soldats dont 36 généraux et 199 colonels, à l'honneur chatouilleux. Il neige, il gèle, entre de rares intermèdes ensoleillés. Malgré la désertion des cosaques, qui refusent d'abandonner le Don, leur pays, l'armée se renforce d'abord un peu au cours de son passage dans les bourgs et villages qu'elle prend. Le 28 mars, elle arrive devant la capitale du Kouban, Ekaterinodar, que l'Armée rouge a prise quinze jours plus tôt. Le 31 mars au soir, à la veille de l'offensive prévue, un obus tombe sur le PC du général Kornilov, qui est tué sur le coup. Dénikine le remplace. Le 1^{er} avril, l'Armée rouge capture et fusille l'ataman Bogaievsky. Lénine voit dans sa capture et son exécution le signe que la guerre civile est finie. Il le répète dix fois au moins. Dans « Les tâches immédiates du pouvoir des soviets », écrit au début d'avril et publié

dans la Pravda et les Izvestia du 28 avril, il affirme :

Pour l'essentiel la tâche consistant à écraser la résistance des exploiters a déjà été accomplie dans la période qui va du 25 octobre à février 1918 (approximativement) ou à la capitulation de Bogaievsky [...] jusqu'à présent la résistance des exploiters revêtait encore la forme d'une guerre civile déclarée.

Au passé, donc, et il conclut : « La bourgeoisie est vaincue chez nous [...] maintenant nous avons brisé le sabotage [...], nous avons vaincu par les méthodes de répression, nous saurons vaincre aussi par les méthodes d'administration », c'est-à-dire par la reconstruction économique. La Russie n'a pourtant connu encore que les balbutiements de la guerre civile, qui va se déchaîner dès la fin mai. Tout en se combattant avec acharnement, les deux camps rivaux de la guerre européenne, les Austro-Allemands et les Anglo-Français, vont intervenir de plus en plus en Ukraine, envahie dès mars 1918 par la Reichswehr, en Russie et au Caucase, par leur soutien politique et financier aux diverses organisations antibolcheviques puis par l'envoi en Russie de détachements encore modestes.

Alors commence ce que les Blancs appelleront la « campagne de glace ». Le futur romancier Roman Goul appartient à la division de Kornilov qui, dans son périple vers Ekaterinodar, prend d'assaut les villages les uns après les autres. Son premier combat se livre à Lougansk. Battus, les survivants de l'Armée rouge s'enfuient, les paysans faits prisonniers sont amenés hors du village. Le lieutenant-colonel Nejentsev, le bras droit de Kornilov, se tourne vers ses troupes et crie : « Qui veut participer au règlement de comptes ? » Goul s'interroge :

Qu'est-ce à dire ? Est-ce qu'on va les fusiller, ces paysans ? Ce n'est pas possible. Mais si, c'est bien ainsi, on va fusiller tous ceux qui se tiennent là dans la prairie, bras et têtes ballants [...]. Des officiers sortent de nos rangs et s'avancent vers les prisonniers, près du moulin ; certains sourient, l'air confus, d'autres avancent à pas rapides, le visage durci, blêmes, et,

en marchant, rentrent les chargeurs, font jouer la culasse et s'approchent de ce groupe de Russes qui leur sont inconnus. Les vaincus et les vainqueurs sont face à face ; les officiers épaulent leur fusil, un commandement retentit, les coups de feu claquent en un crépitement sec, mêlés aux cris et aux gémissements des fusillés qui tombent les uns sur les autres en gestes étranges et brisés ; les fusilleurs, les jambes largement écartées, la crosse bien calée contre l'épaule, enclenchent de nouveaux chargeurs et tirent. Le silence s'instaure autour du moulin ; les officiers reviennent vers nous ; trois d'entre eux achèvent quelqu'un à coups de baïonnette. En regardant les fusillés renversés en tas sur l'herbe ensanglantée, je pense : « Voilà, c'est la guerre civile. » [...] Près de moi, le capitaine Rojkov, le visage bleuï, comme secoué par la fièvre, grommelle : « Si nous nous conduisons comme ça, tout le monde se dressera contre nous. »

Le lendemain, Roman Goul apprend que 500 paysans du village ont été fusillés.

Serge Efron, le mari de la poétesse Marina Tsvetaïeva, engagé dans l'armée des Volontaires, futur agent du Guépéou, croit lui aussi que la guerre civile est finie. Il raconte avec amertume l'odyssée, à ses yeux sans but, de l'armée des Volontaires dans une lettre envoyée de Novotcherkassk le 12 mai 1918 :

Il nous a fallu faire près de sept cents kilomètres à pied dans une boue dont je n'ai jamais jusqu'alors eu l'idée. Il a fallu faire des étapes énormes, jusqu'à soixante-cinq kilomètres en un jour ! Et j'ai fait tout cela, et comment je l'ai fait ! On pouvait dormir trois à quatre heures par nuit. Nous ne nous sommes pas déshabillés pendant trois mois, nous marchions au centre d'un anneau bolchevique, sous un tir d'artillerie permanent. Nous avons livré quarante-six grands combats pendant cette période. À un moment, nous n'avions plus de cartouches ni d'obus et il a fallu les prendre aux bolcheviks au cours du combat. Nous sommes passés par des aoul tcherkesses et des stanitsa cosaques, avant de revenir enfin

sur le Don. Nous nous sommes arrêtés à soixante-dix kilomètres de Rostov-sur-le-Don et de Tcherkassk.

Nous ne nous en approchons pas plus parce que là-bas il y a les Allemands. Notre situation est maintenant difficile. Que faire ? Où aller ? Est-ce que toutes ces victimes sont mortes pour rien ?



Serge Efron

L'Ukraine occupée

À son entrée en Ukraine, l'armée allemande feint d'abord de soutenir le gouvernement de la Rada, dirigé par le socialiste Vinnitchenko. Le 14 mars, les troupes autrichiennes occupent Odessa, le 16 mars les Allemands entrent dans Kiev et en chassent l'Armée

rouge. Le lendemain s'ouvre à Ekaterinoslav le II^e Congrès des soviets ukrainiens qui, le 23, proclame une éphémère République soviétique populaire ukrainienne ; le 26 mars, les gardes rouges reprennent un moment Odessa, qu'ils quittent le 7 avril. Les troupes allemandes, chassant devant elles les gardes rouges en désordre, occupent Nicolaïev le 20 mars, Poltava le 29, Kharkov le 7 avril, Kherson et Belgorod le 10, Odessa le 13, la Crimée le 20, dispersent la Rada le 28. Les Allemands nomment à la tête de l'Ukraine un fantoche, l'ataman Skoropadsky. La Reichswehr occupe Taganrog le 3 mai, Rostov-sur-le-Don le 8, sans jamais rencontrer de résistance notable. Le lycéen Barmine constate, stupéfait, les effets de l'ordre germanique à Kiev :

Le lendemain, je remarquai à la gare un changement extraordinaire. La gare de Kiev était depuis 1914 délabrée, abandonnée, d'une saleté irrémédiable [...]. Des équipes de soldats y lavaient tout à coup les planchers, y peignaient les murs, y accrochaient des écriteaux allemands tout neufs. Une odeur de savon et une atmosphère d'ordre miraculeux y régnaient. Les gens regardaient ce bouleversement avec stupeur. On avait vu bien des choses pendant la révolution, mais rien d'aussi surprenant que ce nettoyage ! [...] Kiev se ressentit de cette dictature de l'ordre : nos maîtres mêmes vinrent en classe proprement rasés.

Dans les campagnes, l'ordre germanique ne se limite pas à ces démonstrations d'hygiène ; pour nourrir l'Allemagne – secouée en janvier par des grèves ouvrières massives à Berlin et dans plusieurs villes – et l'Autriche affamées, la Reichswehr rafle le blé, les œufs, la volaille. Les paysans résistent.

Les Allemands, si propres et si méthodiques, rappelle Barmine, procédaient à des réquisitions impitoyables. Au village de Vissky, les choses tournèrent au tragique. Des soldats en maraude avaient été battus et désarmés. La Kommandantur fit arrêter dix paysans et imposa au village une forte contribution. La nuit suivante, une sentinelle fut tuée. Les Allemands trouvèrent quelques fusils à canon scié

chez les cultivateurs. Ils arrêtaient encore une dizaine de jeunes hommes et fusillèrent tout le monde. Des partisans tenaient la campagne dans les bois environnants, autour des biens de la comtesse Brannitskaia, repris aux paysans. Ils mirent le feu à un poste de garde et tirèrent à bout portant sur les soldats qui tentaient de sortir des flammes. Vingt Allemands, dont un sous-officier, trouvèrent la mort dans ce combat.

Les tribulations du cosaque Mironov

Le cosaque Mironov est l'une des plus étranges figures d'une guerre civile qui n'en manqua pas. Les cosaques forment dans le sud de la Russie, essentiellement dans le Don, leur région par excellence, une couche de paysans-propriétaires à cheval jouissant de divers droits et prérogatives (dont l'élection d'un chef, dit « ataman ») en contrepartie d'obligations militaires, dont un service militaire de dix-huit ans. Depuis le début du siècle, la monarchie les a utilisés systématiquement contre les manifestations et les grèves. Le Don renferme 1,5 million de cosaques, qui y forment près de la moitié de la population, possèdent près de 80 % des terres, mais sont socialement très différenciés, entre un quart de cosaques « pauvres », une moitié de cosaques « moyens » et un quart de cosaques aisés et riches (ou koulaks).

À cette population cosaque s'ajoute près de 1 million de paysans autochtones installés dans les secteurs frontaliers et qui possèdent moins de 4 % des terres de la région. 20 % d'entre eux n'en possèdent pas du tout, et 40 % ont des propriétés de moins de cinq hectares. Ils sont donc dans une situation matérielle très inférieure à celle de la grande majorité des cosaques.

Les « allogènes » (venus d'autres régions de Russie, surtout de la Russie centrale affamée à la fin du ^{xix}e siècle) constituent un troisième groupe d'un peu plus de 700 000 habitants, méprisés et détestés par les cosaques, qui refusent de les laisser participer à la rotation traditionnelle des terres, dont ils ne possèdent que des miettes : ils sont métayers ou fermiers et rendent aux cosaques la haine que ces derniers leur vouent. C'est parmi ces allogènes opprimés et surexploités que les

bolcheviks développent leur influence. Selon une statistique citée par Dénikine, 96,8 % des bolcheviks dans les régions cosaques étaient des allogènes et 3,2 % seulement de vrais cosaques ! C'est de ces allogènes que sort Semion Boudionny, le chef ivrogne de la 1^{re} division de la Cavalerie rouge, formée en juin 1919, devenue légendaire depuis le roman de Babel Cavalerie rouge, mais qui mérite d'être connue pour ses rapines, ses beuveries, ses pillages, ses viols, ses violences contre les civils, ses exécutions de prisonniers, ses pogromes et même, parfois, pour sa chasse aux communistes autant que pour ses exploits guerriers.

Mironov, cosaque de souche, d'abord hostile au bolchevisme, s'y rallie en janvier 1918 en déclarant :

Le parti des socialistes populaires dit : « Nous donnerons définitivement au peuple la terre, la liberté et les droits dans cinquante ans, le parti des S-R de droite nous les promet pour dans trente-cinq ans, le parti des S-R de gauche dans vingt ans, le parti des sociaux-démocrates mencheviques dans dix ans » ; seul le parti des sociaux-démocrates bolcheviques dit « tout au peuple travailleur et tout maintenant » !



Semion Boudionny

En février 1918, les cosaques du Don se divisent entre l'ataman réactionnaire Kaledine et un comité révolutionnaire pro bolchevique dirigé par le cosaque Podtiolkov. Mironov participe à la création et à l'activité de la République soviétique du Don, proclamée le 23 mars 1918. Les armées allemandes renversent cette république le 8 mai 1918 et transmettent le pouvoir à l'ataman Krasnov, celui-là même qui avait conduit l'offensive manquée sur Petrograd le 27 octobre et que les

bolcheviks avaient libéré sur parole. Krasnov liquide les institutions soviétiques, annule tous les décrets soviétiques et du gouvernement provisoire. Il souligne avec fierté la férocité des cosaques blancs à l'égard des cosaques rouges...

Les cosaques étaient impitoyables à l'attaque ; ils étaient aussi impitoyables avec les prisonniers. Lorsque, dans la ferme de Ponomarev, ils s'emparèrent du fameux Podtiolkov et des soixante-treize cosaques qui l'accompagnaient, les cosaques réunirent sur le champ un tribunal militaire qui condamna Podtiolkov et ses deux commissaires adjoints à être pendus, et les soixante-treize cosaques de son escorte à être fusillés. La sanction fut mise immédiatement à exécution devant tous les habitants de la métairie [...]. Les cosaques étaient particulièrement sévères avec les prisonniers cosaques, qu'ils considéraient comme traîtres au Don. Dans ces cas-là, le père condamnait à mort son fils et ne voulait même pas lui faire ses adieux.

Lorsque les prisonniers ne sont pas des cosaques, mais de simples soldats de l'Armée rouge, les cosaques leur laissent la vie et les condamnent au travail forcé : « On envoyait, dit Krasnov, les prisonniers travailler dans les champs et dans les mines de charbon, les prisonniers nettoyaient Novotcherkassk et réparaient tout ce que les bolcheviks avaient abîmé et souillé. On ne réemployait sous l'uniforme qu'un tout petit nombre de prisonniers. »

Mironov constitue en mai 1918 un détachement de cosaques rouges qui se bat pour défendre Tsaritsyne (la future Stalingrad, puis Volgograd) contre les détachements de Krasnov. Staline le soupçonne, comme il soupçonne tout le monde. Dans une lettre à Lénine du 4 août 1918, il affirme que les cosaques de Mironov « ne peuvent pas, ne veulent pas mener un combat résolu contre la contre-révolution cosaque ». Trotsky n'est pas du même avis ; le 12 janvier 1919, il envoie à Mironov un télégramme de félicitations pour sa « division méritante », qu'il conclut par ces mots : « Toute la Russie vous regarde dans l'attente. »

Boudionny sert déjà dans la 10^e armée commandée par Vorochilov et Minine, autre ivrogne indiscipliné comme lui, et animé de la même

haine à l'égard des anciens officiers tsaristes et des commissaires politiques communistes. Tous les trois sont de grands amis de Staline. Okoulov, membre du Conseil militaire révolutionnaire de l'armée, définit la cavalerie rassemblée par le trio comme un ramassis de « marginaux déclassés, qui n'ont comme seul besoin que d'égorgé un peu », mais qui et pourquoi, ça, ils n'en ont rien à faire ». C'est sur ces éléments que s'appuie Staline, qui les propulsera dans l'appareil du Parti quand il en aura pris le contrôle ; aussi poursuivra-t-il Okoulov de sa haine et le fera-t-il fusiller en 1937. Ces déclassés, politiquement illettrés, se qualifient de « bolcheviks », mais l'une de leurs devises est : « On va écrabouiller les cosaques et après on fera leur affaire aux communistes. » Le commandant cosaque Doumenko, que Boudionny fera fusiller en 1920, avait d'ailleurs prévenu les instructeurs politiques de sa division : « Si vous leur parlez de communisme, ils vont vous tuer. » Étranges bolcheviks, en vérité...

Tsaritsyne sur Volga

En septembre 1918, à Tsaritsyne, la Tcheka, sous le contrôle de Staline, découvre en moyenne un complot par jour. Les victimes sont entassées sur une barge, puis noyées. Dans une séance à huis clos du VIII^e Congrès du Parti, en mars 1919, Okoulov, membre du Conseil révolutionnaire du front sud, évoque cette « fameuse barge de Tsaritsyne qui travaillait beaucoup pour rendre impossible l'assimilation des spécialistes militaires » en les envoyant à la mort. Staline et Vorochilov, qui dirigent le front sud autour de Tsaritsyne, disposent de 76 000 soldats contre 26 000 à l'adversaire, de 50 000 baïonnettes et sabres, de 1 000 mitrailleuses contre 100 à l'adversaire, et pourtant cette armée piétine, voire recule. Vorochilov avoue : le front sud a perdu 60 000 tués et blessés. Il compense ces pertes par des ordres du jour enflammés comme le suivant :

Pendant que l'armée révolutionnaire d'Ukraine, qui est en train de s'organiser, frappe les ennemis des travailleurs de l'intérieur du pays ukrainien, pendant que l'Armée rouge soviétique de Russie les frappe à partir du nord et que

l'armée du Nord Caucase nous soutient du sud, nous, soldats de la 10^e armée, devons recevoir sur nos baïonnettes l'ennemi éperdu, déconfit, saisi d'une peur mortelle qui vient de l'est [...]. Nous devons creuser une grande tombe pour les violeurs, les exploiters de tous les travailleurs, les enfouir dans cette tombe et les recouvrir de pierres pour qu'ils ne se redressent et ne se réveillent jamais plus [...]. Le jour est proche où nos drapeaux victorieux accompagnés d'une musique joyeuse marcheront par les champs du Don, du Kouban et de l'Ukraine sous les cris fraternels de saluts avec lesquels tous les travailleurs nous accueilleront.

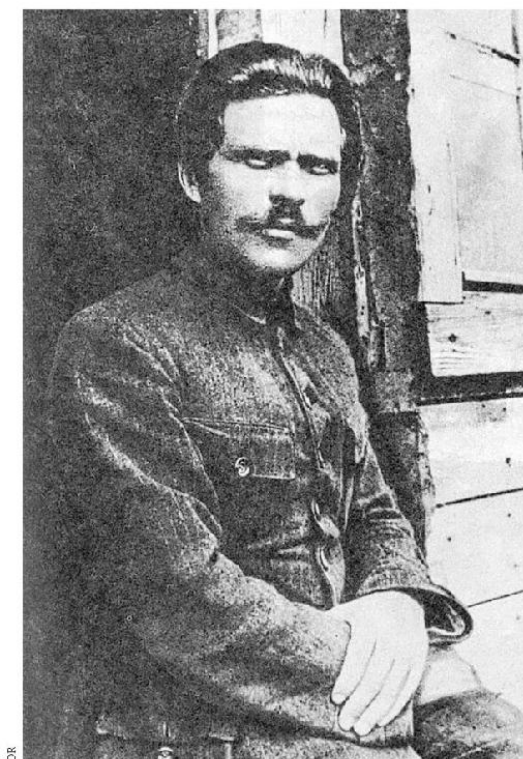
La cavalerie cosaque de Krasnov encercle Tsaritsyne. La route du blé du sud est coupée. Tsaritsyne tombe aux mains des Blancs le 18 septembre. Staline et Vorochilov réclament toujours des armes supplémentaires. Dans un télégramme du 27 septembre, ils menacent : « Si vous ne satisfaites pas, dans les délais les plus rapides, nos exigences, nous serons contraints d'interrompre les opérations militaires et de nous retirer sur la rive gauche de la Volga ! » Moscou s'inquiète. Le 5 octobre, le chef de l'état-major, Vatsetis (que Staline fera fusiller en 1937) télégraphie à Trotsky : « Les activités de Staline sapent tous mes plans. » Le 6, Lénine fait rentrer Staline à Moscou ; Trotsky descend à Tsaritsyne, réunit les indisciplinés, dénonce le désordre, la désobéissance de certains commandants d'unités, annonce la fin de ces mœurs, qui perdureront.

Les débuts de Nestor Makhno

C'est alors qu'apparaît sur la scène de la guerre civile Nestor Makhno. De tous les chefs d'armées vertes, seul ce fils de berger misérable, né à Gouliai-Polié, ville du sud de l'Ukraine, très vite orphelin, lui-même berger dès l'âge de sept ans, est entré dans l'histoire et même dans la littérature : Serge Essenine en fait l'un des principaux personnages de son drame *Le Pays des vauriens* sous le nom transparent (en verlan !) de Nomakh. Alexis Tolstoï le peint sous des traits noirs – comme il peint Trotsky, son ennemi – dans *Le Chemin des tourments*.

Le poète bolchevique juif Bagritski le décrit comme une bête sauvage. Son destin ultérieur a contribué à en faire une figure légendaire : seul chef de troupes paysannes à avoir pu fuir l'Union soviétique, il est mort de la tuberculose en 1934, oublié de tous, dans un hôpital parisien, pour réapparaître dans l'histoire des décennies plus tard. Ainsi, la revue russe *Droujba Narodov* (« l'amitié des peuples ») publie en février 2002 un poème intitulé *Gouliai-Polié*, qui chante Makhno et ses adjoints, Zadov et Belach. L'anarchiste russe Voline, son ami, en fait un portrait contrasté.

Le paradoxal du caractère de Makhno fut qu'à côté d'une force de volonté et de caractère supérieure, cet homme ne savait point résister à certaines faiblesses et tentations qui l'entraînaient et où il entraînait derrière lui plusieurs amis et collaborateurs (parfois c'étaient ces derniers qui l'entraînaient et alors il ne savait pas s'y opposer résolument). Son plus grand défaut fut certainement l'abus de l'alcool. Il s'y habitua peu à peu. À certaines périodes, c'était lamentable. L'état d'ébriété se manifestait surtout chez lui dans le domaine moral. Physiquement, il ne chancelait pas. Mais sous l'influence de l'alcool, il devenait méchant, surexcité, injuste, intraitable, violent [...], irresponsable de ses actes : il perdait le contrôle de lui-même. Alors, c'était le caprice personnel, souvent appuyé sur la violence, qui, brusquement, remplaçait le devoir révolutionnaire ; c'étaient l'arbitraire, les incartades absurdes, les coups de tête, les « singeries dictatoriales » d'un chef armé [...]. Le second défaut de Makhno et de beaucoup de ses intimes – commandants et autres – fut leur attitude à l'égard des femmes. En état d'ébriété surtout, ces hommes se permettaient des actes inadmissibles – odieux serait souvent le vrai mot –, allant jusqu'à des sortes d'orgies auxquelles certaines femmes étaient obligées de participer.



Nestor Makhno

Ce portrait vaut aussi pour le célèbre commandant de la 1^{re} division de Cavalerie rouge, Semion Boudionny, futur maréchal de l'Armée rouge sous Staline, et pour les chefs de l'Armée blanche Chkouro et Maï-Maievsky, tous trois grands amateurs de beuveries et d'orgies.

Makhno se heurte dès juillet 1918 à la politique brutale menée à la fois par les armées allemande et autrichienne, qui pillent la région sans retenue, par les *haïdamak* de l'ataman Skoropadsky, installé au pouvoir

par elles en avril, et par les commandos punitifs des gros propriétaires auxquels les occupants rendent leurs terres saisies par les paysans en 1917. Ils ont ainsi fusillé sous les yeux de ses enfants le frère aîné de Makhno, Émilien, invalide de guerre. Dès septembre, Makhno constitue un détachement d'une centaine d'hommes qui, en se déguisant en *haïdamak* ou en soldats autrichiens, organisent des expéditions punitives contre les commandos armés des grands propriétaires. Makhno raconte leur premier grand affrontement en octobre 1918 avec un convoi militaire allemand que sa troupe rencontre sur la ligne de chemin de fer Sinelnikovo-Alexandrovsk :

Nous avons d'abord engagé des négociations avec eux. Nous leur avons proposé de garder pour leur autodéfense dix carabines par échelon et une ou deux boîtes de cartouches et de déposer immédiatement tout le reste de leurs armes devant nous. Tout en négociant, nous avons rassemblé rapidement toutes les locomotives stationnées à la gare de Novogoupalovka pour les lancer à l'assaut des convois si nous devons utiliser la force pour les désarmer. En même temps, les sapeurs étaient déjà à leur poste. Ainsi, tout ce qu'il faut faire dans ces cas-là tant de notre point de vue original de paysans que du point de vue de la stratégie académique qui nous était étrangère et parfois peu compréhensible était en place.

Le commandement allemand feignit d'accepter nos conditions. Mais lorsqu'il relâcha notre délégation, les soldats allemands descendirent des wagons et se déployèrent en ligne. Nous avons vivement protesté. Puis a commencé entre nous un combat à mort. Nos locomotives lancées des deux côtés sur la voie firent leur travail. Le commandement et les soldats allemands payèrent cruellement le prix de leur hypocrite négociation avec nous et de leur accord hypocrite pour déposer les armes sans combat. Ils détalèrent vers Alexandrovsk en nous laissant une masse d'armes (sur le champ de bataille et dans le convoi le plus important réduit en miettes par notre première locomotive), ainsi que des milliers de pots de toutes sortes de confitures, des liqueurs, des fruits que la bourgeoisie russe de Crimée avait donnés à

ces bourreaux de la révolution ukrainienne, plus toutes sortes de chaussures, et du cuir pour faire des chaussures, tout cela volé par les troupes allemandes dans les magasins, lors des perquisitions chez les paysans fouettés, arrêtés et fusillés.

Pour que la grande masse des paysans puisse voir tout ce que contenait le convoi et réfléchir sérieusement où les troupes austro-allemandes avaient pu rafler tout cela, j'ordonnai aux insurgés de Novogoupalovka d'inviter les paysans à venir visiter le convoi pour examiner son contenu, voir le cuir, le sucre, la confiture, les emporter et les distribuer à la population, profondément indignée par la vision de toutes ces richesses pillées, et d'abord aux plus pauvres.

Puis nous sommes partis vers les rapides du Dniepr, là où le bruit des courants rapides et puissants éveille toujours un écho dans la tête de ceux qui ont la force de se battre pour les grands espaces et la liberté. Arrivés aux rapides, mon détachement et moi nous nous sommes installés sur des radeaux et nous avons descendu le Dniepr sous la conduite de paysans pilotes expérimentés, afin de sonder le fond du Dniepr pour y retrouver les mitrailleuses d'anciens haïdamak en tenue bleue, soupçonnés d'esprit révolutionnaire par l'ataman et par le commandement austro-germanique : certains avaient été désarmés, d'autres s'étaient dispersés par l'Ukraine avec leurs armes, dont ils avaient dissimulé une partie dans le Dniepr. Nous avons réussi à détecter des mitrailleuses et en avons ressorti environ huit. Bien que la graisse en ait été toute lavée, elles étaient en état de marche et étaient bonnes pour les combats. Sur le Dniepr, des paysans nous apportèrent une vingtaine de boîtes de cartouches pour les carabines russes et autrichiennes.

Pour la première fois depuis le début de notre bataille contre les ennemis de la révolution et des travailleurs, deux insurgés ont déshonoré notre détachement. À l'insu de tout le monde, ils ont imposé sur le moulin une contribution financière de 3 000 roubles. Ils ont cousu la somme dans leur chapka. Je l'appris lors de mon discours au rassemblement des paysans du village de Vassilievka. Jamais, au cours de toute mon

activité révolutionnaire, je n'ai senti dans mon cœur une douleur aussi grande qu'alors. La pensée que notre détachement contenait des gens qui commettaient en secret des actes criminels inadmissibles me rongait. Le détachement ne quitta le village qu'une fois les coupables trouvés et fusillés sur place, avec douleur certes, mais sans hésitation.

Makhno veut, ajoute-t-il, « extirper à la racine et anéantir ceux qui ne pensaient qu'à piller et à s'engraisser ». Il n'y parviendra guère. Il doit parer au plus pressé. Les Allemands veulent lui faire payer l'épisode du convoi. Ils investissent le district de Gouliai-Polié et le 15 novembre encerclent son détachement, qui laisse sur le terrain près de deux cents combattants. Mais la révolution allemande, qui renverse la monarchie le 9 novembre 1918, disloque en trois ou quatre semaines l'armée d'occupation.

-
1. Les 6 700 rescapés arrondis au chiffre très supérieur, NDA.
 2. C'est-à-dire des attaques de banques ou de perceptions du Trésor, NDA.
 3. C'est-à-dire de toute la Russie, NDA.
 4. Grand historien de la monarchie russe, NDA.

L'encerclement de la faim et des complots

Pour diriger la guerre civile, le gouvernement crée un Conseil de la défense, organe politique composé de Lénine, Trotsky, Krassine, Sverdlov et Staline. Lénine tient au centre tous les fils entre ses mains, Jacob Sverdlov, véritable secrétaire du Comité central sans en avoir le titre, contrôle l'appareil du Parti, Nicolas Boukharine, rédacteur en chef de la Pravda, écrit ; Trotsky façonne et dirige l'Armée rouge ; tous les autres dirigeants bolcheviques sont affectés à des missions sur divers fronts, que parcourt Trotsky dans son train spécial.

La révolution ne peut substituer immédiatement un nouvel ordre à celui qui l'a suscitée et qu'elle achève de disloquer. La guerre civile, le chaos généralisé, la désorganisation et l'insécurité des transports, la rupture des stocks, l'effondrement de l'industrie, qui a de moins en moins de produits à offrir à la campagne, la constitution d'une Armée rouge, qui accapare de plus en plus une production industrielle déclinante, aggravent la menace de la faim. Les paysans ont pris la terre mais ne veulent pas donner leur blé gratuitement ou contre des coupures qui se déprécient de semaine en semaine. La crise du ravitaillement, hier cause première de la révolution de Février, s'aggrave au fil des mois et pousse les bolcheviks à constituer des détachements d'ouvriers et de gardes rouges pour réquisitionner les « excédents » de la production paysanne, c'est-à-dire ce qui reste aux paysans une fois les besoins de leur consommation quotidienne plus ou moins satisfaits et les grains engrangés pour les semailles prochaines.

Le 29 mai, Lénine avait envoyé Staline et Chliapnikov ouvrir la voie pour l'approvisionnement en provenance du Sud : Tsaritsyne, siège de l'état-major de la 10^e armée, soumise au sud à la pression des cosaques

révoltés ; au même moment, sous le choc des troupes allemandes qui envahissent l'Ukraine, les 15 000 soldats des 3^e et 5^e armées ukrainiennes soviétiques, commandées par Vorochilov, compagnon de Staline, futur commissaire du peuple à la Défense et futur maréchal de l'Union soviétique. Ces deux armées, formées surtout de mineurs et de métallos russophones, refluent sur Tsaritsyne.

Dès l'hiver 1917-1918, la famine rôde autour des villes. Fin avril, la population de Novgorod, affamée, se soulève et assaille le Soviet, qui proclame l'état de siège. Trotsky, placé quelques semaines à la tête de la Commission du ravitaillement, cite quelques télégrammes reçus à Moscou. Le 21 mai, de Pavlov-Possad : « La population est affamée, il n'y a pas de pain, on ne sait où en trouver. » Le 31 mai, de la province de Nijni-Novgorod : « 30 % des ouvriers sont absents à cause de la faim » ; de Serguei-Possad : « Donnez-nous du pain, sinon nous mourrons » ; de Briansk, le 30 mai : « Dans les usines de Maltsevo et de Briansk, la mortalité est énorme, surtout chez les enfants ; le typhus dû à la famine ravage le district. » Le 2 juin, de Kline : « Kline est depuis deux semaines sans une miette de pain. » Le 3 juin, de Dorogoboukj : « Grande famine et épidémies massives ».

Le 9 juin 1918, Trotsky déclare : « Un seul souci, une seule anxiété domine en ce moment toutes nos pensées, tous nos idéaux : comment survivre demain. » Il insiste dans ce discours angoissé : « C'est la ruine et il n'y a pas de pain. [...] La faim est aux portes de beaucoup de villes, villages, usines et fabriques. » Elle suscite le mécontentement des citoyens qui hier votaient bolchevique et des paysans auxquels le gouvernement veut prendre le blé pour lequel il n'a guère de marchandises à leur proposer en échange. Le slogan « Des soviets sans communistes » fait son apparition sur les lèvres des habitants du port de Mourmansk, au nord du pays. À Belsk, près de Smolensk, sur le Dniepr, la population, affamée, se soulève et fusille tout le Soviet de la ville.

Le commissaire bolchevique Iakovlev et la famille impériale

Le gouvernement provisoire envoya en août 1917 la famille

impériale à Tobolsk, au-delà de l'Oural. En avril 1918, le Conseil des commissaires du peuple décide son transfert à Ekaterinbourg, beaucoup plus proche de Moscou, et confie cette mission au commissaire bolchevique Iakovlev. L'arrivée le 30 avril à Ekaterinbourg du train menant la famille impériale suscite de l'émoi dans la ville et y provoque un début d'affrontement entre les bolcheviks. Iakovlev, qui commande le train, raconte :

Le train arriva à quai sur la voie n° 5. Lorsque les gens assemblés sur le quai nous virent, ils exigèrent qu'on fasse sortir et qu'on leur présente Nicolas. Il se fit un grand tapage et des cris menaçants fusèrent : « Il faut les étrangler ! Ils sont enfin entre nos mains ! » La garde installée sur le quai résistait faiblement à la pression du peuple, et une foule désordonnée s'avancait vers mon convoi. Je disposai vite mon détachement autour du train et mis les mitrailleuses en batterie. À mon grand étonnement, le commissaire de la gare était à la tête de la foule. De loin il cria : « Iakovlev ! Sors les Romanov du wagon. Laisse-moi leur cracher à la gueule ! »

La situation devenait extrêmement dangereuse. La foule poussait toujours et se rapprochait de plus en plus du train. Il fallait prendre d'urgence des mesures décidées. Je criai : « Armez les mitrailleuses ! » Mon ordre fit de l'effet. La foule recula en poussant des cris menaçants à mon endroit. Le même commissaire de la gare hurla d'une voix hystérique : « Nous n'avons pas peur de tes mitrailleuses ! On a des canons prêts contre toi ! Regarde-les sur le quai ! »

Je regardai dans la direction qu'il m'indiquait. Effectivement, des gueules de canon remuaient et quelqu'un s'agitait autour d'elles. Au bout de quelques minutes, nous étions déjà séparés de la foule déchaînée par un mur de wagons. Des cris et des insultes plurent sur le conducteur du train de marchandises, et pendant que la foule se ruait sur nous à travers le tampon du train, comme nous avions déjà une locomotive accrochée, nous pûmes nous éloigner et disparûmes sur les innombrables voies de la gare d'Ekaterinbourg ; un quart d'heure plus tard, nous nous arrêtons en pleine sécurité à la gare d'Ekaterinbourg-2, à

L'histoire ultérieure de ce bolchevik défenseur de la sécurité du tsar illustre le déroulement chaotique de nombreuses destinées individuelles prises dans l'étau de la guerre civile. Bien qu'il n'ait aucune expérience militaire, même de simple soldat (c'est alors le lot commun), Trotsky le nomme, le 14 mai, commandant du front de Samara-Orenbourg. Le 17 mai, un détachement de matelots anarchistes maximalistes renverse le Soviet de Samara. Iakovlev mate l'insurrection, désarme les matelots et les envoie à Moscou, où siège le gouvernement depuis le 11 mars. Le 16 juin, il est déchargé de sa fonction. Moscou forme un front oriental plus large à la tête duquel Lénine nomme le S-R de gauche Mouraviev, qui va bientôt se révolter et trahir. Lénine désigne ensuite comme commandant de l'armée un ancien général tsariste, Makhine, qui passe chez les Blancs cinq jours après. Moscou le remplace par un autre ancien général tsariste, Khartchenko, auprès duquel Iakovlev est nommé commissaire politique. Khartchenko reste deux jours à son poste, passe aux Blancs dans la nuit du 4 au 5 juillet, et leur permet de prendre Oufa, la capitale de la Bachkirie, au sud de l'Oural, le lendemain. Sur 82 anciens généraux tsaristes devenus commandants d'armée dans l'Armée rouge, seuls 5 ont trahi. Iakovlev a eu la malchance d'être sous les ordres de 3 d'entre eux en deux mois. Découragé, il démissionne de ses fonctions militaires.

Quelques semaines plus tard, il se retrouve à Oufa, devenue la capitale d'un gouvernement russe provisoire, constitué par les S-R de droite, désireux de transférer le pouvoir entre les mains de l'Assemblée constituante. De là il adresse une lettre ouverte « aux soldats de l'Armée rouge ». Il voulait leur lancer un appel : « Assez de sang, de sang versé en vain, sans le moindre sens pour nous, la lutte est vaine, inutile. » Mais, ajoute-t-il, impossible d'exprimer cette idée sans tomber aussitôt entre les mains des tchékistes, être envoyé « en prison et recevoir la récompense suprême du socialisme : l'exécution ». Il conclut : « Une effrayante guerre civile est en marche, la vie humaine ne vaut plus rien, et il n'y a pas en Russie un seul citoyen libre sûr du lendemain. » Il réapparaît en 1920 en Chine où, sous son vrai nom de Stoianovitch, il contribue à la construction du Parti communiste chinois avant d'être arrêté par la police anglaise et expulsé en URSS, où la main de Staline le rattrapera en 1928. Il mourra au Goulag en 1938.

Le plan de Savinkov

Le général Dénikine a, de mars 1918 à mars 1920, commandé l'armée des Volontaires du sud de la Russie, dont les opérations se déroulent pour l'essentiel en Ukraine, et d'abord dans les régions cosaques du Don et du Kouban. Dans ses souvenirs, il évoque les diverses phases des interventions étrangères qu'il a sollicitées et encouragées, les soulèvements antibolcheviques, les plans de dépeçage de la Russie (pour le sud de la Russie, par exemple, toute la rive droite du Dniepr à la France, toute la rive gauche jusqu'à la Caspienne avec le pétrole de Bakou à l'Angleterre).

L'ancien assistant de Kerensky, Boris Savinkov, a mis sur pied un plan insurrectionnel ambitieux :

Le plan définitif du soulèvement fut élaboré au mois de juin 1918. À Moscou, il était prévu de tuer Lénine et Trotsky : une surveillance fut organisée à cette fin [...]. Parallèlement à l'élimination de Lénine et de Trotsky, nous devons provoquer un soulèvement à Rybinsk et Iaroslavl afin de couper Moscou d'Arkhangelsk, où devait avoir lieu un débarquement. Conformément à ce plan, les Alliés, après avoir débarqué, pouvaient occuper Vologda sans difficulté et, s'appuyant sur Iaroslavl qui serait entre nos mains, menacer Moscou. Outre Rybinsk et Iaroslavl, il fallait s'emparer de Mourom (province de Vladimir), où se trouvait le quartier général bolchevique et, si possible, de Vladimir, à l'est de Moscou, et de Kazan, au sud, où une insurrection était également prévue. Nous espérions ainsi encercler la capitale avec les villes soulevées et, en utilisant le soutien des Alliés au nord et des Tchécoslovaques, qui venaient juste de s'emparer de Samara, sur la Volga, mettre les bolcheviks dans une situation difficile.

Les bolcheviks, qui disposaient alors d'une Armée rouge d'une vingtaine de milliers d'hommes au maximum, auraient été pris en tenaille, mais ce plan ne reçut qu'un début d'exécution. La situation des bolcheviks semble néanmoins désespérée en cet été 1918 : un gouvernement russe de l'Extrême-Orient, présidé par le prince Lvov,

ancien président du gouvernement provisoire, s'est formé à Pékin le 8 mars. Au début d'avril, les troupes japonaises, fortes de 50 000 hommes, débarquent à Vladivostok, capitale de l'Extrême-Orient russe, et occupent la ville le 6.

Étalés sur des milliers de kilomètres vu l'état lamentable des chemins de fer soviétiques et la volonté du gouvernement de ne pas trop concentrer des troupes à la conduite incertaine, 35 000 à 40 000 soldats tchécoslovaques de l'armée autrichienne, faits prisonniers sous le tsar, évacués vers l'est et échelonnés le long du transsibérien, de l'Oural à Vladivostok, sont courtisés par les adversaires des bolcheviks. Les Alliés voudraient les transférer en Europe, contre les Allemands ; l'armée allemande occupant tout le territoire, de la Méditerranée à la mer Baltique, ils devraient être rapatriés par la Sibérie et embarquer à Vladivostok. L'occupation de la ville par les Japonais rend problématique ce rembarquement. Méfiant, Trotsky ordonne de ne leur laisser que l'armement nécessaire « dans chaque convoi pour le service de garde ». Ils en gardent beaucoup plus. Et, le 25 mai, après un heurt avec le Soviet local, ils prennent Tcheliabinsk, puis le 29 Penza et le 30 Syzran. L'Armée rouge en gestation ne fait pas le poids devant ces soldats aguerris.



Boris Savinkov

L'insurrection des légionnaires tchécoslovaques

Les États-Unis déclarent alors la guerre à l'Allemagne et annoncent le débarquement prochain de régiments américains en France. L'état-major français se désintéresse du rapatriement des Tchécoslovaques, que les adversaires des bolcheviks pensent alors utiliser à l'intérieur du pays, contre l'Armée rouge. Le gouvernement soviétique propose aux

Alliés de les rembarquer par Arkhangelsk. Les Anglais disent manquer de bateaux. Le 29 mai, Trotsky ordonne « de désarmer immédiatement et totalement tous les Tchécoslovaques et de fusiller immédiatement ceux d'entre eux qui s'opposeraient par les armes aux mesures prises par le pouvoir soviétique ». Le 8 juin, ils s'emparent de Samara, où s'installe un gouvernement S-R de droite, et assiègent Omsk, en Sibérie. Dénikine souligne leur rôle décisif :

Au-delà de la Volga, dans l'Oural et en Sibérie, la lutte contre le pouvoir soviétique se déploya largement à une échelle correspondant aux immenses espaces de l'Est. C'est le soulèvement des Tchécoslovaques qui donna la principale impulsion. Le rôle que joua au début le corps de troupes tchécoslovaques de 30 000 à 40 000 hommes sur le plan purement militaire et stratégique illustre concrètement la totale impuissance dans laquelle se trouvait le gouvernement soviétique au printemps et à l'été 1918, et la facilité avec laquelle il aurait été possible de le renverser si les forces antibolcheviques avaient été utilisées de façon convenable.

Si cela ne se produisit pas, la responsabilité historique de la prolongation de l'expérience sanglante en incombe non seulement à la politique sans principes et à courte vue des Allemands et de l'Entente, mais à un degré plus élevé encore à la conscience des dirigeants russes antibolcheviques. Les divergences sociales, de classe et même tribales approfondies et aiguës par la révolution jetèrent vite un épais brouillard sur l'idée nationale russe, qui avait commencé à s'éveiller.

Les S-R de droite organisent un soulèvement à Tambov le 17 juin, un autre à Ekaterinbourg le 20 juin. Ce même jour, l'un d'eux abat l'agitateur bolchevique Volodarsky à Petrograd. La veille, les bolcheviks ukrainiens ont dû saborder la flotte russe de la mer Noire pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'armée allemande. À l'est, un détachement tchèque entre à Vladivostok. Le 1^{er} juillet, une escadre franco-anglaise débarque un premier contingent de soldats à Mourmansk, au nord. Dans le Sud, l'armée du Don se renforce, avec le soutien de l'armée allemande :

Krasnov, qui parle toujours de lui à la troisième personne, raconte :

Le 27 juin, le major von Kokenhausen, chargé officiellement des relations avec l'ataman du Don, arriva à Rostov-sur-le-Don. Les relations eurent un aspect purement pratique. Le cours du mark allemand fut fixé à 75 kopecks du rouble du Don ; nous établîmes un tarif qui évaluait le prix d'un fusil russe avec 30 cartouches à un poud (16,5 kg) de blé ou de seigle, nous signâmes un contrat pour la livraison d'aéroplanes, de canons, de fusils, d'obus de cartouches, etc., et nous parvîmes à l'accord suivant : en cas d'actions conjointes des armées allemandes et de l'armée du Don, les Allemands transmettraient gratuitement la moitié du butin à l'armée du Don, et nous établîmes un plan d'action dans la région de Bataïsk. Enfin, les Allemands, en subissant des pertes importantes, repoussèrent la folle tentative des bolcheviks d'effectuer un débarquement sur la langue de terre de Taganrog et d'occuper la ville même de Taganrog. Les Allemands étaient réticents à engager le combat contre les bolcheviks, mais quand la situation militaire l'exigeait, ils agissaient de façon très décidée et les gens du Don pouvaient être tout à fait tranquilles pour la zone qu'occupaient les troupes allemandes. Toute la frontière occidentale avec l'Ukraine, de Kantemirovka jusqu'à la mer d'Azov, soit une longueur de plus de cinq cents kilomètres, était totalement sûre et le gouvernement du Don n'y maintenait là pas le moindre soldat.

Krasnov énumère les livraisons allemandes à son armée : 11 651 fusils, 46 canons, 99 mitrailleuses, 109 104 obus et 11 594 721 cartouches ; il cède un tiers des obus et un quart des cartouches à l'armée des Volontaires, dont les chefs, partisans des Alliés, reprochaient à Krasnov ses liens étroits avec l'état-major allemand, mais ne refusaient pas les munitions que les Allemands leur fournissaient. Krasnov paiera plus tard les services de Berlin. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il collabore avec les nazis et constitue une division cosaque de la Wehrmacht. Capturé, il est pendu à Moscou en 1947 avec le général collaborateur Vlassov.

Dans la nuit du 2 au 3 juillet, les hommes de Savinkov se soulèvent à Iaroslavl, abattent le commissaire aux armées Nahimson, le président

du Soviet de la ville Zakheim et une douzaine d'autres dirigeants du Soviet. Le 5 juillet, les légionnaires tchèques prennent Oufa, abandonnée deux jours plus tôt par les gardes rouges. Des nuages noirs s'amoncellent sur le gouvernement des commissaires du peuple.

L'insurrection des S-R de gauche (6-7 juillet 1918)

Le 6 juillet, quand le soleil se lève sur Moscou, tout semble tranquille. À deux heures et demie, deux S-R de gauche, membres de la Tcheka, Jacob Blumkine et Nicolas Andreiev, pénètrent dans l'ambassade allemande, abattent l'ambassadeur Mirbach et s'enfuient. Ce meurtre est le signal de l'une des plus bizarres insurrections de la guerre civile. Les S-R de gauche, qui ont rassemblé quelques régiments fidèles au centre de Moscou, occupent la Loubianka, siège de la Tcheka, arrêtent son président Dzerjinski, son adjoint Latsis ainsi que le président du Soviet de Moscou, Smidovitch, et les enferment dans la cave de la Loubianka. Les deux dirigeants de l'insurrection, Alexandrovitch, vice-président de la Tcheka, et Prochian, membre du Conseil militaire suprême de la République, ordonnent à leurs troupes de faire mouvement vers le Kremlin.

Les dirigeants bolcheviques convoquent le commandant de la division lettonne, Vatsetis et l'informent qu'ils comptent « avant tout sur les régiments de la division lettonne ; les autres sont peu sûrs ». Mais le 6 juillet est le jour de la fête dite « d'Ivan Koupal », vieille fête du solstice d'été chez les Slaves orientaux ; et la quasi-totalité des tirailleurs lettons sont partis la célébrer en banlieue dans les traditionnelles kermesses populaires. Leurs casernes sont désertes. Vatsetis ne peut recenser qu'un total misérable de 700 hommes sûrs (face à 1 500 soldats S-R) et de 4 canons.

La maigreur de ces effectifs interdit d'envisager une contre-attaque pendant la nuit. Les S-R de gauche occupent la poste centrale, d'où ils diffusent leurs appels dans tout le pays par téléphone. Le régiment de la garnison de Moscou, dit « de Pokrovski », passe alors aux S-R de gauche. Vatsetis juge la situation « dangereuse » :

Nous n'avions pas de troupes à notre disposition. Le soir, la situation avait évolué de façon très favorable aux S-R de gauche, et s'ils avaient donné l'assaut au Kremlin, on n'aurait probablement pas pu le contenir. Pour faire face à cette dernière éventualité, le siège du gouvernement fut transféré dans les casernes de l'artillerie, à Khodinka. Cette précaution était pleinement justifiée car nous n'avions pas de troupes pour contre-attaquer. Nous ne fondions pas de bien grands espoirs sur la combativité du 9^e régiment letton qui gardait le Kremlin et n'était guère apte à en préparer une défense acharnée.

Un peu plus tard dans la soirée, un nouveau régiment passe aux S-R de gauche, qui, après ce double ralliement, disposent de 2 500 hommes environ, de 8 canons, de 4 autos blindées et d'environ 60 mitrailleuses. Une garnison de plus de 20 000 hommes est concentrée près du camp de Khodinka. Les S-R de gauche y envoient leurs agitateurs dénoncer les bolcheviks signataires de la paix de Brest-Litovsk. Après les avoir écoutés, la garnison se déclare neutre. Peu après, un détachement de S-R s'empare du télégraphe central d'où Prochian inonde les villes de province d'appels à révoquer le traité de Brest-Litovsk et à déclarer la guerre à l'Allemagne. Vatsetis envoie deux maigres compagnies de tirailleurs lettons reprendre le télégraphe ; les S-R les capturent sans peine, les désarment, les emmènent à leur QG, en gardent une partie en otages et renvoient l'autre au Kremlin.

Au début de la nuit, les autres tirailleurs lettons, revenus de leurs kermesses banlieusardes, occupent plusieurs points stratégiques : « Les chefs des S-R de gauche, souligne Vatsetis, avaient laissé passer le moment décisif et ne pouvaient plus vaincre dans la ville sans un grand nombre de victimes, car nous étions désormais prêts à répondre. » Les S-R de gauche ont laissé passer l'occasion de prendre le Kremlin et le pouvoir, dont, en réalité, ils ne veulent pas. L'appel de leur comité central « à tous les ouvriers et soldats rouges », diffusé le 6 juillet et revendiquant l'assassinat de Mirbach, le souligne par son imprécision violente.

En ce jour et en cette heure où était signée définitivement la condamnation à mort des travailleurs, au moment où l'on

donnait en cadeau aux grands propriétaires et aux capitalistes allemands la terre, l'or, les forêts et toutes les richesses du peuple travailleur, lorsque la corde était serrée définitivement autour du cou du prolétariat et de la paysannerie travailleuse, le bourreau Mirbach a été abattu [...].

« Tous debout pour défendre la révolution !

Tous debout contre les rapaces impérialistes internationaux [...].

En avant vers le renversement de l'impérialisme allemand, qui nous affame ! [...].

Mort aux impérialistes !

Vive la révolution socialiste mondiale ! »

Les S-R de gauche souhaitent seulement contraindre le gouvernement bolchevique à rallumer la guerre contre l'Allemagne. Dans un appel aux 2^e et 3^e régiments lettons, leur comité central déclare qu'il « n'a organisé l'assassinat de Mirbach que dans le but d'entraver à l'avenir la conquête de la Russie travailleuse par le capital allemand ».

Les combats recommencent le 7 juillet au matin dans une confusion extrême. Vatsetis souligne :

Il n'était pas facile de distinguer les nôtres et nos adversaires car les soldats des deux camps portaient les uniformes de la vieille armée [tsariste]. [...] Le matin du 7 juillet, un brouillard épais recouvrait la ville d'un rideau gris impénétrable. On ne pouvait y voir qu'à quinze ou vingt mètres devant soi et il était parfaitement impossible de distinguer amis et ennemis.

Peu à peu, le brouillard se dissipe et à neuf heures la contre-offensive commence. S'engage alors une bataille de rue. Les S-R ont élevé des barricades, creusé des tranchées et se sont disposés sur les toits, d'où ils mitraillent le 1^{er} régiment letton, décimé par leur feu. Les bolcheviks espèrent utiliser dans la bataille le 3^e régiment de tirailleurs lettons, qui revient du Caucase du Nord où il a combattu Kornilov et ses

troupes aux côtés des marins aujourd'hui rangés du côté des S-R de gauche, dont la propagande l'a ébranlé. Ce régiment à l'humeur vacillante est placé en réserve.

À onze heures et demie, le commandant de la division d'artillerie, le Letton Berzine, fait ouvrir le feu sur le QG des S-R de gauche qui s'enfuient sous la mitraille, suivis par leurs troupes. Le 1^{er} régiment letton occupe alors le siège de la Tcheka et libère Dzerjinski, Latsis et Smidovitch de leur cave. Le Kremlin demande d'organiser la poursuite des troupes des S-R en fuite. Les soldats refusent en se déclarant « très fatigués ». Il faut de longues négociations, des cris et des menaces verbales pour que le commandant du 9^e régiment de tirailleurs lettons stationné au Kremlin accepte – trop tard – de fournir une vingtaine de tirailleurs pour tenter en vain de rattraper les S-R en fuite.

Le lendemain, le parti des S-R de gauche, dont les élus au Congrès des soviets ont été arrêtés, est dissous ; treize dirigeants de l'insurrection sont fusillés. Une partie des S-R de gauche s'enfoncent dans la clandestinité, une autre rejoint le Parti bolchevique. L'auteur de l'attentat, Jacob Blumkine connaît un sort mouvementé et tragique. Il tente un peu plus tard d'abattre l'ataman ukrainien Skoropadsky, puis l'amiral Koltchak, le chef de l'Armée blanche de Sibérie. Il échoue, adhère au Parti bolchevique, qui l'envoie en Perse aider à la formation du Parti communiste, part au Tibet, déguisé en moine bouddhiste, dirige les services de renseignements soviétiques en Mongolie, puis au Proche-Orient. Ami proche du poète Serge Essenine, il sympathise avec l'opposition de gauche ; passant à Constantinople au retour d'une mission en 1929, il rend visite à Trotsky, et accepte de transmettre une lettre de ce dernier à des opposants. Sa maîtresse, agent du Guépéou, le dénonce, il est arrêté et fusillé.

La vague tchécoslovaque

Le 8 juillet, les légionnaires tchèques s'emparent de Zlatoust, dans l'Oural. Le 11 juillet, informé de l'insurrection des S-R de gauche à Moscou, le colonel Mouraviev, qui, comme ces derniers, voit dans la paix de Brest-Litovsk une trahison, tente de soulever la ville de Simbirsk, ville natale de Lénine, sur la Volga, où il arrive le 11 juillet

par bateau. Il veut attaquer les troupes allemandes pour relancer la guerre. Le même jour, les hommes de Savinkov organisent un soulèvement à Mourom, à Rostov-sur-le-Don et à Rybinsk, et trois jours plus tard à Nijni-Novgorod. Jeune officier rallié au régime, le futur maréchal Toukhatchevsky se trouve alors à Simbirsk près de Mouraviev. L'insurrection n'est pas loin de lui coûter la vie.

Mouraviev me convoqua au rapport, mais à peine fus-je arrivé sur le quai que je fus aussitôt arrêté. Les yeux brûlants de folie, Mouraviev me déclara : « Je lève l'étendard de l'insurrection, je fais la paix avec les Tchécoslovaques et je déclare la guerre à l'Allemagne. » Le soulèvement bouffon de Mouraviev commença de cette manière brutale et inattendue. Il avait rallié à l'estomac les gardes rouges qui l'accompagnaient. Abrutis par lui, ils ne comprenaient rien à rien et suivaient Mouraviev, qu'ils considéraient comme un vieux « chef de guerre soviétique ». La division blindée stationnée à Simbirsk passa du côté de Mouraviev de façon tout aussi irréfléchie.

Dès que Mouraviev s'en alla tenter de prendre le Soviet d'assaut, les soldats de l'Armée rouge voulurent me fusiller sans traîner. Ils furent très étonnés lorsque, certains m'ayant demandé pourquoi j'étais arrêté, je leur répondis : « Parce que je suis un bolchevik. » Abasourdis, ils me répondirent : « Mais nous aussi on est des bolcheviks ! » La conversation s'engagea. Je les informai du soulèvement des S-R de gauche à Moscou et leur expliquai la trahison de Mouraviev. Les soldats restés là élirent aussitôt une délégation et l'envoyèrent à la division blindée pour en discuter.



Mikhaïl Toukhatchevsky

Le bolchevik Vareikis fait imprimer en hâte des appels aux soldats et envoyer dans leurs rangs des agitateurs qui dénoncent Mouraviev.

Pendant ce temps-là, Vareikis et Mouraviev menaient une âpre discussion dans la salle de réunion du Comité exécutif provincial des soviets. À la fin, furieux du refus de Vareikis de lui transmettre le pouvoir, Mouraviev frappa la table d'un

grand coup-de-poing, hurla « Eh bien alors, je vais discuter avec vous d'une autre manière » et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, un groupe de soldats l'appréhendèrent et le décrétèrent en état d'arrestation. Il cria « Trahison ! », dégaina son mauser, tira mais fut abattu sur-le-champ (selon certains, il se suicida avec sa dernière cartouche).

Cette trahison, si vite et si heureusement liquidée, provoqua un mal énorme dans l'armée. Mouraviev avait envoyé à toutes les unités des télégrammes annonçant la conclusion de la paix avec les Tchécoslovaques, la reprise de la guerre avec l'Allemagne, etc. Quelques heures après sa mort, ces mêmes unités reçurent des télégrammes les informant de la trahison de Mouraviev, de son exécution, etc. Ces nouvelles produisirent une impression colossale sur des unités encore en cours de formation. Une crainte panique de la trahison se développa, ainsi que la défiance d'unités à l'égard d'autres unités, des soldats rouges à l'égard du commandement, etc. Les S-R, les mencheviks et les gardes blancs renforcèrent encore cet état d'esprit. Des rumeurs mensongères sur des mouvements tournants, des trahisons, circulèrent largement [...]. Des troupes commencèrent à reculer, même sans combat.

Les troupes tchèques s'approchent d'Ekaterinbourg où est internée la famille impériale. Les bolcheviks décident de ne pas la laisser tomber entre les mains des Blancs, qui trouveraient en elle un drapeau susceptible de rassembler leurs rangs divisés. Le 16 juillet, ils font abattre toute la famille impériale, y compris le tsarévitch. Trotsky commentera dix-sept ans plus tard :

La férocité de cette justice sommaire montrait à tous que nous mènerions la lutte impitoyablement, sans nous arrêter devant rien. L'exécution de la famille impériale était nécessaire non seulement pour effrayer, frapper de stupeur, priver d'espoir l'ennemi, mais aussi pour secouer les nôtres, leur montrer qu'il n'y avait pas de retraite possible, que l'issue était la victoire totale ou la perte totale.

Neuf jours plus tard, le 25 juillet, les légionnaires tchèques prennent Ekaterinbourg. Au même moment, Boris Savinkov, à l'origine de complots en général ratés, s'engage comme simple soldat dans le régiment de l'officier blanc Kappel : « Nous organisons, écrit-il, des raids sur les voies ferrées que nous faisons sauter, nous abattions des poteaux télégraphiques, fusillons des bolcheviks isolés, engageons le combat avec de petites unités rouges. » Un jour, son détachement aperçoit sur une voie ferrée un train blindé à l'arrêt dont les occupants, descendus sur le remblai, tiennent un meeting :

Nous apercevions des orateurs qui gesticulaient et nous entendions des hourras ! Nous ouvrimes le feu avec nos mitrailleuses ; au bout de quelques minutes, tout le coteau était jonché de corps humains et le train blindé repartit en marche arrière vers son point de départ. Il tirait sur nous et nos canons lui répondirent jusqu'à ce que l'un des canons prenne feu et que le train, environné de flammes et de fumée, disparaisse au détour d'un virage.

Le cercle

Des détachements franco-anglais débarquent à Mourmansk, au nord, et installent un gouvernement autonome dirigé par l'ancien S-R Tchaïkovsky. En août, les Turcs et les Anglais occupent l'Azerbaïdjan. Les mencheviks accueillent les Allemands en Géorgie, où ils détiennent le pouvoir. Simbirsk tombe entre les mains des légionnaires tchèques le 22 juillet 1918. Kazan, à l'est de Moscou, est menacée. Le Kremlin y envoie trois hommes, dont le futur commissaire aux finances et futur condamné à mort du troisième procès de Moscou de mars 1938, Rosengoltz. À peine sont-ils arrivés que la ville, raconte ce dernier, « est prise par l'adversaire d'une façon totalement inattendue », le 6 août, au grand émoi du gouvernement soviétique. La ville tombe comme un fruit mûr : les Tchécoslovaques remontent le fleuve de Simbirsk à Kazan sur des bateaux à vapeur et occupent la ville en quelques heures sans rencontrer la moindre résistance. La route de Moscou leur est ouverte. La Russie soviétique est alors réduite à l'ancien royaume de Moscovie,

autour de Petrograd et Moscou. Larissa Reisner, surnommée « la Pallas de la Révolution », a donné de ces jours un récit tragique :

Le 6 août, des régiments entiers, tout récemment formés, s'enfuient de Kazan. La meilleure partie de ces soldats – ceux qui avaient quelque conscience – s'accrochèrent à Svajsk, s'y arrêtrèrent, décidèrent d'y rester et de s'y battre. Alors que les hordes de déserteurs atteignaient déjà Nijni-Novgorod, le barrage formé à Svajsk réussissait à contenir les Tchécoslovaques ; leur général Blagotitch, qui tentait d'enlever le pont de chemin de fer qui enjambe la Volga, trouva la mort au cours de son assaut nocturne [...].

Le troisième ou quatrième jour après la chute de Kazan, Trotsky arriva à Svajsk. Son train s'installa pour longtemps dans la petite gare. On décrocha la locomotive essoufflée, qui partit se ravitailler en eau et ne revint plus. La rangée des wagons resta là, aussi immobile que les chaumières et les baraques boueuses où s'installa l'état-major de la 5^e armée. Trotsky affirma tranquillement qu'il était impossible de quitter Svajsk : derrière il n'y avait aucune position de repli [...].

Rosengoltz, nommé membre du Comité militaire révolutionnaire de la 5^e armée, se rend à pied à Svajsk, où il trouve une « armée constituée de groupes, détachements divers, peu instruits, très mal liés entre eux et d'une cohésion très mince, qui avait l'air de tout ce que l'on veut sauf d'une armée organisée. Quelques groupes portaient le nom de sections, détachements, bataillons, etc. Mais il n'y avait ni brigade, ni division, ni le moindre régiment organisé [...]. Des communistes commencèrent à affluer dans la 5^e armée. Petrograd nous apporta une aide particulièrement précieuse : les comités exécutifs des arrondissements de Vyborg et de Novoderevenski vinrent presque en entier, et parmi eux des ouvriers membres du Parti depuis sa création. »

L'armée populaire antibolchévique d'Ijevsk

Le lendemain, le 7 août, une insurrection éclate au cœur de l'Oural dans la ville d'Ijevsk, qui compte une demi-douzaine de fonderies et d'usines de métallurgie et constitue un important centre de fabrication d'armes, en particulier de canons. Ce jour-là, une manifestation d'anciens soldats, sous-officiers et officiers du front tourne à l'émeute. Les manifestants attaquent le dépôt d'armes et de munitions, désarment les gardes et s'en emparent. Les officiers lancent les manifestants formés en pelotons à l'assaut de la ville haute, où se trouve le Soviet local, bolchevique. Après une trêve, vite rompue, des détachements d'insurgés franchissent la rivière au début de la nuit et attaquent la dernière place forte où est installé le comité révolutionnaire, qui, en infériorité numérique, décampe en emportant la caisse.

Le nouveau pouvoir s'organise, constitue une délégation de députés de l'Assemblée constituante auxquels est remis théoriquement le pouvoir politique. Il réduit le Soviet d'organe du pouvoir à une simple organisation représentative de la classe ouvrière, de type syndical et non plus politique, forme une armée bientôt forte de 5 000 soldats, puis décrète la mobilisation générale de tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans, dont sont exclus « les soldats de l'Armée rouge et les individus ayant appartenu aux milices des bolcheviks, des maximalistes et des anarchistes », à qui il est défendu de se faire enrôler sous peine de traduction devant un tribunal militaire.

La mobilisation forme une « armée populaire » de 25 000 hommes, force considérable en ces temps de chaos, et qui passe à l'offensive. Le matin du 21 août, à sept heures et demie, l'armée populaire s'approche de la ville de Votkinsk. Après un échange de tirs de mitrailleuse, les Rouges abandonnent la ville au bout de trois heures de combat. L'armée populaire recrute 5 000 nouveaux soldats, puis occupe sans grande résistance les bourgades voisines le long du fleuve Kama, qu'elle descend vers le sud. Le 31 août au matin, elle occupe la ville de Sarapoul, de 20 000 habitants. Un de ses chefs décrit ainsi la prise de Sarapoul :

Nos troupes ont envoyé quelques patrouilles de cavalerie qui ont enlevé les barrages formés de quelques individus armés et ont encerclé la ville, puis elles y sont entrées par les diverses rues sans rencontrer aucune résistance. Ce n'est qu'en arrivant aux abords du Soviet, d'où venaient quelques

tirs désordonnés, qu'elles se sont préparées au combat.

Un groupe de cavaliers est allé prévenir de cette résistance le commandant des troupes, qui nous a ordonné de donner immédiatement l'assaut du Soviet et de nous en emparer. L'unité installée devant le Soviet, au reçu de cet ordre, renforcée depuis peu par une unité de réserve, s'est élancée en criant "hourra !" et a pénétré dans l'immeuble du Soviet, dont les tireurs furent aussitôt désarmés. Cette unique résistance fut brisée immédiatement sans aucune victime.

L'armée populaire entre alors dans la ville, musique en tête. « L'enthousiasme de la population était indescriptible. On criait "hourra !", on se signait, on pleurait et on nous jetait des fleurs. »

Le commandement enrôle, là encore, toute la population masculine de la ville et des environs âgée de dix-huit à quarante-cinq ans ; au début de septembre, cette armée populaire compte plus de 50 000 fantassins et cavaliers, un peu plus de 100 canons et de 700 mitrailleuses. C'est donc une force redoutable, mais ses chefs commettent une double erreur : ils rétablissent les grades et le salut militaire, également haïs des soldats, et laissent des hordes d'officiers s'installer à l'arrière dans les services d'intendance et les bureaux. La grogne contre les planqués de l'arrière qualifiée par les chefs des insurgés de « contagion bolchevique » gagne vite l'armée. Le commandant en chef Feditchkine tente de redresser la situation en réservant les fonctions de l'arrière aux invalides et en envoyant les officiers valides sur le front. Il essaie ensuite de prendre le pouvoir, mais les S-R le contraignent à démissionner. Son successeur, le capitaine Iouriev, tente pour rétablir l'ordre et le moral vacillants des troupes :

J'extirperai la trahison et la provocation des rangs de l'armée. J'introduirai dans l'armée une discipline de fer. Tous les traîtres et provocateurs trembleront à l'audition de mon nom. Les bolcheviks et les bandits jaunes-rouges n'auront à attendre aucune pitié de ma part.

Cette mâle déclaration est en réalité le commencement de la fin...

Les S-R de droite forment à Samara en juillet 1918 un gouvernement provisoire antibolchevique intitulé « Komoutch » (Comité des membres de l'Assemblée constituante) ; le menchevik Ivan Maïsky, futur plénipotentiaire de Staline en Grande-Bretagne avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, y accepte le poste de ministre du Travail. Le comité central menchevique, favorable à la neutralité entre les parties en lutte, l'exclut de ses rangs ; Maïsky lui adresse le 7 novembre 1918 une lettre où il exige une lutte décidée « contre le bolchevisme » et « contre le pouvoir soviétique ». La conférence nationale menchevique de décembre 1918 l'exclut du parti. En octobre 1920, Maïsky transformera cette exclusion en imaginaire rupture volontaire et adhèrera au Parti bolchevique.

Dans sa lettre d'octobre 1918, il rejette la « neutralité » entre les deux camps adoptée par la direction menchevique,

parfaitement impensable dans une situation où partout bouillonne la guerre civile [...]. Les mencheviks ayant dès le début « considéré que notre révolution n'était pas une révolution socialiste [...] mais démocratique-bourgeoise » [...] dès le premier jour nous nous sommes placés sur la plate-forme de la démocratie et non de la « dictature du prolétariat » [...]. Le parti doit [...] de façon nette se placer du côté du mouvement antisoviétique [...] : mener une lutte décidée contre le bolchevisme, préparer et organiser des insurrections populaires contre le pouvoir soviétique, soutenir activement les Tchécoslovaques et le Komoutch, participer à la construction d'un État démocratique, continuer la guerre avec l'Allemagne en contact étroit avec les Alliés.

Le « Valmy » de la révolution russe ?

Pendant ce temps, à Sviajsk, tout se joue sur un fil. « Un matin, raconte Larissa Reisner, arrivèrent à Sviajsk des torpilleurs étroits, vifs, rapides, venus de la mer Baltique. Leur apparition fit sensation. L'armée se sentait défendue du côté du fleuve. Des duels d'artillerie

s'engagèrent sur la Volga, trois ou quatre fois par jour. Notre flottille descendait loin le courant sous le feu des batteries abritées sur la rive ; le marin Markine, l'un des fondateurs de la flotte rouge et l'un de ses héros, couronna ces incursions par un raid d'une incroyable hardiesse. Sur son lourd remorqueur blindé, il se laissa glisser jusqu'aux quais de Kazan, aborda, dispersa les servants des pièces d'artillerie à coups de mitrailleuse et repartit après avoir enlevé les platines de quelques canons. »

À ce moment, les trois principaux chefs blancs de cette région, Savinkov, Kappel et Fortunatov, à la tête d'un important commando, attaquent Chikhrana, la gare voisine de Sviajsk, afin de s'emparer du pont qui enjambe la Volga.

Le raid fut mené avec brio ; les Blancs effectuèrent un grand mouvement tournant, puis fondirent soudain sur la gare de Chikhrana, déclenchèrent un feu roulant et s'emparèrent de tous les bureaux de la gare, coupèrent la liaison avec le reste de la ligne et mirent le feu à un train d'obus garé sur la voie. Le détachement placé en flanc-garde pour garder Chikhrana fut entièrement massacré [...].

De cette gare, le détachement de Savinkov s'avança vers Sviajsk, le long de la voie ferrée. On envoya à sa rencontre le train blindé Russie libre, armé, sauf erreur, de canons de marine à longue portée. Mais son commandant ne fut pas vraiment à la hauteur de la situation. Dès qu'il se crut encerclé, il abandonna son train et courut « faire un rapport » au comité militaire révolutionnaire. Pendant son absence, les Blancs prirent d'assaut et incendièrent le Russie libre. Sa carcasse noire, couchée sur le flanc, resta longtemps le long de la voie non loin de Sviajsk.

Après la perte du train blindé, la route de la Volga semblait complètement ouverte. Les Blancs étaient aux abords de Sviajsk, à un ou deux kilomètres de l'état-major de la 5^e armée. La panique s'installe. Une partie de la section politique, voire toute la section politique, s'enfuit vers les quais.

Un régiment qui se battait adossé à la rive même de la Volga, un peu en amont, prit peur, et s'enfuit avec son

commandant et son commissaire politique ; à l'aube, les troupes affolées se retrouvèrent installées sur les navires de l'état-major de la flottille de guerre de la Volga. À Svajsk ne restaient plus que l'état-major de la 5^e armée, avec ses bureaux, et le train de Trotsky.

Trotsky mobilisa tout le personnel du train, secrétaires, télégraphistes, infirmières, et la garde du chef d'état-major de la flottille [...] en un mot tout ce qui pouvait tenir un fusil. Les bureaux de l'état-major se vidèrent, l'arrière n'existait plus. Tout le monde fut lancé au-devant des Blancs qui fonçaient en rangs serrés sur la station. De Chikhrana aux premières maisons de Svajsk, tout le chemin était troué d'obus, semé de cadavres de chevaux, d'armes abandonnées et de cartouches vides, et plus l'on se rapprochait de Svajsk, plus le paysage ressemblait à un immense cimetière.

Après avoir dépassé la carcasse géante du train blindé, fumante, sentant le brûlé et le métal fondu, l'offensive des Blancs s'arrête, piétine devant les ultimes retranchements, recule et repart à l'assaut des dernières réserves mobilisées pour défendre Svajsk. L'affrontement, qui dura quelques heures, fit de nombreux morts.

La guerre civile faillit prendre deux jours plus tard à Kazan un tour brutal à la suite d'un coup de main d'un commando de Kappel. Presque chaque soir à Svajsk, l'état-major de la 5^e armée se réunissait avec Trotsky pour discuter des plans d'opération ; or, raconte Rosengoltz :

Un soir, on vint nous annoncer que l'ennemi avait occupé la gare voisine de Tiourlem, à dix kilomètres en arrière de l'état-major. Cette nouvelle nous étonna beaucoup et nous supposâmes que c'était là l'œuvre d'un petit détachement de reconnaissance et de sabotage composé d'une poignée de soldats. Le lendemain, nous découvrîmes que Tiourlem était tombée aux mains non d'un petit détachement mais du commando de Kappel, formé de soldats et d'officiers d'élite, et qui disposait même d'artillerie. Or notre état-major n'était défendu que par un peloton de quelques dizaines d'hommes. Si Kappel avait fait les dix kilomètres qui le séparaient de

Sviajsk cette nuit-là sans traîner, il aurait pu s'emparer sans peine de tout l'état-major de la 5^e armée et du train de Trotsky. Il ne le fit pas sans doute parce qu'il était mal renseigné sur les forces dont nous disposions.

Kappel aurait encore pu s'emparer de nous s'il avait attaqué dès le lendemain matin, mais il commit l'erreur de vouloir encercler complètement Sviajsk et, à cette fin, divisa ses forces en colonnes dirigées les unes sur la station pour l'encercler, les autres sur la ville même, dont elles occupèrent les faubourgs. Ainsi, nos troupes et celles de Kappel passèrent péniblement la nuit côte à côte ; nos troupes ne repoussèrent l'ennemi que le lendemain matin.

C'est un épisode décisif de la guerre civile. Les Blancs pouvaient prendre Sviajsk, dernier obstacle sur la route de Moscou, et capturer Trotsky et son état-major, qui comprenait Ivan Smirnov, le futur chef du comité militaire révolutionnaire de Sibérie, Vladimir Smirnov, Rosengoltz et Goussev, qui dirigera les opérations de la guerre contre Wrangel en Crimée. Vu l'extrême faiblesse du pouvoir soviétique, alors encerclé de toute part, la capture de ces hommes, et d'abord de Trotsky, par les Blancs aurait porté un coup très dur à l'Armée rouge et au moral vacillant de ses troupes. Rosengoltz essaie d'ailleurs de convaincre Trotsky de s'éloigner en lui déclarant que « l'armée de la République sombrerait s'il était tué ou fait prisonnier ». Ce moral est si vacillant que le lendemain un régiment entier de 1 000 hommes, placé en face de Kappel, détail aux premiers coups de feu, s'empare d'un vapeur et s'enfuit, imité par une partie des services de l'état-major et de l'armée. Pour défendre la ville, l'état-major arme les réservistes, les convoyeurs, les cuistots, les secrétaires, et ce sont ces combattants improvisés qui affrontent Kappel, ignorant qu'il n'a devant lui qu'une troupe de bric et de broc.

Les Blancs crurent avoir devant eux des troupes fraîches bien organisées dont leurs services de renseignements n'avaient pas prévu l'arrivée. Épuisés par un raid de quarante-huit heures, les soldats blancs exagérèrent les forces de l'adversaire, sans se douter qu'ils n'étaient arrêtés que par une poignée de combattants de fortune derrière lesquels il

n'y avait rien sauf Trotsky et Slavine¹, penchés tous deux au-dessus d'une carte dans une pièce enfumée de l'état-major qui suintait l'insomnie, au milieu de Sviajsk déserte, abandonnée, où le sifflement des balles emplissait les rues.

Cette nuit, comme les autres, le train de Trotsky resta sur les rails sans locomotive, et aucun détachement de la 5^e armée, qui progressait loin en avant et se préparait à donner l'assaut à Kazan, ne fut alerté cette nuit-là, aucun ne fut retiré du front pour protéger Sviajsk, laissée quasiment sans défense. L'armée et la flottille n'apprirent l'attaque nocturne que lorsque tout fut terminé et que les Blancs se furent enfuis, certains d'avoir devant eux une division presque entière.

Le lendemain, on jugea et fusilla 27 déserteurs qui s'étaient réfugiés sur les bateaux à la minute décisive, dont quelques communistes. Cette exécution des 27 fit couler beaucoup d'encre, surtout, bien sûr, à l'arrière, où l'on ne savait pas à quel fin cheveu tenaient la route de Moscou et l'offensive que nous avions lancée sur Kazan avec nos dernières forces. Toute l'armée murmurait que les communistes s'étaient révélés des lâches, que la loi ne s'appliquait pas à eux et qu'ils pouvaient désertir impunément alors que pour le même motif on fusillait comme un chien un simple soldat rouge.

Cet épisode servira à édifier la légende noire, inlassablement reprise, selon laquelle Trotsky aurait aligné le régiment déserteur et l'aurait décimé à la manière romaine : chaque dixième soldat aurait été ainsi fusillé au hasard. Or c'est un tribunal militaire de campagne qui prit la décision et condamna ceux qu'il jugea coupables.

Trotsky monte alors sur un torpilleur qui, avec une flottille de guerre, descend la Volga jusqu'à un fort situé sur la colline d'une bourgade, Verkhny-Ouslon, non loin de Kazan. La flottille soviétique déclenche un tir d'artillerie qui met le feu au fort. Les soldats tchécoslovaques qui l'occupent, affolés, dévalent la colline vers le fleuve. À ce moment, le moteur du torpilleur de Trotsky, juste en face du fort, tombe en panne ;

le gouvernail se bloque. Les bâtiments du fort en flammes éclairent le torpilleur, transformé en cible. Mais la panique des Tchécoslovaques est telle qu'aucun de leurs artilleurs ne pointe son canon sur cette cible immobile. Dix minutes plus tard, l'avarie est réparée et la flottille de guerre peut remonter tranquillement la Volga.

Dans la nuit du 9 au 10 septembre 1918, la flottille rouge de Svajsk organise une descente sur Kazan. Après un accrochage avec quelques bateaux de Blancs sur la Volga, c'est le silence total. Plus un bruit. Larissa Reisner raconte, stupéfaite :

Nous parvînmes jusqu'aux quais sans le moindre coup de feu. L'aurore se levait. Dans les ténèbres rose et gris, des fantômes voûtés, noirs, calcinés, apparurent. Des grues, les poutres des bâtiments incendiés, les poteaux télégraphiques déchiquetés, tous ces objets paraissaient avoir infiniment souffert, avoir perdu toute sensibilité, pareils à des arbres aux branches nues et tordues. Royaume mort, éclairé par les roses gelées de l'aurore boréale. Canons abandonnés aux gueules dressées, semblables dans les ténèbres à des silhouettes renversées, figées dans un désespoir silencieux, la tête levée vers le ciel, arquées sur des mains froides et humides de rosée. Le brouillard, les hommes tremblent de froid et de tension nerveuse ; l'air sent l'huile des machines et le goudron des câbles. Le col bleu d'un pointeur, près d'un canon, tourne sur son support et regarde la rive déserte et sans voix qui repose dans le silence.

À un cheveu

La guerre civile, faite de combats le long des voies ferrées, de charges de cavalerie, de coups de sabre qui tranchent l'adversaire en deux, de canonnades hasardeuses, de désertions et d'accès de panique à un caractère artisanal et brutal. Si Trotsky faillit tomber entre les mains des Blancs en août 1918, une mésaventure similaire arrive peu après au

général blanc Wrangel. Lors d'une bataille dans le Nord Caucase, au début d'octobre, il part inspecter la batterie de canons de ses troupes, quitte son automobile, s'approche à pied de la batterie, prend sa longue-vue pour regarder l'ennemi et entend un cri : « La cavalerie ! »

L'avalanche de nos cosaques zaporogues, qui avaient tourné bride, fondait sur notre batterie ; derrière eux jaillissait du ravin le torrent de la Cavalerie rouge. Le commandant de la batterie ordonna : « Feu roulant ! » Mais les zaporogues continuaient à galoper, poursuivis par la cavalerie de l'ennemi ; il était clair qu'arrivant sur les talons des cosaques les Rouges allaient balayer la batterie. Retentit le cri « aux arrière-trains ! », mais il était déjà trop tard. Quelques cavaliers passaient déjà près de nous. Emportés dans la fuite générale, deux escadrons de cosaques placés en couverture tournèrent bride et galopèrent vers l'arrière. Avec le colonel Toporkov et quelques officiers, j'essayai en vain de retenir les cosaques lancés au galop. Leur flot était irrépressible.



Le général Wrangel

Tout près de lui, le colonel Toporkov est sabré par la Cavalerie rouge. Wrangel se précipite vers sa voiture que le chauffeur, paniqué, vient d'abandonner, le moteur en marche, mais les roues avant sont enfoncées dans la terre des labours. « Je courus vers un champ de maïs ; à ma gauche et à ma droite galopèrent en désordre les cosaques et les artilleurs qui fuyaient. La seconde ligne de canons était le siège d'une mêlée, au milieu des coups de feu et de l'éclat des sabres. » Un

officier lui propose son cheval. Il le refuse, et lui demande de lui ramener son escorte et ses chevaux.

Je continuai à courir. En me retournant, je vis trois cavaliers qui fonçaient sur moi ; ils rattrapèrent un soldat en fuite et se jetèrent sur lui ; je voulus saisir mon revolver, mais à mon grand effroi, je m'aperçus que l'étui était vide : la veille, j'avais donné mon revolver au commandant du détachement tcherkesse en remerciement du poignard qu'il m'avait offert, et j'avais complètement oublié cet échange. Je n'avais pas de sabre, j'étais complètement désarmé. À ce moment-là, apparut sur ma droite une ambulance qui galopait à fond de train, avec deux infirmières et un officier artilleur blessé, le colonel Fok. Je rassemblai toutes mes forces, me jetai à la poursuite de l'ambulance, la rattrapai et sautai dedans. Les cavaliers rouges restèrent en arrière [...]. Je poussai l'ambulance à toute allure en regardant avec inquiétude devant moi ; aucun secours ne se présentait. Enfin, nous rattrapâmes un soldat qui chevauchait un attelage d'artillerie. Je pris l'un de ses chevaux, abandonnai l'ambulance, enfourchai le cheval sans selle et partis au galop.

L'armée du Nord

Le 2 août 1918, une escadre alliée, essentiellement britannique, s'approche d'Arkhangelsk, sur la mer Blanche, dans le nord de la Russie. Le pouvoir est détenu par un Soviet à majorité bolchevique. L'organisation monarchiste clandestine se soulève à l'approche des navires. Le colonel Potapov, agent des Blancs, qui commande l'Armée rouge dans la ville, avait la veille éloigné la garnison au-delà du fleuve de la Dvina et envoyé par le fond à un endroit inoffensif les deux brise-glace que le Soviet voulait couler dans l'entrée du port pour empêcher l'escadre d'accoster. Les batteries du port restent silencieuses, sauf une, qu'une salve de l'escadre réduit au silence à sa première et timide tentative de tirer. Dénikine écrit :

C'est seulement à l'automne que les Alliés amenèrent jusqu'à une dizaine de bataillons (dont cinq ou six Anglais, un Français, un Italien, un Serbe) et trois batteries (françaises). Vu le caractère désertique de la région, les formations russes ne dépassaient pas quelques compagnies [...]. Le commandement anglais était alors indifférent aux intérêts russes : les Anglais s'attachèrent à former un « bataillon carélien » spécial, en définissant la Carélie² comme une « nation » et un « État » particulier. Puis, le 2 août, les Alliés débarquèrent un contingent à Arkhangelsk, que les bolcheviks abandonnèrent en toute hâte. Le général anglais Pool prit le commandement de toutes les armées de la région du Nord (la plus grande partie de la province d'Arkhangelsk). Dans ces troupes figuraient, outre les Anglais (quatre ou cinq bataillons), des Américains (quatre ou cinq bataillons), des Français (un bataillon), des Polonais, des Italiens [...]. Ces troupes furent peu à peu renforcées par de nouvelles formations mixtes, du type « bataillon franco-russe », « légion anglo-slave », etc.

Puis on s'attela à l'organisation d'une force armée russe, dont la base fut constituée par des équipes d'officiers, par un régiment formé de soldats mobilisés à Arkhangelsk flanqué de deux divisions d'artillerie et, surtout, par des détachements de partisans paysans ; ces forces comptèrent jusqu'à 3 000 hommes répartis sur des distances énormes [...]. Toutes ces forces étaient subordonnées à un « commandant des armées » russe, dont le pouvoir était néanmoins purement nominal, et limité à des fonctions administratives et d'organisation. Jusqu'au départ des troupes alliées, les Anglais tenaient entre leurs mains le commandement, la direction des opérations et le ravitaillement. Le « commandant » russe ne disposait même pas d'organes opérationnels et de ravitaillement [...].

Au début d'août, lorsque les Anglais arrivèrent à Arkhangelsk, le pouvoir soviétique fut renversé et le pouvoir suprême passa entre les mains d'un « gouvernement provisoire » avec à sa tête N. Tchaikovsky, membre de l'Assemblée constituante au titre des provinces du Nord, et

Le général Pool contrôle ce « gouvernement provisoire », où siègent plusieurs membres de l'Assemblée constituante, cadets et S-R. Ce gouvernement est présidé par Nicolas Tchaïkovsky, ancien S-R, membre du petit Parti socialiste populaire du travail, désigné plus tard membre du gouvernement blanc, dit « directoire », qui sera installé à Oufa dans l'Oural en septembre 1918 – bien qu'il ne puisse pas y siéger puisqu'il réside à Arkhangelsk à quelque deux mille kilomètres de là et sans moyen de s'y rendre ! Ensuite, bien qu'exilé à Paris à partir de février 1919, Tchaïkovsky sera promu en janvier 1920 membre du gouvernement de Dénikine dans le Sud. Ce « socialiste populaire » est donc, même *in absentia*, l'un des piliers de la contre-révolution.

Les Alliés l'aident à renverser le Soviet de Mourmansk, mais les officiers monarchistes jugent vite le gouvernement de Tchaïkovsky trop phraseur, démocrate et mou, et, le 6 septembre, ils arrêtent ses membres et les déportent au monastère des îles Solovky, utilisé comme prison sous les tsars. Les diplomates jugent que l'arrestation et la déportation d'un gouvernement « démocratique » fera mauvais effet en Occident, où l'intervention est présentée comme une défense de la démocratie bafouée par les bolcheviks : aussi Pool libère-t-il les internés de Solovky et les remet-il en selle en mâtinant leur gouvernement de quelques personnages plus vigoureux.

Dénikine présente ainsi l'incident :

Avec sa psychologie toujours vivace de l'« approfondissement de la révolution », avec les traditions de l'« époque de Kerensky » et de la conciliationnisme, ce gouvernement devint vite odieux aux yeux de la bourgeoisie, du corps des officiers et du commandement anglais. Au su du général Pool, il fut renversé par les officiers et enfermé dans le monastère de Solovky, d'où il fut ensuite libéré sur l'exigence des diplomates alliés ; et Tchaïkovsky se vit confier la formation d'un nouveau gouvernement constitué d'éléments plus modérés.

À l'autre bout du pays, l'armée turque, les moussavatistes

(nationalistes azerbaïdjanais) et des régiments britanniques menacent la Commune de Bakou, dirigée par des commissaires du peuple bolcheviques et S-R. Moscou envoie six régiments pour les soutenir. Leur route passe par Tsaritsyne, sur la Volga. Staline les retient. La Commune de Bakou est dirigée par deux vieux bolcheviks qu'il déteste depuis sa jeunesse, sans doute parce qu'ils sont plus talentueux que lui : Chaoumian et Djaparidzé. Privée de ce renfort indispensable, la Commune de Bakou tombe à la mi-août ; les vingt-six commissaires du peuple sont fusillés le 20 septembre 1918 par les Anglais, à qui ils se sont rendus. Bakou regorge de pétrole, et le légendaire fair-play britannique cède aisément devant les intérêts pétroliers.

Le 30 août, Ouritsky, le chef de la Tcheka de Petrograd, est abattu par un terroriste S-R ; le même jour, la sympathisante S-R Fanny Kaplan tire sur Lénine à la sortie de l'usine Michaelson et l'atteint de deux balles. Les bolcheviks répondent en proclamant le 2 septembre la Russie soviétique, encerclée de toute part, « camp militaire unique » et en décrétant, le 6, la Terreur rouge. En septembre, des troupes anglaises et italiennes débarquent près d'Arkhangelsk, où les S-R ont proclamé un gouvernement de la Russie du Nord. La chute du régime semble imminente. Mais les soldats et marins des pays étrangers, las de la guerre, voire favorables au nouveau régime, rechignent ou protestent ; des mutineries éclatent sur plusieurs navires. De plus, les Blancs et leurs protecteurs, divisés, se battent jusqu'à la fin en ordre dispersé. Les Français soutiennent les légionnaires tchécoslovaques, les Anglais Dénikine, les Japonais l'ataman Semionov, qui ravage la Sibérie orientale et que le général-baron Wrangel lui-même considère comme un sauvage.

Veillée d'armes au Nord

À la fin de 1918, écrit Dénikine, le nombre total des troupes alliées ne dépassait pas 10 000 à 15 000 hommes d'armées mixtes d'une composition très moyenne et 7 000 à 8 000 Russes, encore peu organisés [...]. Le général Pool, dès son arrivée à Arkhangelsk, déclara que « les Alliés se présentaient pour défendre leurs propres intérêts bafoués par l'arrivée des

Allemands en Finlande » et poussa le commandement russe pour cette raison à organiser sa propre armée [...]. Les autorités londoniennes suggéraient aux volontaires britanniques envoyés d'Angleterre dans le Nord russe qu'ils étaient là « seulement pour occuper les lieux, pas pour se battre ».

Les Alliés, qui occupaient un territoire énorme, de la frontière finlandaise à Pinega, développèrent leur offensive, par ailleurs fort molle, le long de deux axes : en direction de Petrozavodsk et de Vologda [...]. Sur ces deux axes étaient concentrées de maigres forces soviétiques, qui s'élevaient en 1918 à deux armées ne dépassant pas 18 000 hommes avec 70 canons. Ces troupes ne constituaient pas une force vraiment sérieuse. Elles avaient comme tâche de défendre activement les directions de Moscou et de Petrograd.

Les troupes alliées refoulent celles-ci vers le sud, mais ne tentent pas de les enfoncer. Le bilan politique est plus décevant encore que le bilan militaire : le gouvernement de Tchaïkovsky est suspendu entre les forces sociales antagonistes :

La province du Nord fut un exemple de la scission complète qui déchira le milieu de la démocratie et de l'intelligentsia, du maintien de la psychose du bolchevisme dans les masses et de l'absence en elles de toute confiance envers leur gouvernement démocratique. Incapable d'attirer à lui les cercles de la bourgeoisie, ce gouvernement se heurta en même temps à une opposition dans le large front de la démocratie révolutionnaire³, chez les membres de l'Assemblée constituante, dans les organisations des partis S-R, S-D, dans l'union des zemstvo⁴, chez les ouvriers, dans les coopératives, etc. Ils menèrent tous contre ce gouvernement une longue lutte pour le pouvoir. En même temps, dès le début de 1919, des insurrections sanglantes se succédèrent dans les forces armées.



Anton Dénikine

Les marches de l'empire

Le 1^{er} juin, les mencheviks ont proclamé la République socialiste indépendante de Géorgie, dont l'indépendance est reconnue le jour même par le Conseil des commissaires du peuple à Moscou. Le Conseil national géorgien forme un gouvernement à majorité menchevique. Dénikine, partisan farouche de la « Russie une, indépendante et indivisible », ironise sur les appuis que ces mencheviks,

hier partisans, comme lui, de continuer la guerre contre l'Allemagne, vont chercher en Allemagne :

Après la proclamation de la République démocratique indépendante de Géorgie, une délégation de la République se rendit à Berlin et le 11 juin [1918] le Reichstag proclama la reconnaissance par l'Allemagne de la nouvelle République « *de facto* ». Une mission diplomatique dirigée par le colonel von Kros, flanqué de deux compagnies, s'installa à Tiflis. Dès ce moment-là, la politique intérieure et extérieure du pays fut totalement soumise à l'influence allemande. Les Allemands commencèrent par rafler les matières premières tout en entreprenant d'organiser une force armée géorgienne. Selon le témoignage du général Ludendorff, cette force armée devait servir d'auxiliaire dans la lutte contre les Anglais sur le terrain asiatique et contre l'armée des Volontaires, qui inquiétait de plus en plus le commandement allemand [...]. L'activité du gouvernement se concentra avant tout sur la formation d'une force armée et sur l'élargissement des frontières de la nouvelle République. Sous la direction de Djigueli furent formés des détachements d'une « garde populaire » aux effectifs de 10 000 à 12 000 hommes qui, dans leur apparence, leur composition, leur discipline et leurs traditions, ne se distinguaient de la Garde rouge que par leur chauvinisme [...]. Les Allemands apportèrent tout leur concours possible à l'organisation et à l'armement des troupes géorgiennes [...]. Le gouvernement démocratique s'attacha à étendre systématiquement son pouvoir sur des territoires peuplés d'éléments étrangers sur le plan ethnique aux Géorgiens⁵ et qui leur étaient hostiles, en utilisant à cette fin les moyens les plus divers : la guerre, la corruption, la terreur et le chantage politique.

L'Azerbaïdjan, et plus précisément Bakou et son pétrole, suscitent l'intérêt et l'intervention des Anglais, des Turcs et des Allemands. Dénikine note :

Le pétrole de Bakou hantait tout particulièrement les esprits et les sentiments des politiciens asiatiques et européens. Dès le printemps s'engagea une vive concurrence, une lutte de vitesse dans les domaines militaire et politique pour atteindre le but final : Bakou. Les Anglais en partant d'Enzeli, en s'appuyant sur Nouri-Pacha⁶, à travers l'Azerbaïdjan, et les Allemands à travers la Géorgie. À cette fin Ludendorff retira du front des Balkans une brigade de cavalerie et quelques bataillons (six ou sept) qu'il se hâta de transférer à Batoum et à Poti, port que les Allemands venaient de louer aux Géorgiens pour soixante ans.

Mais le destin en décida autrement : Nouri-Pacha arriva avant les Allemands à Bakou et les troupes de débarquement allemandes n'auront pas eu le temps de se regrouper que la perte de la Bulgarie au début de septembre ébranlera définitivement la situation des puissances centrales et contraindra l'état-major allemand à rappeler ses troupes de Géorgie dans les Balkans.

À la mi-septembre 1918, en effet, les troupes alliées franco-serbes avaient enfoncé à Dobropole l'armée bulgare, alliée de l'Allemagne. Le haut commandement bulgare signe l'armistice le 29 septembre et les troupes allemandes installées en Ukraine et dans le Caucase, dangereusement isolées, abandonnent le terrain aux Britanniques.

Les Blancs et les puissances étrangères

Dénikine, citant la déclaration de l'ataman Krasnov faite au général Franchet d'Esperey dans une lettre du 6 novembre 1918 (« Sans l'aide des Alliés il est impossible de libérer la Russie »), évoque les rapports entre les Alliés et les forces russes antibolcheviques ; il souligne les rivalités entre les représentants de ces derniers, puis définit leurs plans d'intervention :

Les rapports mutuels du commandement allié étaient mal définis et compliqués par les rivalités entre les puissances. À

Constantinople se trouvait le « commandant en chef de l'armée alliée de Salonique », le général Franchet d'Esperey ; s'y trouvait aussi le siège du « commandant en chef de l'armée britannique dans les Balkans », le général Milne ; les représentants alliés installés à Ekaterinodar leur furent initialement subordonnés. Le général Erdeli, envoyé en mission à Constantinople, me rapporta une lettre très instructive du général Franchet d'Esperey et de vagues promesses. En même temps, à Bucarest, se trouvait l'état-major du général Berthelot, qui se donnait le titre de « commandant en chef des forces alliées de Roumanie, Transylvanie et de la Russie du Sud ».

Le 3 novembre 1918, Dénikine reçoit de son envoyé une note résumant ses discussions avec le général Berthelot et les décisions annoncées par ce dernier au nom du commandement allié :

1) Douze divisions, dont une sera à Odessa dans les jours prochains, seront envoyées aussi vite que possible pour occuper le sud de la Russie. 2) Ces divisions seront françaises et grecques [...]. 4) La base des Alliés sera Odessa ; Sébastopol sera aussi occupée rapidement [...]. 7) Après l'arrivée des armées alliées, outre Odessa et Sébastopol qui seront sans aucun doute occupées lorsque vous recevrez cette lettre, les Alliés occuperont Kiev et Kharkov avec les bassins [houillers] de Krivoroj et du Donetsk, le Don, et le Kouban, pour donner à l'armée des Volontaires et à l'armée du Don la possibilité de s'organiser de façon plus solide et d'être libres pour des opérations plus vastes. 8) Sous la couverture de l'occupation alliée, il est indispensable de former rapidement des armées russes dans le sud de la Russie au nom de la résurrection de la Grande Russie une et indivisible. Il faut à cette fin soulever et régler la question des moyens de former ces armées et des districts où elles le seront au fur et à mesure de l'avance des Alliés. À cette seule condition sera garantie une offensive très rapide de toutes les forces russes du Sud sous un commandement unique en direction de Moscou. 9) Odessa, en tant que base principale des Alliés,

verra arriver une énorme quantité de fournitures militaires de toute sorte : armes, munitions, tanks, vêtements, moyens de transport automobiles et ferroviaires, avions, ravitaillement, etc. 10) Nous pouvons désormais considérer que les riches réserves du front roumain de la Bessarabie et de la Petite Russie⁷ ainsi que celles du Don sont à notre entière disposition. Il ne nous reste à faire pour cela que quelques efforts diplomatiques dont le succès est garanti dans la mesure où il s'appuie sur toute la puissance des Alliés. 11) En ce qui concerne le soutien financier, nous élaborons avec les Alliés un plan particulier spécial.

Et Dénikine commente avec une évidente satisfaction ce plan très précis et consistant d'aide militaire et politique. Mais ce qu'il appelle la « toute-puissance des Alliés » se heurtera à un rejet massif du peuple russe, malgré les divisions parfois sanglantes de ce dernier, et de la plupart des autres peuples de l'Empire. La force des armes s'est heurtée une fois encore à une force supérieure.

Cette lettre précise nous faisait enfin sortir du domaine des suppositions. La manière vaste et concrète dont la question était posée nous ouvrait de nouvelles perspectives inhabituellement favorables et nous donnait de nouvelles tâches dans la lutte contre les bolcheviks.

Dénikine transmet alors aux généraux français Berthelot et Franchet d'Esperey une note proposant « un plan de campagne concerté avec les Alliés ». Son contenu se résumait brièvement à ce qui suit : « La tâche générale des armées russes est d'écraser les armées soviétiques, de prendre possession du centre (Moscou) en déclenchant en même temps une offensive sur Petrograd et le long de la rive droite de la Volga. »

Quels sont les atouts du gouvernement bolchevique, confronté à une famine galopante, pour faire face à cette division du travail entre les Alliés et l'armée des Volontaires qui se prépare à monter du Sud vers Moscou ? Dans un rapport du 7 octobre 1918, le chef d'état-major Vatsetis affirme que l'Armée rouge comptait 285 000 « baïonnettes et sabres », tout en précisant « mais l'armée est en cours de construction ».

Ces baïonnettes et ces sabres risquent enfin de ne pas peser lourd face aux mitrailleuses et aux tanks que les Alliés vont bientôt fournir à Dénikine et aux autres généraux blancs. Les bolcheviks ont un atout, incertain certes, mais solide : même lorsqu'ils se soulèvent contre leurs détachements de réquisition « rouges » et éventrent ou égorgent leurs membres, les paysans ne veulent surtout pas voir revenir les propriétaires que les armées blanches traînent dans leurs fourgons et qui veulent récupérer leurs propriétés. Les bolcheviks leur prennent peut-être aujourd'hui leur blé, mais demain la guerre s'arrêtera et, avec eux, les paysans garderont la terre. Ici et là ils expriment déjà leur choix entre le dommage passager et l'acquis durable par un slogan très simple : « Vive les bolcheviks, à bas les communistes ».

L'« Armée de la Bringue »

Mais l'armée des Volontaires se conduit en Ukraine et en Russie comme une armée étrangère en pays conquis ; nombre de ses officiers ont comme premier souci de « faire la bringue ». Wrangel, qui succédera à Dénikine à sa tête en mars 1920 et la rebaptisera « Armée russe », décrit avec dégoût leur comportement, surtout celui de l'un de ses détachements les plus fameux, les « loups de Chkouro », qu'il rencontre à la fin de novembre 1918 à Ekaterinodar, où se trouve le quartier général de l'armée.

Malgré la présence du quartier général, les officiers, ceux qui y passaient comme ceux de l'arrière, avaient une conduite incroyablement dissolue, s'enivraient, faisaient du scandale et jetaient l'argent par les fenêtres. Le colonel Chkouro avait une conduite encore plus inacceptable que les autres. Il avait amené avec lui à Ekaterinodar sa division de partisans, qui se dénommaient « les loups » et portaient des bonnets de loup, avec des queues de loup sur leurs étendards. Les partisans de Chkouro ne constituaient pas une unité de l'armée, mais rappelaient tout à fait la bande de Stenka Razine⁸. Souvent la nuit, après leur beuverie, le partisan Chkouro arpentaient les rues de la ville avec ses loups en chantant, en hululant, en

tirant. Revenant un soir à mon hôtel, j'aperçus un attroupement rue Krasnaïa. La lumière coulait à flots des fenêtres d'un hôtel particulier. Sous les fenêtres, sur le trottoir, des trompettistes jouaient et des cosaques dansaient. Un peu plus loin, quelques loups tenaient des chevaux par les rênes. Je demandai ce qui se passait. On me répondit que le colonel Chkouro « faisait la noce ». L'hôtel militaire où nous résidions était souvent le lieu d'une débauche débridée. Vers onze heures du soir ou minuit arriva une horde d'officiers éméchés, la salle commune retentissait des chants folkloriques de la division de la garde et ces gens faisaient bamboche sous les yeux du public. D'ordinaire le général Pokrovski, le colonel Chkouro et d'autres officiers supérieurs s'installaient au haut de la table. L'une de ces ripailles, sous la houlette du général Pokrovski, s'acheva tragiquement. Un officier du train abattit un officier de la division tatare d'un coup de revolver. Tous ces désordres se produisaient sous les yeux du quartier général du commandant en chef, toute la ville en était informée, mais en même temps rien n'était fait pour arrêter cette débauche.

Wrangel décrit le général Maï-Maievsky, grand amateur de beuveries et de bordels en campagne : un homme « de petite taille, très gras, avec un visage rouge et flasque, les joues pendantes avec un visage glabre, sans moustache ni barbe, orné en son milieu d'un énorme nez couleur cerise et troué de petits yeux de souris ; s'il n'avait pas porté l'uniforme, on l'aurait indubitablement pris pour un acteur comique de province ». Son ivrognerie est notoire. Le monarchiste Savitch, membre de la Conférence spéciale, organe politique de l'armée de Dénikine, note dans ses Mémoires lors de la débandade de l'Armée blanche du sud à l'automne 1919 : « Maï-Maievsky s'enivre et la dislocation de l'armée s'aggrave », et il raconte un épisode comique de février 1920. Maï-Maievsky arrive avec son état-major dans la ville de Soumy :

Lorsque son train arriva à la gare, toute l'aristocratie de la ville l'attendait. Les prêtres étaient allés accueillir leur libérateur en portant des croix, les dames et leurs enfants en

brandissant des bouquets de fleurs. Pendant longtemps personne ne sortit de son wagon, devant lequel s'était massé le public ; finalement, une bouteille vide vola par une fenêtre ouverte, où apparut ensuite la trogne rouge du général, qui martela : « Salut, les gars de Kornilov », après quoi il se dissimula à nouveau. Inutile de préciser qu'il n'y avait là aucun kornilovien

Kornilov était alors mort depuis près de deux ans. Ivre mort, Maï-Maievsky l'avait sans doute oublié. Dénikine est, selon Wrangel, beaucoup trop indulgent avec les bambocheurs :

Cet authentique soldat, sévère vis-à-vis de lui-même et qui, dans son existence, donnait l'exemple de la modestie, ne semblait pas pouvoir se résoudre à exiger la même vertu de ses subordonnés. Il fermait les yeux sur la débauche scandaleuse des généraux Chkouro, Pokrovski et autres, à Ekaterinoslav même. Dénikine ne pouvait manquer de connaître les actions arbitraires, la débauche insouciant de ces généraux et la manière folle dont ils jetaient l'argent par les fenêtres. Mais il regardait tout cela avec indifférence.

Cette débauche couronne le pillage généralisé de la population, surtout paysanne, par les armées blanches. Très vite, les paysans ukrainiens n'appellent plus l'armée des Volontaires (*dobrarmia*, en russe) autrement que grabarmia (« armée des pillards »). Là est le premier germe de sa défaite finale. En attendant, elle fait peser une lourde menace sur la République soviétique balbutiante.

Petrograd en danger

Pendant que les plans d'offensive cités ci-dessus se préparent au sud, un danger plus immédiat pour le gouvernement soviétique se dessine au nord. Le général blanc Ioudenitch, resté à Petrograd, y fonde une organisation clandestine antibolchevique d'officiers qui végète parmi une dizaine d'autres. Le chef de l'une d'entre elles, l'Organisation

des officiers de la garde, le capitaine de cavalerie von Rosenberg, entame en juin 1918 des pourparlers avec des représentants de l'armée allemande à Petrograd. Il propose un accord, ratifié le 10 octobre à Pskov, où siège le commandement allemand des zones d'occupation. L'accord annonce la formation sur les territoires placés « sous la protection des troupes d'occupation allemande » d'une armée russe des Volontaires du Nord, formée entre autres de prisonniers de guerre internés par les Allemands et dont les membres « prêteront serment au tsar légal et à l'État russe ». Il envisage trois chefs possibles : le général Ioudenitch, le général Gourko et le général comte Keller, le seul membre du haut commandement qui ait, après l'abdication du tsar, refusé de prêter serment au gouvernement provisoire et, pour cette raison, le préféré des Allemands.

L'accord stipule : « Les fonds nécessaires à l'entretien de l'armée seront fournis par le gouvernement allemand à titre de prêt au gouvernement russe. Le gouvernement allemand fournit l'armement, les munitions, les équipements de retranchement, le ravitaillement et les moyens techniques. Trois officiers allemands accompagneront l'armée pour assurer les liaisons. Les troupes allemandes lors de l'offensive ne participeront pas à l'écrasement du bolchevisme, mais suivront l'armée pour assurer l'ordre intérieur et le prestige du pouvoir. Après l'occupation de Pétersbourg sera proclamée une dictature militaire, dont le dictateur sera le commandant de l'armée du Nord », qui doit protéger son secteur d'action « contre une invasion bolchevique, prendre Pétersbourg, renverser le gouvernement bolchevique [...] et rétablir l'ordre dans toute la Russie ». Dénikine écrit :

Pendant six à huit mois, un mur compact de baïonnettes allemandes, séparant dix-neuf provinces (sans compter la Pologne et la Finlande) des possessions soviétiques, s'étendait de la mer Baltique à la mer d'Azov. D'un côté de cette frontière se déchaînait un pillage ouvert ou une balkanisation du territoire russe soumis à une lourde exploitation. Mais l'existence et les biens de la population se trouvaient sous la protection d'une puissance étrangère dans la mesure, par ailleurs, où la justice militaire et les larges réquisitions ne bafouaient pas leurs droits. De l'autre côté

bouillonnait l'anarchie [...].

Le cordon allemand qui instaurait un blocus serré de la Russie soviétique en la coupant des mers, des greniers à blé et du charbon plaçait toute la vie politique et économique du pays dans une situation très difficile.

Keller, installé à Kiev, demande le 2 novembre à Dénikine – qui lui donne par retour son accord – de reconnaître son statut de « commandant en chef de l'armée monarchiste du Nord de la région de Pskov ». Mais, le 9 novembre 1918, la monarchie allemande, minée par la mutinerie des marins de Kiel et la constitution de dizaines de conseils d'ouvriers et de soldats, s'effondre. Des comités de soldats se forment dans la Reichswehr. L'armée monarchiste du Nord se trouve privée de protecteur et de son premier chef. Le 8 décembre, en effet, les nationalistes ukrainiens abattent le général Keller à Kiev où, privé du soutien des baïonnettes allemandes, le régime de Skoropadsky s'effondre. L'ataman, camouflé en officier allemand blessé, se fera rapatrier en civière en Allemagne par le dernier train militaire le 14 novembre. Partout les paysans se soulèvent. Le nationaliste ukrainien Petlioura tente d'unifier l'insurrection sous le drapeau nationaliste jaune et bleu, et marche sur Kiev.

Le 13 novembre, Moscou annule le traité de Brest-Litovsk et, le 17, l'Armée rouge franchit la ligne de démarcation des territoires occupés. L'armée allemande détale, suivie sur ses talons par l'Armée rouge, qui évite tout contact avec elle et entre dans Pskov le 25 novembre. L'armée monarchiste du Nord recule avec les Allemands, à travers les embuscades que lui tendent des groupes de paysans insurgés.

Les monceaux de cadavres du Nord Caucase

Dans le Nord Caucase, les troupes blanches prennent l'initiative dès le début de l'hiver. Une effroyable épidémie de typhus ravage l'Armée rouge en construction. Le général blanc Wrangel en est le témoin stupéfait. Dans une lettre à sa femme, le 6 septembre 1918, il note : « Les bolcheviks se battent avec l'acharnement d'un rat acculé dans un coin » ; dans ses Souvenirs, il décrit l'ouragan dévastateur du typhus

qui emporte des divisions entières de ses ennemis :

Avec l'arrivée de l'hiver, le typhus ravagea les rangs de l'Armée rouge. Vu le désordre et l'absence d'aide médicale correctement organisée, l'épidémie prit des dimensions inouïes. Les hôpitaux débordant de malades, ces derniers s'entassaient dans les maisons, dans les gares, dans les wagons immobilisés sur les voies de garage. Pendant plusieurs jours, les morts restèrent mêlés aux malades privés de soins, abandonnés à eux-mêmes ; les typhiques en quête de nourriture erraient jusqu'à l'ultime limite de leurs forces dans les rues de la ville, beaucoup d'entre eux, perdant conscience, tombaient sur les trottoirs.

Mais ce spectacle n'est rien encore à côté de celui qu'offre à Wrangel la déroute de l'Armée rouge du Caucase qui, ravagée par le typhus, se disloque au milieu des tempêtes de neige. Les derniers combats dans les *stanitsa* cosaques autour de Mosdok, en Tchétchénie, s'achèvent par l'écrasement des détachements rouges pourchassés et sabrés par les cosaques. Quelques brigades de Cavalerie rouge cherchent leur salut en s'égaillant dans la steppe d'Astrakhan. Mais toute l'infanterie, toute l'artillerie – soit plus de 200 canons –, plus de 300 mitrailleuses, 8 trains blindés, les convois d'armes, de vivres, d'équipement tombent entre les mains de l'armée des Volontaires, qui fait 31 000 prisonniers. Les convois de chargement abandonnés s'étendent sur vingt-cinq kilomètres. L'armée des Volontaires ne pouvant en assurer la garde, ils sont pillés de fond en comble par la population locale et les cosaques.

Tout le trajet du recul des Rouges était semé de canons, de charrettes, de canons abandonnés et de cadavres de soldats abattus ou morts de maladie [...]. De Mosdok jusqu'aux *stanitsa* de Naourkaia, Mekenskaia et Kalinovskaia, sur soixante-cinq kilomètres, la route était entièrement recouverte de canons et de chariots abandonnés mêlés aux cadavres de chevaux et d'hommes. Des hordes de prisonniers se traînaient vers l'ouest sur les bas-côtés de la voie. Vêtus de capotes en lambeaux, nu-pieds, le visage hâve, couleur de

terre, des colonnes de milliers de prisonniers avançaient lentement, quasiment pas gardés ; deux cosaques poussaient en avant deux à trois mille prisonniers, en majorité des malades, qui laissaient derrière eux des files de traînants. Épuisés, ces malades tombaient dans la boue de la route et restaient étendus, en attendant la mort avec résignation, d'autres s'efforçaient encore de sauver leur vie, ils se redressaient et continuaient à avancer en titubant puis retombaient jusqu'à ce que, complètement vidés de leurs forces, ils perdent conscience.

J'entrai dans la guérite d'une des petites gares où s'entassaient les blessés, les malades, les mourants et les morts. Dans la pièce de trois à quatre mètres carrés, huit hommes étaient allongés, blottis les uns contre les autres. Je posai une question au plus proche et ne reçus aucune réponse. Je me penchai sur lui et vis qu'il était mort. Son voisin était tout aussi mort. Il y avait sept cadavres sur les huit. Le huitième, encore vivant mais inconscient, cherchant de la chaleur, serrait fort contre sa poitrine un chien pelé et maigre.

Dans les gares et aux embranchements s'allongeaient des convois aux locomotives éteintes, abandonnées par l'ennemi. La population des villages voisins était accourue pour les décharger. Au milieu de toutes sortes de marchandises, de produits industriels, de vaisselle, d'obus, de machines agricoles, d'armes, de médicaments gisaient des malades mélangés aux cadavres entassés dans les wagons. Dans un wagon, un mort servait d'oreiller à un mourant. À l'un des embranchements stationnait un train de cadavres, un train sanitaire dont tous les wagons n'étaient qu'un amas de morts. Impossible d'y trouver un seul individu vivant. L'un des wagons débordait de cadavres de médecins et d'infirmières. À l'une des gares, les prisonniers traînaient à la main des wagonnets où s'entassaient, comme des bûches, des cadavres pétrifiés dans des poses diverses qu'ils allaient jeter dans une fosse commune creusée dans une carrière de sable derrière la gare.

La population voisine pille les convois alignés sur vingt-cinq kilomètres de long. Par inattention, un groupe de pillards met le feu à l'un des wagons d'un convoi chargé d'obus. Le convoi tout entier explose, projetant en l'air des cadavres déchiquetés d'hommes, de femmes et d'enfants. Ces visions d'horreur n'empêchent pas Wrangel de prendre des mesures brutales pour démoraliser les Rouges. Son traitement des prisonniers faits au cours de l'offensive sur Stavropol est impitoyable :

Je séparai de la troupe tout le commandement jusqu'à certains grades, au total 370 individus, et je les fis fusiller sur-le-champ. Puis je déclarai aux autres qu'ils mériteraient de subir le même sort, mais que je faisais reposer la responsabilité sur ceux qui les conduisaient contre leur patrie et que je voulais leur donner la possibilité de racheter leur péché et de démontrer qu'ils étaient de véritables fils de leur patrie.

Les rescapés, convaincus par l'exécution sommaire de leurs 370 officiers, s'engagent dans l'armée des Volontaires. Mais leur conviction est sans doute limitée. Combien d'entre eux désertèrent demain ou après-demain ? On ne le sait, mais beaucoup s'esquiveront, surtout lorsque viendra le temps des semailles ou des moissons.

Le blocus

Dans la nuit du 16 novembre 1918, une escadre anglo-française entre dans la mer Noire. Quelques jours plus tard, des troupes en débarquent à Odessa et à Sébastopol. Koltchak attaque à l'est ; au nord, l'approche de l'hiver a suspendu des opérations militaires indécises. Les choses vont changer avec l'arrivée à Arkhangelsk, le 13 janvier 1919, du général Miller, proclamé gouverneur général de la ville et ministre de la Guerre. Il instaure une dictature militaire de fait, dirige une armée de 20 000 hommes, et s'appuie sur de féroces détachements de paysans et de pêcheurs monarchistes, emplis de haine des Rouges. L'ancien procureur militaire de la province, Dobrovolsky, raconte :

Les partisans de Pinet étaient si féroces que le commandant du 8^e régiment, le colonel B, décida d'éditer une brochure sur l'attitude humaine à avoir avec les prisonniers. Les gens de la Petchora, chasseurs de profession, avaient fabriqué des filets pour la chasse aux Rouges. Un ingénieur des chemins de fer de mes amis apprit épouvanté de l'un de ces « chasseurs de têtes » qu'il avait personnellement attrapé et exécuté soixante Rouges : il essaya de le dissuader d'agir de cette façon. L'autre lui répondit de façon catégorique : « On ne peut pas vivre avec eux, ou c'est eux ou c'est nous. »

La République soviétique est enfermée dans un cercle décrit par Dénikine :

Au début de 1919, le blocus stratégique de la Russie soviétique était réalisé [...]. Près d'un demi-million d'ennemis se tenaient en armes dans le cercle étroit qui enserrait de tous les côtés la Russie soviétique ; les cinq mers et les deux océans se trouvaient sous le contrôle de la flotte de l'Entente, et les troupes de débarquement alliées étaient installées dans les ports de la mer Blanche et de la mer Noire. Ainsi s'annonçait une lutte difficile pour le salut et le pouvoir du Parti communiste, qui mettait en jeu de façon fatale les destinées de tout le peuple russe.

Le 21 janvier 1919, le général Ioudenitch télégraphie à Koltchak :

La chute de l'Allemagne a ouvert la possibilité de former un nouveau front pour agir contre les bolcheviks, en s'appuyant sur la Finlande et sur les provinces baltes [...]. Tous les partis se sont unis autour de moi, depuis les cadets et plus à droite. Le programme est similaire au vôtre. Les représentants de la classe négociante qui se trouvent en Finlande ont promis un soutien financier. Je dispose aujourd'hui comme force réelle du corps du Nord [3 000 hommes], et de 3 000 à 4 000 officiers installés en Finlande et en Scandinavie. Je compte aussi sur un certain nombre (jusqu'à 30 000) de soldats et

officiers prisonniers [...]. Il est impossible de se passer de l'aide de l'Entente et c'est pourquoi j'ai entamé avec les Alliés des négociations qui n'ont pas encore donné de résultats. Il faut que les Alliés agissent sur la Finlande pour qu'elle n'empêche pas nos entreprises et qu'elle ouvre à nouveau la frontière à ceux qui s'enfuient de Russie, surtout aux officiers. Et la même chose avec l'Estlandie⁹ et la Lettonie [...]. Nous avons besoin pour l'armée et pour Petrograd d'aide en armes, en munitions, en moyens techniques, en finances et en vivres, mais pas besoin de troupes, seulement la flotte pour surveiller les ports. Mais la présence de la force armée simplifiera et accélérera la décision. Ayez l'obligeance de soutenir ma demande près de l'Entente.

Les espoirs que place Dénikine dans l'armée de Ioudenitch sont encore plus grands :

La signification stratégique du front antibolchevique du Nord-Ouest était extrêmement grande : la proximité de Petrograd, la possibilité d'organiser une base sur le rivage de la Baltique ravitaillée par la flotte alliée et d'armer la flotte ; les facilités des communications maritimes avec les puissances alliées et la facilité qui leur était ainsi donnée de fournir les forces antibolcheviques ; les riches dépôts d'armements russes et allemands dans la région frontalière de l'ancien théâtre de la guerre mondiale et enfin l'énorme réserve humaine que constituait l'armée d'un million de prisonniers russes rassemblés dans les camps de concentration de l'Allemagne et de l'ancienne Autriche-Hongrie.

Dénikine, comme tous les chefs militaires de l'époque, désigne par « camp de concentration » les camps où l'on entasse les prisonniers de guerre, dans des conditions en général lamentables. Lorsque les bolcheviks ouvrent des camps de concentration pour y interner leurs adversaires, ils font comme les autres belligérants et utilisent le même mot. Contrairement à ce que nombre d'historiens peu scrupuleux osent

affirmer, ils ne sont donc pas les inventeurs des camps de concentration de l'ère moderne, les précurseurs du Goulag stalinien ou du camp d'extermination nazi.

En mars 1919, la Conférence spéciale de l'armée des Volontaires, qui rassemble des monarchistes, des libéraux et des socialistes dits modérés, croyant la victoire prochaine, décide d'appliquer la peine de mort aux « individus coupables d'avoir préparé la conquête du pouvoir par le Conseil des commissaires du peuple », ainsi qu'aux participants et aux complices de cette conquête ! Cela fait beaucoup de promis à la potence. La plupart des Blancs, comme Wrangel, jugent pourtant Dénikine trop modéré.

D'un camp à l'autre

Tout au long de la guerre civile, des groupes de soldats flottent entre les armées, désertent, passent de l'une à l'autre volontairement ou sous la contrainte. L'Armée rouge est une armée de gueux qui manquent souvent de bottes, de chaussures, d'uniformes, de nourriture et de fourrage pour leurs chevaux. Nombre de ses régiments pourraient signer le télégramme des communistes d'Orenbourg. Ce document dénonce, en avril 1919, la situation lamentable des régiments ouvriers constitués en hâte pour défendre la ville attaquée par les Blancs sur trois directions par trois corps de cavalerie cosaque, au sud, à l'est, au nord et nord-est :

Ils se trouvent depuis plus d'un mois à la belle étoile, sans équipement, sans armement adéquat, sales, épuisés, sans forces après être restés un mois nuit et jour dans les tranchées, sans vêtements, linge, bottes, ni médicaments [...]. Nous n'avons aucune réserve, car toutes les forces sont au front.

Les Blancs connaissent la même situation, jusqu'au moment où l'aide étrangère leur arrive massivement, à partir de l'hiver 1918-1919. Quant aux Verts, s'ils sont souvent mal armés, ils vivent des ressources de leur région.

Le dénuement, la faim, le froid, facilitent le passage d'un camp à l'autre. Mais le mouvement de balancier entre les Rouges et les Blancs n'est pas égal : la haine séculaire des paysans-soldats pour leurs officiers, membres d'une caste qui leur est étrangère, amène des retournements inattendus mais fréquents. Le chef du service de propagande du gouvernement du Nord, Sokolov, souligne dans ses Souvenirs l'attitude des soldats rouges ralliés aux Blancs dans l'armée du Nord :

Ce sont précisément ces soldats qui ont servi de ferment aux insurrections qui ont ravagé en juillet 1919 toute une série de régiments : le 3^e, le 6^e et d'autres. Et ce sont eux qui ont joué un triste rôle dans l'insurrection qui a précédé la chute du gouvernement du Nord.

Pourquoi ces soldats penchaient-ils vers les bolcheviks ? Car enfin ils voyaient clairement que les bolcheviks ne remplissaient pas leurs promesses, que les slogans bolcheviques étaient de la poudre aux yeux. Ils le savaient, car les soldats rouges faits prisonniers leur racontaient leur existence quotidienne. Et enfin ils recevaient ici une ration quotidienne abondante, et voyaient la misère et la famine qui régnaient de l'autre côté du front ; pourtant, ils étaient animés par un sentiment plus fort que ces biens matériels : la haine des « maîtres ».

Combien de fois dans les froides nuits du Nord j'ai écouté les conversations des soldats réunis autour du feu et j'entendais les mêmes discours que j'avais entendus sur le front au lendemain de la révolution [de Février] :

– Ça commence à bien faire de les avoir sur le dos !

– Quand tu auras un commissaire sur le dos, lui objecte un soldat rouge prisonnier, il te commandera aussi. C'est notre sort !

– Oui, mais le commissaire, c'est un des nôtres, c'est un gars à nous. Mais, eux, c'est des maîtres. Avec des galons dorés. Les généraux aussi. Ils sont logés dans des wagons et nous dans des *zemlianki*¹⁰.

Et même ceux que l'on aurait pu considérer sinon comme de demi-intellectuels, du moins comme des quarts

d'intellectuels, étaient aussi infectés par le bolchevisme, par la haine des maîtres et des intellectuels. Et souvent des sous-officiers sensés, intelligents, se révélaient non seulement sympathisants du bolchevisme, mais même membres du Parti communiste.

Les suites de cette haine sociale ne se font pas attendre. Une nuit de juillet 1919, les soldats d'un régiment commandé par le général anglais Ironside, stationné dans le district de Dvina, anciens bolcheviks ralliés, égorgent trois officiers anglais et trois officiers russes, et se ruent sur l'état-major pour en égorger les membres. Ils sont dispersés par des rafales de mitrailleuse ; les survivants rejoignent l'Armée rouge, qu'ils avaient quittée quelques mois plus tôt. Une semaine plus tard, le 5^e régiment de tirailleurs du Nord stationné à Onega, considéré comme l'un des plus sûrs par le commandement, se soulève ; les soldats passent la corde au cou de leur commandant et l'emmènent chez les Rouges. Les mutins encerclent l'isba des douze officiers russes commandant le régiment qui, craignant la fureur de leurs soldats, décident de mourir : les plus déterminés tuent leurs camarades puis se font sauter la cervelle. Les mutins prennent les officiers anglais en otages et s'enfuient vers l'Armée rouge. Le haut commandement britannique, pour libérer ses hommes, bombarde avec l'artillerie de ses navires de guerre la vieille ville historique d'Onega, dont elle détruit près de la moitié avant de se résigner à parlementer pour récupérer les officiers.

La Sibérie et l'amiral Koltchak

En Sibérie, les paysans n'ont jamais connu le servage et, n'ayant pas eu à racheter leurs terres au lendemain de son abolition, en 1861, sont en moyenne plus aisés que les paysans de Russie d'Europe et d'Ukraine. La Sibérie comprend une bonne soixantaine de peuples divers : les Tatares, les Bouriates, les Kirghiz, les Bachkirs, etc. Tous les districts frontaliers, de la Volga à Vladivostok (à l'exception des territoires d'Asie centrale), sont habités depuis longtemps par des colons cosaques qui ont leurs propres formations armées : les cosaques de l'Oural, d'Orenbourg, de Sibérie occidentale, de Sibérie orientale, de

Transbaïkalie, de l'Amour (le fleuve qui sépare la Sibérie orientale de la Chine) et de l'Oussouri. Ces cosaques se rangent en règle générale du côté des Blancs.

Les S-R ont à la mi-juin 1918 proclamé à Omsk, ville située sur l'Irtych, dans le sud de la Sibérie occidentale occupée par les légionnaires tchécoslovaques, un directoire qui prétend légiférer pour toute la Sibérie. L'amiral monarchiste Koltchak, après un séjour en Chine au début de 1918, puis à Harbin, en Mandchourie, arrive en octobre 1918 à Omsk ; il fait arrêter et emprisonner les membres du directoire le 18 novembre et se fait remettre la totalité du pouvoir par le Conseil des ministres après avoir déclaré « accepter la croix du pouvoir ». Il définit son objectif dans une déclaration ambitieuse : « Mon but premier et fondamental est d'effacer le bolchevisme du visage de la Russie, de l'exterminer et de l'anéantir. » Il prend en otages les anciens membres de l'Assemblée constituante S-R. Le 27 novembre 1918, il reconnaît les dettes étrangères de la Russie, soit une somme de 12 milliards de roubles-or ! S'il renverse les bolcheviks, les boursicoteurs étrangers pourront ainsi retrouver leur argent. Une grève éclate à Omsk. Il fait fusiller une dizaine de députés S-R qui n'y sont pour rien.



Lamiral Koltchak

Les Alliés lui fournissent une aide considérable. Les États-Unis lui livrent 600 000 carabines, plusieurs centaines de canons, plusieurs milliers de mitrailleuses, des munitions, des équipements, des uniformes, la Grande-Bretagne 200 000 équipements, 2 000 mitrailleuses, 500 millions de cartouches. La France 30 avions et plus de 200 automobiles. Le Japon 70 000 carabines, 30 canons, 100 mitrailleuses, les munitions nécessaires et 120 000 équipements. Pour payer ces livraisons qui lui permettent d'équiper et d'armer plus de 400 000 hommes, Koltchak envoie à Hong-Kong 184 tonnes d'or du trésor de l'État russe confisqué à Kazan par les Tchécoslovaques

révoltés, qui le lui ont remis.

Ses troupes, début décembre, franchissent l'Oural, enfoncent la 3^e Armée rouge, ravagée par l'alcoolisme et en pleine débandade, et prennent le 24 décembre 1918 Perm, à mille kilomètres à l'est de Moscou, sans aucun obstacle entre les deux villes. La capitale est en danger. Lénine envoie deux hommes à poigne enquêter sur les causes de la débâcle et redresser la situation : Dzerjinsky, le chef de la Tcheka, et Staline. Pendant un mois, ils enquêtent et débusquent les ivrognes, les incapables et les traîtres, réels ou imaginaires. Les bolcheviks créent en hâte un bureau sibérien du Comité central, dirigé par Ivan Smirnov, et qui comprend un agent de Koltchak, l'ingénieur hongrois Sadke. Aussi tous les agents que le bureau envoie en Sibérie sont-ils arrêtés et fusillés, sauf un. Le bureau démasque Sadke, qui est emprisonné, puis meurt du typhus. Ce bureau est dissous, puis reconstitué en août 1919 pour organiser un réseau de contacts avec les groupes de partisans qui se forment sur les arrières de l'armée de Koltchak et d'ouvriers qui préparent l'insurrection dans les villes.

-
1. Le chef d'état-major de la 5^e armée, NDA.
 2. Province de Russie qui jouxte la frontière orientale de la Finlande, NDA.
 3. Dénomination qui recouvre l'ensemble des partis dits socialistes, NDA.
 4. Organe d'administration locale et municipale, NDA.
 5. Ossètes, Abkhazes, etc., NDA.
 6. Le frère d'Enver Pacha, dirigeant de la Turquie, NDA.
 7. Ukraine, NDA.
 8. Chef cosaque populaire qui organisa une rébellion de cosaques plus ou moins déshérités en 1670-1671, NDA.
 9. Ancien nom de l'Estonie, NDA.
 10. Habitat formé d'un trou creusé dans la terre et recouvert de branchages ou de planches, NDA.

Les basculements de l'Ukraine et les armées « vertes »

Le 14 novembre 1918, le nationaliste ukrainien Petlioura, sentant venir la fin de la marionnette allemande Skoropadsky, proclame un directoire dont il se nomme le chef. L'Ukraine est alors divisée en deux : la rive droite du Dniepr, sous le contrôle de Petlioura, la rive gauche, sous le contrôle des bolcheviks (qui qualifient alors Makhno de « bandit ») et de divers atamans révolutionnaires anarchisants. Le 14 décembre, les troupes de Petlioura entrent dans Kiev. Alexandre Barmine regarde, étonné, le défilé bigarré d'une immense cohorte de paysans brandissant plus de drapeaux rouges que d'emblèmes nationalistes jaune et bleu, la première forme des futures armées paysannes « vertes » qui sillonneront la Russie et surtout l'Ukraine jusqu'en 1921.

Je comptais voir des escadrons de *haïdamak* en uniformes nationaux, je vis avec surprise arriver par milliers des traîneaux, des carioles amenant un véritable peuple en migration, formé de paysans et de vagues soldats sans insignes, tous ceinturés de grenades, les poitrines barrées de cartouchières, portant les armes les plus hétéroclites, fusils de tous modèles et jusqu'à des piques, des mitrailleuses juchées sur de vieux fiacres. Ils amenaient leurs femmes, et parfois leurs enfants, jouaient de l'accordéon, chantaient, triomphants et sérieux. Parmi les insignes, les couleurs ukrainiennes, jaune et bleu, étaient manifestement reléguées au septième plan par le rouge. Une révolution paysanne

déferlait.

Prenant appui sur cette révolution paysanne, Makhno organise alors sa première grande opération : le 26 décembre au soir, il arrive avec une centaine de cavaliers et 400 fantassins aux portes d'Ekaterinoslav. Les bolcheviks se joignent à lui ; il assure le commandement de l'ensemble des troupes « rouges », qui attaquent le 27 au matin. Le 30 au matin, ils s'emparent de la dernière place forte des petliouristes, la caserne centrale, puis de l'aérodrome local où ils découvrent sept avions. Les makhnovistes, n'ayant ni mécaniciens ni pilotes, incendient les appareils. Puis commence une bacchanale de pillage : les soldats makhnovistes dévastent les magasins, les entrepôts, les riches appartements. Un groupe dans sa fureur met le feu à plusieurs bâtiments. Le grand bazar est entièrement pillé. Le comité révolutionnaire bolchevique essaie de convaincre les makhnovistes de procéder à une réquisition ordonnée des biens et des vivres, un makhnoviste lui répond : « Nous sommes partisans du slogan : "De chacun selon ses capacités à chacun selon ses besoins." »

L'Ukraine bascule alors un moment du côté des Rouges. Le 10 janvier 1919, la 1^{re} division de l'armée du Sud approche de Kiev. Primakov décrit la vague rouge qui déferle sur l'Ukraine et qui refluera bientôt :

Les garnisons allemandes évacuées en hâte vers l'Allemagne laissaient passer l'armée insurrectionnelle sans opposition et lui fournissaient leurs surplus d'armement, et même parfois tout leur armement. Des soviets de députés-soldats se formaient dans les unités allemandes et discutaient avec l'armée insurrectionnelle.

Pendant la marche triomphale de l'armée insurrectionnelle, des milliers de partisans se fondaient dans ses régiments ou formaient de nouvelles unités. Les divisions se gonflaient pour constituer une force énorme ; il y avait de 1 000 à 1 500 baïonnettes dans les régiments, flanqués de puissantes équipes de mitrailleurs. La seule faiblesse était l'absence d'artillerie, mise sur pied en toute hâte.

La tactique de cette masse de fantassins et les plans du commandement étaient extrêmement primitifs : seules les

villes étaient un enjeu de la lutte ; les villages et les bourgades situés entre les villes constituaient eux-mêmes leur pouvoir soviétique et n'exigeaient pas de soutien armé des troupes. Le commandement de l'armée indiquait à une division la direction d'une ville de rang provincial, le commandant de la division indiquait aux régiments la direction des villes de rang d'arrondissement, envoyait un ou deux régiments sur la ville de rang provincial et l'offensive commençait.

En s'approchant de l'adversaire, le commandant alignait son régiment sur deux ou trois rangs, gardait un bataillon en réserve et ordonnait : « La ligne en avant ! » Les commandants de compagnie répétaient l'ordre et la ligne s'avancait : « En avant ! » C'était le seul ordre bien connu de tous et donné avec assurance. Le 19 janvier, la 2^e division prit Poltava ; à la fin de janvier, la 1^{re} division prit Kiev, la 2^e Krementchoug et Dybenko prit Ekaterinoslav et le Donbass.

Fin janvier, des réformes significatives furent apportées dans l'armée insurrectionnelle. Les divisions furent organisées sur le type des états-majors russes et la qualité des collaborateurs des états-majors fut améliorée. Certains commandants de régiment furent révoqués pour banditisme. Dans les régiments fut instauré l'institut des commissaires [politiques] et des sections politiques créées dans les divisions. Les commandants de régiment qui n'en faisaient qu'à leur tête furent limogés ou fusillés [...].

Sur la ligne du Dniepr, l'armée insurrectionnelle entra en contact avec les atamans Grigoriev, Makhno et autres. Le gouvernement dut tenter d'empêcher l'armée d'être infectée par l'esprit de Makhno et de Grigoriev, tâche qui reposait entièrement sur le jeune encadrement politique de l'armée, qui organisait le travail d'agitation et celui de la Tcheka en éduquant les troupes et en fusillant les atamans les plus hostiles.

Les méthodes du combat en même temps se font plus complexes. Primakov écrit :

Les armées continuaient comme avant à agir le long des voies ferrées, et la lutte se menait pour le contrôle des grands centres, mais les troupes ne se déplaçaient plus en wagons mais sur des chariots et savaient déjà accomplir quelques petites marches manœuvres. L'infanterie effectuait la presque totalité de son trajet montée sur chariots et seul l'état-major se déplaçait en train.

Cependant le printemps 1919 marque un revirement brutal en Ukraine. Les paysans, mécontents des réquisitions de blé, qui partent vers Moscou et les autres villes affamées de la Russie, et de l'indifférence, voire du mépris avec lesquels les dirigeants bolcheviques de l'Ukraine traitent le sentiment national ukrainien, se soulèvent. Un peu partout éclatent des révoltes paysannes, dont souvent les chefs, quelques semaines voire quelques jours plus tôt, commandaient un détachement de l'Armée rouge, qui soudain s'est mutiné. Le bolchevique Zatonsky, membre du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine, le reconnaît sans ambages :

La masse de la paysannerie se dressait souvent contre les communistes. Dans leur conscience politique vacillante, il leur arrive assez souvent de se dire favorables aux bolcheviks qui leur ont dit « Cogne sur le grand propriétaire, prends sa terre, arme-toi... » et hostiles aux communistes, qui leur chantent : « Donne ton blé à l'État, sois discipliné », et plus tard « Rends tes armes ».

Au printemps 1919, toute l'Ukraine bouillonnait et tempêtait. Ici et là éclataient des insurrections paysannes ; chaque village possédait son détachement chargé de défendre les accès stratégiques à sa propre république paysanne, et qui parfois lançait une expédition contre la bourgade ou la localité voisine. Il existait même quelques districts entiers complètement organisés (par exemple la Grande et la Petite Polovietskaia du gouvernement de Kiev) capables, en cas de besoin, de mettre sur pied des régiments entiers dotés de mitrailleuses, et parfois même de canons.

Sur les voies ferrées, le trafic était effectué essentiellement par des trains blindés. Les atamans qui venaient tout juste de

passer du côté du pouvoir soviétique, comme Grigoriev, et des dizaines d'autres semblables à lui, et même de vieux chefs soviétiques qui avaient combattu sous le drapeau bolchevique à l'époque de l'ataman Skoropadsky (Kotsour, Grebenka, etc.), brandissaient l'un après l'autre l'étendard de la révolte contre le pouvoir soviétique ou plus exactement contre les communistes (et, bien entendu, en ajoutant d'ordinaire contre les « youpins », que l'on égorgeait à chaque occasion).



Vladimir Zatonsky

Le mouvement des armées vertes, amorcé l'été précédent par la constitution de bandes locales de déserteurs et de paysans las du pillage des Blancs ou des réquisitions alimentaires des Rouges et de leurs levées de troupes, prend un vif essor. Sokolov, l'ancien président du comité central du Parti cadet, membre de la Conférence spéciale de Dénikine et chef de son service de propagande, l'Osvag, lie l'apparition des Verts au mécontentement croissant de la population dans les zones contrôlées par l'armée des Volontaires.

De partout montaient des plaintes tantôt sur l'inactivité, tantôt sur les abus de pouvoir des autorités. La population s'aigrissait et, petit à petit, nous échappait et verdissait. Les Verts apparurent d'abord dans la province du Kouban, où leurs cadres étaient formés par des habitants des villes déplacés qui ne désiraient pas se battre et voulaient échapper à la mobilisation. Puis ce mouvement se développa vers le sud dans la province de la mer Noire, où les forêts et les montagnes permettaient aux Verts d'échapper aisément aux détachements punitifs. La composition des Verts était aussi diversifiée que leurs modalités d'action. Toutes sortes de gens s'associaient à eux, depuis de banals bandits jusqu'à des pacifistes et des anarchistes las de la guerre civile, et qui n'acceptaient pas l'autorité. Certaines de ces bandes de Verts pillaient et tuaient sans discrimination, d'autres se contentaient de ferrailer avec la gendarmerie et avec les gradés en épargnant la population civile qui, dans ces cas-là, les couvrait volontiers. Dans le sud, les Verts de la mer Noire avaient d'obscurs liens politiques, sans doute avec des S-R. Les Verts du Kouban étaient reliés par des fils ténus aux autonomistes. Notre commandement, local et supérieur, avait à l'égard du mouvement des Verts une attitude simpliste et rectiligne. Il se refusait à y voir la manifestation spontanée d'un trouble social et d'une lassitude populaire.

Le général Wrangel donne, quant à lui, un portrait beaucoup plus sévère des Verts, qu'il qualifie de simples bandits :

Dans les montagnes au nord de Sotchi, d'après les rapports de la garde locale, s'entassaient des bandes de déserteurs et de racailles d'insoumis dirigées par des Géorgiens et qui se donnaient le nom de Verts. Les unités régulières géorgiennes observaient encore la neutralité, mais les Verts dirigés par des Géorgiens se conduisaient déjà de façon ouvertement agressive. Ils désarmèrent toute une partie de nos gardes et s'emparèrent de plusieurs villages situés à dix ou quinze kilomètres au nord de Sotchi. Le commandant de la garnison de Sotchi, formée d'une unique batterie et de quelques

compagnies, me demanda de lui envoyer une patrouille de cavalerie de mon détachement à titre d'éclaireurs ; je lui envoyai un officier avec dix cosaques, qui à douze kilomètres au nord de la ville eurent une escarmouche ; un cosaque et deux chevaux furent tués.

Pour repousser les Verts, le chef de la garnison envoya un détachement sous le commandement du capitaine Tchaikovsky, attaché à l'état-major général. Les Verts l'abattent et repoussent son détachement, décimé par la perte de nombreux tués et blessés, jusqu'à l'entrée de la ville. Après réception d'un rapport sur la situation, le quartier général décida d'envoyer des renforts à la garnison de Sotchi [...]. Je tentai de passer par la voie ferrée. Je rassemblai tout le monde et décidai de me diriger vers la ville au crépuscule. Nous montâmes dans le train en pleine nuit et nous mîmes en route au beau milieu de l'obscurité, tous feux éteints, deux mitrailleuses installées sur la locomotive. À sept ou huit kilomètres de la ville, notre train tomba sous le feu d'un poste de Verts, mais la voie ferrée était toujours en état et nous réussîmes à entrer à Touapsé, où nous apprîmes que l'ennemi s'était déjà emparé de la voie ferrée au nord de Sotchi.

Kakourine, officier de l'armée blanche rallié aux bolcheviks en 1920, que Staline fera fusiller en 1937, fait des armées vertes un portrait à peine plus nuancé :

Des éléments dénués de conscience et avides, qui voulaient échapper au service dans les rangs de l'armée ou désertaient, formaient des bandes qui se livraient au pillage et aux violences sur les arrières du front et effectuaient même des raids sur des villes seulement défendues par de petites garnisons. Ce mouvement des « Verts », comme on appelait alors ces bandes, était à la limite du simple banditisme criminel, mais, par la suite, prit une couleur politique proche des socialistes-révolutionnaires.

La lutte contre les Verts détourna une quantité non négligeable de troupes de leur destination combattante, bien

que la lutte contre eux fût menée essentiellement par les troupes de la garde intérieure de la République, les détachements des commissariats militaires locaux et les organisations de volontaires formées près des soviets locaux spécialement à cet effet.

Au cours de l'été 1919, le mouvement des Verts que, dans certains cas, des éléments contre-révolutionnaires tentèrent d'utiliser à leurs fins, connut un essor certain [...]. En juillet 1919, un soulèvement des Verts auquel les S-R de gauche prêtèrent leur concours ravagea tout le district de Pocheron, dans la province de Vladimir. Près de 10 000 hommes prirent part au soulèvement, soutenu par les koulaks de la région mais liquidé au cours du mois. Dans certains cas, les bandes de Verts disposaient même de canons et de mitrailleuses.

Il attribue le développement des Verts au cours de l'été 1919 aux difficultés militaires de la République soviétique, qui l'amènent à effectuer des mobilisations répétées. Les désertions se multiplient, rencontrent un écho dans la paysannerie (riche, selon lui), et alors « le mouvement se développait, s'efforçait de prendre des formes organisationnelles et de revêtir une certaine physionomie politique, et alors les socialistes-révolutionnaires entraient complaisamment en scène ».

Les premières bandes vertes sont formées dès l'été 1918, soit par des groupes de déserteurs qui pillent les paysans en se présentant souvent comme des Rouges, soit par des groupes armés de paysans dressés contre les détachements de réquisition, surtout lors des semailles ou des moissons. L'une des bandes vertes qui opèrent dans la région d'Odessa est dirigée par l'ancienne S-R de gauche Maroussia. En mars, elle envahit le village de Berezovka et exige des habitants un énorme tribut sous peine de les égorger tous. Quelques heures après, un détachement rouge dirigé par le partisan Kotovsky arrive à Berezovka. Maroussia lui propose de se partager le butin. Kotovsky refuse, interdit aux villageois de lui donner un kopeck sous peine de représailles, mais n'ose pas l'affronter : « Elle est trop forte ! » Maroussia et sa bande abandonnent alors Berezovka pour aller marauder un peu plus loin. Chaque conquête ou presque d'une ville par

une armée verte se termine par un gigantesque pillage : les carrioles des insurgés repartent bondées d'objets raflés dans les appartements des « bourgeois » (et tous les citadins pour ces bandes étaient des bourgeois) et en général distribués gratuitement à la population villageoise.

Iataman Grigoriev est l'un des innombrables aventuriers de la guerre civile. Son armée de métier, formée de soldats et de déclassés mercenaires, non de paysans révoltés, n'est donc pas vraiment verte. Mais elle en a bien des traits. Après avoir servi comme officier dans l'armée de la Rada centrale, puis dans celle de Petlioura, il rejoint l'Armée rouge avec une dizaine de milliers d'hommes au début de février 1919. Les bolcheviks se méfient de cet aventurier bardé de revolvers, et la Tcheka envoie un agent dans sa division. Grigoriev se prépare à attaquer Odessa, alors entre les mains des Blancs. Le commandant du groupe d'armées venu inspecter ses unités découvre un spectacle inquiétant : 200 soldats sont affalés dans la cour centrale de la caserne autour d'une énorme citerne d'alcool. Sur les voies de garage de la gare stationnent près de 500 wagons de marchandises chargés d'alcool, d'essence, de sucre, de draps, de nourriture, que Grigoriev refuse d'envoyer à l'arrière, prétendument par souci de sécurité. Le 25 mars, sa division avance sur Odessa ; le 6 avril, elle prend la ville, qui n'a opposé aucune résistance. Grigoriev adresse un télégramme triomphal à l'état-major et à Makhno :

Grâce à des efforts, à des privations et à des sacrifices exceptionnels, les bandes de rapaces ont été écrasées trois fois de suite par les troupes que je commande et ont été jetées honteusement à la mer, en même temps que les popes et 200 très nobles jeunes filles de l'institut. Odessa a été prise d'assaut.

Le 13 avril, l'état-major le promeut commandant de division pour ses exploits. Le 18 avril, on autorise ses troupes à prendre du repos à Alexandrie, où elles partent accompagnées de wagons chargés à ras bord de produits divers et d'articles de mercerie. À Alexandrie, les troupes font la noce et se noient dans l'alcool. Grigoriev distribue gratuitement une bonne partie du contenu de ses wagons à la population locale, ravie. La Tcheka propose à l'état-major, qui n'en a pas

les moyens, de désarmer ses troupes. Grigoriev n'a pas de peine à dresser la population contre elle.

Au début du mois de mai 1919, l'armée roumaine, poussée par Londres et Paris, franchit la frontière. L'état-major décide d'envoyer à sa rencontre Grigoriev, qui tourne alors casaque et se dresse contre l'Armée rouge. Ses troupes s'éparpillent d'abord dans les forêts voisines, puis se regroupent et, à la fin de mai, envahissent Elizabethgrad, où elles organisent un pogrom au cours duquel près de 3 000 juifs sont égorgés et éviscérés. Ses hommes traquent aussi les communistes. La Tcheka envoie un détachement de ses troupes spéciales à leurs trousses. Le tchékiste Fomine, futur dirigeant du NKVD de Leningrad, forme un convoi, y installe un escadron de cavalerie, une compagnie de fantassins, des camions, des mitrailleuses, et prend avec lui les membres d'élite de la section spéciale de la Tcheka. À Elizabethgrad, abandonnée par les soldats de Grigoriev avertis à temps de l'arrivée des tchékistes, des cadavres gisent partout sur les trottoirs et les ponts. Une partie de la population s'est enfuie dans les villages voisins, d'autres se sont cachés dans les caves et les greniers. Un premier heurt oppose les tchékistes à des détachements de Grigoriev.

Pour le makhnoviste Archinov, « sa physionomie présente un bariolage excessif : on y trouve une certaine sympathie pour les paysans opprimés, beaucoup d'instinct autoritaire, des extravagances d'un chef de brigands, de l'esprit nationaliste, de l'antisémitisme ». Makhno feint d'abord de s'entendre avec Grigoriev pour mieux gagner ses hommes. Un commandement commun est désigné : commandant en chef, l'ataman Grigoriev, président du conseil militaire révolutionnaire ; Makhno, chef d'état-major, le frère de Grigoriev. En même temps, l'état-major de Makhno, dans une proclamation à ses troupes, dénonce en Grigoriev « un nouveau rôdeur farouche qui, tout en devisant des souffrances du peuple, de son oppression et de son labeur, cherche en réalité à rétablir l'ancien et injuste ordre des choses ». Il en fait le portrait d'un aventurier sans foi ni loi :

Grigoriev est un ancien officier de l'armée tsariste. Au début de la révolution en Ukraine, il a combattu avec Petlioura contre le pouvoir soviétique, s'est rangé ensuite du côté de ce même pouvoir ; maintenant, il s'est tourné contre les soviets et la Révolution en général. De quoi parle Grigoriev dans ses

déclarations ? Dès les premiers mots de son appel universel, il commence par proclamer que l'Ukraine est régie actuellement par « ceux qui ont crucifié le Christ » et par des gens « sortis des bas-fonds de Moscou ». Frères, n'entendez-vous point là un sombre appel aux pogroms ? Est-ce que vous n'y sentez pas là le désir de l'ataman Grigoriev de déchirer les liens fraternels qui unissent l'Ukraine révolutionnaire à la Russie révolutionnaire ?

Une nuit de juin 1919, au lendemain de l'insurrection de Grigoriev, à quatre heures du matin, on réveille Zatonsky : un des régiments envoyé contre l'ataman s'est révolté en chemin.

À Berditchev, Kazatine et Fastov, ils ont liquidé la Tcheka et les tchékistes. Et en cet instant ce régiment installé à Fastov hésite enfin sur sa conduite ultérieure : continue-t-il son chemin vers le sud, vers Grigoriev, ou revient-il vers Kiev et là « régler leur compte à la Tcheka et à la commune » ? Or, ajoute Zatonsky, à Kiev nous ne disposons d'aucune force sérieuse susceptible d'être envoyée contre ce régiment. Restaient à utiliser les arguments de la raison et la force de l'éloquence. On me propose d'aller à Fastov, pour tenter au moins de retenir le régiment par la discussion en attendant de pouvoir organiser ici quelque chose pour les affronter si on ne réussit pas à les convaincre de continuer dans la direction initiale. Je vais à la gare en pleine nuit. Je m'installe dans un wagon. Une puissante locomotive traîne derrière elle ce wagonnet de service qui tanguait comme la queue d'un chien et menaçait de sortir des rails à chaque tournant. Je me sens plutôt mal à l'aise. À l'aube, j'arrive à Fastov [...].

Malgré l'heure précoce, la gare grouille de soldats portant les tenues les plus variées ; un soldat pieds nus, un fusil au canon scié pour le rendre plus léger sur l'épaule, porte même un chapeau melon. Les soldats avaient déjà remarqué mon train. Ils se jettent vers le wagon, des cris fusent, sur un ton que l'on ne peut vraiment qualifier de joyeux : « Le commissaire est arrivé ! » L'arrivée d'un membre du

gouvernement ne suscite pas d'enthousiasme. La plupart des soldats ont la carabine en main [...].

J'appelle le commandant du régiment et lui propose, vu le crachin qui tombe, de rassembler immédiatement les gars dans un bâtiment afin de discuter un peu. Dix minutes plus tard, le meeting commence dans un théâtre d'État situé près de la gare. La Tcheka a été effectivement liquidée. Non loin de la gare, le cadavre de l'un des tchékistes fusillés traîne sur le sol. L'état d'esprit du régiment est très clair : le flou et la confusion règnent dans ces têtes paysannes. Ils sont bien entendu pour le pouvoir soviétique et sont tous bolcheviques ; ils craignent un peu la commune¹, mais ne sont pas, dans l'ensemble, très remontés contre elle. Dans le régiment, il y a des communistes, des partisans comme tous les autres, qui les considèrent comme leurs bons copains.

Le commandant du régiment, l'ataman qui l'avait organisé, si étrange que cela paraisse (mais c'était fréquent), ne commandait pas son régiment : c'était ce dernier qui le commandait. Ou, plus exactement, ce commandant était entièrement au pouvoir de la foule qui l'entourait et dont il ne s'émancipait pas. Par son niveau de compréhension, il ne se distinguait pas assez de la masse générale et l'état d'esprit des paysans qui l'entouraient avait une trop grande influence sur lui. Ce n'était pas du tout un contre-révolutionnaire ; il avait même tenté de freiner les excès de son régiment, qu'il avait essayé d'envoyer contre Grigoriev. Et c'est lui qui avait averti Kiev que son régiment n'était pas sûr, mais, si le régiment avait décidé de marcher sur Kiev, il aurait marché avec lui (comme ce Tsigane qui, dans un conte populaire, se pend pour faire comme les autres !).

Le meeting dura plus d'une heure. J'avancaï me semblait-il tous les arguments en faveur du pouvoir soviétique et contre le bandit Grigoriev. Dans l'ensemble, les soldats étaient d'accord, mais je sentais néanmoins un non-dit. Je réussis finalement à les faire parler. Ils me harcelèrent de questions portant, pour l'essentiel, sur la commune. Était-il vrai qu'on allait les chasser de leurs fermes et les rassembler dans un seul organisme ? Était-il vrai qu'on s'apprêtait à

rafler tout le blé rassemblé par le paysan ? Mes explications les égayèrent [...].

À la fin, je réussis à les ébranler, ils commencèrent à plaisanter et même à me demander comment ça se passait dans les autres pays. Ils apprirent avec une grande satisfaction qu'ils étaient les premiers dans le monde entier à chasser leurs seigneurs, que les travailleurs du monde entier les regardaient avec espoir, que le Capital mondial les craignait. À la fin, ils chantèrent avec entrain *L'Internationale* (et l'on n'évita pas bien entendu le *Zapovita*²) ; ils jurèrent solennellement de marcher sur Grigoriev et même de ne pas toucher à la Tcheka en chemin. Ils ont tenu leur serment. Sur le chemin du retour, je dormis comme un loir jusqu'à Kiev. À Kiev jusqu'à mon retour, en revanche, les gars ne dormaient pas.

Cet incident n'a rien d'exceptionnel. Il y en a eu des dizaines de semblables. Au cœur même de Kiev il y eut des insurrections de régiments aussi stupides.

L'anarchiste Archinov donne un récit coloré de la fin de l'aventure de Grigoriev. Le 27 juillet 1919 se tient dans le village de Sentovo « un congrès d'insurgés des provinces de Kherson, d'Ekaterinoslav et de Tauride du Nord » qui réunissait les troupes de Grigoriev et de Makhno, au total près de 20 000 hommes. Grigoriev fut le premier à prendre la parole. Il invitait les paysans et les insurgés à consacrer toutes leurs forces à chasser les bolcheviks hors du pays, sans faire fi d'aucune force alliée. Il disait même être prêt dans ce but à s'allier avec Dénikine : le joug du bolchevisme une fois secoué, le peuple verrait lui-même ce qu'il lui resterait à faire ». Makhno rejette cette proposition :

La lutte contre les bolcheviks ne saurait être vraiment révolutionnaire que si elle est menée au nom de la Révolution sociale. Une alliance avec les pires ennemis du peuple – les généraux – ne saurait être qu'une aventure contre-révolutionnaire et criminelle. Grigoriev invitait à participer à cette contre-révolution, donc il était un ennemi du peuple.

Puis il reproche à Grigoriev le pogrom d'Elizabethgrad et conclut : « Des misérables tels que Grigoriev sont l'opprobre de tous les insurgés d'Ukraine ; ils ne sauraient être tolérés dans les rangs des honnêtes travailleurs révolutionnaires. »

Ainsi menacé, Grigoriev dégaine, mais l'aide de camp de Makhno, Simon Karetnik, l'abat à coups de revolver ; Makhno l'achève d'une balle. Les membres de son état-major subissent le même sort. Après ce débat animé, le « congrès » décide d'intégrer aux détachements de Makhno les soldats de Grigoriev, qui acceptent, mais dont certains rêvent de venger leur chef abattu.

L'adjoint de Makhno, Tchoubenko, une fois arrêté, donnera à la Tcheka une version un peu différente. Au congrès, il dénonce Grigoriev comme un « contre-révolutionnaire » et un « laquais tsariste ». Puis Grigoriev, Makhno et leurs adjoints entrent dans la chaumière du soviet du village où ils continuent à discuter. Tchoubenko ajoute :

Je m'installai à la table, sortis de ma poche mon revolver et enlevai le cran de sécurité assez discrètement pour que Grigoriev ne remarque rien. Assis à table, je tins mon revolver en main. Une fois tout le monde entré, Grigoriev s'assit en face de moi. Makhno était à sa droite, Karetnikov derrière lui ; à gauche de Grigoriev étaient assis Tchaly, Traian, Lepetchenko et son garde du corps. Grigoriev avait deux revolvers parabellums, l'un dans son étui à la ceinture, l'autre accroché à la ceinture par une lanière et qui retombait sur sa guêtre. Alors Grigoriev se tourne vers moi et me demande : « Eh bien, Seigneur, expliquez-moi sur la base de quoi vous avez dit ça aux paysans. » Je lui explique sur quoi je me fondais, puis je lui déclare qu'il était vraiment un allié de Dénikine. Grigoriev saisit alors son revolver mais, comme je m'y attendais, je lui tire en pleine face au-dessus du sourcil gauche. Grigoriev hurle : « Oh Batko, oh Batko ! » Makhno s'écrie : « Abattez l'ataman ! » Grigoriev sort en courant de la maison, je cours à sa suite et lui tire plusieurs fois dans le dos. Il saute dans la cour, tombe, puis je l'achève.

Ce récit laisse rêveur. On peut douter qu'un homme qui reçoit à trois mètres une balle en plein front puisse courir comme un lapin en

recevant une pluie de balles dans le dos. Mais une chose est sûre : Grigoriev fut bien abattu, deux de ses adjoints assassinés à coups de pierre et ses soldats désarmés. Une autre chose est sûre : les aventuriers du genre de Grigoriev pullulent. Zatonsky, bolchevik ukrainien de la première heure, le souligne :

Fondamentalement, chacun de nos régiments à cette époque pouvait parfaitement décréter une insurrection contre nous et parfois on ne comprenait pas vraiment pourquoi tel détachement combattait de notre côté et tel autre contre nous. Ainsi, par exemple, Makhno nous apporta une aide indubitable dans la lutte contre Grigoriev, et Grigoriev aurait parfaitement pu nous soutenir contre Makhno si celui-ci s'était dressé contre nous avant lui.

L'instabilité suscitée par les Verts, l'influence désagrégratrice qu'avaient leurs détachements libres et sans discipline sur de nombreux régiments de l'Armée rouge à la discipline flottante poussent Trotsky à les dénoncer dans un texte intitulé « Le vert et le blanc », en juillet 1919, alors que l'Armée rouge recule sous la poussée de l'armée des Volontaires.

En général, on prétend que les bandes vertes sont formées de fuyards et de déserteurs qui ne veulent se battre ni d'un côté ni de l'autre. À première vue, cela paraît plausible : les troupes rouges se battent pour la liberté et l'indépendance du peuple travailleur, les troupes blanches se battent pour le rétablissement du pouvoir des grands propriétaires, des capitalistes et du tsar, tandis que les Verts, ne cherchant qu'à sauver leur peau, se cachent dans les bois.

Les conséquences concrètes sont pourtant différentes. Selon les derniers rapports, les bandes vertes se sont jointes à l'armée de Dénikine et combattent aux côtés de Blancs contre les ouvriers et les paysans.

Que s'est-il passé ? C'est très simple. La grande masse des Verts est formée de profiteurs bornés et de lâches, où les officiers de Dénikine remplissent partout le rôle

d'organisateurs secrets et de provocateurs. Si un provocateur blanc avait proposé ouvertement aux filous et aux déserteurs de se ranger aux côtés de Dénikine, ils auraient sans doute refusé parce qu'ils désirent encore moins se battre pour les intérêts des grands propriétaires terriens que pour ceux du peuple travailleur. Les agents de Dénikine ont donc utilisé une ruse habile pour prendre progressivement le contrôle des déserteurs. Des agents secrets des Blancs sont apparus ici et là et ont rassemblé les déserteurs pour former des bandes vertes en les persuadant qu'ils n'allaient se battre ni aux côtés des Rouges ni aux côtés des Blancs. Mais, dès leur formation, ces bandes se sont trouvées aussitôt placées entre deux feux, entre les troupes soviétiques et la pression des Blancs. Ainsi placés entre le marteau et l'enclume, la situation des bandes vertes était sans issue. Les agents de Dénikine ont alors jeté bas leur masque et expliqué à leurs dupes et aux déserteurs qu'il n'y avait pas d'autre solution : ils les ont emmenés chez les Blancs sous la protection de Dénikine. Sous la menace des mitrailleuses, ce dernier se hâta de les lancer à l'assaut de l'Armée rouge ouvrière et paysanne. Ainsi, les déserteurs qui espéraient se soustraire à la guerre en se terrant dans les bois se retrouvent en première ligne sous le feu et sont exterminés des deux côtés à la fois.

C'est justice. Une lutte à mort se déroule entre les Rouges et les Blancs, entre les propriétaires fonciers et les paysans. Il ne peut y avoir aucune place pour les Verts. Il vaut mieux avoir affaire à un ennemi franchement blanc connu plutôt qu'à un adversaire sournois, un Vert qui se cache de temps à autre dans les bois et qui, lorsque les troupes de Dénikine s'approchent, poignarde les combattants révolutionnaires dans le dos.

Il ne peut y avoir de quartier pour les bandits, les filous et autres maraudeurs qui s'unissent pour former des bandes vertes. Ils doivent être liquidés au moment opportun. Les bois et les districts ruraux doivent être nettoyés de la canaille verte [...]. Avant que nos régiments rouges ne passent à l'offensive contre les Blancs sur toute la longueur du front, ils écraseront d'un coup de talon la vermine verte pour garantir

la sûreté de leurs arrières. Le Vert est le pire ennemi du peuple. Assommons-le du premier coup.

Mais, lorsque Trotsky écrit ces lignes, l'Armée rouge ne cesse de reculer sous la pression de l'Armée blanche sur toute la longueur du front.

D'un camp à l'autre

La guerre civile est jusqu'à la fin parcourue d'éléments hésitants, flottants, qui peuvent changer de camp au moindre incident, à tout moment. Ainsi le frère aîné du dirigeant antibolchevique Boris Savinkov sert-il d'abord dans l'Armée blanche comme officier cosaque. Fait prisonnier au printemps 1918, il est invité à s'engager dans l'Armée rouge et accepte. Il y sert jusqu'en mai 1920. Fait alors prisonnier par l'armée polonaise, qui a envahi l'Ukraine, il passe dans ses rangs et combat l'Armée rouge.

Le changement de camp dépend parfois du Verbe, car l'« agitation », c'est-à-dire la bataille des idées (même réduites à leur plus simple expression) et des slogans, pour convaincre des millions d'hommes et de femmes, joue un grand rôle dans la guerre civile. La Révolution, de février à octobre 1917, a été un immense meeting permanent devant ou dans les usines, dans les casernes, au coin des rues, sur les places ; la guerre civile prolonge ce combat de mots et d'images. Dans ce domaine, les Rouges – et les Verts, avec moins de moyens – sont très supérieurs aux Blancs, que rien ne prépare à haranguer des masses de soldats ou de paysans. Trotsky ou, dans un registre plus populaire, Makhno peuvent faire pencher la balance grâce au Verbe. Trotsky raconte ainsi dans *Ma vie* comment il a convaincu 15 000 déserteurs de reprendre le combat :

Dans les gouvernements de Kalouga, de Voronej ou de Riazan, des dizaines de milliers de jeunes paysans ne répondirent pas aux premiers appels lancés par les Soviets. La guerre avait lieu loin de chez eux, le recrutement fonctionnait mal, les appels n'étaient pas pris au sérieux. On

qualifiait de déserteurs ceux qui ne se présentaient pas à l'appel. Une lutte sérieuse fut engagée contre la désertion. Au commissariat de la guerre de Riazan, on rassembla plus de 15 000 déserteurs. Comme je passais par Riazan, je décidai de les voir [...]. Ils se précipitèrent, foule agitée, bruyante, curieuse comme des écoliers. Je me les étais figurés plus mauvais, ils m'avaient cru plus terrible. En quelques minutes, je fus entouré par une horde immense, turbulente, indisciplinée, mais nullement hostile ; les « camarades déserteurs » me dévisageaient au point que beaucoup semblaient avoir les yeux sortis de la tête. Je grimpai sur une table, dans la cour, et causai avec eux pendant plus d'une heure et demie. C'était le plus accueillant des auditoires. Un véritable enthousiasme les posséda. Ils étaient transportés, criaient à gorge déployée et ne se décidaient pas à me lâcher.

Il n'y a là nulle vantardise. Le vieux dissident soviétique Grigori Pomerantz se remémore en août 2001 le récit que lui fit un soldat de l'Armée rouge, devenu comme lui pensionnaire du Goulag, à propos de l'effet magnétique que produisaient sur les soldats les discours des grands orateurs bolcheviques, dont Trotsky :

Les Rouges avaient de magnifiques orateurs qui croyaient à l'instauration du paradis sur la terre et qui savaient entraîner les paysans par le mirage du paradis. M. Loupanov, qui a été mon voisin de lit au Goulag, m'a raconté cela avec beaucoup d'éclat. En 1950, Loupanov était devenu antisoviétique, mais en 1920, après avoir entendu un discours de Trotsky ou de Zinoviev, il était prêt à partir à l'assaut du ciel. Et pas seulement lui, son régiment tout entier.

Les choses sont parfois plus difficiles et il suffit de peu pour que la balance penche d'un côté ou de l'autre, ou pour que le héros d'un moment soit fusillé le surlendemain. Ce sera le sort de l'ataman cosaque Grebenka, auquel est confronté Zatonsky. Lors de l'occupation allemande de l'Ukraine, Grebenka soulève toute la région de Tarachtcha. La Reichswehr doit alors mobiliser trois divisions pendant

un mois et demi pour en venir à bout. Il organise ensuite un régiment de cavalerie qu'il met au service de l'Armée rouge, tout en restant le plus autonome possible, y compris pour le ravitaillement et l'armement. Au début de juillet 1919, l'état-major de l'Armée rouge s'inquiète de ses tergiversations. Zatonsky part à Tarachtcha. Il y arrive le 14 juillet à cinq heures de l'après-midi. Les paysans des alentours et la population locale s'entassent devant un dépôt qui leur vend de l'alcool en échange de bons permettant de se procurer des denrées. Zatonsky ordonne d'arrêter ce troc. Grebenka s'exécute. La foule s'agite un peu, Grebenka la rappelle à l'ordre, elle se calme. L'autorité de Grebenka sur son entourage frappe Zatonsky.

Lataman organise une parade militaire pour son hôte, impressionné par les 1 500 cavaliers du régiment alignés dans un ordre impeccable, flanqués de 100 mitrailleuses montées sur des *tachanka* (attelage léger et rapide sur lequel on installe une ou des mitrailleuses ; très répandu en Ukraine, en particulier dans l'armée de Makhno) et de 16 canons tout aussi soigneusement alignés. Puis Zatonsky, grimpé sur une haie, harangue les cavaliers dont l'hostilité est mal dissimulée.

J'attendais alors que Grebenka tienne sa promesse et leur donne l'ordre de se mettre en marche. Au lieu de cela, il donna la parole à un type d'apparence suspecte (un simple soldat du régiment qui s'avéra plus tard être un officier de Dénikine) ; il revenait, dit-il, de son congé dans la région de Tchernigov, où il était allé voir ses parents et avait découvert le tableau suivant : son père avait été arrêté et emprisonné par la Tcheka, sa sœur avait disparu nul ne savait où, l'un de ses deux frères avait été fusillé, l'autre se cachait dans les bois. Chez lui tout avait été saccagé, ils avaient même emmené leur dernière vache, sa vieille mère devenue presque aveugle de chagrin restait seule dans les ruines. C'étaient bien sûr les « youpins-communistes » qui avaient fait tout ça parce que sa famille ne voulait pas se joindre à eux. Il ne tira aucune conclusion de son discours, mais ce n'était vraiment pas nécessaire. Les exclamations qui fusaient de tous côtés montraient que les gars n'étaient pas loin de régler son compte à cette « commune de youpins ». Trois ou quatre autres orateurs répètent la même chose. Le dernier

exige une marche sur Kiev, pour se débarrasser du gouvernement et après seulement poser le problème de Dénikine [...]. Grebenka prend la parole et annonce la marche sur Kiev. Les partisans accueillent sa déclaration avec enthousiasme.

Nous vécûmes une minute sinistre. Je m'attendais à ce qu'on nous découpe en morceaux. Mais il ne se passa rien. La brigade reçut l'ordre de se mettre en rangs. Elle fit un demi-tour réglementaire et s'ébranla au pas vers la ville, sans nous accorder la moindre attention.

Grebenka, se voulant rassurant, invite Zatonsky à dîner avec ses officiers et les notables locaux. Au repas on plaisante, on calcule que Tarachtcha a changé de mains vingt-sept fois. Zatonsky veut repartir dans sa voiture. Grebenka l'en dissuade : une embuscade est tendue pour l'abattre, lui dit-il. Zatonsky rentre à Kiev, morose, par le chemin des écoliers. Il écrit :

Nous étions parfaitement impuissants face à la cavalerie de Grebenka. Toutes nos forces avaient été envoyées d'un côté contre Dénikine, de l'autre contre Petlioura. Dénikine approchait alors de Poltava et nos élèves officiers de Kiev menaient des combats désespérés contre les petliouristes⁴ à Jmerinka. Grebenka pouvait donc prendre aisément la capitale de l'Ukraine soviétique qu'il pouvait atteindre en trois ou quatre étapes.

Mais la brigade explose sous les intrigues d'une douzaine d'officiers de Dénikine infiltrés et qui l'avaient dressée contre la commune, où ils accusaient les bolcheviks de vouloir rassembler les paysans contre leur gré. Grebenka suspend la marche sur Kiev, toutefois il se rebellera l'année suivante et sera fusillé.

Nomades forcés

Les mouvements erratiques des bandes et armées diverses (rouges,

blanches, vertes, petliouristes) jettent sur les routes des hordes de paysans qui errent par l'Ukraine, traînant leur barda avec eux. Serguei Mejeninov, noble entré dans l'Armée rouge en août 1918, commandant en chef de la 12^e puis de la 15^e armée, fusillé par Staline en 1937, raconte la rencontre de ses troupes avec une de ces colonnes errantes :

Il y avait souvent des malentendus lors de la rencontre de nos détachements avec les énormes convois paysans qui s'étaient du district de Tchernigov vers le sud et en sens inverse, et que l'on prenait pour des convois militaires des Blancs. Le cavalier rouge qui déployait son escadron pour l'attaque sans reconnaissance préalable se sentait bien embarrassé quand, après avoir galopé jusqu'au convoi, il se heurtait à l'air éperdu et aux injures choisies des « pépés ». Les convois qui descendaient du nord étaient surtout chargés de vaisselle d'argile, à échanger contre du sel quelque part au-delà de Romny et de Loubny. D'ordinaire, les pépés ne savaient pas exactement où trouver ce sel et se fiaient aux indications des guides de convois déjà chargés de sel qu'ils croisaient. De notre côté, nous nous heurtions parfois à des campements entiers de familles qui fuyaient les provinces occidentales de l'ancien empire, après avoir vendu tous leurs biens et acheté une simple rosse et une calèche déginglée pour rejoindre une chaumière ou une cahute d'un domaine seigneurial de leur pays natal.

Ces hommes accablés de malheurs ne comprenaient pas la lutte qui se déroulait sous leurs yeux. Ils n'y prenaient pas part. Ils cherchaient simplement à fuir « le front » de la guerre impérialiste, et à défendre leur rossinante et leur calèche contre les armées blanche ou rouge qui tentaient de les leur confisquer afin d'assurer leur charroi. Ils devaient repousser toutes les tentatives des Verts (les déserteurs des armées de la guerre civile, cachés dans les forêts) de leur arracher le barda qu'ils avaient pu sauver. C'est pourquoi ils vivaient et se déplaçaient par campements entiers d'habitants d'un district ou d'un village. Ces concentrations étaient particulièrement massives aux gués des rivières. Lorsque nous les rencontrions, ces fuyards manifestaient leur joie

devant la retraite des Blancs et une crainte timide que les Rouges ne leur prennent leurs chariots. Ils nous renseignaient volontiers sur la situation de l'adversaire et la direction dans laquelle il reculait.

Le district grouillait comme une fourmilière. Les uns se battaient, les autres échangeaient et commerçaient, les troisièmes, protégeant leur barda, se hâtaient vers une patrie inconnue, tandis que les quatrièmes cherchaient la trace de leur foyer perdu. Au milieu de ce tourbillon, chaque chaumière exposait son typhique cloué à son banc.



Serge Mejeninov

Le typhus ravage toutes les populations et sème le long des routes et des champs de longues files de cadavres. Il fauche aussi toutes les armées, dont les services médicaux sont fantomatiques. Combien de victimes de blessures légères sont mortes au cours de cette guerre civile faute de soins, de médicaments, d'hôpital digne de ce nom ? Combien de combattants capturés ont été achevés à coups de baïonnette, abattus tantôt d'une balle dans la tête tantôt en ligne à la mitrailleuse ?

La grande majorité des médecins fut favorable aux Blancs. Mais, si les Alliés fournirent à ces derniers à partir de décembre 1918 des uniformes et des armes à foison, ils ne leur envoyèrent guère de médicaments : le Russe restait de la chair à canon pour les Alliés, comme en 1914. Makhno et les Verts en général n'ayant pas, sauf exception, d'hôpital de campagne à leur disposition, ils répartissaient leurs blessés chez les paysans de la région où ceux-ci mouraient souvent faute de soins et d'hygiène. L'Armée rouge manquait dramatiquement de personnel médical qualifié, de bandages et de médicaments : nul ne lui en fournissait et l'industrie locale n'en fabriquait que des quantités dérisoires.

À cela s'ajoutaient dans les trois camps l'esprit bureaucratique, l'indolence et l'incurie hérités de la Russie tsariste et de son administration. Ainsi, le 10 juin 1919, Trotsky, passant par la gare de Liski, en Ukraine, y découvre un spectacle qui l'indigne :

Des transports de blessés dans un état indescriptible sont arrivés par chemin de fer à la gare de Liski. Des wagons sans literie. La plupart des blessés et des malades étaient allongés sans vêtements dans du linge jamais changé depuis longtemps ; il y avait parmi eux de nombreux malades contagieux. Pas de personnel médical, pas d'infirmières, pas de chef de convoi. Un convoi qui transportait plus de 400 blessés ou malades est resté en gare du matin jusqu'au soir sans que les malades reçoivent la moindre nourriture. Difficile d'imaginer rien de plus criminel et de plus honteux.

Nous avons, il est vrai, peu de médecins. Une grande partie d'entre eux a fui vers l'empire contre-révolutionnaire de Dénikine et de Koltchak. Mais leur nombre insuffisant ne justifie pas un tel scandale. On peut nourrir des blessés et des malades même sans personnel hospitalier. On pouvait parfaitement prévenir à l'avance par télégramme de l'arrivée d'un convoi de soldats de l'Armée rouge blessés, affamés et épuisés, exiger des autorités locales des mesures indispensables pour les nourrir [...].

Selon le chef de gare de Liski, les malades sont restés douze heures sans nourriture parce qu'il n'avait pas reçu les ordres de paiement indispensables. Ainsi, parce que

quelqu'un ne s'est pas soucié de dégager la somme nécessaire au paiement d'un repas pour les malades et les blessés, le chef de gare et le chef du centre d'évacuation ont conclu : la seule solution du problème consiste à laisser les malades et les blessés sans manger pendant douze heures ! Et les autres autorités soviétiques ? N'étaient-elles au courant de rien ? La veille déjà une situation semblable s'était produite à la même gare. À situation exceptionnelle pourtant, mesures exceptionnelles, non ? Le comité exécutif local et l'organisation des cheminots se sont-ils occupés de ce cas ? Nullement. Personne ne s'y est intéressé. Enveloppés dans leurs linges sanglants, les blessés se tordaient de douleur, de faim et de soif sur les planches sales des wagons. Et on ne leur donnait rien parce qu'un individu n'avait pas débloqué l'argent et que dès lors nourrir des malades aurait un peu troublé l'ordre administratif. Peut-on imaginer cruauté plus absurde et bureaucratie plus éhontée, même aux temps les plus ignobles du tsarisme le plus abject ?

Ce cas n'est nullement isolé. Cette attitude, que Trotsky qualifie de « négligence criminelle » et de « passivité écœurante [...] des autorités soviétiques locales qui ferment les yeux devant les souffrances des soldats de l'Armée rouge qui, après avoir défendu leur sécurité, souffrent et meurent sous leurs yeux », se répète partout.

Les « exploits » du truand Iapontchik

Dans les villes qui passent tour à tour de main en main, les voyous, les truands et les bandits de tout acabit trouvent l'occasion de terroriser la population et de lui prélever un impôt auquel ils donnent la couleur politique de leur lubie du moment.

Selon un vieux proverbe, Rostov-sur-le-Don et Odessa sont les deux villes-phares du monde du crime russe : Rostov-papa et Odessa la mère. Le plus connu des truands d'Odessa est Michka Iapontchik, dont le tchékiste Fomine raconte les exploits. Nommé un temps chef du service de renseignements de l'ataman aventurier Grigoriev, entré avec lui le

6 avril 1919 dans Odessa en « libérateur », Iapontchik pille à tour de bras les maisons bourgeoises que le commandant d'Odessa, connu chez les Rouges sous le nom de Dombrovsky, chez les Blancs sous celui de Volkov, et sans aucun doute agent double, ne parvient bizarrement jamais à empêcher ou à contrecarrer.

Iapontchik se présente un jour avec son ordonnance au siège de la Tcheka, affirme que ses hommes et lui n'ont jusqu'alors pillé que « les bourgeois qui avaient fui l'Union soviétique pour se réfugier à Odessa », qu'il a juste « confisqué » quelques petites choses aux bourgeois locaux et attaqué des banques, des maisons de jeu, des clubs, des restaurants. Mais, dit-il, « avec l'arrivée du pouvoir soviétique tout cela doit prendre fin [...] il n'y aura plus de pillages et de cambriolages ». Avec ses gars et sous son commandement, il veut, dit-il, former un détachement de l'Armée rouge. Il a les hommes, les armes et l'argent, il ne lui manque qu'un mandat et un local. Dès qu'il les aura, il se mettra aussitôt au travail.

Fomine l'emmène au comité militaire révolutionnaire de la ville, dirigé par Ian Gamarnik, qui deviendra plus tard inspecteur général de l'Armée rouge et membre du Comité central, puis sera englobé par Staline dans le prétendu complot des généraux de juin 1937 et n'échappera au procès truqué à huis clos qu'en choisissant le suicide. Iapontchik explique à Gamarnik que ses hommes sont pour l'essentiel des *lumpen* prolétaires, c'est-à-dire des vagabonds, en majorité orphelins de père et mère. Après de longues hésitations, Gamarnik et ses adjoints cèdent à la demande de Iapontchik, qui multiplie les serments enflammés.

Dès qu'il en eut reçu la permission, Michka Iapontchik s'attela sans tarder à la formation de son détachement, qui, au bout de quelques jours, comptait déjà près de 2 000 hommes. Il commença l'entraînement militaire et politique, auquel beaucoup de ses membres oubliaient de venir. Michka Iapontchik, quant à lui, aimait surtout défiler dans les rues d'Odessa en tête de son détachement, par désir manifeste d'attirer sur lui l'attention de la population.

Mais en juillet vient l'heure de vérité.

En juillet 1919, la situation sur le front se dégrada. Les colons allemands se révoltèrent dans les arrondissements de Tatarka et Lioustdorf. Des troupes de Petlioura se manifestèrent dans l'arrondissement de Voznessensk-Vapniarka-Vinnitsa, où Michka Iapontchik fut invité à partir avec son détachement contre Petlioura.

Avant son départ, Iapontchik demanda l'autorisation d'organiser une soirée d'adieu dite « familiale » pour son détachement. On la lui donna. Il choisit à cette fin l'immeuble du conservatoire. Certains de nos commandants s'intéressèrent à ce banquet et allèrent y jeter un coup d'œil. Il y avait parmi les invités beaucoup de femmes, d'anciennes assistantes de leurs amis, chargées hier de receler et d'écouler les objets et les valeurs volés, habillées de robes de soie aux couleurs éclatantes. Beaucoup d'entre elles arboraient des bijoux. De longues tables s'alignaient sur la scène et dans la salle. Tout était sur un grand pied, avec élégance ; on sentait un désir manifeste de frapper et d'éblouir. Les tables croulaient sous les vins, les zakouski, les fruits. Michka Iapontchik siégeait au milieu, à la place d'honneur. La soirée familiale dura jusqu'au matin.

Michka Iapontchik ne se hâta pas trop de s'embarquer et de partir pour le front contre Petlioura. Lorsque, enfin, son détachement arriva à la gare et reçut l'ordre de monter dans le train, des cris s'élevèrent de tous côtés : il restait à Odessa beaucoup de contre-révolutionnaires et, si le détachement quittait Odessa, les contre-révolutionnaires allaient prendre le contrôle de la ville. Par trois fois, le détachement se prépara à monter dans les wagons et, par trois fois, ses membres se dispersèrent. Finalement, Michka Iapontchik embarqua un détachement d'un millier de soldats. Sans doute l'annonce que Dénikine se préparait à attaquer Odessa favorisa-t-elle son départ. Iapontchik et ses amis durent se dire que leur collaboration avec les Rouges ne leur serait alors pas bénéfique. Sa conduite et celle de son détachement inquiétant tout le monde, la Tcheka fut invitée à les suivre. La désertion mina le détachement tout au long de sa progression. Seuls quelque 700 hommes arrivèrent sur le

front. Le détachement devint un régiment, dont le commandant resta Iapontchik et dont le camarade Feldmann fut nommé commissaire politique. La première tâche qui lui fut assignée fut de faire face à l'assaut des petliouristes. Mais dès leur apparition, le régiment détala et ouvrit le front aux petliouristes qui s'y enfoncèrent. Iapontchik s'enfuit avec les autres. Il s'empara d'une locomotive avec un wagon d'apparat et fonça sur Voznessensk, où l'attendaient déjà les tchékistes et le chef du district militaire, Oursoulov, qui le fusilla. Sa trahison nous coûta cher : les petliouristes réussirent à s'enfoncer loin dans nos positions et le commandement dut envoyer en toute hâte dans le secteur un régiment harassé par un combat sanglant et incessant de deux jours dans un secteur voisin.

Insurrections paysannes

Pendant le printemps et l'été 1919, les insurrections paysannes se multiplient en Ukraine contre l'Armée rouge et les autorités communistes aux trois quarts constituées de Juifs face à une paysannerie souvent violemment antisémite. Le Conseil des commissaires du peuple ukrainien a exaspéré la paysannerie locale en décidant que les terres de culture betteravière fournissant les usines de sucre ne seraient pas distribuées aux paysans mais transformées en exploitations collectives. La province de Kiev est secouée par 93 insurrections locales en avril. Le 1^{er} avril, le gouvernement décrète hors la loi l'ataman Zeliony (dont le nom signifie « vert »), qui rompt avec l'Armée rouge. Son armée fait partie des hordes paysannes qui déferlent sur Kiev en criant : « Vive le pouvoir soviétique ! À bas les bolcheviks et les Juifs » ou « À bas les communistes et les Juifs ». Un détachement de 6 000 soldats rouges repousse Zeliony. En avril, la province de Tchernigov est secouée par 19 soulèvements et celle de Poltava par 17.

Les insurgés cosaques se signalent par leur extrême cruauté. Certains cosaques pratiquent la « soupe communiste » : ils jettent vivants dans une immense cuve d'eau bouillante dressée sur la place

centrale du village des communistes juifs et contraignent ensuite leurs camarades capturés à manger les corps ainsi bouillis. Certaines des victimes de ce cannibalisme blanc en perdirent à jamais et la parole et la raison.

Makhno tente de débaucher des détachements de l'Armée rouge démoralisée par l'avance foudroyante de Dénikine en juin et juillet 1919. L'anarchiste Archinov écrit :

Au mois de juillet les détachements bolcheviques situés en Crimée se révoltèrent, destituèrent leurs chefs et se mirent en marche pour rejoindre les troupes de Makhno. Ce coup d'État avait été organisé par des commandants makhnovistes se trouvant alors dans les rangs de l'armée soviétique : Kalachnikov, Dermendji et Boudanov. Des troupes considérables de l'Armée rouge avançaient du Boug méridional vers Pomostchnaia à la recherche de Makhno, emmenant avec elles leurs chefs de la veille, captifs (Kotcherguine, Dybetz et autres). La jonction s'effectua à Dobrovelitchkova (province de Kherson) au début du mois d'août. Ce fut un rude coup porté aux bolcheviks car il réduisait presque à néant le peu de forces militaires qu'ils possédaient encore en Ukraine.

En août 1919, la situation des Rouges en Ukraine semble désespérée. La marine alliée a opéré une descente sur Odessa, que ses troupes occupent en quelques heures.

« Après le débarquement des Alliés à Odessa en août 1919, écrit Zatonsky, il fut clair que nous ne pouvions garder le Sud. Toutes les unités rouges, sauf la 45^e division, étaient complètement démoralisées. Il n'y avait aucune liaison entre Iakir, commandant de la 45^e division, et Fedko, commandant de la 58^e », alors même que des renforts reçus par Petlioura attaquaient la 45^e division. Comme ils ne savent pas où est la ligne de front, Zatonsky et ses camarades télégraphient au hasard dans les bourgs : ils tombent tantôt sur un télégraphiste partisan de Petlioura qui les insulte, tantôt sur un partisan de Makhno qui leur raconte n'importe quoi, ou sur un vague sympathisant. C'est au hasard Balthazar. Au bout de trois jours, un sympathisant leur assure enfin une liaison avec Fedko, qui les rejoint quelques jours après. Le tableau qu'il

leur trace n'est pas réjouissant :

Fedko nous informa que sa situation était encore pire que ce que nous pouvions supposer. Si la 45^e division risquait d'être écrasée par des forces galiciennes supérieures en nombre, la 58^e, elle, était à la veille de l'effondrement complet. Elle était formée surtout d'originaires de Tauride que les agitateurs de Makhno avaient gagnés à eux et qui ne voulaient pas abandonner leurs chaumières pour remonter vers le nord. Ces hommes refusaient absolument de passer sous la coupe des généraux blancs, mais ils envisageaient de mener une guerre de partisans contre eux plutôt que de se replier sur des régions lointaines et inconnues. À Nicolaïev, ils furent à deux doigts d'organiser un soulèvement ; les équipes de blindés passèrent à Makhno, ainsi que la cavalerie qui avait accompagné Fedko jusqu'au village de Pomostchnaia. De sa division il ne restait plus que six régiments de fantassins, et encore ils étaient peu sûrs.

Zatonsky décide d'aller rendre visite à ces unités. Dès son arrivée, il convoque tous les commandants de régiments et de brigades, et les interroge sur la fiabilité des régiments.

Les commandants déclarent l'un après l'autre et dans un baragouin russo-ukrainien :

– Mon régiment se battra contre les Blancs et contre n'importe qui.

– Et contre Makhno ?

– Non, contre Makhno nous ne nous battons pas, ils pensent d'ailleurs à passer chez Makhno.

Enfin, le cinquième commandant interrogé répond : “Mon régiment se battra contre Makhno.” Je cherche à comprendre pourquoi ; est-ce un régiment exceptionnellement discipliné ? La réponse est très franche : « Eh non, mes gars sont de Verblioujka, et les gens de là-bas sont enragés contre Makhno ! » Remarquable réplique ! Verblioujka est un énorme village du district d'Alexandriisk, la patrie et la

principale base de Grigoriev. Lorsque Grigoriev se dressa contre nous, Makhno ne le soutint pas, voyant en lui manifestement un concurrent, tenta même de le liquider et finalement l'abattit d'un coup de feu. Et ce régiment, composé de gars de Verbloujka, resté partisan de Grigoriev, ne pouvait oublier Makhno et sa trahison. Il ne restait qu'à utiliser cette circonstance et envoyer contre les makhnovistes ce détachement de sympathisants de Grigoriev.

Makhno était tout à fait sûr de nous liquider. Il comptait moins sur ses forces vives, sur les débris de la 58^e division, que sur son armement et surtout sur son artillerie. Il nous envoyait tous les jours télégrammes et téléphonogrammes. Une fois, j'eus même l'occasion de m'expliquer avec lui au téléphone. Il promettait d'égorger « les youpins et les commissaires », et s'affirmait prêt à accueillir les autres dans son armée formée pour défendre les conquêtes de la Révolution contre les Blancs ; il parlait en général dans un registre « noble », en mélangeant de façon étrange les termes anarcho-révolutionnaires et l'argot de l'Union du peuple russe.

Franchement, nous n'étions pas du tout sûrs que Makhno ne parviendrait pas à ses fins : nous n'avions aucune garantie que nos soldats ne nous égorgeraient pas ou ne nous livreraient pas à Makhno. Nos soldats rouges ne cessaient de passer chez lui, individuellement ou par groupes. Un de nos anciens escadrons passé chez Makhno galopait à l'horizon et poussait les gars à rejoindre le *batko* pour connaître une vie de liberté. Mais les gars de Grigoriev ne nous trahirent pas et résistèrent aux gens de Makhno lorsque nous les installâmes sur notre flanc droit. C'est grâce à eux que nous avons pu échapper à Makhno.

Cet épisode est révélateur des multiples renversements, parfois étranges, de la guerre civile : Zatonsky et son détachement de soldats rouges n'échappent à un ancien escadron de la cavalerie rouge, rallié à Makhno, que grâce à la résistance des anciens soldats du bandit Grigoriev, ralliés aux Rouges après l'assassinat de leur chef par Makhno !

Sans liaison radio, sans nouvelles de l'extérieur, dans le brouillard complet, Zatonsky et son état-major reçoivent finalement l'ordre de faire retraite vers le nord.

Les gars se mirent en marche à contrecœur et en grognant. Les trois ou quatre premiers jours, nos rangs s'éclaircirent sensiblement ; la majorité continua néanmoins à avancer, plus par sentiment de camaraderie que par discipline. Ce n'est qu'au bout d'une semaine que nous respirâmes plus ou moins librement. Ceux qui n'étaient pas restés en arrière, qui n'étaient pas partis les premiers jours rejoindre Makhno s'impliquaient dans l'expédition et sentaient un but. La division avançait avec plus d'aisance et de détermination. Les makhnovistes restaient en arrière de notre convoi.

Nous formions un étrange tableau à ce moment-là. Notre convoi, où traînaient d'énormes bœufs, des dromadaires, des mulets anglais et une horde de gosses et de bonnes femmes, s'étendait sur vingt à vingt-cinq kilomètres. Pour économiser l'essence et ne pas abîmer les moteurs, nos blindés étaient traînés par des bœufs. Nos gars portaient les tenues les plus variées. Les premiers jours, nos colonnes ressemblaient plus à un gigantesque campement tsigane qu'à une armée.

Le sort de la guerre civile sera en fin de compte tranché par la politique : les paysans distinguaient les bolcheviks qui leur avaient donné la terre des communistes qui leur prenaient leur récolte ; ils se soulevaient régulièrement contre eux et leurs réquisitions de vivres, mais en fin de compte ils assurèrent la défaite des Blancs, derrière lesquels ils voyaient se profiler les propriétaires terriens et les généraux tsaristes. Les Verts ne proposaient, eux, que la révolte locale et le pillage, voire la beuverie, sans aucun projet politique national que même les S-R ne purent leur fournir.

La guerre civile reste néanmoins marquée par une succession de retournements, où des masses indécises peuvent inverser de façon inattendue le cours des événements. Zatonsky, avec son humour habituel, en donne une image saisissante. À Kiev, la situation se dégrade pour les bolcheviks. L'état-major juge impossible de conserver le contrôle de la rive droite du Dniepr et d'Odessa. Mais Trotsky arrive

et leur intime l'ordre de tout faire pour défendre Odessa. Zatonsky y part de mauvais gré sur un train blindé de plaques jointes au petit bonheur ; seul le canon de devant fonctionne, la platine de celui de l'arrière est hors d'usage. Ce train blindé de pacotille s'arrête à la gare de Pomostchnaia, dont le pont a été dynamité. Zatonsky reçoit un appel du chef du détachement rouge qui occupe Elizabethgrad, menacée par l'avance de Dénikine. Il s'y rend et se réunit avec l'état-major dans un wagon d'un train à quai.

Le chef du secteur avait à peine eu le temps de me faire son rapport et de me dire que tout allait bien à Elizabethgrad qu'une fusillade éclata dans la gare. Je me précipitai vers mon train blindé pour rassembler mon équipe. La scène était inimaginable, impossible de comprendre ce qui se passait, sauf qu'autour tout crépitait. Pour s'orienter et avoir la possibilité d'utiliser le seul canon du train blindé qui fonctionnait, il fallait sortir de la station et gagner le mont, à un kilomètre de la gare. Mais il n'y avait plus de mécanicien dans la locomotive. Il s'était volatilisé. Nous nous mîmes à chercher un conducteur, nous attrapâmes un type aux vêtements tout souillés d'huile ; et, sous la menace d'un revolver au canon braqué sur lui, il accepta de sortir le train blindé de la gare, tout en jurant ses grands dieux qu'il n'avait aucune idée du fonctionnement d'une locomotive.

La locomotive était encore sous pression ; j'y envoyai un de mes élèves officiers avec le conducteur et le train s'ébranla en marche arrière. Je courus le long du train pour sauter dans mon wagon lorsque le train heurta quelque chose ; j'entendis un craquement [...]. Ils avaient réussi à manœuvrer l'aiguillage et notre plate-forme blindée arrière avait percuté le convoi du commandement militaire. Impossible de faire marche arrière.

Nous avons décroché la plate-forme arrière et décidé d'avancer en direction de Znamenka, mais à ce moment-là un train blindé envoyé vers Znamenka pour une mission de renseignements arriva à grande vitesse dans la gare et percuta notre train blindé de flanc. Nous ne pouvions plus ni avancer ni reculer. Tout cela sous une fusillade nourrie : on

tirait du côté de l'usine Elvorti et des fenêtres de la station.

Zatonsky et ses adjoints tentent de tenir dans la gare de marchandises jusqu'au matin, afin d'essayer à l'aube de reprendre la ville aux insurgés locaux. Un convoi où ils ont entassé des valeurs et les autorités locales est prêt à partir. Ils veulent déguerpir au plus vite, car les passagers, qui sèment la panique, les gênent. Au moment du départ, la quasi-totalité des soldats de l'Armée rouge jettent leurs armes et bondissent dans le train qui démarre, abandonnant Zatonsky et son petit groupe dans la gare.

Une fois le convoi parti, nous nous retrouvons quasiment seuls, avec quand même des mitrailleuses que nous avons réussi à enlever de l'arrière de notre train blindé pendant que les bandits s'emparaient de la locomotive et de l'avant du train, et nous faisons feu, terrés dans la gare de marchandises. La confusion est à son comble.

Nous apprenons en même temps – est-ce vrai ou faux, comment savoir ? – que les troupes de Dénikine ont lancé une offensive à partir de Znamenka et s'avancent vers Elizabethgrad. Nous n'avions plus rien à faire ici. Nous décidons d'incendier les wagons emplies de fourrage et de ravitaillement restés dans la gare afin d'éviter qu'ils ne tombent entre les mains des Blancs et nous amorçons notre retraite [...].

Nous n'étions qu'une centaine. Nous nous éclipsons en pleine nuit en suivant les traverses. Autour de nous, les villages voisins bruissent de sifflements, manifestation des signaux conventionnels. De temps en temps, on nous tire dessus de loin. Parfois, nous trébuchons sur des cadavres encore chauds, ceux de camarades qui ont voulu s'enfuir isolément avant notre retraite commune et sont tombés sous le couteau des bandits. Le matin, dans les champs – c'était le temps de la moisson –, nous apercevons des paysans armés, partis faucher le blé le fusil sur l'épaule. Ils nous regardent de travers, mais ne se décident pas à nous tomber dessus, car nous avançons groupés.

Et ils réussissent à rentrer vivants à Kiev, qu'ils devront bientôt abandonner.

-
1. C'est-à-dire la ferme collective, NDA.
 2. Chant national ukrainien, NDA.
 3. Ses trois adjoints, NDA.
 4. Nationalistes ukrainiens dirigés par Simon Petlioura, NDA.

De la Sibérie à Petrograd...

En mars 1919, Koltchak, qui contrôle toute la Sibérie, du Pacifique à l'Oural, dispose de 137 500 combattants, de 352 canons et de 1 361 mitrailleuses face à une Armée rouge forte de 125 000 hommes, 422 canons et 2 085 mitrailleuses. À la différence de Dénikine, embarrassé par sa surabondance d'officiers, Koltchak en manque pour encadrer des troupes à la fidélité parfois douteuse, d'autant que la majorité de ses officiers préfèrent les services de l'intendance et de l'arrière, et s'entassent dans les villes où ils mènent joyeuse vie. Ses éléments les plus sûrs sont les insurgés survivants des usines d'Ijevsk et de Vorkine, battus à l'automne précédent, puis ralliés à lui, et le détachement d'élite du colonel Kappel que le film *Tchapaïev* montre, tout de noir vêtu, montant en rangs serrés à l'assaut, impavide sous les balles.

Le 4 mars, les légionnaires tchécoslovaques attaquent les 2^e et 3^e armées soviétiques et, le 6 mars, les troupes du général Khanjine bousculent la 5^e armée. Sous ses drapeaux blanc et vert déployés, l'aile gauche de Koltchak attaque sur Samara et Simbirsk, et l'aile droite s'élance sur Viatka et Vologda pour tenter de faire jonction avec les troupes britanniques du général Miller dans le Nord au faible enthousiasme combatif. À la mi-mars, les troupes de Koltchak se trouvent à moins de cent kilomètres de Kazan et de Samara. Le schéma de l'été 1918 se répète...

La menace sur Petrograd

Ioudenitch a accédé officiellement à la tête de l'armée du Nord-

Ouest au début de janvier 1919, mais la seule force armée existante, constituée par les Allemands à Pskov, lui échappe encore. Cette armée s'est réfugiée en Estonie, dont le gouvernement place à sa tête le commandant en chef de ses petites forces armées, Laidoner. Le général russe Rodzianko lui affirme qu'il soutient l'indépendance de son pays et obtient le commandement d'une brigade puis, en avril 1919, celui de la modeste armée du Nord-Ouest, forte alors de 758 officiers et 2 624 fantassins, et armée de 74 mitrailleuses et de 18 canons. La division de l'Armée rouge qui lui fait face, deux fois plus nombreuse, possède 147 mitrailleuses et 25 canons.

Ioudenitch tente d'obtenir le soutien de la Finlande et, mi-décembre 1918, rencontre à Stockholm le général Mannerheim, ancien général du tsar, vainqueur des Rouges finlandais et régent de Finlande. Mais il se refuse à garantir l'indépendance de la Finlande et Mannerheim, qui l'exige, se dérobe. Une nouvelle rencontre à Helsinki entre les deux hommes confirme l'impasse. La déroute allemande contraint Ioudenitch à se tourner vers les Alliés, qui ne réussissent pas à persuader Mannerheim d'héberger son armée en gestation. Il requiert l'aide du jeune gouvernement estonien, mais, comme il proclame à tous vents que les pays baltes font partie de la « Grande Russie une et indivisible », les Anglais, qui financent, doivent insister vigoureusement pour que l'Estonie, dite indépendante, lui accorde du bout des lèvres une aide minimale. Ioudenitch déclare dans une interview au journal *Severnaia Jizn* : « La garde blanche russe n'a qu'un but : chasser les bolcheviks. Elle n'a pas de programme politique. » Il demande par télégramme une aide financière à Koltchak, qui lui fait parvenir un million de roubles.

Le 13 mai 1919 à l'aube, les troupes de Rodzianko et Ioudenitch attaquent et enfoncent l'Armée rouge épuisée et démoralisée. Le 15, elles prennent Gdov ; le 17 Iambourg ; le 19 Peterhof, à trente kilomètres de la ville. Lénine juge indéfendable le fantôme de l'ancienne capitale ; aussi veut-il l'abandonner. Mais Trotsky s'y oppose. Fait rarissime, Staline le soutient contre Lénine, qui l'envoie aussitôt à Petrograd. Staline arrive le 19 mai dans l'ancienne capitale affamée, tout juste sortie d'un hiver glacial qui a fait éclater les conduites d'eau. Amaigris et blêmes, les habitants se chauffent en allumant leur poêle avec des lattes de parquet, des lambris, des débris d'armoires et de buffets ou des livres. Les trois quarts des usines sont arrêtées. Seules quelques rares cheminées de fabriques, qui travaillent pour l'armée et

dont les ouvriers perçoivent une ration spéciale de famine aménagée, laissent de temps à autre s'échapper un nuage de fumée. Les rues et les canaux sont encombrés de détritus et de déchets où grouillent des rats. Si le ciel est limpide, le moral de la population laborieuse est au plus bas et son ardeur à défendre la Révolution menacée des plus réduites.

Le soir même de son arrivée, Staline adresse à Lénine un long télégramme accusateur : « Le commandant du front occidental et le commandant de la 7^e armée produisent l'impression de nullités dont la place n'est pas au front. » Où ? Il ne précise pas ; sans doute dans les caves de la Tcheka. Le 21 mai, les troupes de Ioudenitch sont aux abords de Gatchina. Leur succès pousse l'armée estonienne à se joindre à eux et à envahir le territoire russe. Le succès semble à portée de main. De plus, le 12 juin, des officiers, dirigés par le commandant du fort lui-même, Neklioudov, se mutinent et livrent aux Blancs le fort de Krasnaia Gorka, dont les batteries de canons commandent l'accès au golfe de Petrograd. Une bataille furieuse se livre pendant trois jours entre les mutins et les détachements rouges qui tentent de reprendre le fort. Les batteries de Cronstadt pilonnent Krasnaia Gorka. Les troupes de Rodzianko ne tentent rien pour venir au secours des mutins. Selon certains, le colonel du régiment estonien d'Ingermanland aurait même arrêté et fait fusiller les messagers envoyés par les mutins à Rodzianko.

Dans la ville pullulent comploteurs et espions divers. Staline et Zinoviev signent un ordre affirmant : « Tous les transfuges et les paniquards seront fusillés sur place. » Au cours de la bataille, un régiment rouge massacre les communistes, passe aux Blancs, qui le renvoient aussitôt au combat, puis est écrasé. Staline organise « une exécution solennelle des survivants faits prisonniers ». Avec Zinoviev, il ordonne de fusiller sur place « les traîtres qui ont rejoint les Blancs », d'arrêter leurs familles et de confisquer leurs terres et leurs biens. Ils proclament : « Il faut tuer les Blancs jusqu'au dernier faute de quoi la paix ne pourra être obtenue. »

Le 17 juin, Staline fait fusiller 67 « comploteurs » : tous les officiers suspectés d'avoir livré Krasnaia Gorka aux Blancs ainsi que les insolents qui, contre son avis, avaient repris le fort par une offensive terrestre de l'infanterie alors qu'il voulait monter une grandiose opération maritime. Il prétend, dans une note à Lénine du 18 juin, avoir démasqué un complot des commandants des batteries de tous les forts du district fortifié de Cronstadt, qu'il a inventé ou grossi pour légitimer sa haine

des « spécialistes militaires » (c'est-à-dire les anciens officiers tsaristes massivement enrôlés par Trotsky dans l'Armée rouge) et justifier ces exécutions massives. Le 22 juin, l'Armée rouge contre-attaque et renvoie en Estonie, au début d'août, l'armée de Ioudenitch, qui y répare ses forces.

La débâcle de Koltchak

À l'est, l'armée de Koltchak, à force de piller les paysans et fouetter ou pendre les récalcitrants, suscite sur ses arrières des soulèvements de paysans qui se tournent alors vers les bolcheviks. Le 1^{er} juillet 1919, l'Armée rouge reprend Perm, le 14 elle reprend la ville d'Ekaterinbourg, puis franchit l'Oural et, le 24, arrive à Tcheliabinsk où, quinze mois plus tôt, avait commencé la révolte des légionnaires tchécoslovaques. Les soulèvements paysans se multiplient sur les arrières de l'armée de Koltchak, dont certaines compagnies se rallient à l'Armée rouge. Ivan Smirnov, l'un des futurs condamnés à mort du premier procès de Moscou en août 1936, responsable du bureau sibérien du Parti bolchevique et membre de l'état-major de la 5^e armée, s'installe avec ses collaborateurs dans un petit wagon installé sur une voie de garage dans la gare de Bougoulma ; ils envoient des petits groupes de militants sur les arrières de l'ennemi pour désorganiser le trafic ferroviaire de l'armée de Koltchak qui recule. C'est là que les partisans leur envoient des émissaires. Il écrit :

À Tcheliabinsk, nous vîmes arriver les premiers envoyés de partisans. D'abord, ce fut un jeune du détachement de Mamontov, un jeune paysan qui, comme tous les partisans, se considérait comme un bolchevik alors qu'il n'avait jamais entendu parler du parti communiste [...]. Après lui vint de l'Extrême-Orient un ancien matelot, âgé, jadis exilé, Andriachkine. Il nous donna un tableau très complet de la situation en Sibérie au printemps de 1919 et nous renseigna sur les forces des partisans de Slavgorod à Blagovechtchensk. Personne ne l'avait envoyé vers nous, il était venu de sa propre initiative pour nous donner des informations. Sa

tâche remplie, il repartit aussitôt [...]. Il fut probablement tué plus tard par des Blancs en déroute dans la région d'Irkoutsk.

Un jour, à Tcheliabinsk, un vieux paysan venu de la province d'Omsk se présenta à nous. Il nous apportait les propositions de paix de plusieurs districts ruraux. Il avait caché le texte de ces propositions dans une canne dont il avait creusé l'intérieur. Avec une naïveté d'enfant, les représentants d'une dizaine de villages avaient apposé leur signature en toutes lettres au bas de ces papiers. Lorsqu'il me les transmit, je restai pétrifié de stupeur : il portait sur lui l'arrêt de mort de tous ses mandataires. Au moindre soupçon, n'importe quelle patrouille l'aurait fouillé et aurait trouvé le document : on ne pouvait pas alors tromper les gens avec un bâton creux. On les aurait alors tous fusillés sans hésitation [...].

Nous avons gardé le délégué quelques semaines avec nous, lui avons donné la possibilité de se familiariser avec nos usages, nos intentions, notre littérature. Puis nous lui avons procuré un cheval et un traîneau ; dans les patins du traîneau (perforés), il emportait des brochures à distribuer dans tous les villages. Il reçut verbalement l'ordre de déclencher une insurrection au sud d'Omsk et de lancer les masses paysannes sur Omsk au moment où nous approchions de la ville par l'ouest. Il accomplira toutes ces missions.

Boris Eltsine, que Staline enverra comme trotskyste au Goulag où il mourra (et qui n'a aucun rapport avec le premier président de la Russie, de 1991 à 2000 !), visite l'Altaï, au sud de la Sibérie, en septembre 1919. Il donne une description colorée des partisans de l'Altaï, mouvement paysan aux traits originaux qui bascule de justesse du côté de l'Armée rouge.

Dans le triangle de l'Altaï existaient trois armées de partisans, représentant à elles trois 120 000 hommes, possédant états-majors, corps d'armée, brigades, régiments et même un grand quartier général avec son commandant en chef, Mamontov [...]. Par son état d'esprit et ses méthodes de

combat, l'armée des partisans se fondait organiquement avec la paysannerie. Le seul armement de masse des partisans était une pique, constituée par un énorme bâton (en forme de long tisonnier) terminé par une pointe de fer effilée. Les partisans qui ne disposaient que de cette arme, soit les trois quarts de cette armée, recevaient le nom de piqueurs. Montés sur leurs chevaux rapides, la pique à la main, ils constituaient d'énormes détachements que l'état-major central qualifiait de « divisions de cavalerie »

Comme les troupes de Makhno et les bandes vertes, cette armée de partisans soviétiques considère la ville comme un dépôt de marchandises bonnes à piller, d'autant plus que les villes de la région, centres de marchands, de paysans riches, de fonctionnaires, d'officiers et de cosaques, sont des places fortes de Koltchak et de l'Armée blanche. Aussi certains se retourneront-ils aisément contre les communistes l'année suivante.

Par endroits, continue Eltsine, puis de plus en plus souvent, nous vîmes le long de la route des chariots chargés de clous, de ferraille, de hardes, de machines cassées, de robinets dévissés, de samovars, de toutes sortes d'ustensiles. Le paysan qui nous accompagnait nous expliqua : « Si on embarque tant de choses c'est que les partisans ont bien travaillé » Lorsque nous lui avons demandé où ils pouvaient bien prendre tout cet attirail, il répondit : « Surtout dans les boutiques et les magasins. Et pourquoi on ne le prendrait pas ? Nous nous sommes tous battus ; la ville n'a pas bougé. En ville, ce sont tous des partisans de Koltchak. Ils sont tous contre les paysans. Ils ont soutenu les Blancs, c'est tout. »

La ville abrite des détachements de légionnaires polonais haïs et des détachements de gardes blancs, constitués d'officiers et d'étudiants. Elle ne s'est jamais insurgée. Les paysans sibériens voient en elle le repaire de Koltchak. Le soulèvement des partisans, où pullulent les pillards, est un mouvement spontané, sans parti, aux slogans vagues, sans programme précis, dont les chefs apparaissent et s'effacent au gré des

circonstances. Son chef le plus connu, Mamontov (partisan rouge), en donne une image frappante :

Au début de l'instauration du pouvoir de Koltchak, lorsque les contributions et les exactions se multiplièrent, le paysan Mamontov se querella (pour des raisons personnelles ou à l'occasion du paiement du tribut) avec un garde local et finit, un beau jour, par l'abattre. La police se lança à ses trousses. Il rassembla un groupe de vingt individus « mécontents de Koltchak et offensés par lui », et organisa des raids, surtout contre la milice blanche [...]. Le bruit de ses hauts faits se répandit rapidement. Son nom suscita un essaim de légendes : il avait d'un seul coup tué dix hommes, avait échappé à la mort par on ne sait quel miracle, etc. Plus se multipliaient les exactions contre les paysans et les villages isolés, et plus sa "bande" s'accroissait. Bientôt, il eut constitué un véritable détachement capable d'effectuer des raids systématiques contre les gardes blancs et leur milice. Les expéditions des légionnaires polonais qui ravageaient les villages de l'Altaï « par le fer et par le feu » furent le tournant de tout le mouvement des partisans. De dirigeant d'un petit détachement, Mamontov se mua en chef d'une insurrection paysanne et de toute une armée de paysans dressés contre Koltchak. Le processus même de l'insurrection et sa dynamique s'emparèrent de lui et le nom de cet homme politiquement totalement inculte devint le drapeau autour duquel se rassemblaient les paysans de toute la province.

En route vers Moscou

Dans le Sud, en revanche, tout semble réussir aux Blancs. Le 29 juin 1919, l'armée caucasienne de Wrangel, sous les ordres de Dénikine, utilisant pour la première fois dans la guerre civile des tanks livrés par les Alliés, mais, selon le colonel Mikhaïl Izerguine, à demi-rouillés, chasse l'Armée rouge de Tsaritsyne. Le 30 juin 1919, le général Wrangel organise un grand banquet pour fêter cette victoire. Le général Dénikine y prononce un toast qui s'achève par ces mots : « Ce 17 juin [c'est-à-dire le 30, car Dénikine reste fidèle au vieux calendrier julien, en retard de 13 jours sur le calendrier grégorien] est un jour remarquable de notre histoire nationale. C'est de ce jour qu'est daté mon ordre à toutes mes armées de marcher sur Moscou. ». Le colonel Izerguine note dans son journal :

Il est difficile de décrire l'impression grandiose que produit ce toast sur ceux qui l'entendirent. Encore quelques efforts, et dans deux ou trois semaines Moscou, sans le moindre doute, sera prise, et le cauchemar sanglant dans lequel est plongée la Russie depuis deux ans sera dissipé.

Une semaine plus tard, un événement inattendu secoue l'Armée rouge : la Tcheka arrête son commandant en chef, Vatsetis, protégé de Trotsky et immédiatement remplacé à cette fonction par Serge Kamenev, auquel Trotsky s'est vainement opposé. Vatsetis passera quatre-vingt-dix-sept jours en prison et sera libéré sur décision du Comité exécutif central des soviets, qui le qualifie d'« individu extrêmement déséquilibré, peu regardant dans ses fréquentations

malgré sa situation. Il est incontestable que le commandant en chef était entouré d'éléments compromettants pour lui. Mais en l'absence de faits permettant de soupçonner l'ancien commandant en chef d'activité contre-révolutionnaire directe et prenant aussi en compte ses grands mérites antérieurs, il est décidé de classer l'affaire et de transmettre Vatsetis à la disposition des autorités militaires ». Vatsetis est mis deux ans à la disposition personnelle de Trotsky.

Ce texte à la fois vague et étrange vise par ricochet Trotsky, ainsi accusé par sous-entendu d'avoir confié le commandement en chef à un individu « extrêmement déséquilibré » et aux fréquentations si douteuses. Les opposants à Trotsky, dirigés en sous-main par Staline, qui le déteste, et son homme de paille, Kliment Vorochilov, chef militaire fruste que Trotsky jugeait tout juste capable de commander un régiment, ont utilisé la situation dramatique de la République soviétique vacillante et un différend tactique pour régler quelques comptes.

Face à la montée des armées de Dénikine, au sud, et à l'offensive de Ioudenitch sur Petrograd, Trotsky et Vatsetis ont exigé que le front oriental (contre Koltchak) commandé par Serge Kamenev envoie la 5^e division d'infanterie sur Petrograd et la 2^e sur le front sud. Les dirigeants du front est, dont Toukhatchevsky, chef de la 5^e armée, refusent d'obéir et en appellent à Lénine. Ce dernier, bien que jugeant mortelle l'avance de Dénikine, se laisse convaincre de la nocivité de la décision tactique de Vatsetis et de Trotsky. Reste l'intrigue du groupe de Staline, qui réussit à transformer un désaccord tactique en affaire d'État. L'Armée blanche n'est pas la seule à être dévorée de conflits de clans, voire de cliques. Mais le succès provisoire de l'intrigue de Staline aura des conséquences catastrophiques pour l'Armée rouge.

Pillages à tout va

Les officiers blancs, animés d'une haine méprisante pour les « moujiks », pillent à l'envi les territoires qu'ils « libèrent » des Rouges. Le général Dénikine, comprenant que ce comportement leur aliène la population, qui qualifie l'armée des Volontaires (*dobrarmia*, en russe) d'« armée de Pillards » (*grabarmia*), multiplie les ordres et les

circulaires tous plus inefficaces les uns que les autres. Ainsi, dans son ordre du 21 août 1919, il dénonce « des agissements criminels qui risquent de devenir un fléau national » :

Dans les districts sur le front de toutes les armées, on assiste à un véritable pillage des biens de l'État et de tout ce que la population civile avait réussi à préserver. Manifestement encouragés par la complaisance de certains membres de l'état-major et justifiant leurs actes par l'idée pernicieuse, qui s'est répandue dans les armées, que les biens publics et privés laissés par les bolcheviks sont un butin dont on peut disposer à sa guise, de nombreux régiments se livrent au pillage dans des proportions inquiétantes, causent ainsi des pertes gigantesques au Trésor public et achèvent de ruiner la population civile.

L'activité des « Commissions spéciales composées de généraux » nommées par Dénikine n'y change rien. Une semaine plus tard, il morigène le commandant du 3^e corps d'armée, l'un des champions du pillage.

L'avancée constante des armées et l'occupation par celles-ci d'un territoire toujours plus important s'accompagne d'un pillage monstrueux des biens publics repris aux bolcheviks et des biens privés de la population civile. Ces pillages sont le fait de certains gradés, de petits groupes ou d'unités entières, souvent avec la complaisance, voire l'accord des officiers.

Les biens les plus divers ont été dilapidés, emportés et revendus pour des dizaines de millions de roubles, depuis les entrepôts de l'intendance jusqu'à la lingerie féminine. On a pillé des tanneries, des entrepôts alimentaires et de produits manufacturés, des centaines de tonnes de charbon, de coke et de ferraille. Aux postes de contrôle du chemin de fer, on arrête des wagons expédiés sous couvert de convois militaires et chargés d'énormes quantités de sucre, de thé, de verre, de matériel de bureau, de cosmétiques, de produits manufacturés [...].

Tout en dilapidant le butin pris sur les bolcheviks, certaines unités n'hésitent pas à piller la population civile. Elles s'emparent de wagons transportant des produits commercialisés, elles pillent les entrepôts et les magasins, forcent les appartements privés, confisquent les objets précieux et autres affaires, jusqu'au linge de corps et à la literie.

Dénikine attire l'attention de l'un de ses subordonnés, le général Chilling, sur les dangers politiques de ces pillages massifs :

Dans ces conditions, les troupes qui investissent les territoires repris aux bolcheviks apportent non pas la tranquillité à laquelle aspire la population civile, épuisée et éprouvée par le joug bolchevique, ni le rétablissement de l'ordre et de la légalité, mais de nouvelles horreurs, et favorisent ainsi le retour du bolchevisme en créant un terrain favorable à l'agitation ennemie. La population cessera de voir dans l'armée le libérateur du joug et de la violence, et la maudira. En outre, en dilapidant les biens de l'État, les troupes démantèlent définitivement l'économie et causent des pertes incalculables au Trésor.

Le général Wrangel lui-même dénonce plus nettement encore l'administration blanche sur l'immense territoire occupé par les armées du Sud, où selon lui aucun pouvoir central n'exerce réellement l'autorité :

Le pays était dirigé par toute une série de petits satrapes, à commencer par les gouverneurs pour finir par n'importe quel gradé de l'armée, n'importe quel commandant ou chef des services de renseignements. Éperdu, le citoyen apeuré ne savait à qui obéir. Une horde d'aventuriers de tout poil, produits typiques de la guerre civile, avaient su utiliser l'impuissance du pouvoir pour pénétrer dans tous les secteurs de l'appareil d'État. Le concept de légalité était complètement ignoré. Les représentants du pouvoir sur place

se perdaient dans une pluie de dispositions contradictoires. Chacun agissait à sa guise ; l'exemple funeste venait d'en haut. Le commandant de l'armée des Volontaires et préfet de la province de Kharkov, le général Maï-Maievsky, donnait le premier l'exemple par sa conduite scandaleuse et débauchée. Les autres suivaient son exemple [...]. L'existence désordonnée d'ivrogne du commandant de l'armée des Volontaires, l'indiscipline des troupes, la débauche et l'arbitraire régnant à l'arrière n'étaient un secret pour personne ; tous se rendaient compte qu'il était impossible de continuer comme cela, que nous allions à grands pas vers notre perte.

Cette conduite et le désordre bureaucratique engendrent une corruption généralisée :

Le pillage et la corruption avaient pénétré profondément tous les secteurs de l'administration. Avec un bon pot-de-vin, on pouvait esquiver n'importe quelle disposition gouvernementale. Malgré les immenses richesses naturelles des régions que nous occupions, notre monnaie ne cessait de se dévaluer. L'exportation, confiée par le haut commandement à des entrepreneurs privés contre paiement par eux de taxes, ne rapportait presque rien à la caisse de l'État. L'essentiel du montant des taxes obligatoires sur les marchandises vendues à l'étranger restait dans la poche des entrepreneurs. Les énormes stocks fournis par les Anglais étaient honteusement dilapidés. L'armée mal ravitaillée se nourrissait exclusivement sur le dos de la population, ainsi grevée d'un fardeau insupportable.

Le raid de Mamontov

L'un des épisodes les plus fameux et les plus étranges de la guerre civile, le raid de Mamontov (qui n'a rien à voir avec le partisan rouge Mamontov de l'Altaï), confirme ce tableau. Le général Constantin

Mamontov, ancien colonel de l'armée tsariste, s'est rallié dès janvier 1918 avec un petit groupe de cosaques à l'armée des Volontaires ; bien que n'étant pas cosaque lui-même, il y dirige le 4^e corps des cosaques du Don. Le 10 août 1919, à la tête de ce 4^e corps, il quitte le nord du Don et attaque les 8^e et 9^e armées rouges. Il bouscule ces deux armées après quelques jours de combats furieux sous une chaleur accablante, à laquelle succède vite une pluie battante. Puis il fonce vers Voronej, oblique vers le nord-est, évite la ville, détruit sur son passage les voies ferrées menant à Tambov, important nœud ferroviaire, et, huit jours plus tard, le 18, enlève Tambov à près de deux cents kilomètres derrière la ligne de front et à quelques kilomètres seulement de Kozlov, où se trouve installé l'état-major du front sud de l'Armée rouge. Ses troupes incendient les entrepôts de matériel militaire.

Le 20 août, la 56^e division de fusiliers de l'Armée rouge remonte lentement du sud vers Tambov pour tenter de lui couper la route du retour. Des régiments rouges se dirigent de l'ouest et de l'est vers Tambov pour tenter d'encercler le détachement de Mamontov. Ce dernier esquive la manœuvre, quitte Tambov le 21, prend le lendemain Kozlov, d'où l'état-major du front sud a décampé d'extrême justesse et s'est réfugié plus au nord, à Orel. Là aussi, il incendie les entrepôts, puis il oblique brusquement vers l'ouest et occupe la ville de Ranebourg après un bref combat, le 27. Les divisions de l'infanterie rouge lancées à sa poursuite ne voient même jamais les talons de ses cosaques. L'état-major soviétique concentre des troupes pour empêcher Mamontov de poursuivre sa route vers l'ouest. Mamontov dessine un arc de cercle de cinquante kilomètres et, en deux jours, prend les villes de Lebedian et d'Elets sans rencontrer de résistance. Le 4 septembre, il oblique vers le sud, le 6, il occupe deux centres importants (Kastornoie et Griaz), y reste trois jours, repart vers l'ouest en ravageant tout sur son passage. Il se dirige alors vers Voronej, prend Ousman le 7, arrive aux portes de la ville le 8. Pendant trois jours, des combats acharnés l'opposent à la garnison de Voronej. Le 11, des détachements de cosaques pénètrent dans la ville, mais en sont repoussés le lendemain.

Ce même jour, en désespoir de cause, l'état-major de l'Armée rouge décide de lancer à ses trousses la fameuse 1^{re} division de cavalerie de Boudionny. Mamontov laisse tomber Voronej et repart vers le nord, puis redescend brusquement vers le sud. Ses mouvements sont de plus en

plus lents car sa colonne est de plus en plus encombrée de chariots et charrettes qui traînent le butin raflé dans les villes ; en cette fin de course, elle en entraîne à sa suite près de 2 000. Le 19 septembre, il fait jonction avec les fameux loups de Chkouro. Son raid a duré quarante jours, il a parcouru sept cents kilomètres dans une course zigzagante en se moquant de ses poursuivants. L'Armée blanche chante sa gloire.

Le raid souligne la porosité du front, mais aussi l'indiscipline des chefs blancs, car Mamontov, dans sa chevauchée, a refusé d'appliquer la directive du général Dénikine lui ordonnant d'enfoncer le centre de l'Armée rouge en direction de Kharkov. Mamontov a préféré le raid et la razzia aux intérêts stratégiques de son armée. Un membre de son groupe, Andrei Rouperti, servant d'un blindé, a, à son retour, raconté cette expédition dans une longue lettre à ses parents, et d'abord les difficultés liées au manque de carburant :

Nous avons dû inventer quelque chose. Nous avons utilisé des taureaux. Nous avons attelé au char d'assaut sept paires de ces bêtes et nous avons avancé sans essence. Au début, notre avance a été extrêmement pénible. La pluie tombait sans arrêt, les routes étaient si boueuses que les chevaux en extrayaient difficilement leurs jambes, que les hommes s'enfonçaient, sans exagérer, jusqu'aux genoux. On jetait pardessus bord tout ce dont on pouvait se débarrasser : les calèches, les fourgons et même les obus ! Mais le tank avait beau s'enfoncer dans la boue jusqu'à la tourelle, il fallait le tirer. Nous l'avons tiré jour et nuit, nuit et jour, en bandant toutes nos forces. On y a attelé tantôt douze paires de chevaux de trait, tantôt dix paires de bœufs. Derrière et sur les côtés, deux *sotnia*¹ de cosaques, spécialement affectées à cette tâche, poussaient le véhicule. Les roues étaient entourées de chaînes et de câbles, et le moteur fonctionnait à plein régime ; on enlevait la boue à la pelle, on étendait de la paille, etc. Et ainsi nous avançons centimètre après centimètre, faisant quarante kilomètres par jour.

Trotsky, furieux de la facilité avec laquelle la cavalerie de Mamontov ravage les arrières du front, menace de mort ceux qui la laissent agir à sa guise par inertie ou en répandant bruits et rumeurs. Il

dénonce aussi leurs méthodes :

Les cosaques de Mamontov ne sont que des voleurs et des bandits [...]. Ces bandits à cheval anéantissent, pillent, brûlent tout ce qui leur tombe sous la main. Leur opération n'a pas une grande importance militaire. Mais leurs crimes sont innombrables. Ils pillent le blé et autres aliments, enlèvent aux paysans le bétail, les télègues, se soûlent, violent les femmes, rouent de coups les vieillards. À Tambov, à Kozlov, à Lebedian, leur passage a été marqué par des crimes repoussants et par une débauche révoltante. La cavalerie de Mamontov, coupée de ses troupes, éloignée des champs de bataille, incendie, pille et viole, et ne peut donc être considérée comme un détachement militaire. C'est une bande de brigands, d'incendiaires, de soudards, de bandits. On ne peut plus parler de guerre : il faut partir en chasse, comme après une bête sauvage

Trotsky promet le pardon aux cavaliers qui se rendront de leur plein gré, mais ceux qui seront pris les armes à la main « ne sont pas des prisonniers de guerre, mais des brigands pris en flagrant délit. On doit les exterminer impitoyablement ». Aucun ne sera pris...

Par une rencontre inattendue, le général-baron Wrangel a la même opinion que son ennemi juré Trotsky sur ces cosaques et leur expédition :

Le nom du général Mamontov était sur toutes les lèvres. Le cercle militaire du Don lui rendait des honneurs triomphaux, tous les journaux étaient emplis de détails de son raid. Je considérais pourtant les actions du général Mamontov comme un échec et comme manifestement criminelles. Alors qu'il avait pénétré les arrières de l'ennemi à la tête d'une nombreuse cavalerie de premier ordre, il n'utilisa pas les avantages de sa situation pour écraser les troupes de l'ennemi et, pire encore, il évita manifestement le combat en esquivant en permanence les affrontements.

Les régiments du général Mamontov revinrent chargés

d'un énorme butin de troupeaux de bétail, de convois d'étoffes et d'épicerie, d'argenterie de table et d'argenterie d'objets de culte. En arrivant sur le front de nos troupes, le général Mamontov transmet par radio son salut « à son Don natal » et informa qu'il apportait au « Don paisible », « à ses parents et à ses amis de riches cadeaux ». Cette annonce était suivie d'une liste des cadeaux, comprenant des objets du culte et des chasubles.

Ainsi, les troupes du général blanc, abondamment bénies par les représentants de l'Église orthodoxe, qui voient en elles leur sauveur, pillent même les Églises à qui mieux mieux. Cela n'empêche pas leurs soldats de s'agenouiller le dimanche suivant lors de la messe dominicale et de jurer sur la « sainte Russie ». Mais l'instinct du pillard l'emporte sur la foi tapageusement affichée.

Toutes les stations radio reçurent des radiotélégrammes qui ne purent donc échapper à la connaissance de l'état-major du commandant en chef. Et pourtant, non seulement le général Mamontov ne fut pas limogé et traduit en justice, mais le grand quartier général le poussa manifestement en avant.

La chasse aux juifs

Le 8 août 1919, les Polonais passent à l'offensive à l'est, en Biélorussie, et prennent Minsk ; au sud, l'armée de Dénikine prend Kherson le 17 août, Nicolaïev le 18, Odessa le 23 ; le chef nationaliste ukrainien Petlioura prend Kiev le 29. La S-R de gauche Kakhovskaïa, installée dans cette ville avec deux camarades bardés de dynamite pour tenter – en vain – de tuer Dénikine, raconte son entrée :

Sans cesse de nouvelles troupes arrivaient : cavaliers chamarrés, des fleurs piquées dans les crinières des chevaux, officiers en gants blancs suivis par l'infanterie, des canons ornés de guirlandes de feuillages et de fleurs [...].

Sous forte escorte, hués par la populace du marché,

soixante membres de l'Association juive de défense, appréhendés à l'hôtel de ville, les armes à la main, étaient conduits au champ de tir, dit « champ du supplice », pour y être fusillés sans jugement. Quelques-uns purent s'échapper, les autres furent fusillés. Sur le pavé des rues, dans les escaliers des maisons, gisaient les cadavres des assassinés. Avec une insistance féroce, la foule les recherchait et assouvissait sur eux toute la haine et la soif de vengeance qui s'étaient accumulées contre les « suppôts de la puissance soviétique » ; d'ailleurs à cette époque, en Ukraine, les mots « bolchevik » et « Juif » avaient le même sens [...].

De tous les régimes successifs que l'Ukraine eut à subir, la domination de Petlioura fut la moins bien reçue à Kiev, dont la population se composait surtout de travailleurs, d'employés, de bourgeois russes et juifs.

Mais la ville est le soir même encerclée par l'armée des Volontaires. Or cette dernière, favorable à la « Russie une et indivisible », est hostile aux nationalistes ukrainiens, qu'elle veut cependant éviter d'affronter les armes à la main puisqu'ils sont hostiles aux bolcheviks. Petlioura négocie donc son retrait de Kiev, où sa domination n'aura duré que vingt-quatre heures, et le surlendemain, le 31 août, sur la grande avenue centrale de Kiev, le Krechatik, défilent les soldats de Dénikine, qui déclenchent sans tarder la chasse aux Juifs, puis organisent une visite de la morgue où la Tcheka a entassé les cadavres de ses victimes et où ils déchargent les cadavres des Juifs assassinés.

Une charrette arrive, chargée de cadavres de Juifs, raconte la S-R de gauche Kakhovskaia, un flot de gens s'engouffre à la suite de cette charrette dans la morgue. Dans la salle, ces cadavres à moitié pourris sont rangés les uns sur les autres comme des planches ; il y a parmi eux beaucoup de fusillés, mais aussi beaucoup de corps ramassés par hasard dans la rue, de cadavres d'inconnus [...]. Dans toutes les campagnes ont eu lieu des massacres de Juifs [...]. Les journaux enregistrent chaque jour de soixante à soixante-dix personnes d'origine juive tuées on ne sait ni par qui ni dans quelles circonstances.

Une camarade du parti qui s'est rendue à Kharkov nous écrit de là-bas : « Au nom du ciel, ne voyagez pas ! Mes cheveux avaient blanchi lorsque je suis arrivée à Kharkov après les horreurs que nous avons dû subir en chemin. L'Union des Cent-Noirs sévit tout particulièrement dans les trains : ils forcent les voyageurs à réciter un Pater noster ou un Credo ou bien font prononcer aux voyageurs quelques mots russes particulièrement difficiles pour quiconque a l'accent juif². Quiconque est reconnu comme juif est impitoyablement torturé et jeté en pleine marche sur la voie. Le long de toutes les voies qui mènent à Kiev s'alignent ainsi des centaines de cadavres. »

À la mi-septembre, une contre-offensive de l'Armée rouge sème la panique dans l'armée des Volontaires qui, avant de quitter Kiev qu'elle va pourtant reprendre quelques jours plus tard, liquide les prisonniers.

La Sécurité se hâte d'exécuter le plus possible de prisonniers de la Loukianovka. On appelle les prisonniers par ordre alphabétique et on les fusille par groupes. Le désespoir fait éclater une mutinerie dans la prison : les détenus qui attendent leur tour brisent les portes de leurs cellules, établissent des communications entre les différentes galeries du bâtiment et se précipitent en trombe au-dehors, brisant tout ce qui s'oppose à leur passage. Parmi eux, quelques centaines de bandits sans domicile ni argent arrivent à s'évader ; ils feront une riche récolte pendant l'inter règne.

Trois jours plus tard, les bolcheviks sont boutés hors de la ville. Peu à peu, l'« Ancien régime », un instant rejeté et exaspéré, s'y réinstalle. Le soir, le pogrom prend des proportions énormes [...]. Il dure quelques jours. Les gens fuient les quartiers intacts et se réfugient dans les quartiers que les Chevaliers du pogrom ont déjà nettoyés ou cherchent un abri chez les Russes [...]. À Kiev même, les pogroms cessent, mais ils se poursuivent sur la ligne de chemin de fer et dans certains bourgs. Parmi les plus épouvantables figurent les pogroms de Fastov ; cette localité en subit huit ou neuf d'affilée. Les gens y furent rossés, fusillés, pendus, et

des familles entières brûlées vives sur un bûcher formé de meubles entassés les uns sur les autres.

Le commencement de la fin ?

Jugeant la politique bolchevique responsable de cet effondrement, le cosaque rouge Mironov s'insurge avec sa division de 4 000 fantassins (qui ne disposent que de 2 000 carabines) et 1 000 cavaliers, avec deux canons en mauvais état et 14 mitrailleuses. Le 22 août 1919, en tant que « commandant du corps d'armée du Don », il lance un appel aux cosaques où il dénonce le recul de l'Armée rouge « sous la pression des hordes de Dénikine [...] et des légions polonaises [...] qui resserre l'étau autour de la révolution russe ». Évoquant l'écrasement de la révolution hongroise par les troupes de l'Entente, surtout roumaines, au début d'août, il écrit :

Un danger mortel que la révolution hongroise n'a pas su éviter menace la terre et la liberté. Cet échec de la révolution est dû aux mauvaises actions continuelles du parti dirigeant, du parti des communistes, qui ont soulevé contre eux l'indignation générale et le mécontentement des masses laborieuses.

Par leurs méfaits les communistes ont suscité une insurrection générale dans le Don et poussent maintenant le peuple russe à corriger leur sinistre erreur.

Tous les cosaques se sont transformés en vengeurs acharnés de la vérité et de la justice profanées par les communistes, ce qui, ajouté au mécontentement général de la paysannerie laborieuse de la Russie provoqué par les communistes –, menace les conquêtes de la révolution d'une destruction définitive et le peuple d'un nouvel esclavage. Pour sauver les conquêtes révolutionnaires il ne reste qu'une voie : renverser le parti des communistes.

Pour sauver les conquêtes révolutionnaires, que le slogan de notre corps d'armée du Don soit :
« Toute la terre aux paysans ! »

« Toutes les fabriques et les usines au peuple ! »

« Tout le pouvoir au peuple travailleur à travers d'authentiques soviets d'ouvriers, de paysans et de cosaques ! »

« À bas l'autocratie personnelle et le bureaucratisme des commissaires et des communistes ! »

Le 8 septembre, le commandant de la 1^{re} division de Cavalerie rouge Boudionny arrête Mironov, réunit un conseil de guerre qui décide de le fusiller le 15 septembre à dix heures devant les troupes, ainsi que le commissaire de son corps d'armée Boulatkine et le chef d'état-major Lebedev, accusés de n'avoir rien fait pour arrêter son aventure. Averti à Moscou, Trotsky arrive en hâte à dix heures. Boudionny lui fait un rapport des décisions prises. Il raconte :

Trotsky fronça le sourcil, l'air mécontent, et me dit : « Vos sanctions contre Mironov sont incorrectes. J'annule votre ordre et je propose d'expédier par train et sous escorte Mironov, Boulatkine et Lebedev à Moscou pour les mettre à la disposition du Conseil militaire de la République et d'envoyer tous les cosaques du corps de Mironov, y compris les commandants, sous escorte, à pied, à l'état-major de la 9^e armée. »

Je tentai de rappeler à Trotsky que Mironov avait été mis hors la loi par le gouvernement soviétique et que nous avions donc pleinement le droit de le fusiller sans jugement ni enquête. Trotsky me coupa la parole : « Pourquoi vous occuper de Mironov ? Votre tâche est de l'arrêter et de l'expédier. C'est à ceux-là mêmes qui l'ont décrété hors la loi de s'occuper de lui. »

Je me permis de dire à Trotsky que nous devrions affecter une partie de notre escadron à escorter les mironoviens. De plus, nous devons prendre en charge les chevaux et le convoi du détachement de Mironov et donc transformer l'une de nos brigades en une équipe d'escorteurs, de conducteurs de chevaux et de convoyeurs, alors que notre escadron se voyait confier la tâche de liquider Mamontov.

– Je sais, répondit Trotsky, et vous n'êtes nullement

déchargés de cette tâche.

– Mais est-ce que je peux espérer un succès si l'une de mes deux divisions doit s'occuper des gens de Mironov ?

Trotsky m'interrompt :

– Je comprends tout cela. Et pourtant je présume que, malgré certaines difficultés, vous exécuterez l'ordre du président du Conseil révolutionnaire de la République.

« Le lendemain, Mironov et Boulatkine furent envoyés sous escorte à Saratov. Les soldats et les commandants de l'ancien corps de Mironov qui désirèrent combattre pour le pouvoir soviétique furent répartis dans les unités du corps et les autres envoyés sous escorte dans la 9^e armée.

Depuis décembre 1918, Makhno a plus ou moins étroitement collaboré avec l'Armée rouge. Sa division y a même été un moment intégrée, mais Trotsky juge que, par leur indiscipline et leur comportement anarchique, les makhnovistes ont une influence désagréable sur une Armée rouge elle-même rongée par l'hostilité de nombreux sous-officiers et communistes qui rêvent d'une armée de partisans « guérilléristes » plus ou moins indépendants à la constitution d'une armée centralisée utilisant des milliers d'officiers « professionnels » (les « spécialistes ») tsaristes.

Dès le 2 juin 1919, Trotsky dénonce Makhno :

L'armée de Makhno est le pire visage de la guérilla, bien qu'elle comprenne nombre de bons soldats. Impossible de trouver la moindre trace de discipline ou d'ordre dans cette « armée », ni aucune organisation de l'approvisionnement. La nourriture, les uniformes, les réserves d'armement s'accaparent où on peut et se gaspillent n'importe comment.

En septembre, au sud, l'offensive de Dénikine s'accélère et menace le territoire contrôlé par Makhno autour de Gouliai-Polié. Le 25 septembre, les troupes de Makhno, poursuivies par l'armée de Dénikine, effectuent un tournant brusque et inattendu vers le centre de cette dernière et accrochent son infanterie à Peregonovka. Le combat s'engage peu après trois heures du matin et atteint son point culminant

vers huit heures. Archinov le raconte dans un style épique :

Vers neuf heures du matin, les makhnovistes commencèrent à perdre pied. On se battait déjà aux confins du village [...]. L'état-major de l'armée insurrectionnelle et tous ceux qui se trouvaient dans le village et pouvaient manier une carabine s'armèrent et se jetèrent dans la mêlée.

La bataille semble alors perdue, lorsque le feu des mitrailleuses et les hourras de l'ennemi faiblissent :

Couvert de poussière, harassé de fatigue, Makhno surgit au flanc de l'ennemi hors d'un ravin profond. En silence, sans proférer un appel, mais une volonté ardente et bien arrêtée peinte sur son visage, il s'élança, suivi de son escorte, à fond de train sur l'ennemi et s'enfonça dans ses rangs. Toute fatigue et tout découragement disparurent comme par enchantement parmi les makhnovistes. « Batko est là ! Batko joue du sabre ! » entendit-on crier. Et ce fut alors avec une énergie décuplée que tous se jetèrent à nouveau en avant, à la suite du guide aimé qui paraissait s'être voué à la mort. Une mêlée corps à corps, d'un acharnement inouï, un « hachage », comme disaient les makhnovistes, s'ensuivit [...]. Toutes les troupes de Dénikine s'enfuirent, tâchant de passer la rivière Sinukha coulant à une quinzaine de kilomètres du village et de se retrancher sur la rive opposée.

Mais la cavalerie makhnoviste les y rattrape et les jette à l'eau, où plusieurs centaines de dénikiens se noient. Makhno et son détachement attendent ceux qui peuvent atteindre l'autre rive, et capturent l'état-major de la division de Dénikine et un régiment de réserve.

Une partie insignifiante seulement des troupes de Dénikine qui s'acharnaient depuis deux mois à la poursuite obstinée de Makhno réussit à se sauver. Le premier régiment d'officiers de Simféropol et quelques autres furent sabrés en entier. Sur

une étendue de deux à trois kilomètres, la route était jonchée de cadavres.

Makhno avance vers Stavropol, où siège le quartier général de Dénikine. Début octobre 1919, il en est à quatre-vingts kilomètres et son approche y suscite l'effroi. Sokolov, le chef des services de renseignements de Dénikine, décrit la terreur que cette rumeur suscite dans la ville :

Partout régnait la panique. Les missions étrangères paniquaient, les demoiselles de l'état-major paniquaient, et certaines avaient déjà réussi à se faire évacuer. On rassemblait à la hâte des officiers. On racontait que les détachements de Makhno occupaient déjà Marioupol et que les makhnovistes se trouvaient à quatre-vingts kilomètres de Taganrog. On ne disposait à peu près d'aucune force susceptible de les arrêter. Les soldats du Kouban, rappelés du front, ne pouvaient parvenir jusqu'à Taganrog à cause de la désorganisation des transports et des « bandits » qui sabotaient les voies. Un régiment d'officiers qui montait sur Taganrog depuis la côte du Caucase était retenu en mer par le mauvais temps. Le quartier général était manifestement menacé.

Au crépuscule, je me trouvai chez le commandant en chef³, à son habitude tout à fait calme et paisible ; il me parla en détail des affaires courantes, comme toujours, tout en plaisantant. Mais il confirma que la situation était très sérieuse. Makhno était à quatre-vingts kilomètres et ses gens montés sur des charrettes pouvaient arriver à Taganrog dans les deux jours. Certains conseillaient au commandant en chef de partir. Bien sûr il ne partirait pas et resterait au quartier général jusqu'au bout.

Les makhnovistes furent rejetés de Taganrog et la panique qui nous poursuivait jusqu'à Rostov-sur-le-Don se calma. Mais la Makhnovchtchina continua. Makhno se promenait à travers le territoire soumis au commandant en chef, prenait Ekaterinoslav, s'emparait des nœuds ferroviaires, interrompait le trafic, pillait, brûlait et tuait, et réprimait

avec une sauvagerie particulière les membres de la section de propagande. Finalement, on rassembla contre lui des troupes et le général Slachtchev fut chargé de la pacification. Fin octobre, on considéra chez nous que son mouvement avait été écrasé.

La déroute et la décomposition de l'armée des Volontaires

Le 6 octobre 1919, les troupes de Dénikine prennent Voronej, à quatre cents kilomètres au sud de Moscou, et avancent à une vitesse foudroyante devant une Armée rouge minée par les désertions et démoralisée. Le 13, elles prennent Orel, à trois cents kilomètres au sud de la capitale ; leur prochain objectif est Toula, à deux cents kilomètres au sud de Moscou seulement. Or à Toula se trouve la principale usine d'armement de la Russie soviétique et la majorité des ouvriers y reste obstinément menchevique. Au même moment, l'offensive de Ioudenitch sur Petrograd, au nord, semble couronnée de succès.

Les deux offensives capotent pourtant soudain. L'échec de l'armée des Volontaires est dû à des causes profondes sur lesquelles le bureau de propagande de Dénikine attire son attention. Ainsi ce bureau, dans un rapport daté du 12 octobre 1919, lui décrit un comportement qui aboutit à ruiner l'« attitude bienveillante des paysans envers l'armée des Volontaires » dans le Don :

On recense de nombreux cas de châtiments corporels infligés à des paysans pour des fautes insignifiantes. Le travail de propagande est totalement paralysé par la corruption cynique et illimitée des autorités [...]. Partout les pillages, les crimes et les réquisitions terrorisent la population. Alors que les agents de la propagande déclarent que l'armée des Volontaires rétablit l'ordre légal, le calme et la défense des intérêts, la corruption, les pillages, les assassinats se développent comme jamais avant la révolution.

Les libertés de presse, de réunion et d'organisation sont supprimées [...]. La peine de mort est devenue habituelle.

Souvent on fusille sans jugement sous prétexte de tentative de fuite. Les arrestations et même les exécutions pour vengeance personnelle ou politique sont monnaie courante.

Des pogroms, encouragés par la persécution des nationalités et attisés par la haine nationale, ont frappé un grand nombre de villes (Ekaterinoslav, Kremenchoug, Elizabethgrad, etc.).

Les violences contre les organisations ouvrières sont permanentes, ainsi que les actes d'ingérence illégale dans leur fonctionnement, les arrestations et la répression contre les militants du mouvement ouvrier, sous prétexte de lutte contre le bolchevisme.

Neuf jours plus tard, le bulletin d'information de l'état-major dénonce un pogrom parmi d'autres :

À Makarovo, tout le monde attendait l'arrivée des détachements de l'armée des Volontaires dans l'espoir d'être débarrassé des pillages perpétrés par des bandes locales déchaînées, ainsi que des enrôlements incessants décrétés par le pouvoir soviétique. Lorsque Makarovo fut informée de l'arrivée d'un détachement de l'armée des Volontaires, la population, tant chrétienne que juive, décida de l'accueillir avec le pain et le sel. La délégation chrétienne se plaça près du centre administratif, la délégation juive s'installa en retrait, sur une hauteur. Un officier s'approcha des délégués chrétiens et commença à s'entretenir avec eux. Lorsqu'il remarqua la délégation juive, un peu plus loin, il demanda : « Qu'est-ce que c'est que ces épouvantails ? » (Les Juifs, des vieux, portaient le long caftan.) Les soldats demandèrent alors à l'officier la permission de s'occuper des Juifs. L'officier la leur accorda, et les soldats se mirent aussitôt à frapper tous les membres de la délégation à coups de sabre, au début la lame dans le fourreau, puis la lame nue. La plupart des membres de la délégation juive furent tués, et les autres furent grièvement blessés. Les pillages et les violences infligés à la population juive se poursuivent à l'heure actuelle. Les paysans qui reviennent de Makarovo affirment

que les rues sont jonchées de cadavres. Personne ne les enterre, car les Juifs ont peur de sortir de chez eux.

C'est une vieille habitude des soldats et officiers de Dénikine. Le 17 octobre 1918, par exemple, un soldat du 3^e régiment de cavalerie de Tchernigov écrivait à ses parents avec satisfaction : « Nous sommes allés à Konotop rosser les youpins, j'ai réussi à égorger trois Juifs et un vieux youpin, et pour ça on a touché 500 roubles par soldat. »

Les soldats de Dénikine entraient d'ailleurs dans les villes en chantant à tue-tête :

Nous irons au combat hardiment Pour la sainte Russie
Et nous massacrerons
Toute la racaille des youpins.

L'armée des Volontaires a en trois mois conquis un immense territoire qu'elle contrôle de plus en plus mal au fur et à mesure qu'elle avance et que ses lignes s'étirent. Or sur ses arrières la révolte gronde. Au lendemain de la bataille de Peregonovka, les makhnovistes ont effectué un grand mouvement tournant au galop et pris en moins de deux semaines Alexandrovsk, Melitopol et Marioupol, où ils s'emparent d'énormes stocks de munitions, d'équipement, de matériel, de ravitaillement et d'armes : canons, voitures et trains blindés livrés par les Anglais à Dénikine, mitrailleuses, canons et obus. Ils abandonnent Melitopol et Marioupol une fois pillées. Makhno n'aime ni la ville, juste bonne à ses yeux à être pillée, ni les citadins, et moins encore les bourgeois qu'il rançonne (il fera payer une contribution de 50 millions de roubles aux « bourgeois » d'Ekaterinoslav un mois plus tard), ni les ouvriers à qui il n'a rien à dire et surtout à proposer. Du 28 octobre au 3 novembre 1919, il réunit à Alexandrovsk un congrès paysan (220 délégués) et ouvrier (30 délégués). Dans son discours introductif, il dénonce violemment les cheminots et les ouvriers des petites entreprises des villes d'Ukraine. Les 30 délégués ouvriers, tous mencheviques, quittent le congrès sous les huées des 220 paysans makhnovistes.

Les raids audacieux de l'armée de Makhno sèment la terreur sur les arrières de l'armée des Volontaires. Dénikine et ses généraux

comprennent mal que des hordes paysannes puissent mettre en déroute leurs escadrons ou leurs régiments. Le général Maï-Maievsky, aussi vantard qu'ivrogne, déclare fin septembre :

Le raid de Makhno est un épisode qui ne peut avoir aucune influence sur la marche des opérations militaires. Le haut commandement de l'armée des Volontaires a pris des mesures pour liquider ce raid. Une bête blessée cherche toujours à reprendre ses forces dans son terrier, il ne reste qu'à l'y achever. Les raids de bandits des bandes makhnovistes sont à la veille de leur liquidation. Il ne peut être question d'une quelconque opposition de leurs détachements. Toutes leurs bandes sont dispersées et anéanties. Toute la rive gauche du Dniepr en est totalement nettoyée. La liaison par voie ferrée avec la Crimée doit être rétablie dans quelques jours.

C'est pure bravade. Un mois plus tard, le même général, dans une interview au journal *Ioujny Kraï* (le « territoire du sud »), explique la résistance, pour lui inattendue, de l'armée makhnoviste par ses liens (imaginaires) avec l'état-major allemand !

Nous possédons des données incontestables sur les liens de ces bandes avec l'état-major général allemand (des officiers allemands servent dans l'artillerie de Makhno) et avec l'ataman principal Petlioura. Dans tous les accès de mauvaise humeur à l'arrière on peut voir la main des bolcheviks, dont le but est d'éparpiller le front de l'armée des Volontaires en en détournant une partie des forces vers le front intérieur.

Indignés par les exactions des Blancs, les paysans n'ont nul besoin d'agitation bolchevique pour se soulever sur les arrières de Dénikine ; les déserteurs sortent en masse des bois et rejoignent, dans le Sud, les makhnovistes, dans le Nord, l'Armée rouge, qui commence sa contre-offensive le 19 octobre. Elle reprend Orel le 20 et déferle en avalanche. De son côté, dans le Sud, Makhno prend ou reprend Berdiansk, Sinelnikov, Lozovaïa, Nikopol, Marioupol, où il rafle encore de

nombreux stocks de l'armée des Volontaires qui, harcelée par les insurrections paysannes, se disloque et se décompose.

Le 26 octobre, les makhnovistes attaquent Ekaterinoslav par une de leurs ruses habituelles : un convoi de chariots chargés de légumes divers entre dans la ville, se dirige vers le bazar où les paysans s'installent et vendent à bas prix leur marchandise ; soudain, les marchands makhnovistes sortent des carabines cachées sous leurs légumes et mitraillent les soldats de Dénikine. Après dix jours de combat et de bombardement d'artillerie, la ville tombe le 9 novembre. Entre-temps, Makhno a mis fin à une incursion de la cavalerie de Chkouro par une ruse paysanne typique : il a fait installer sur sa route une trentaine de barriques de vodka au beau milieu d'un village abandonné par les insurgés. À leur vue, les cosaques se sont arrêtés et ne sont repartis qu'après les avoir vidées jusqu'à la dernière goutte.

C'est le début de la fin pour Dénikine qui, dans sa débâcle, a pourtant encore la force d'infliger une défaite à Makhno, qu'il chasse d'Ekaterinoslav le 8 décembre 1919. Makhno, qui a perdu un tiers de ses combattants, recule, entraînant avec lui une armée ravagée par le typhus. La veille du Nouvel An, Iakir arrête le lieutenant du *batko*, Mikheiev, dit « le Diable », dont la majorité des hommes veut rejoindre l'Armée rouge. Quelques jours plus tard, le commandement de l'Armée rouge ordonne à Makhno d'emmener son détachement vers la frontière polonaise. Une attaque de la Pologne semble en effet de plus en plus probable. Makhno, ne voulant pas quitter son Ukraine natale, refuse net. Il est aussitôt déclaré hors la loi.

La guerre avec la Pologne puis contre Wrangel engendre une nouvelle période de coopération entre Makhno et l'Armée rouge. Le 18 juin 1920, Wrangel propose une alliance à Makhno par un billet signé de son chef d'état-major, Chatilov. Ce message habile tente d'attirer Makhno en lui garantissant que les terres resteront aux paysans et en dénonçant Trotsky, que Makhno hait.

À l'ataman des armées insurrectionnelles, Makhno.

L'armée russe marche exclusivement contre les communistes dans le but d'aider le peuple à se débarrasser de la commune et des commissaires, et de consolider la possession par la paysannerie travailleuse des terres appartenant à l'État, aux propriétaires fonciers et à d'autres propriétaires privés.

Wrangel demande à Makhno de « renforcer son activité dans la lutte contre les communistes en attaquant leurs arrières, en détruisant les moyens de transport et en nous aidant par toutes les manières à liquider définitivement les armées de Trotsky (Bronstein) » et il propose à cette fin de lui fournir des armes, des munitions. La réponse de Makhno est brutale : le porteur du message, Mikhailov, ancien makhnoviste passé chez les Blancs, est jugé, condamné à mort et pendu, le message de Wrangel agrafé à sa poitrine.

En même temps, l'armée de Dénikine recule en désordre. Wrangel, son futur chef, la dépeint, dans cette débâcle, comme une horde de bandits :

Au cours des longs mois de retraite désordonnée, les troupes avaient échappé au contrôle de leurs chefs. L'ivrognerie, l'arbitraire, les pillages et même les meurtres étaient devenus courants dans les endroits où stationnaient la majorité des unités. La décomposition atteignait même les sommets de l'armée : on « politicaillait », cancans et intrigues indignes pullulaient. Ce terrain favorable ouvrait un large champ à l'activité de grands et petits aventuriers. Les plus bruyants étaient les généraux, dont l'avancement ne correspondait pas à leurs mérites, que dévorait un amour-propre insatisfait et qui restaient par-dessus bord : l'ancien commandant de l'armée du Caucase, le général Pokrovski, le général Borovsky, qui avait contribué à la razzia du général Mamontov, son chef d'état-major, le général Postovski. Autour d'eux se rassemblait une bande de carriéristes de toute sorte, d'anciens gradés de toutes espèces de services de contre-espionnage, de la section secrète de l'Osvag, etc.

La décomposition de l'armée était encore aggravée par l'attitude du commandant de l'armée, qui admettait l'« autoravitaillement » des troupes. L'état-major de l'armée, ne s'occupant absolument pas de l'approvisionnement des troupes, laissait ces dernières se ravitailler sur les seules ressources locales exploitées par les unités elles-mêmes et en utilisant à leur profit le butin militaire obtenu. La guerre devenait ainsi une source de profit, et le ravitaillement sur

les ressources locales engendrait le pillage et la spéculation.

Chaque unité se hâtait de rafler le maximum. On prenait tout : ce qu'on ne pouvait utiliser sur place était envoyé à l'arrière pour être vendu et transformé en espèces sonnantes et trébuchantes. Les convois des troupes atteignaient des dimensions homériques : certaines unités avaient jusqu'à 200 wagons de convois chargés de butin. Une énorme quantité de fonctionnaires desservaient l'arrière. De nombreux officiers se faisaient attribuer de longues missions à l'arrière pour réaliser le butin de leurs unités, le vendre, etc. L'armée se corrompait et se transformait en une bande de trafiquants et de spéculateurs.

Des sommes folles passaient par les mains de tous les individus concernés par l'"autoravitaillement", et tous l'étaient, du sous-officier à l'économiste du détachement inclus, et ces sommes engendraient inéluctablement la débauche, le jeu et l'ivrognerie. Malheureusement, certains des hauts gradés donnaient l'exemple en organisant d'énormes ripailles et en dépensant des sommes folles sous les yeux de toute l'armée. La population qui, ayant souffert des bolcheviks, souhaitait le calme et avait accueilli lors de son avance l'armée des Volontaires avec un enthousiasme sincère, avait vite ressenti les horreurs des pillages, des violences et de l'arbitraire.

La conséquence de tout cela était l'effondrement du front et les insurrections sur nos arrières.

Nicolas Savitch, membre de la Conférence spéciale de l'armée de Dénikine, décrit un tableau similaire au début de 1920 :

En arrivant sur le front, Wrangel découvrit une décomposition et un chaos complets. La discipline tombait, la débauche régnait, les soldats se laissaient aller et désertaient en masse. La population, constatant l'effondrement et ravagée par les pillages, changea d'attitude à l'égard de l'armée des Volontaires et commença à lui manifester de l'hostilité. L'ampleur du pillage peut se mesurer au fait qu'un régiment d'environ 200 guerriers possédait 200 wagons

emplis de richesses – qu’il fallait bien entendu surveiller puis en assurer le transport. Ces tâches exigeaient beaucoup plus de gens qu’il n’en restait de disponibles pour le combat. Les trains bondés de richesses restaient sur les voies, mais on manquait de wagons pour le transport des renforts et du charbon. Personne n’écoutait personne et les cheminots sabotaient à qui mieux mieux. Dans une telle situation, Wrangel ne pouvait rien faire. On peut mesurer l’ampleur du désordre au seul fait qu’il fallut cinq jours pour collecter les informations sur le lieu où se trouvaient les divers composantes de l’état-major.

Les lettres de soldats confirment ce tableau. Le 11 décembre 1919, l’armée des Volontaires doit abandonner Kharkov. Un soldat raconte son désarroi dans une lettre à ses parents :

Je vous écris de Kharkov à la dernière minute. Aujourd’hui vraisemblablement nous allons rendre la ville. Je me sens mal. Sans le vouloir, l’idée me trotte dans la tête : est-ce que j’ai bien fait de m’engager dans l’armée des Volontaires ? Partout règne le désordre, le chaos, l’attitude à l’égard des officiers est mauvaise, va jusqu’à la moquerie ; la conduite des officiers eux-mêmes est vraiment révoltante. En un mot je suis vraiment désabusé de l’armée des Volontaires [...]. Ah, la vie n’est pas gaie ici, pire que chez les bolcheviks ! On ne paie pas leur solde aux officiers. Pas étonnant qu’ils se livrent au pillage.

Certains officiers trouvent des ressources plus civilisées que le pillage pour compenser l’absence de solde. Début décembre, un soldat de la même armée, à Kiev, raconte :

Les officiers organisent des spectacles, ils y jouent et ramassent de l’argent au bénéfice de leurs unités. Un ordre a été publié qui interdit ce genre d’occupation et ordonne d’arrêter tous les officiers qui participent à ce type de spectacle.

Le haut commandement n'échappe pas à cette décomposition : Wrangel fait un portrait féroce de son adjoint, le général Slachtchev, qui, à la tête de sa cavalerie, en pleine débandade de l'armée des Volontaires, défend pourtant des mois durant l'accès du détroit de Crimée :

Déséquilibré par nature, faible de caractère, facilement gagné par la flatterie du plus mauvais aloi, comprenant mal les gens, et de plus maladivement adonné à la drogue et au vin, il s'embrouilla définitivement dans l'atmosphère de débâcle générale.

Wrangel complète ce portrait par la description pittoresque et peut-être caricaturale du général, qu'il rencontre en août 1920 à Sébastopol :

Son aspect était effrayant : mortellement pâle, la mâchoire tremblante. Des larmes coulaient sans arrêt sur ses joues. Il me tendit un rapport dont le contenu ne laissait pas de doute sur le fait que j'avais devant moi un homme psychiquement malade [...]. Slachtchev vivait dans son wagon installé à quai dans la gare. Un désordre incroyable y régnait : la table était encombrée de bouteilles et de hors-d'œuvre, des vêtements, des cartes, des armes jonchaient les divans. Au milieu de ce désordre trônait Slachtchev, habillé d'un fantastique uniforme de hussard blanc, barré de cordons jaunes et bordé d'un liseré en fourrure, entouré d'une horde d'oiseaux de toute sorte. Une cigogne, un corbeau, une hirondelle, un étourneau sautillaient sur la table et les divans, et piquetaient la tête et les épaules de leur maître.

Après la défaite des armées blanches, Slachtchev restera en Crimée, rejoindra l'Armée rouge et sera abattu un jour de 1927 par un ancien soldat de la guerre civile, désireux de se venger d'on ne sait quoi.

Boudionny et Makhno dans leurs œuvres

Le 24 décembre 1919, l'Armée rouge prend Novotcherkassk, le soir elle se trouve devant Rostov-sur-le-Don, pendant deux ans capitale politique de l'armée des Volontaires, prise quelques jours après par la Cavalerie rouge de Boudionny qui soumet la ville à un pillage en règle. Un habitant décrit la scène :

Les premiers jours on pilla essentiellement les magasins de vin, très nombreux à Rostov-sur-le-Don. On pouvait régulièrement rencontrer un cosaque de Boudionny ou un soldat rouge, tout un lot de bouteilles à la ceinture et dans les deux poches. On emportait le vin par seaux entiers. Livrognerie et la débauche étaient inimaginables [...]. On fusilla quelques individus, même des commandants de régiment et des commissaires politiques. Mais les pillages et l'ivrognerie ne cessèrent qu'au moment où il ne resta plus rien et que l'on eut bu la dernière bouteille de vin. Les principales rues commerçantes présentaient un spectacle pitoyable : fenêtres cassées, grilles arrachées, portes brisées, vitrines éventrées, papiers et débris divers sur le pavé, bouteilles cassées, etc. Les flaques dans de nombreux endroits dégageaient une odeur de cognac. Toute l'armée de Boudionny s'était installée dans les cours et les maisons de Rostov-sur-le-Don. De nombreuses maisons furent alors le siège des pires violences, de meurtres bestiaux et de pillages.

On pourrait accuser de partialité ce cadet, adversaire des bolcheviks. Mais le plénipotentiaire de la Tcheka, Peters, pourtant habitué aux scènes de violence, fait une description identique dans un rapport à Dzerjinski :

Après l'occupation de Rostov-sur-le-Don, écrit-il, les Blancs s'enfuirent, paniqués, vers Bataïsk, mais l'armée de Boudionny, au lieu de poursuivre l'ennemi en fuite, s'est livrée au pillage et à l'ivrognerie à Rostov-sur-le-Don. Les camarades de la ville racontent des horreurs sur les pogroms effectués par les gens de Boudionny. Mais c'est moins important encore que la conduite de Boudionny lui-même,

incapable de discuter avec personne et atteint de mégalomanie. Il faut cesser de chanter ses louanges et nommer d'autres gens au comité militaire révolutionnaire, peut-être y laisser momentanément Vorochilov. Manifestement les camarades Sokolnikov⁴ et Alexandrov⁵, que Boudionny devant ses spécialistes militaires a qualifiés de contre-révolutionnaires, ont écrit à ce sujet au centre. De plus, à l'état-major, malgré l'interdiction formelle édictée par Trotsky d'amener des femmes dans la zone du front, c'est triste à dire, mais on amène toujours des femmes, qui sont parfois simplement ramassées dans la rue.

Peu avant, lors d'un conflit avec Piatakov, nommé commissaire politique de sa division et que Lénine désignera plus tard, dans son testament, comme l'un des six dirigeants éminents du Parti communiste, Boudionny avait frappé ce dernier avec son stick puis tenté de l'abattre d'un coup de revolver en hurlant : « J'ai anéanti Chkouro, Mamontov et Oulagaï, et tu veux me juger ? », mais son revolver s'enraya. Le soir même, une beuverie fut organisée aux cris de « Vive la dictature du prolétariat et notre chef Boudionny ! ».

La prise des villes s'effectue dans un chaos souvent indescriptible vu la diversité des forces qui y sont impliquées. Primakov raconte ainsi les soubresauts qu'a connus en quelques jours la ville d'Ekaterinoslav, jusqu'alors entre les mains des nationalistes ukrainiens de Simon Petlioura :

Le 27 décembre [1919] une insurrection éclata à Ekaterinoslav. L'usine de Briansk était le cœur de la révolte. Les insurgés passèrent un accord avec Makhno et avec les insurgés du district de Novomoskovski, et occupèrent la ville. La première phase de cette opération, élaborée par le comité révolutionnaire, se déroula avec succès. Quelques insurgés en tenue d'ouvrier, portant sur le dos des sacs emplies de grenades, traversèrent le pont de chemin de fer d'Ekaterinoslav et arrosèrent de grenades le poste de garde installé de l'autre côté du pont. Puis ils traversèrent le pont et, après une courte fusillade, occupèrent une partie de la ville et la gare. L'officier petliouriste Martynenko passa du

côté des insurgés avec 16 canons qui furent installés près de la gare, et qui permirent aux insurgés de bombarder la ville et l'état-major petliouriste. Les insurgés prirent Ekaterinoslav. Mais dans la nuit les makhnovistes commencèrent à piller la ville et les magasins. Le pillage dura toute la nuit. Au matin, les makhnovistes étaient maîtres de la ville, dont s'approchait un important détachement petliouriste qui chassa les partisans incapables d'organiser la résistance. Ekaterinoslav retomba ainsi un moment entre les mains des petliouristes.

Il fait alors un froid inhabituel dans le sud de l'Ukraine, les tempêtes de neige enveloppent les détachements de l'Armée rouge qui prennent Kherson et Nikolaïev le 2 février, et ceux de Dénikine, qui refluent en désordre. La brigade de cavalerie de Kotovsky, renforcée par 60 mineurs insurgés sur les arrières de Dénikine et qui montent mal à cheval, se lance dans une folle cavalcade. La veille de son offensive, il proteste pourtant dans un rapport au général Iakir : « Les chevaux n'ont rien mangé depuis hier au soir jusqu'à ce midi [...]. Il n'y a absolument pas de fourrage. Les hommes n'ont pas dormi depuis trente-six heures, un jour, une nuit entière et encore le jour suivant. » Sa cavalerie va néanmoins explorer le terrain et attaquer... Dans les villages où il passe, il invite les jeunes paysans, souvent avec succès, à s'engager dans sa brigade, arrive le 29 janvier au soir en pleine tempête de neige devant Voznessensk, le principal centre défensif des Blancs, où sont concentrés 1 500 soldats, dont 600 cavaliers. Kotovsky lance l'assaut en pleine nuit, dans la bourrasque, et prend la ville le lendemain ; les Rouges s'emparent d'un train-hôpital rempli de cadavres gelés.

Le tableau que découvre la femme de Kotovsky, médecin, dans l'hôpital où sont soignés les Blancs vaut pour l'hôpital des Rouges :

Toutes les pièces étaient emplies de mourants allongés à côté de cadavres ; ceux qui avaient encore une goutte de force rampaient, arrachaient de leurs ongles des glaçons sales sur le plancher du couloir et se les fourraient dans la bouche. Il n'y avait ni infirmiers ni médecins.

Tous s'étaient enfuis, par crainte d'être fusillés.

L'Armée rouge prend Odessa le 7 février. Le 26 mars, Dénikine, écrasé, abandonne le combat. L'évêque de Sébastopol, Benjamin, déclare : « C'est son orientation libérale qui l'a perdu, le peuple russe, qui attend un maître, l'a rejeté. » Et il ajoute : « Le baron Wrangel, dictateur par la grâce de Dieu, est l'oint du Seigneur des mains duquel il va recevoir le pouvoir et le royaume. » Le 4 avril, Dénikine signe le décret désignant Wrangel commandant en chef de l'armée des Volontaires que, le 11 mai, Wrangel rebaptise « armée du Sud », et s'enfuit à l'étranger. Wrangel, qui décrit tout l'état-major de Dénikine comme un ramassis d'incapables, s'installe en Crimée ; les Blancs contrôlent encore une partie du Caucase.

1. « Compagnies », NDA.

2. En particulier, le mot *koukourouza*, qui veut dire « maïs », NDA.

3. Le général Dénikine, NDA.

4. Commandant de la 8e armée, NDA.

5. Son adjoint aux questions politiques, NDA.

Le mois décisif d'octobre 1919

Revenons un instant en arrière. Le 21 octobre 1919, l'Armée rouge a lancé sa contre-offensive à Petrograd. Le 22, Trotsky rédige l'ordre du jour 158 suivant à l'intention des soldats de l'Armée rouge :

Épargnez les prisonniers ! Recevez amicalement les transfuges. Dans l'Armée blanche, les ennemis vénaux, corrompus sans honneur, les ennemis du peuple travailleur sont une insignifiante minorité. La majorité écrasante est faite d'hommes dupés ou mobilisés de force. Une part importante même des officiers de la Garde blanche combattent contre la Russie soviétique sous la menace de la trique ou parce qu'ils ont été trompés par les agents des financiers russes et anglo-français et des propriétaires.

Contre les gardes blancs qui nous attaquent et menacent Petrograd, nous agissons et agirons d'une manière impitoyable. Nous les poursuivrons par le feu et par l'épée, jusqu'à ce que nous les effacions de la face de la Terre. Mais nous épargnerons les prisonniers. L'Armée rouge ouvrière et paysanne ne connaît pas la cruauté inutile. Les transfuges n'ont pas à craindre le moindre danger de notre part. Celui qui a compris le déshonneur de la campagne des gardes blancs, celui en qui s'est éveillée la conscience du peuple travailleur, qu'il vienne sans crainte rejoindre nos rangs, il est notre ami et notre frère.

Cela s'adresse non seulement aux simples soldats mais aussi aux officiers. Sur le front de l'Est, plusieurs centaines

d'officiers de l'armée de Koltchak, pénétrés d'un très grand respect pour l'héroïsme, la cohésion et l'organisation de l'Armée rouge, nous ont rejoints. Ils servent maintenant dans nos rangs.



Grigori Kotovsky

Pour aider Petrograd, l'état-major fait monter la brigade du commandant Kotovsky du cœur de l'Ukraine, où elle se bat contre Dénikine. Souvent pieds nus, sans fourrage des jours durant pour leurs chevaux, affamés, ravagés par le typhus, les soldats montent néanmoins vers le nord. Kotovsky se plaint à son supérieur, le général Iona Iakir : « Le typhus arrache chaque jour de nouvelles victimes à notre brigade ; nous avons besoin d'une aide sérieuse et urgente. » Qui n'arrivera pas. Le 25 octobre, Iakir lui annonce l'arrivée d'un renfort de 15 000 hommes et de 6 wagons de foin, complété par un envoi

ultérieur de pain. Iakir attend les infirmiers pour le surlendemain seulement. Un peu plus tard, Kotovsky l'informe que 459 soldats, soit un tiers de l'effectif de sa brigade, ont déserté en route. Le 30 octobre, le chef de la section politique de la deuxième brigade écrit dans un rapport à Moscou : « Le typhus ravage la deuxième brigade [...]. La brigade est complètement privée de vêtements [...]. Les renforts qui nous sont parvenus sont à vomir : des déserteurs avec deux ans de service, des filous, des lâches. » Mais le commissaire politique a quand même des sujets de satisfaction :

On a organisé quelques meetings dans la deuxième brigade, deux spectacles, et, vu le typhus, nous avons organisé chaque jour dans les compagnies, les bataillons, les détachements des conversations politiques qui ont donné de bons résultats. L'auditoire écoutait attentivement, avec une grande curiosité et un grand intérêt.

La brigade continue sa montée sur Petrograd. Mais la situation ne cesse d'empirer. Le 4 novembre, Kotovsky adresse un rapport furieux au chef de la 7^e armée :

Nous avons quitté l'Ukraine en faisant une percée vers le nord réalisée en brisant l'anneau de fer dont les ennemis nous avaient entourés dans des conditions très pénibles, sans équipement, sans munitions. Nous avons transféré les unités épuisées de notre brigade de Jitomir à Kiev, puis de Kiev à Korosten, puis de Korosten à Kiev, puis de Kiev à Roslavl, et enfin de Roslavl sur le front de Petrograd, tout cela en étant au sens strict du terme nus et pieds nus, et tout cela a eu des effets colossaux sur les capacités de combat de notre brigade. Une épidémie généralisée de typhus, la gale, l'eczéma, des maladies dues au froid à la suite du manque de linge et d'uniformes et de bains. Tout cela a mis sur les genoux de 75 à 85 % de notre effectif de vieux combattants qui sont, en chemin, restés dans les infirmeries et les hôpitaux. La plus grande et la meilleure partie des vieux membres du commandement¹ sont eux aussi tombés malades et restés

dans les infirmeries [...]. Tout cela a fortement influencé le psychisme des vieux combattants [...]. Les unités de la brigade n'ont pas de munitions [...]. La formation militaire est faible. Nous n'avons quasiment aucun moyen de déplacement tant de l'artillerie, de la cavalerie que de l'infanterie, suite à la fantastique mortalité de nos merveilleux chevaux par manque de fourrage depuis notre percée vers le nord [...]. La situation cauchemardesque du fourrage continue toujours. Tous nos chevaux sont condamnés à mort dans un bref délai [...]. La section sanitaire est quasiment inexistante [...]. Quant au service vétérinaire, il n'existe pas du tout.

Des centaines d'autres chefs de brigades rouges, d'armées vertes et même, jusqu'à l'arrivée de l'aide des Alliés au début de 1919, de brigades des Blancs pourraient au même moment tracer un tableau identique à celui de Kotovsky. Ces troupes ravagées par le typhus sont mal équipées, mal vêtues, mal nourries. Aussi pillent-elles fréquemment la population locale. Les commandants de l'Armée rouge donnent souvent des ordres très sévères contre le pillage, mais leur répétition même souligne l'impossibilité d'extirper ce fléau. Ces pillages dressent la population contre l'armée qui, dans un profond dénuement, les dépouille. Kotovsky, chef partisan typique, publie encore en septembre 1919 l'ordre suivant : « Tout soldat restant en arrière de son unité sera considéré comme s'en étant détaché volontairement pour se livrer au pillage et sera fusillé sur place. »

Malgré le typhus, la faim et le froid, de temps à autre ces soldats pensent à se distraire. Un soir de septembre 1919, l'escadron de Kotovsky s'arrête dans une bourgade. La brigade culturelle de l'escadron décide de jouer devant les soldats *L'Hyménée*, comédie très drôle de Gogol. Lorsque le soldat qui joue le rôle du fiancé Podkolessine saute, comme il se doit, par la fenêtre, il tombe nez à nez avec un éclaireur du régiment de soldats de Petlioura qui se prépare à attaquer l'escadron. Les acteurs grimés et costumés empoignent leur sabre et se lancent au combat dans leur tenue, au grand étonnement des petliouristes décontenancés qui détalent devant cette troupe de théâtre.

Le 1^{er} novembre 1919, l'état-major ordonne à la brigade de Kotovsky de se joindre à la contre-attaque lancée de Petrograd contre

les troupes de Ioudenitch. Le commandant de l'un de ses régiments proteste en termes vifs, éclairants sur le dénuement de ses hommes :

Je ne suis pas un lâche, mais je ne suis pas non plus un fou. J'ai conduit le combat à Novaia Greblia, j'ai mené au combat des soldats pieds nus sous la fusillade nourrie d'un bataillon de Blancs. Enfoncés dans l'eau glacée jusqu'au cou, nous avons forcé la rivière Zdvij et nous sommes restés plusieurs heures collés au sol sous une pluie de balles. Mais je me refuse à conduire au combat même pour un demi-mètre des soldats en loques par moins 20 °C et dans la neige.

Kotovsky tempête contre ces déclarations, exige l'exécution des ordres du haut commandement et menace de fusiller quiconque les discutera. Apparemment, le commandant râleur sera entendu. Au lieu d'envoyer la brigade de Kotovsky au combat, on installe les soldats pour qu'ils se reposent et soient mis en réserve dans les casernes de Tsarskoïe Selo. Le remède est presque pire que le mal :

Nous avons alors été confrontés à d'autres difficultés, écrit un membre de la brigade. L'épidémie de typhus s'est déchaînée, et des maladies dues au refroidissement ont ravagé la brigade. Les soldats et les commandants vivaient dans des baraquements non chauffés et recevaient des rations de famine : 200 grammes de *soukhari*² et 300 grammes de chou. Ça faisait mal au cœur de voir nos chevaux mourir par manque de fourrage.

Pendant ce temps, l'armée de Ioudenitch, confrontée aux ultimes bataillons ouvriers affamés rassemblés par Trotsky à Petrograd, n'arrive pas à prendre la ville et recule. À peine commence-t-elle à tourner casaque que l'armée de Ioudenitch recule à toute allure, entraînant derrière elle une horde de réfugiés. L'un de ses survivants, Gorn, se rappelle :

La sous-alimentation, le fait de manger toujours la même chose, le début des grands froids ébranlèrent la santé des

soldats. Et puis, derrière l'armée qui reculait se traînaient des hordes de fuyards mal habillés, eux aussi affamés, souvent avec des enfants, installés sur des rosses de village harassées et affamées ou dans des wagons de marchandises non chauffés. Les fuyards mouraient comme des mouches, détériorant encore plus le moral déjà bien bas de l'armée. De plus, notre retraite s'effectuait dans le plus grand désordre.

L'armée de Ioudenitch recule jusqu'aux frontières de l'Estonie, d'où elle était partie à l'assaut deux mois plus tôt. Mais les Estoniens, quoique hostiles aux bolcheviks, se méfient de ces monarchistes russes partisans de la « Russie une et indivisible » dont les pays baltes avaient fait partie pendant deux siècles et leur accueil ne fut pas toujours amical. Gorn se souvient :

Dans plusieurs cas, nos soldats, acculés à la frontière estonienne en reculant, se heurtèrent aux mitrailleuses estoniennes et se trouvèrent ainsi pris littéralement entre deux feux. Impossible de forcer le barrage devant, et les Estoniens ne nous laissaient pas le passage derrière. Cette situation démoralisa nos soldats...

... qui, une fois en Estonie, sont désarmés par les autorités locales.

La fin de Koltchak

Dans l'Extrême-Orient sibérien, l'aventure de Koltchak s'achève sur un fiasco. Le 31 janvier 1920, l'Armée rouge entre à Vladivostok. D'après le Dr Montandon, de la Croix-Rouge, présent sur les lieux, les dernières troupes du général Rozanov, complètement démoralisées, n'opposent à peu près aucune résistance :

Quand les colonnes rouges entrèrent dans la ville, elles ne trouvèrent plus aucune unité compacte devant elles. À peine y eut-il à tirer quelques coups de feu devant la villa de Rozanov, où restaient quelques cosaques. Cependant, si vous

vous étiez promenés avec nous dans les rues de Vladivostok dans les jours où sombrait l'ancien régime, vous les auriez vues remplies d'officiers aux uniformes et aux sabres chatoyants. Nous disons d'officiers et non de soldats [...]. Plutôt que de tenir le fusil en main, l'ancien officier russe préférait s'attabler au son de musiques tsiganes, la pochette de soie glissée dans sa manchette. Nous avons dit comment certains d'entre eux, plusieurs jours déjà avant l'entrée des Rouges, se réfugiaient la nuit à l'état-major japonais. Nous en savons d'autres, qui, insoucians jusqu'au dernier moment au point de célébrer de légitimes et pompeuses noces quand l'ennemi était aux portes, se précipitèrent à l'entrée en ville des bolcheviks pour arracher hâtivement leurs épaulettes de leurs uniformes. C'est qu'ils connaissaient la punition qui, au fort de la lutte entre les deux partis, fut appliquée à ceux qui persistaient à s'affubler de leurs insignes tsaristes : le clouage de l'épaulette dans l'épaule avec de bons et solides clous.

Pendant trois mois coexistent à Vladivostok l'état-major japonais et le pouvoir du Soviet de coalition, formé de bolcheviks, de S-R et de mencheviks, qui condamne à mort Koltchak, fusillé le 7 février 1920. Dans la nuit du 4 au 5 avril, les Japonais tentent de prendre le contrôle de la ville ; leur coup d'État tient deux jours.

Un jeune communiste d'Odessa contre les verts

Le 7 février 1920, le jour même où Koltchak est fusillé à l'est, l'Armée rouge, au sud, entre dans Odessa, où les jeunesses communistes sortent de la clandestinité à laquelle le régime de Dénikine les avait condamnées. Le jeune Baïtalsky, futur opposant de gauche et pensionnaire du Goulag, en fait partie. Il raconte les difficiles combats qu'ont dû mener, dans les campagnes environnantes, les komsomols (jeunes communistes) du bourg d'Ananiev, dans la banlieue d'Odessa :

L'organisation des komsomols d'Ananiev ne comportait pas beaucoup de jeunes ouvriers ; dans ce trou perdu, l'industrie se réduisait à une demi-douzaine de moulins et de barattes. Le chemin de fer passait à quinze kilomètres de là. Tout autour, dans les forêts et les villages, dans tous les recoins et sur toutes les routes, la guerre civile battait son plein. Notre jeune organisation reçut bientôt le baptême du feu. Une insurrection éclata aux abords de la ville. Entre Ananiev et Balta s'étendaient quelques riches villages. Celui de Passitsela, où, disait-on, s'était caché un groupe d'officiers blancs, fut le centre de l'insurrection. Un koulak avait fait venir un détachement de cavalerie des forêts de Balta et les insurgés disposaient même d'un canon de trois pouces.

L'organisation du Parti et des komsomols de la ville fut placée en état d'alerte. On nous distribua des armes. En prenant une carabine, je m'aperçus que je n'étais même pas encore en état de mettre en joue. La garnison de la ville était composée d'une section de soldats rouges. Un petit détachement fut constitué avec les communistes et les komsomols, qui reçut le nom de « compagnie de marche communiste ». Nous partîmes à la rencontre de Passitsela.

Le matin, allongé en ligne dans le champ fraîchement labouré, j'aperçus le commandant de la compagnie, un grand et jeune gars qui marchait d'un pas décidé, un sabre et un revolver dans chaque main, sans se baisser devant les balles et qui répétait : « Les gars, ne gênez pas les cartouches ! »

Quand il s'approcha, je reconnus Vania Nedoloujenko ; avant la révolution, nous avions étudié ensemble dans une école de campagne de deux classes de la petite bourgade de Tchernovoï où je suis né. Plus vieux que moi de trois ou quatre ans, il avait déjà eu le temps d'aller combattre les Allemands sur le front, où il était devenu bolchevique [...].

Un sabre siffle dans l'air et, à la suite de Vania Nedoloujenko, je cours en hurlant "hourra !" contre le village insurgé, contre les fils de koulaks. Nous arrivons à la lisière du village, nous atteignons les premières chaumières et nous galopons dans la large rue centrale. Les femmes se cachent dans les caves, les hommes se dissimulent dans les greniers,

leur carabine à la main, et nous galopons, galopons [...].

Nous fonçons à l'attaque. J'ai comme voisins d'un côté un soldat rouge que je ne connais pas, tout couvert de poils noirâtres, de l'autre un lycéen comme moi. On n'avait pas aligné sur un même rang les gamins comme nous qui n'avions jamais été au feu, on nous avait mélangés avec d'anciens soldats chargés de nous instruire dans le cours du combat.

Non loin de moi, Semion Kogan fut blessé. Semion était mon copain de lycée ; c'était un garçon très calme, le meilleur élève de la classe, avec des lunettes aux montures de fer et aux verres épais. Que faisait ce demi-aveugle dans nos rangs ? Par ailleurs, pouvait-il se permettre de ne pas venir se battre avec nous pour une histoire de lunettes ? Incapable de viser, il pouvait en revanche servir de cible à la place d'un camarade et il remplit honorablement cette fonction.

Un détachement de Verts se joignit aux insurgés et leur fournit de la cavalerie. On donnait alors le nom de "Verts" à toutes sortes de koulaks insurgés pour souligner qu'ils n'étaient ni rouges ni blancs. Nous n'étions qu'une poignée et ne disposions même pas d'une mitrailleuse. Le combat reprit le lendemain : moins de la moitié de notre détachement en sortit vivant. Après le combat, je ne vis pas mon copain Michka Patlis ; on ne retrouva pas son corps parmi les cadavres. Avec une énergie vitale incroyable, alors qu'il avait le crâne quasiment fendu en deux, dégoulinant de sang, il se traîna, perdit conscience, se traîna à nouveau, reprit connaissance, se remit à ramper avec acharnement et parvint à nous rejoindre le lendemain matin. Nos infirmières, des komsomols aussi jeunes que nous, lui bandèrent la tête en pleurant toutes les larmes de leur corps [...].

Je suis revenu à Ananiev plein de ferveur communiste. Je sillonnais les villages en qualité d'instructeur du comité de district, à cheval ou à pied, le plus souvent à pied d'ailleurs. On nous y envoyait par groupes de deux. Chaussés de bottines déchirées, que d'ordinaire nous enlevions pour marcher plus facilement, la carabine sur l'épaule, nous

allions de village en village, un mandat du comité de district en poche [...]. À Saransk et dans les cantons voisins près de Balta, les restes de bandes vertes s'étaient dissimulés après la liquidation de l'insurrection. Aller dans le volost [canton] de Saransk pour les réquisitions, pendant un certain temps, cela signifiait aller à une mort presque inévitable. Mais jamais un komsomol ne refusa cette mission [...].

Les corps de nos camarades, morts dans la forêt de Saransk, gisaient, recouverts jusqu'aux épaules d'une vieille bâche. Leurs visages gonflés étaient bleuis. Avant de les tuer, les Verts leur avaient ouvert le ventre et l'avaient empli de grains : c'est avec cette férocité qu'ils se vengeaient [...].

Le district de Balta ne fut nettoyé des restes des groupes de bandits qui infestaient ses forêts qu'à la fin de 1921. Mais nous avons gardé encore quelque temps l'habitude de porter une carabine avec nous. Puis nous avons abandonné la carabine pour le revolver, puis nous avons laissé de côté le revolver, mais la poudre dont nous chargions nos armes ne s'est jamais dissipée.

Les combats à la baïonnette ou au sabre sont marqués par un acharnement et une sauvagerie dont témoigne Kotovsky. Un soir, son unité s'accroche avec une unité de Blancs plus nombreux. Le lendemain, l'aube révèle aux survivants le tableau du corps à corps à la baïonnette :

Les cadavres gisaient en tas, parfois par groupes de quatre ou six. Deux soldats qui s'étaient empoignés dans une ultime étreinte mortelle avaient été embrochés, avant de s'être tué l'un l'autre, par leurs adversaires, eux-mêmes embrochés par des ennemis. Ils s'entassaient les uns sur les autres [...]. Des soldats s'étaient entre eux déchiqueté la glotte, dévoré le nez, arraché les oreilles.

La Crimée des Wrangel

En mars 1920, Wrangel remplace Dénikine à la tête des forces armées du sud de la Russie. Il se replie en Crimée, séparée du continent par le détroit de Perekop, aux défenses naturelles faciles à renforcer ; mais les maigres ressources du pays ne peuvent pas permettre de nourrir et la population locale et les forces armées. Non content de demander l'assistance des Alliés, qui lui est accordée par les Français mais refusée par les Anglais, persuadés que l'effondrement de Koltchak et de Dénikine marque la fin de l'aventure blanche, il prend une mesure radicale : il décrète trois jours de jeûne par semaine !

En Crimée agit un groupe de Verts organisé, d'après Wrangel, par les Rouges :

Le 5 août 1920, un petit groupe de douze hommes commandés par le matelot Mokroussov débarque près de la bourgade de Kapsokh, après avoir coulé son canot à moteur. Ce détachement était équipé de mitrailleuses, de cartouches, de grenades à main et disposait d'une grosse somme d'argent, environ 500 millions de roubles tsaristes dont le cours à cette époque était soixante-dix fois supérieur à celui de la monnaie émise par le haut commandement – et 200 000 livres turques. Ayant réussi, grâce à des complices, à s'infiltrer dans les forêts, Mokroussov s'attribue le titre sonore de « commandant de l'armée insurrectionnelle de Crimée », et tente d'attirer racailles et fripouilles dans son détachement. Fin août, il a rassemblé autour de 300 hommes, répartis en trois régiments

Dont l'un, selon Wrangel, pille à tout va pour son propre compte.

Il attribue à ces « Verts » diverses actions en six semaines : l'attaque d'un convoi d'artillerie, le pillage d'une exploitation forestière avec un butin de un million de roubles, un raid sur des mines conclu par le vol de la caisse, l'incendie de la poudrière et la destruction de l'installation minière, et enfin l'attaque de deux villages...

1. C'est-à-dire les officiers et sous-officiers entre trente et quarante ans, NDA.

2. Sorte de pain grillé, NDA.

De Varsovie à Douchanbe

La Pologne de Pilsudski attaque

Le 25 avril 1920, au lendemain d'un accord avec Simon Petlioura, le chef polonais Pilsudski envahit l'Ukraine. Le gouvernement français lui a fourni 3 000 mitrailleuses, 1 500 canons et 150 avions. Il vole d'abord de victoire en victoire, s'enfonce au cœur de l'Ukraine, prend Jitomir et Berditchev le 25, Moghilev le 28, Kiev le 6 mai : toute la moitié occidentale de l'Ukraine est entre ses mains. Mais la haine du *pan* (seigneur) polonais est vive chez les paysans de la région et l'invasion se heurte à une résistance croissante ; l'Armée rouge s'appuie sur elle pour lancer à la fin de mai sa contre-offensive sous le commandement de Toukhatchevsky, qui lance un ordre du jour enflammé :

Combattants de la révolution ouvrière ! Tournez vos regards vers l'Occident. C'est en Occident que se décident les destins de la révolution mondiale. Le chemin de l'incendie mondial passe par le cadavre de la Pologne. Nous apporterons le bonheur et la paix à l'humanité travailleuse à la pointe de nos baïonnettes ! En avant vers l'Occident ! Vers Vilnius, vers Minsk, vers Varsovie !

Les derniers débris des chemins de fer soviétiques réussissent lentement à amener des renforts dans des trains souillés d'excréments et de sanies. Le front sud-ouest est divisé en deux : une aile droite, qui contient mollement Wrangel en Crimée, et une aile gauche dirigée par

le général Iegorov et par Staline, qui combat l'aile droite de l'armée polonaise bousculée par la contre-offensive de l'Armée rouge.

Le Bureau politique veut appliquer la recette sibérienne à la Pologne : le 19 juin, il forme à l'image du bureau sibérien du Comité central hier chargé de l'agitation et de la propagande sur les arrières de Koltchak un bureau polonais du Comité central présidé par Dzerjinski. Bien que celui-ci fût d'origine polonaise, le choix du président de la Tcheka, depuis toujours publiquement hostile à l'indépendance de la Pologne, n'était guère heureux. Le 30, ce bureau polonais forme à son tour un comité révolutionnaire provisoire, présidé par le bolchevik polonais Markhlevsky, qui met péniblement sur pied une milice ouvrière et paysanne polonaise avec l'aide des communistes polonais. Mais, lors de l'entrée de l'Armée rouge, cette milice se retourne contre elle. Un bolchevik constatera, désappointé : « Nous n'avons nulle part rencontré de soutien effectif et actif du prolétariat polonais. »

Au début de juillet, l'Armée rouge arrive aux abords de la ligne Curzon, c'est-à-dire de la frontière russo-polonaise proposée par le diplomate anglais Curzon, en gros la frontière actuelle. Faut-il continuer et envahir la Pologne ? Trotsky et Radek sont contre ; Staline, d'accord avec eux, dénonce « la forfanterie et la complaisance dangereuse de certains camarades [qui] réclament en braillant une marche sur Varsovie », puis se rallie à Lénine, qui demande « une accélération furieuse de l'offensive contre la Pologne » et veut « sonder l'Europe avec la baïonnette de l'Armée rouge » ; il croit que l'avance de l'Armée rouge en Pologne va y susciter un soulèvement des ouvriers et des paysans, et par contagion embraser l'Allemagne.

L'armée de Toukhatchevsky vole vers Varsovie. Staline et Iegorov avancent lentement vers Lvov, au sud de la Pologne. Au même moment, Wrangel sort de sa retraite de Crimée et envahit la Tauride, au nord de la presqu'île.

Le Bureau politique, inquiet, décide alors d'unifier la conduite de la guerre en Pologne en un front ouest dirigé par Toukhatchevsky et de constituer un front de Crimée contre Wrangel qui, écrit Lénine, « représente un danger réellement énorme vu les soulèvements qui éclatent, en particulier au Kouban, puis en Sibérie ». Staline et Iegorov, qui commande l'armée en marche vers Lvov, au sud de la Pologne, reçoivent l'ordre d'envoyer d'urgence en renfort à Toukhatchevsky la première division de cavalerie et la 12^e armée, ce qui interdirait à

Staline de prendre Lvov. Ce dernier refuse donc de signer l'ordre de transfert des troupes réclamé par Toukhatchevsky, dont l'armée s'étale sur une étendue de front inquiétante.

Se produit alors le « miracle (polonais) de la Vistule » : la contre-offensive de Pilsudski bouscule l'Armée rouge et la repousse de près de quatre cents kilomètres ! Les ouvriers et paysans polonais, loin d'accueillir l'Armée rouge comme une libératrice, y voient une armée russe et se dressent contre elle ; l'attitude de Staline a transformé la défaite de Varsovie en déroute, entraîné la capture de 40 000 soldats et contraint Moscou à signer un armistice qui sera suivi, le 20 octobre 1921, de la paix dite « de Riga » – la capitale de la Lettonie, où se sont déroulés les pourparlers. La Pologne reçoit l'Ukraine occidentale (ou Ruthénie) et la Biélorussie occidentale, que Staline récupérera vingt ans plus tard par le protocole secret du pacte Ribbentrop-Molotov.

Wrangel se réjouit de la guerre avec la Pologne qui détourne l'Armée rouge de la Crimée. Il note avec satisfaction :

À la fin d'août, les restes des armées bolcheviques fuyaient en hâte vers l'est, pourchassés par les armées polonaises. Sur le flanc droit des Polonais, des troupes ukrainiennes fondaient sur l'Ukraine. En Ukraine occidentale éclataient partout des insurrections. Les détachements de Makhno, Grichine, Omelianovitch-Pavlenko et d'autres harcelaient sans cesse les troupes rouges en attaquant leurs transports, leurs convois et les trains. Nous réussîmes à prendre contact avec les partisans ukrainiens, et à leur fournir des armes, des cartouches et de l'argent.

Wrangel craint que Varsovie et Moscou ne signent un armistice qui libérerait l'Armée rouge engagée à l'ouest et lui serait, dit-il, « fatal » :

Je pris toutes les mesures pour convaincre les gouvernements français et polonais de la nécessité que les Polonais continuent la lutte, ou au moins pour qu'ils fassent traîner en longueur les pourparlers de paix engagés ; je pourrais ainsi utiliser le maintien d'une partie des armées rouges sur le front polonais, compléter et équiper mes armées en prélevant

une partie du butin énorme confisqué par les Polonais, et en utilisant comme unités combattantes des régiments bolcheviques passés du côté des Polonais et internés en Allemagne, ainsi que le matériel saisi par les vainqueurs. Je proposai de constituer en Pologne même une troisième armée russe avec les restes du détachement du général Bredov, des détachements de Boulak-Balakhovitch et du colonel Permykine restés en Pologne, et de la population russe des territoires à nouveau occupés par les Polonais. Je proposai d'unir le commandement des armées polonaises et russes sous la direction d'un général français, flanqué de représentants de nos armées et des armées polonaises [...].

Le chef de la mission militaire polonaise m'informa que le gouvernement polonais avait donné son accord à la formation d'une armée russe de 80 000 hommes à l'intérieur des frontières polonaises.

Depuis l'époque des troubles (1598-1613) au cours de laquelle les troupes polonaises tentèrent d'imposer comme tsar l'imposteur dit « faux Dimitri », depuis les trois partages de la Pologne entre la Russie, l'Autriche et la Prusse effectués à la fin du XVIII^e siècle et inspirés par Catherine II, et depuis l'écrasement sauvage des deux insurrections polonaises de 1832 et de 1863, une haine nationale vivace dressait Russes et Polonais les uns contre les autres. Cette haine a servi de ressort au gouvernement de Pilsudski contre l'Armée rouge. Wrangel efface les préjugés nationaux de sa caste au nom de ses intérêts sociaux. Mais, dit-il, « la liaison avec les Polonais était extrêmement difficile. Il nous fallut conclure les négociations avec eux exclusivement à travers les Français. Nos tentatives d'établir une liaison radio avec Varsovie échouèrent ». Le 26 septembre, Moscou et Varsovie signent un armistice. Moscou peut envoyer contre Wrangel une partie des troupes engagées hier dans la guerre de Pologne.

Les Rouges à Boukhara

À l'autre bout de l'Empire russe, le 3 septembre 1920, les

communistes ouzbeks, aidés par l'Armée rouge, renversent l'émir de Boukhara, Alim-Khan. Ce dernier s'enfuit et organise la résistance dans les tribus installées dans la steppe avoisinante. Ainsi commence le mouvement dit des « *basmatchi* ». Le Turkestan de l'époque, pays de clans, n'est pas encore sorti du Moyen Âge, sur aucun plan, qu'il soit matériel, social, politique ou intellectuel. Les *basmatchi* s'arment avec des arquebuses, des fusils à pierre, voire à mèche. Seuls les riches nobles ont des fusils modernes. L'émir déchu envoie une supplique au roi d'Angleterre, George V : « J'espère qu'en cette heure difficile Votre Grandeur aura la bonté et la bienveillance de me fournir un soutien amical en m'envoyant 100 000 livres sterling comme dette d'État, 20 000 fusils, 30 canons avec leurs obus et 10 avions avec l'équipement adéquat ». Le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté, déjà sceptique sur les chances des Blancs de Russie d'Europe, ne prit même pas la peine de répondre à l'émir, qui dut se contenter pour la masse de ses troupes de ses arquebuses et de ses fusils à pierre ou à mèche. Dès lors, ses chances de succès étaient minces.

L'Armée rouge, qui reculait à l'ouest sous la contre-offensive polonaise, avait d'autres soucis que le Turkestan. Trotsky le déclare ouvertement à la IX^e Conférence du Parti, qui se tient en septembre 1920, à huis clos :

Le front du Turkestan a été sorti de l'état de défense et de demi-tranquillité par les événements de Boukhara. Je dois dire ici nettement que cette décision a été prise contre la volonté du commandement militaire central. Nous ne nous apprêtons pas à soviétiser Boukhara, car à cette époque nous étions occupés par l'offensive sur Varsovie et Boukhara, comme vous le savez, est un peu à l'écart, et nous n'avons aucune raison de laisser détourner notre attention vers Boukhara. Mais notre situation internationale est telle que chaque bout de territoire joint à nous devient un lieu de concentration de la contre-révolution. C'est ce qu'était devenue Boukhara, où s'était concentrée la contre-révolution russe, musulmane, islamiste et wrangélienne, dont la politique devenait agressive. Le camarade Frounze, qui commandait le front du Turkestan, insistait sur la nécessité de liquider sans tarder ce danger militaire. Mais nous le lui

avons refusé pour les raisons que je viens de vous exposer : comme nous étions pris par l'offensive contre l'Entente¹, nous n'avions pas le droit de retirer le moindre soldat, nous n'avions pas le droit de prendre la moindre cartouche pour d'autres entreprises. Mais Boukhara s'agitait beaucoup trop et maintenant, contre notre volonté, nous avons une Boukhara soviétique. C'était nécessaire pour nous et aussi pour l'émir de Boukhara qui, peu avant nous, avait envoyé un cadeau

L'émir ne put longtemps organiser la résistance. Au début de novembre, le comité militaire révolutionnaire du Turkestan crée fin décembre 1919 un détachement expéditionnaire de 1 000 soldats qui, au fil des semaines, atteindra 4 000 hommes, flanqué d'un peloton de cavalerie de 70 sabres, pour liquider l'armée de l'émir et « libérer » la région orientale de Boukhara. Un survivant a raconté sa marche triomphale :

Le peloton de cavalerie de Pervoukhine s'approcha à un kilomètre du village de Sarai. Il reçut l'ordre de l'attaquer par l'ouest sans donner la possibilité aux *basmatchi*, dirigés alors par l'officier Nouroulo, de se ruer dans le défilé. Le peloton de Pervoukhine attaqua le village de front. À environ deux cent cinquante mètres du village, le premier poste de garde fut mitraillé du côté est du village. Le peloton se déploya et se lança au galop, jusqu'à la mosquée où étaient installés plus de cent *basmatchi*. Le peloton encercla les *basmatchi* de trois côtés et la majorité d'entre eux furent liquidés. Leur seule issue était de sauter dans un grand ravin qui flanquait la mosquée. Une partie des *basmatchi* abandonnèrent leurs chevaux, sautèrent dans le ravin et s'enfuirent à pied. Le peloton les aperçut et les tira à bout portant. Nouroulo avait perdu cinquante-six hommes tués, les autres étaient blessés et beaucoup de *basmatchi* furent faits prisonniers.

Le 16 février, le détachement occupe Denaou, le 21, Douchanbe, la future capitale du Tadjikistan, d'où l'émir s'enfuit pour se réfugier dans le bourg de Kouliab ; le 23 février, les Rouges prennent Faizabad et le

15 mars Kouliab, abandonnée dix jours plus tôt par l'émir, qui se réfugie avec sa suite en Afghanistan. Il sera suivi par près de 200 000 habitants du sud de la région, soit le quart de la population locale.

1. La France et l'Angleterre, NDA.

L'avant-dernier acte

La déroute de Wrangel

Le 15 octobre 1920, la Cavalerie rouge, la 1^{re} division de cavalerie de Boudionny, et la 2^e division de cavalerie de Mironov se lancent à l'assaut des positions de l'armée de Wrangel en Tauride du Nord, la bousculent et la repoussent jusqu'à l'isthme de Perekop, qui sépare la Crimée du continent. La Crimée est le lieu du dernier affrontement militaire entre Rouges et Blancs. La bataille qui s'y est livrée a donné lieu à des récits contradictoires et à des légendes, dont celle plusieurs fois répétée (depuis son invention en 1923 par un certain Melgounov) selon laquelle après la déroute de Wrangel Trotsky avait fait exécuter, outre 500 dockers (!), 50 000 soldats et officiers de cette armée dont la très grande majorité avait pourtant pu s'embarquer ! Chaque camp affirme enfin que l'autre disposait d'une supériorité matérielle écrasante. La vérité est sans doute plus proche du récit des Blancs que de celui du bolchevik Goussev, qui invente une imaginaire supériorité en matériel des Blancs pourtant selon lui « anéantis en deux semaines » :

Le plus remarquable dans toute cette opération c'est qu'elle a été montée de Kharkov sans le concours des spécialistes militaires. Le camarade Frounze, qui a mené cette opération, n'est pas un spécialiste militaire, mais un simple communiste. Et ainsi, bien que l'état-major n'ait pas compté le moindre spécialiste militaire, cette opération a été menée dans le meilleur style militaire.

En bref, les connaissances et la formation militaires sont inutiles ; la conviction politique suffit et compense l'infériorité matérielle elle-même. Goussev défend cette thèse par un récit héroïque. Il est normalement devenu un fidèle de Staline, qui haïssait toutes les formes de compétences dites « bourgeoises ».

Tout se joue au cours de combats violents entre le 7 et le 9 novembre 1920.

Devant nous se tenait l'armée de Wrangel, la meilleure armée blanche de toute la guerre civile, que venaient rejoindre les éléments de l'Armée blanche qui avaient combattu sur le front oriental, dans les rangs de Ioudenitch et en Pologne [...]. Wrangel avait construit de puissantes fortifications dans le détroit de Perekop, dans l'isthme de Salkovsky et la presqu'île de Tchougarsky. Ils avaient des tanks formidables et beaucoup d'avions. Leurs fortifications étaient équipées d'un puissant armement lourd. Nous n'avions rien à y opposer. Nous avons enlevé les fortifications de Perekop les mains nues. Notre artillerie lourde n'eut pas le temps d'arriver ; l'aviation était restée sur nos arrières ; nous n'avions pas de chars d'assaut. Face aux canons de 10 et de 8 de Wrangel, nos canons de 3 n'étaient que de misérables jouets [...].

La 51^e division, privée d'artillerie lourde, se fraie un passage à travers un épais réseau de barbelés et, au dernier moment, doit se retrancher à quarante pas des fortifications de Perekop, incapable de lancer l'assaut contre des centaines de mitrailleuses concentrées là. Mais Frounze, commandant du front sud, décide de ne pas attendre l'arrivée le lendemain matin des divisions Markov, Drozdov et Kornilov de l'armée Wrangel, et déclenche aussitôt l'offensive. L'assaut s'achève par la prise du rempart turc, la principale position de l'isthme de Perekop. Les 52^e et 15^e divisions prennent à revers les troupes de Wrangel, qui occupaient Perekop. Ne reste plus à prendre que les positions de Touchouinsk.

Les officiers de Wrangel donnent une autre vision de la bataille.

Wrangel décrit la bataille décisive (en indiquant les dates selon le vieux calendrier julien) :

Dans la nuit du 21 octobre¹, les Rouges se ruèrent sur Salkovo, rompirent le front tenu par la division de Drozdov et sur ses talons se précipitèrent sur la presqu'île de Tchongarmais ; ils furent repoussés par une contre-attaque et la situation fut rétablie. Le 2^e corps d'armée occupa le détroit de Perekop.

La bataille décisive en Tauride du Nord était terminée.

L'adversaire avait occupé tout le territoire que nous avions conquis au cours de l'été. Il avait mis la main sur un important butin militaire : 5 trains blindés, 18 canons, près de 100 wagons chargés d'obus, 10 millions de cartouches, 25 locomotives, des convois chargés de ravitaillement et de matériel d'intendance, et environ deux millions de *poud*² de blé à Melitopol et Guenitchesk. Nos troupes avaient subi des pertes effroyables en tués, blessés et gelés. Elles avaient laissé derrière elles un grand nombre de prisonniers et de traînards, essentiellement d'anciens soldats de l'Armée rouge renvoyés au combat dans nos régiments. Il y eut aussi des cas massifs de reddition. Ainsi, un des bataillons de la division de Drozdov se rendit en totalité. Cependant, notre armée restait intacte et nos troupes avaient quant à elles saisi 15 canons, environ 2 000 prisonniers, de nombreuses armes et mitrailleuses. Mais si l'armée restait intacte, son esprit combatif n'était plus le même.

Wrangel demande alors au général Chatilov de mettre au point un plan d'évacuation maritime d'une partie de l'armée. Chatilov prévoit un plan pour évacuer 60 000 officiers et soldats. Wrangel demande qu'il soit élevé à 75 000 (sur une armée de 150 000 hommes).

Le capitaine Victor Larionov, qui appartient à un détachement d'artillerie à cheval du général Koutieпов, décrit la retraite de Tauride du Nord vers la Crimée :

À ma rencontre s'avançaient des centaines d'hommes en

tenue de soldat, sans armes, par groupes ou individuellement. C'étaient manifestement des soldats de nos troupes de réserve qui allaient se rendre aux Rouges. Ils ne répondaient pas à nos questions [...]. L'esprit de l'Armée blanche était miné par les combats pénibles et incessants, et notre retraite sur nos positions de départ, au-delà du mur de Perekop et de Sivach. Le bruit courait de plus en plus qu'on allait nous embarquer et cela sapait définitivement notre esprit combatif. Même le général Tourkoul, qui commandait la division de Drozdov, ne put tenir sur la partie occidentale de Sivach, près de Perekop.

Les divisions rouges, spécialement préparées pour l'assaut de Perekop (la 51^e division Lénine, les 15^e et 52^e, qui avaient en réserve la division lettonne et un groupe de cavalerie), se lancèrent à l'assaut du mur de Perekop après une longue préparation d'artillerie. Cependant, notre artillerie repoussa toutes les attaques sur le mur. Au cours de cet assaut, les Rouges subirent de lourdes pertes, et le commandant en chef Frounze regroupa toutes ses forces et lança la masse de son infanterie dans un mouvement tournant par un gué du détroit de Sivach, alors de bas étiage, sur le promontoire Tatare et la métairie de Karandjaï. Le promontoire Tatare était tenu par des gens du Kouban, de vieux soldats du détachement du général Fostikov récemment rapatriés de Géorgie, et quasiment dénués d'artillerie et de mitrailleuses.

Dans la nuit du 3 novembre, les troupes rouges attaquèrent le promontoire Tatare, refoulèrent les gars du Kouban et s'avancèrent le long de Sivach, derrière le mur de Perekop. Le général Koutieпов ordonna au général Tourkoul de rassembler les soldats de Drozdov dans la partie orientale du mur de Perekop et d'engager une contre-attaque le long de Sivach, vers le promontoire Tatare, sur lequel Frounze lança toutes ses réserves.

Les soldats de Drozdov, épuisés, affamés, gelés, ont contenu les Rouges trois jours durant devant Karandjaï, puis commencèrent à plier. La division de Markov n'eut pas le temps d'arriver sur le champ de bataille. Le corps de cavalerie de Barbovitch ne put se déployer sur cette étroite

bande de front, tomba sous le feu des mitrailleuses de l'ennemi et subit de lourdes pertes. Le général Wrangel avait encore en réserve une division de cavalerie cosaque et un détachement d'élèves officiers, mais il ne voulait pas engager ces ultimes réserves, nécessaires pour couvrir la retraite. La foi en la victoire s'était évanouie. Tous ceux qui le pouvaient reculaient vers le sud.

L'officier Smolensky note avec amertume :

Avec le repli en Crimée commença l'agonie de l'armée russe. Les régiments qui avaient perdu leurs bases, les troupes chargées de l'intendance, sans nourriture ni cantonnement, restaient concentrées dans le district au nord de Jankoi, district sans le moindre grand village, seulement habité par quelques colonies allemandes et quelques métairies allemandes ou tatares isolées.

Vu l'absence de cantonnement, nos conditions d'installation furent cauchemardesques. Officiers et soldats passèrent plusieurs nuits de suite à la belle étoile, serrés près de feux de camp.

Tous savaient parfaitement qu'il y avait d'énormes stocks d'équipements chauds, de linge, de pelisses, de chapkas, de bottes. Mais cela restait stocké dans les entrepôts alors que beaucoup d'unités marchaient sans manteaux ni tuniques, et les soldats, pour se tenir au chaud, se fourraient dans des sacs remplis de paille ; ils perdaient ainsi l'apparence de guerriers et avaient l'air de loqueteux.

Le général Chatilov, chargé de l'évacuation, ajoute dans ses *Souvenirs* :

Le général Wrangel et moi connaissions parfaitement les caractéristiques de notre armée, irremplaçable lors de l'offensive, mais qui ne savait pas résister en cas de repli ni se défendre derrière une ligne de fils de fer barbelés. Déjà à Tsaritsyne, très souvent, nos troupes, qui occupaient des

positions admirablement fortifiées, derrière des rangées de barbelés, les abandonnaient quasiment sans résister [...].

Les fortifications de Perekop eurent une immense signification morale aussi longtemps que nous combattîmes devant elles, mais, une fois installés sur ces positions, nous ne pûmes les défendre longtemps malgré une abondante artillerie installée en temps, entourée de tranchées, de fils de fer barbelés et d'abris.

Le 28 octobre³, l'évacuation fut déclarée. Conformément aux instructions, les armées commencèrent leur repli vers les lieux d'embarquement dans la nuit du 29 au 30 octobre. Dans la majorité des cas, les unités effectuèrent ce repli sans pression des rouges [...]. Au moment où le général Wrangel devait s'installer sur sa vedette, le colonel Novikov, commandant du régiment Smolensky de la 6^e division d'infanterie, qui revenait tout juste du front, lui demanda l'autorisation de rester en Crimée avec un groupe de ses officiers et soldats pour continuer la lutte de partisans contre les bolcheviks. Le commandant en chef lui exprima sa gratitude et le promut aussitôt général.

Par la suite, après de nombreuses épreuves difficiles, Novikov réussit à passer en Pologne où il continua à agir en faveur de notre cause, comme chef d'unités internées dans les camps de concentration polonais.

L'état-major de Wrangel réussit ainsi à évacuer environ 145 000 hommes sur une armée d'un peu plus de 150 000. Les 50 000 officiers de l'armée de Wrangel que plusieurs « historiens » font fusiller par Trotsky et Bela Kun sortent ainsi d'une imagination fertile, mais incompatible avec l'arithmétique. Les évacués sont installés avec l'aide de la marine française, américaine et anglaise dans des camps près de Constantinople et Gallipoli, en Turquie, et à Lemnos. La plupart émigrent peu à peu en Europe, mais, dans les camps, des officiers et des cosaques prêts à continuer jusqu'à la victoire la lutte contre la Russie soviétique forment un « mouvement des intransigeants » qui clame :

Nous croyons proche le jour lumineux et radieux où nous allons revêtir l'uniforme national, bondir sur nos chevaux et

franchir la frontière pour nous jeter dans la bataille « Pour notre foi, pour notre tsar, pour notre patrie ».

Malgré quelques rares tentatives d'infiltration, ce jour ne viendra jamais.

La fin de Makhno

La défaite de Wrangel en novembre 1920 semble marquer la fin de la guerre civile. Moscou ne veut alors pas laisser, au cœur de l'Ukraine, se reconstruire une armée insurrectionnelle de partisans de près de 20 000 hommes, au comportement imprévisible. Frounze, qui vient de diriger les opérations victorieuses contre Wrangel, constatant que les opérations militaires s'achèvent, ordonne à Makhno de dissoudre son armée ou d'en intégrer les détachements comme unités régulières de l'Armée rouge, soumises à son commandement. Le 26 novembre, Makhno refuse. Le 4 janvier 1921, Frounze ordonne à l'Armée rouge de s'emparer de Makhno et de liquider son armée. Ce sera le début d'une traque de neuf mois aux multiples rebonds et épisodes, qui s'achèvera le 28 août 1921 lorsque, avec une poignée de survivants de son armée détruite, Makhno franchira le Dniestr et se réfugiera en Roumanie.

L'un des épisodes de cette traque aurait pu être fatal à Mikhaïl Frounze, qui succédera à Trotsky au commissariat à la Guerre en janvier 1925. Membre du premier soviet de l'histoire, formé à Ivanovo-Voznessensk en mai 1905, militant devenu militaire par force, c'est lui qui entreprend de liquider les débris des troupes de Makhno. Il est flanqué de Robert Eideman, futur maréchal, que Staline fera fusiller en juin 1937 comme membre d'un mythique complot des chefs militaires soviétiques. Alertés par Eideman de la présence d'un détachement de Makhno, commandé par ce dernier, près du village de Rechetilovka, Frounze et son adjoint Koutiakov s'y rendent avec un enseigne et un adjudant. À peine arrivés, ils entendent une fusillade ; un groupe de makhnovistes a entouré la voiture d'Eideman, qui a réussi à s'échapper. Ils arrivent au galop sur la place de l'église, d'où débouche soudain une colonne conduite par trois hommes vêtus d'une longue cape de feutre noir, l'un tête nue, aux longs cheveux noirs, les deux autres, la tête

couverte d'une toque de fourrure. Au-dessus d'eux flotte un grand drapeau noir. La colonne de 200 hommes environ est suivie de *tatchanka* surmontées de mitrailleuses et emplies d'objets divers. Les quatre hommes s'arrêtent à trente mètres de la colonne qui, surprise, s'immobilise. Les deux groupes se regardent un instant. Puis l'homme de tête, Makhno, sort sa carabine de son étui et fait feu. Frounze s'élance au galop.

J'éperonnai alors mon cheval, raconte Koutiakov, et m'élançai sur la route de Rechetilovka, mais les makhnovistes me coupaient le chemin. Une cinquantaine d'hommes se lancent à ma poursuite, sabre au clair et tirant dans tous les sens. Notre adjudant, sans doute distrait, ne tenait pas son cheval prêt. Les makhnovistes l'entourent aussitôt et le sabrent. Frounze et moi nous lui devons la vie, car de son corps il barra le chemin aux premiers makhnovistes, ce qui nous donna une vingtaine de mètres d'avance.

Frounze d'un côté, Koutiakov et l'ordonnance de l'autre galopent, le premier vers Poltava, les deux autres vers Rechetilovka sur deux routes parallèles pendant plus de cinq kilomètres avant de diverger. « Une trentaine de cavaliers me poursuivaient de huit à quinze mètres derrière moi. J'entendais le sifflement de leurs sabres et distinguais le visage brun, méchant, au nez retroussé de leur commandant. »

Koutiakov se retourne et l'abat d'un coup de revolver, les autres makhnovistes butent sur son cadavre et sur son cheval. Koutiakov galope parallèlement à Frounze :

Le tableau était vraiment beau. Sur le fond du ciel bleu le pur-sang roux de Frounze paraissait noir, s'étirait comme une corde et semblait voler, poursuivi par une cinquantaine d'hommes montés sur de bons chevaux, sabre au clair étincelant sous le soleil, leurs capes noires et leurs *bachlyk* [sorte de capuchon] multicolores flottant au vent. Frounze, prenant de l'avance, tirait sur ses poursuivants avec son mauser.

Frounze saute de cheval et tire sur les cinq poursuivants de tête, qui répondent par un tir nourri à la carabine, remonte à cheval et détaille. Quelques minutes plus tard, les deux hommes se retrouvent. Les makhnovistes abandonnent bientôt leur poursuite. Frounze s'en tire avec une blessure légère au côté, ainsi que son cheval, touché au flanc.

Le cheval noir ou les verts de Savinkov

Pendant que Wrangel proclamait un gouvernement de la Russie du Sud dans son pré carré de Crimée, le comploteur permanent Boris Savinkov essayait de trouver soutien et financement à l'étranger. Chassé de Pologne par Pilsudski, décidé à se passer de ses services au lendemain de l'armistice signé avec Moscou, il tente une opération de récupération des Verts au moment où les insurrections paysannes se multiplient contre le gouvernement bolchevique. Il essaie de se présenter en Occident comme l'inspirateur ou le coordinateur des armées vertes dont la plupart des chefs, sans parler de leurs membres, n'ont aucun contact avec lui et sans doute jamais entendu parler de lui. Il organise lui-même un détachement, qu'il baptise « vert ».

Savinkov affirmera avoir exposé à Londres au plénipotentiaire soviétique Léonide Krassine un plan mirifique d'union nationale :

Je dis qu'il me semblait que le plus raisonnable serait actuellement que l'aile droite des communistes, prête à reconnaître la propriété privée, les élections libres au sein des soviets et la suppression de la Tcheka, s'accorde avec les Verts sur ce programme et qu'en mettant leurs forces en commun, ils liquident Trotsky, Dzerjinski et compagnie. J'ajoutai que, si un tel accord n'intervenait pas, les Verts, c'est-à-dire les paysans soulevés, liquideraient tous les communistes, sans faire de distinction entre ceux de droite et ceux de gauche.

Les plans de Savinkov exigent de l'argent. Son représentant à Varsovie, Dima Filosofov, insiste :

Je répète pour la énième fois que tout dépend de l'argent [...]. Des émeutes peuvent éclater à tout moment et, s'il ne nous est pas possible de les soutenir, il est probable qu'elles seront réprimées. Même Boris Savinkov ne sera pas à même d'aller là-bas faute d'une aide financière suffisante. En d'autres termes, de l'argent, de l'argent, de l'argent !

Et il ajoute :

Je puis vous affirmer que, si le comité central⁴ émet des ordres de marche généraux, nous pouvons alors compter sur vingt-huit districts, y compris Petrograd, Smolensk et Gomel. D'autre part, les Ukrainiens se sont ralliés à nous et ont accepté d'agir en coordination avec nous. Nous avons des contacts avec environ vingt autres gouvernements dans des districts éloignés.

Ce n'est là que bluff destiné à soutirer de l'argent aux gouvernements occidentaux ; l'envoyé de Savinkov invente une influence imaginaire de ce dernier dans les insurrections paysannes vertes qui se multiplient à la fin de l'hiver 1920-1921. Mais Savinkov n'y est pour rien. Afin d'obtenir de l'argent, il sollicite Mussolini qui le reçoit, lui fait un grand discours mais ne lui donne pas une lire. Savinkov repart en Russie animer une petite bande antibolchevique qu'il qualifie de « verte » et qui ravage quelques kilomètres carrés du nord de la Biélorussie.

Dans *Le Cheval noir*, il raconte l'arrivée de son petit détachement dans une bourgade de la région, le 3 novembre 1920 :

Les Juifs se sont enfuis dans les bois avec leurs vieux, leurs femmes, leurs enfants, leurs vaches, leur barda. À leurs yeux, nous ne sommes pas des libérateurs, mais des assassins et des pillards. Si j'étais à leur place, je me serais enfui, moi aussi.

Dans sa troupe, pourtant, « les pogroms, les pillages et le viol sont rigoureusement interdits. Sous peine de mort. Mais je sais qu'hier les

hommes du deuxième escadron jouaient aux cartes pour des montres et des bagues ; que le capitaine Jgoune a pillé une boutique juive ; que les uhlans ont des dollars américains ; qu'on a trouvé dans la forêt le cadavre mutilé d'une femme. Fusiller les coupables ? J'en ai déjà fait fusiller deux. Mais on ne peut quand même pas fusiller la moitié du régiment ».

Le 15 novembre, son détachement arrive dans un autre bourg :

J'ai donné l'ordre de rassembler les habitants. Une cinquantaine de paysans sont réunis près de l'église. Beaucoup de femmes et encore plus de gamins. J'essayai de leur expliquer qui nous étions et au nom de quoi nous nous battions. Ils écoutaient attentivement, mais avec un air renfrogné. Je sentais qu'ils ne me croyaient pas ; à leurs yeux j'étais un « barine »⁵. Mais lorsque j'ai parlé de la terre, plusieurs voix m'ont interrompu aussitôt :

– Pourquoi est-ce que vous avez des généraux ?

– Pourquoi est-ce que les propriétaires fonciers sont avec vous ?

– Pourquoi est-ce que vous ne payez pas les charrois ?

Que pouvais-je leur répondre ? Oui, c'est vrai, les généraux de l'armée impériale sont là. Oui, les propriétaires fonciers se cramponnent à nous comme des sangsues. Oui, dans l'armée le vol est la règle.

Son adjoint, le paysan Iegorov, le tire de ce mauvais pas par un bref discours qui s'achève par l'invitation à « tuer les démons maudits, les commissaires et les seigneurs ». Un paysan demande alors : « Jure que vous êtes contre les propriétaires fonciers. » Iegorov ôte son bonnet, se tourne vers l'église et se signe.

Tu peux nous l'écrire noir sur blanc ?

– Je le peux.

– Et y mettre un cachet, tu le peux ?

– Je peux faire ça aussi.

La foule s'anime. Les femmes surtout criaient fort [...]. Le soir, Fedia m'informa que le village avait décidé de nous

donner sept recrues.

Ces paysans, manifestement hostiles aux communistes, le sont ainsi encore beaucoup plus à tous ceux qui pourraient ramener dans leurs fourgons les « propriétaires fonciers » expropriés et honnis. Même avec un cachet, le papier de Iegorov n'a aucune valeur. Il suffit apparemment à convaincre la communauté villageoise. Mais tous les paysans, loin de là, ne lorgnent pas du même côté.

Six jours plus tard, le détachement de Savinkov capture 800 paysans en uniformes de l'Armée rouge. Savinkov les inspecte :

800 paysans en tenue militaire fixent mon visage. Tous les regards sont méfiants et tendus. Ils restent au garde-à-vous en attendant la mort. Fedia demande :

– Faut-il faire avancer les mitrailleuses, mon colonel ?

– Les mitrailleuses ? Non, je n'ai fusillé personne. Je leur ai laissé le choix : ceux qui le veulent peuvent retourner à Bobrouisk, les volontaires peuvent rejoindre nos rangs.

Et j'ai ajouté que chacun était libre de rentrer chez soi. Ils n'ont pas compris. Une poussière de neige pleuvait, pénétrait dans mon col et y fondait. Je suis parti. Ils attendaient toujours. Qu'attendaient-ils ? Les mitrailleuses.

1. 4 novembre dans le calendrier grégorien, NDA.

2. *Poud* = 16,38 kg, NDA.

3. Le 10 novembre en calendrier grégorien, NDA.

4. De son mouvement imaginaire, NDA.

5. Un seigneur, NDA.

Insurrections paysannes et armées vertes

La crise du communisme de guerre

La déroute polonaise se conjugue à une crise larvée, puis ouverte du communisme de guerre. De l'été 1918 à mars 1920, la guerre civile a dominé toute la vie du régime et de la société. Le « communisme de guerre », marqué par la militarisation générale de la société, impose sa marque à ses institutions : tout y est conditionné par l'effort de guerre et l'entretien en armes, en vêtements, en bottes et en alimentation d'une armée qui rassemble – déserteurs compris – près de cinq millions d'hommes ; toute la vie économique et sociale du pays lui est subordonnée. L'activité productive non directement liée à ses besoins s'effondre.

Le communisme de guerre est « une réglementation de la consommation dans une forteresse assiégée » (Trotsky) fondée sur la réquisition systématique de toute la production agricole. L'alourdissement du fardeau que cette politique fait peser sur la paysannerie s'exprime brutalement dans les chiffres : en 1917, la paysannerie a livré à l'État au titre des réquisitions 47,5 millions de *poud* de blé ; en 1918, 108 millions de *poud* ; en 1919, 212 millions ; en 1920, 284 millions (sur un objectif de 319 millions).

Malgré cela, la ration alimentaire quotidienne n'a guère évolué. Dans le gouvernement de Petrograd, par exemple, elle est toujours celle fixée le 21 décembre 1918 : ration renforcée (celle des ouvriers de trois usines, chargés de la coupe du bois, de l'extraction de schistes combustibles et de la tourbe, et celle des malades mentaux), trois quarts de livre de pain (soit, la livre russe faisant 410 grammes, 303

grammes) ; la première catégorie (tous les autres ouvriers, les infirmiers et infirmières, les femmes enceintes de quatre mois, les détenus, les enfants d'ouvriers de trois à quatorze ans, etc.), une demi-livre de pain, soit 205 grammes ; la deuxième catégorie (travailleurs intellectuels, population agricole sans réserves alimentaires), un quart de livre, soit 102 grammes ; la troisième catégorie (prêtres des divers cultes, marchands, personnes employant une main-d'œuvre salariée), un huitième de livre, soit 51 grammes. Le décret stipulait en outre :

La répartition ci-dessus n'oblige aucunement le commissariat gouvernemental de l'Alimentation à délivrer nécessairement le pain ou ses succédanés d'après les normes précitées, qui ne sont destinées qu'à servir de guide pour la répartition de la population en groupements uniformes.

À cela s'ajoutent éventuellement quelques grammes de viande ou de poisson (d'ordinaire pourri) et de sucre : moins que la ration du Goulag stalinien dans lequel, pour le pain, la ration punitive de famine du cachot était fixée à 300 grammes. La faim est donc omniprésente et permanente, même si diverses combines (la possession de plusieurs cartes de ravitaillement obtenues par des astuces diverses : déclaration de naissance dans plusieurs bureaux, dissimulation des décès) permettent d'améliorer ce ravitaillement de famine.

La fin de la guerre civile rend ce communisme de guerre aussi insupportable aux paysans à qui l'on confisque presque toute leur récolte qu'aux ouvriers décharnés.

Tambov

Depuis l'été 1919, des troubles paysans endémiques secouent la région de Tambov, où, en février, le S-R Alexandre Antonov a formé une petite bande de douze hommes, dont son frère Dmitri et son beau-frère, ancien milicien comme lui. Âgé alors de trente ans, Antonov était, quoique jeune encore, un vieux militant S-R. À seize ans, il prend part à la révolution de 1905. Condamné au bagne à perpétuité par le tribunal militaire provisoire de Tambov le 15 mars 1910, il est libéré par la

révolution de Février, devient commandant de la milice du district de Kirsanov, où il est né, en majorité composée de S-R de gauche comme lui. En février 1918, la majorité du Soviet passe aux bolcheviks. Entre eux et la milice la tension s'installe, d'autant qu'Antonov proteste contre la politique de réquisition du blé. Il est accusé de comploter, s'enfuit et se réfugie dans la forêt voisine. La bande atteint vite cent cinquante membres et, à la fin de l'été, affiche à son tableau de chasse une centaine de communistes abattus.

Le gouvernement, vu la reconquête quasi totale par l'Armée rouge de la Sibérie, de l'Ukraine et du Caucase du Nord, annonce pour 1921 un objectif de 423 millions de *poud* de blé de livraisons obligatoires en même temps qu'il élargit le système des réquisitions à l'ensemble des productions agricoles. Or l'administration soviétique étant encore très faiblement implantée dans les territoires reconquis, cette augmentation va inéluctablement peser sur la Russie centrale, déjà pressurée. En 1966, à l'époque de Brejnev, l'historien soviétique Ivan Donkov soulignait : « Cela aggrava la crise qui engendra la lassitude, un sentiment de désespoir qui trouva son expression dans l'anarchisme. »

Le gouvernement met le feu aux poudres en adoptant le 20 juillet 1920 un décret « sur la confiscation des excédents de blé en Sibérie », qui ordonne aux paysans de livrer avant le 1^{er} janvier 1921 tous leurs excédents de blé – y compris des stocks éventuels des années antérieures, plus une certaine quantité d'œufs, de viande, de beurre, de pommes de terre, de fruits, de cuir, de laine, de tabac : en tout trente-sept produits ! De telles réquisitions exigent l'emploi de la force. Les habitants d'un village du district d'Ichim l'expriment clairement : « Vous, les communistes, vous êtes des pillards ! On vivait plus ou moins bien sous le tsar, il y avait de l'argent et des marchandises, donnez-nous-en et nous vous donnerons nos chevaux. » Mais l'argent alors ne vaut rien et la ville ne produit plus de marchandises.

La province rurale de Tambov, à quelques centaines de kilomètres au sud-est de Moscou, est très peu industrialisée ; les paysans, répartis en un peu plus de 557 000 exploitations, constituent 92,7 % de la population, qui semble prédestinée à l'explosion. Comme elle est proche des grands centres industriels auxquels elle est reliée par chemin de fer, elle a été plus que toutes les autres ponctionnée pour nourrir la capitale et l'armée. En 1920, la canicule et la sécheresse y ont brûlé la moitié de la moisson et les foin. Faute de fourrage, des milliers

de vaches et de chevaux sont morts de faim. Lors des élections à l'Assemblée constituante, en novembre 1917, les S-R y ont recueilli 837 497 voix sur un total de 1 175 138 votants, soit plus des deux tiers, contre 240 652 aux bolcheviks. En 1920, l'organisation régionale du Parti communiste compte 13 500 adhérents, mais certaines cellules dans les villages sont constituées majoritairement d'anciens S-R. Bref, le cocktail est explosif. L'ultime tour de vis des réquisitions alimentaires prévu pour 1921 va le faire exploser. Le 21 août 1920, les paysans du district de Kirsanov se soulèvent, bientôt suivis par ceux de districts voisins. Antonov se joint à eux et organise leur mouvement.

Ivan Donkov souligne :

Parmi les insurgés il y avait d'honnêtes paysans-travailleurs, des paysans moyens et des paysans pauvres. Certains d'entre eux, à la suite du travail d'agitation des cadets¹ et des S-R², se joignaient aux insurgés par manque de conscience, poussés par une protestation spontanée contre leur existence pénible et les actions injustes de certains membres des détachements de réquisition.

En fait des abus criants. Il en souligne un, particulièrement manifeste : pour aller plus vite, « les membres de ces commissions réquisitionnaient assez souvent le blé en calculant “sur le nombre de bouches”³, ruinant par là les exploitations des paysans peu aisés », bref des paysans pauvres, l'une des bases sociales affichées du régime.

Dans un rapport ultérieur, Antonov-Ovseenko, chargé de combattre l'insurrection, mettra en cause la lourdeur des charges imposées aux paysans, la brutalité de l'administration soviétique locale et celle des détachements de réquisition :

La corvée de charrois pesait très lourd sur les paysans, surtout sur ceux des districts méridionaux, vu le manque de fourrage et le fait que les comités du bois ne remplissaient pas les obligations qu'ils avaient contractées.



Vladimir Antonov-Ovseenko

Il souligne ensuite « le caractère d'administration militaire du pouvoir des soviets »

La majorité des paysans identifiaient le pouvoir des soviets aux commissaires et plénipotentiaires qui donnaient sèchement des ordres aux comités exécutifs des soviets de canton et aux soviets ruraux, arrêtaient les représentants de

ces organes locaux du pouvoir parce qu'ils n'avaient pas exécuté des exigences bien souvent totalement absurdes et lésaient l'exploitation paysanne sans la moindre utilité pour l'État. La masse de la paysannerie considérait le pouvoir des soviets comme une institution extérieure à elle, juste bonne et très empressée à donner des ordres, mais sans le moindre souci d'organiser une bonne gestion.

Le rapport ajoute avec quelques circonlocutions :

La campagne du ravitaillement, dans la province de Tambov, tant en 1919 qu'en cette année 1920, n'a pas revêtu un caractère normal. Il est naturel que la situation alimentaire difficile de la république ait poussé les agents des organes du ravitaillement à ne pas faire de cérémonies avec la rationalité des méthodes pour soutirer les céréales. S'en tenant à leur point de vue étroit du ravitaillement, ils n'ont appliqué tous leurs efforts qu'à exécuter intégralement la réquisition, coûte que coûte, souvent sans faire la distinction nécessaire entre le koulak et le paysan pauvre, et en abusant des larges pouvoirs qui leur étaient conférés et des mesures extraordinaires.

D'où « un large mécontentement créant un terrain favorable au banditisme et à l'insurrection ».

En clair, les détachements spéciaux ont réquisitionné le blé sans tenir compte de la situation difficile des paysans et en leur appliquant à tous les mesures les plus brutales, qui ont rendu l'explosion inévitable. Début janvier 1921, l'état-major des troupes intérieures (sorte de gendarmerie soviétique) souligne la place de l'arbitraire dans le déclenchement du « grandiose incendie qui embrase d'un bout à l'autre » trois districts entiers. Selon lui, lors de sa première apparition,

la bande d'Antonov comptait à peine soixante hommes. Mais les méthodes maladroites, cruelles de la Tcheka provinciale lors de la répression [...], les mesures dépourvues de tact à l'égard de la paysannerie hésitante émurent la masse et donnèrent des résultats négatifs contraires à leur but : la

bande ne fut pas définitivement liquidée, elle se dispersa, puis grandit progressivement et atteignit des dimensions très importantes en se répandant de jour en jour dans la province.

L'organisation locale des S-R fonde alors une Union de la paysannerie laborieuse (UPL) destinée, selon Antonov-Ovseenko, à « préparer un soulèvement armé ». Après leur congrès provincial, les S-R, selon lui, proposent à Antonov d'organiser le mouvement. En août 1920, la Tcheka arrête la majorité du comité provincial des S-R de Tambov. Après ce coup, dit Antonov-Ovseenko, « le mouvement avait échappé dans l'ensemble à l'influence du comité central des S-R en matière d'organisation. Les S-R locaux organisèrent ce mouvement en dehors de toute liaison avec le comité central ».

Fin décembre 1920, l'Union de la paysannerie laborieuse diffuse son programme dans la région de Tambov. « L'Union de la paysannerie laborieuse se propose comme première tâche de renverser le pouvoir des communistes-bolcheviks, qui ont conduit le pays à la misère, à la ruine et à la honte, pour anéantir ce pouvoir haïssable et son ordre. »

Puis elle avance un programme en dix-huit points, qui réclame en particulier la « convocation d'une Assemblée constituante » et, en attendant, l'« établissement d'un pouvoir provisoire local », joint au maintien des « détachements volontaires de partisans organisés, l'égalité de tous les citoyens sans les diviser en classes, la cessation de la guerre civile, la liberté de la parole, de la presse, de la conscience, des associations et des réunions ». L'UPL demande :

La dénationalisation partielle des fabriques et des usines ; la grande industrie, houillère et métallurgique, doit se trouver entre les mains de l'État ; le contrôle ouvrier et l'inspection étatique sur la production ; l'admission du capital russe et étranger pour le rétablissement de la vie productive et économique du pays, le rétablissement immédiat des relations politiques, commerciales et économiques avec les puissances étrangères ; l'autodétermination des nationalités qui habitent l'ex-empire de Russie et la libre production de l'industrie artisanale.

Les S-R de gauche diffusent, eux, une proposition similaire de programme, dont le premier point proclame l'« insurrection armée générale pour renverser les oppresseurs communistes », et dont le huitième et dernier point réclame « une large initiative à l'activité commerciale et à la production agricole ».

Le 25 décembre 1920, Lénine discute avec la délégation de Tambov au VIII^e Congrès des soviets et demande ensuite qu'on lui envoie rapidement une délégation de paysans sympathisant avec les gens d'Antonov. Le 12 janvier 1921, le Comité central du Parti bolchevique crée deux commissions de Tambov, l'une chargée de « préparer en hâte les mesures de liquidation militaire du banditisme », l'autre de « discuter les mesures possibles d'un allègement rapide de la situation des paysans ». Lénine veut à la fois maintenir à toute force le pouvoir menacé par l'insurrection qui s'élargit et trouver les moyens de répondre aux exigences des paysans. Le 2 février, le Comité central revient encore sur Tambov et se penche sur une éventuelle réduction des prélèvements dans les secteurs les plus ravagés par la sécheresse de l'été 1920. Le 8 février, le Bureau politique adopte la première esquisse du projet de Lénine visant à remplacer la réquisition alimentaire par un impôt en nature en accordant aux paysans le droit de vendre librement leur surplus de moisson, donc de faire du commerce.

Fin janvier 1921, l'Union de la paysannerie laborieuse diffuse un tract d'un optimisme débordant sous le slogan des S-R (« C'est dans la lutte que tu obtiendras ton droit ») :

Paysan et ouvrier, crois en la victoire rapide et finale sur ton ennemi juré, l'oppresseur communiste qui asservit et foule aux pieds tes droits sacrés et imprescriptibles : droit à la terre, droit à son propre travail, droit d'en disposer librement conformément à ses besoins et à ses nécessités.

Un autre, adressé aux ouvriers, accuse les commissaires du peuple, qualifiés de « nouveaux seigneurs oppresseurs » et de « parasites », de vouloir livrer le pays aux capitalistes étrangers :

Pendant que vous vous adonnez avec honneur à la lutte sur le front contre votre ennemi juré, les capitalistes, à un travail

inlassable dans les fabriques et les usines avec 100 grammes de pain en tout et pour tout, vous ne pouvez pas être au courant de la diplomatie secrète menée par Lénine et Trotsky avec les capitalistes étrangers, auxquels, en fin de compte, ils vous ont vendus avec vos fabriques, vos usines et vos chemins de fer en remplissant les clauses de la paix qu'ils ont conclue avec la Pologne, c'est-à-dire avec le capital allié. Après avoir étouffé leur propre bourgeoisie, ils en invitent d'autres à régner en maître avec un appétit plus grand encore.

Les étrangers n'accepteront probablement pas d'avoir à leur disposition des ouvriers socialistes, des ouvriers révolutionnaires, ils ont besoin d'esclaves, seulement d'esclaves, et vous qui êtes sans défense, ils vous ont livrés comme une marchandise dont ils n'ont pas besoin en vous asservissant par là même pour de longues années d'esclavage, de travail forcé, d'humiliation totale devant les seigneurs étrangers.

Cette accusation de vendre le pays aux capitalistes étrangers est fausse : le traité de paix de Riga, conclu avec la Pologne, ne prévoit aucun droit pour le capital polonais de s'investir librement en Russie ni aucune cession d'entreprise. Elle joue sur le patriotisme soviétique des ouvriers et ne figure pas dans les tracts destinés aux paysans, nullement désireux de continuer la guerre avec la Pologne. D'ailleurs, l'UPL réclame en même temps l'« admission du capital russe et étranger pour le rétablissement de la vie économique et productive du pays ».

L'Altai

L'Altai est une région montagneuse et boisée, au sud de la Sibérie occidentale, avec une frontière commune avec la Chine et la Mongolie. Le mouvement des partisans contre Koltchak y a déployé une vive activité. Koltchak à peine tombé, Moscou étend à la Sibérie la réquisition des produits agricoles, d'autant que la guerre avec la Pologne réclame un effort supplémentaire pour ravitailler l'Armée

rouge et la population affamée des villes de la Russie d'Europe.

Cette mesure suscite d'abord une résistance massive mais passive de la paysannerie locale, que les détachements de réquisition s'attachent à surmonter par la seule arme qu'ils peuvent utiliser dans cette situation, la contrainte. Les conséquences ne se font pas attendre. Au début de mai 1920, l'ancien chef de partisans Bobrov organise un détachement insurrectionnel d'environ 800 hommes, armés de quatre mitrailleuses et qui se présente comme la fédération anarchiste de l'Altaï. Leur insurrection n'est certainement pas la plus représentative des mouvements paysans qui vont se multiplier dans la région, mais c'est, à coup sûr, la plus curieuse.

La Fédération annonce le soulèvement dans un appel très idéologique, truffé de formules vagues, diffusé au début de mai et signé de quatre noms d'anarchistes : Leonov, Novosselov, Bobrov et Gabov. Ils invitent les paysans et les ouvriers à « s'armer contre la violence et la tromperie » pour réaliser « la révolution sociale, qui doit libérer le travailleur du travail infernal, de la misère et de l'esclavage ». L'appel avertit ses lecteurs :

Cela exige de vous un travail accru pour vous libérer de tous les tyrans, de tous les maîtres et de tous les accapareurs du travail des paysans et de l'ouvrier. Pour cela, camarades ouvriers et paysans, il est indispensable de vous soulever comme un seul homme et de chasser tous ceux qui ne vous donnent pas la liberté, et d'anéantir toutes les institutions législatives qui vous asservissent comme : les comités révolutionnaires, les soviets, les commissariats et le Service des eaux et forêts, parce que ces institutions ne vous ont rien donné d'autre que l'asservissement, et c'est pourquoi vous devez refuser d'obéir à quelque pouvoir que ce soit, et devez proclamer l'autogestion du peuple lui-même, c'est-à-dire que personne ne doit se mêler des affaires de la campagne, à part vous. De la même manière, personne n'a le droit de se mêler des affaires des fabriques et des usines à l'exception des ouvriers eux-mêmes, c'est-à-dire que chaque travailleur doit être le maître de son propre travail afin de forcer les parasites à travailler.

Drapeau noir déployé, les insurgés, armés de revolvers, de carabines et de fusils de chasse, envahissent les premiers villages à une centaine de kilomètres de la capitale de l'Altaï, Barnaoul, à partir du 5 mai. Les miliciens (policiers), anciens partisans pour la plupart, se rallient à eux. Les insurgés ont beau égorger les prêtres dans les villages qu'ils occupent, ils rencontrent la sympathie manifeste de la population, ce que souligne plusieurs fois le chef de la Tcheka de l'Altaï, Karkline. Ils lancent comme mot d'ordre : « À bas les accapareurs du pouvoir du peuple travailleur. »

Leur deuxième appel aux paysans de la région, en date du 11 mai, ne dit rien, tout comme le premier, sur les réquisitions et invite les lecteurs à se soulever « pour la liberté, l'égalité et la fraternité ». Un troisième appel, toujours du même caractère, invite les paysans à « prendre dans leurs mains toutes les richesses de la nature et à construire leur vie sans nounous ni mamans communistes, ces parasites, et à crier à haute voix : "À bas tout pouvoir quel qu'il soit ! Vive l'anarchie, mère de l'ordre !" ». Un appel aux communistes de l'Altaï les invite à se battre avec les insurgés « pour la commune libre et contre les faux communistes ».

Ces généralités ne peuvent guère mobiliser une population paysanne, malgré son hostilité à la politique des bolcheviks ; mais les insurgés ont beau faire souvent main basse sur la vodka des paysans et s'enivrer, ces derniers refusent d'informer les détachements de l'Armée rouge sur les mouvements des insurgés, qu'ils informent en revanche sur ceux de leurs poursuivants.

Un appel des responsables du Parti communiste local aux habitants de la région insiste : entre les communistes et les Blancs, il n'y a pas de troisième voie possible.

Souvenez-vous, camarades : une grande guerre oppose le pouvoir ouvrier et paysan et les États capitalistes. Quiconque s'efforce de diviser les ouvriers et les paysans en deux camps, d'ébranler la forteresse et la puissance de la République soviétique sous quelque prétexte que ce soit et quelles que soient ses intentions est un traître et un garde blanc. Camarades, avec qui êtes-vous : pour les Rouges ou pour les Blancs ? Rappelez-vous qu'il n'y a pas de place ni au milieu ni sur les marges. Le monde tout entier est divisé en deux

Pour mater l'insurrection, l'Armée rouge s'appuie surtout sur un bataillon de fantassins internationalistes composé de Hongrois et d'Allemands. Mais comment cette infanterie pourrait-elle mettre la main sur un peloton de cavaliers qui connaissent les chemins comme leur poche ? La chance les sert. Le 4 juillet au soir, Rogov, blessé lors de l'attaque d'un village, se suicide. Sa bande, privée de son guide, se disloque.

Au même moment, un autre chef de partisans, Plotnikov, flanqué de quelques autres anciens partisans (Chichkine, Smoline), organise, un peu plus à l'est dans la région de Semipalatinsk, un soulèvement à la tête d'une bande d'anciens partisans qu'il qualifie un peu pompeusement d'« Armée insurrectionnelle populaire » – qu'il appellera aussi « Armée insurrectionnelle paysanne et cosaque ». Ses appels à la population sont beaucoup plus précis que les dithyrambes de la défunte Fédération anarchiste. Celui du 5 août affirme l'idée de soviets sans communistes, la haine des Juifs et de l'exploitation collective (la « commune »), et un vif nationalisme russe :

Nous, paysans et cosaques de la province de Semipalatinsk, nous nous sommes soulevés pour le pouvoir soviétique, contre la commune, contre le pouvoir pillard des violeurs. Assez de sang et de violence, assez de prisons et d'exécutions. Nous nous sommes soulevés pour la paix, l'ordre, la justice et, les armes à la main, nous avons décidé ou de mourir ou de liquider la commune youpine détestée.

Celui qui est pour que le peuple russe dirige lui-même son pouvoir, pour que ce pouvoir soit effectivement dans des mains populaires, pour que ce ne soit pas des Hongrois et d'autres étrangers qui disposent de notre vie et de nos biens, mais les nôtres, des Russes, élus du peuple, celui-là, sa place est dans nos rangs.

Les armes à la main contre la commune, pour le pouvoir soviétique populaire !

Un autre appel, du 9 août, insiste plus encore sur le nationalisme :

Le pouvoir communiste non russe mène le peuple russe à la perte, à la misère, à l'arbitraire. Nous voulons seulement l'ordre, la justice et un pouvoir populaire russe [...]. Nous luttons seulement contre la commune, pour les droits populaires conquis par la révolution [...]. Gens de Russie, cessons de détruire la Russie [...]. Citoyens, libérez-vous, sauvez la Russie.

Ce dernier slogan reprend la première moitié du fameux slogan des Cent-Noirs (ou Centuries noires) du début du siècle : « Sauve la Russie, cogne les youpins. »

La bande de Plotnikov et Chichkine rassemble environ 700 cosaques et paysans qui sillonnent la région, entourés de la sympathie de la population locale. Pourtant, dès le début de l'insurrection, ils s'attribuent, « vu la situation exceptionnelle », le droit de réquisitionner – contre quittances, évidemment dénuées de toute valeur – les biens des paysans dont ils ont besoin pour leur entretien et décrètent la mobilisation obligatoire de la population masculine en âge de porter les armes de leur district. Un instructeur du Parti communiste explique cette popularité : les paysans ne reçoivent aucune marchandise de la ville, les réquisitions sont souvent effectuées – comme à Tambov – en fonction du nombre de bouches et non de la production. Il est plus facile et plus rapide (mais très injuste) de compter le nombre de membres d'une famille que de déterminer la production réelle d'une exploitation ! La brutalité souvent aveugle de la répression aggrave les choses. Ainsi, le commandant du détachement spécial chargé de liquider l'insurrection, Koritsky, se vante dans un rapport : « Nous avons fusillé beaucoup d'insurgés qui s'étaient rendus une fois terminé leur interrogatoire qui montrait tout le caractère du mouvement insurrectionnel. » L'instructeur évoqué ci-dessus note dans un rapport : « Les insurgés exprimaient une indignation bien plus grande que lors du soulèvement contre Koltchak. » Et il ajoute : « Il y a eu beaucoup de victimes innocentes lors de la liquidation de cette insurrection. » Le 20 octobre, Plotnikov et Smoline sont abattus au cours d'une embuscade. Leur bande se disperse sans avoir pu étendre son mouvement au-delà de la région de Semipalatinsk.

Pourtant, une autre insurrection paysanne a éclaté un peu plus au nord, le 6 juillet, dans la région centrale du fleuve de l'Ob, dans les

villages de Viouny, Kolyvan et Tyrychkino. Le premier communiqué d'Alexandrov, le chef du « détachement de partisans paysans de Tyrychkino », affirme la même idée que les appels de l'armée insurrectionnelle populaire de Plotnikov : « Citoyens, en entrant dans la lutte contre les communistes, [souvenez-vous que] le pouvoir reste soviétique, mais pas celui des communistes. » Et il ajoute : « À Tyrychkino, nous avons exterminé tous les communistes et constitué un détachement de partisans qui détient le pouvoir. »

L'insurrection embrasse vite dix cantons du district de Novonicolmaïevsk et quelques cantons du district de Tomsk, vraie capitale de la région. Les insurgés clament : « Cogne les communistes, cogne les youpins. » Le comité qui la dirige n'est guère paysan puisqu'il comprend un agronome et son adjoint, un capitaine et un colonel. Il ordonne la mobilisation des hommes en âge de porter les armes, de dix-huit à quarante-cinq ans, et même, nouveauté, ceux de quarante-cinq à soixante ans pour assurer le service de garnison. Un groupe de 500 partisans à cheval forme le noyau de l'insurrection, entouré de 5 000 à 6 000 paysans mobilisés et armés de quelques centaines de fusils et surtout de piques, de haches et de faux. Le comité arbore ici et là des drapeaux monarchistes blancs. Les paysans qui, au début, se joignent à l'insurrection sont bien d'accord pour « cogner les communistes et les youpins ». D'ailleurs, les insurgés dans les villages qu'ils prennent abattent tous les membres du Parti communiste... même ceux qui en ont été exclus !

Mais les paysans, eux, affirment leur volonté de « rétablir le pouvoir soviétique », c'est-à-dire le pouvoir de leurs soviets dans leur village. Aussi ici et là arrachent-ils les drapeaux blancs pour les remplacer par des drapeaux rouges. Cette division mine l'insurrection, écrasée au milieu du mois d'août. La répression est impitoyable : l'Armée rouge fusille sur place près de 250 insurgés capturés. 600 autres sont internés en camp de concentration. La Tcheka fusille ensuite 28 dirigeants de la rébellion et condamne 89 insurgés à des peines de six mois à cinq ans de prison. Décision est prise en même temps de doubler le total des réquisitions de céréales sur les paysans riches.

Une insurrection du même type a éclaté au début de juillet dans plusieurs villages du territoire de Boukhtamino, non loin de la ville de Semipalatinsk, puis du district de Mariino, dans la région de la grande ville de Tomsk. Cette dernière est dirigée par un membre du Parti

communiste, Loubkov. D'autres révoltes de paysans embrasent en octobre et novembre plusieurs districts du gouvernement de l'Iénisseï, sur le cours de ce long fleuve de 3 354 kilomètres qui sépare la Sibérie occidentale de la Sibérie centrale ; puis, en novembre, une douzaine de districts du gouvernement d'Irkoutsk, plus à l'est. La révolte se développe le long de l'Angara, affluent de l'Iénisseï, puis s'éteint à la fin de décembre 1920.

Au même moment, pourtant, la révolte de la région de Tioumen, en Sibérie occidentale, où la sécheresse affame des dizaines de milliers de paysans invités à livrer leur récolte à l'État, contrôle un instant un territoire d'un million de kilomètres carrés. La raison première de ces défaites successives est toujours la même : les chefs des détachements insurrectionnels, malgré leurs grandes déclarations, ne voient pas beaucoup plus loin que le bout de leur nez ou de leur district et tiennent plus que tout à l'autorité éphémère qu'ils y exercent. Toute perspective d'une coordination avec d'autres mouvements similaires susceptible de généraliser leur combat les dépasse, ou les effraie.

Tioumen ou la révolte de Sibérie occidentale

Depuis octobre 1920, dans les villes et villages du versant oriental de l'Oural circulent des tracts manuscrits hostiles au pouvoir avec des slogans du genre : « Vive les chefs juifs » (titre évidemment ironique, reposant sur l'idée largement répandue par la propagande blanche et verte que le parti communiste est dirigé par des Juifs !), « Combien de fois avez-vous mangé aujourd'hui ? », « Si vous avez faim, camarades, alors chantez *La Troisième Internationale* ». À Ichim, des tracts invitent la population à tourner ses armes contre les communistes. En décembre, dans le bourg de Ialoutotrovsk, circulent des appels à renverser le pouvoir soviétique.

Pour aider les détachements à effectuer les réquisitions imposées dans ce climat tendu, le chef de la garde intérieure se voit ordonner de préparer une force de 9 000 baïonnettes (fantassins) et 300 sabres (cavaliers). Comme les soviets paysans renâclent et affirment souvent qu'ils appliqueront les mesures demandées « dans la mesure du possible », les responsables des détachements de réquisition les

menacent, voire les arrêtent : ainsi, de novembre 1920 à février 1921, ils arrêtent quatre-vingt-seize membres de soviets locaux sans aucune sanction judiciaire.

De la contrainte aux abus, il n'y a qu'un pas. La justice en relèvera plusieurs exemples trois semaines après le début de l'insurrection dans une tentative d'expliquer cette dernière par ces abus individuels et de rassurer les paysans sur leur caractère exceptionnel : menaces de fusiller les paysans sans jugement, voire d'incendier leurs maisons, détournement de fonds et de produits réquisitionnés (sucre, beurre, œufs, jambon), violences et viols, confiscation de biens à des fins personnelles, paysans réfractaires battus à coups de crosse par les soldats ; un membre d'une troïka de réquisition a exigé que les paysans lui préparent à lui et à son détachement un petit festin. Le procureur établit une liste de six coupables d'abus ; elle ne recoupe qu'une mince partie des cas de violence qui apparaissent aux paysans sous la forme extrême d'une contrainte généralisée qu'ils refusent désormais d'accepter. Les accusés sont condamnés à mort, mais un seul, le premier, est fusillé ; à l'exception d'un deuxième, mort en prison, les autres retrouvent vite leurs fonctions. L'appareil en gestation protège les siens.

Un heurt entre des détachements de réquisition et des paysans au nord du district d'Ichim met le feu aux poudres le 31 janvier 1921. Le matin, dans le village de Tchourtanski, les paysans tentent d'empêcher les soldats d'emporter le grain stocké. Encerclés, ces derniers tirent et tuent deux des révoltés. Les paysans empoignent des pieux, des fourches, des fusils de chasse et se jettent sur le détachement, qu'ils mettent en fuite. La nouvelle se répand dans les villages alentour. En deux jours, ils se joignent tous à la révolte qui se propage comme un incendie et, à la mi-février, contrôle un territoire de près d'un million de kilomètres carrés. Les insurgés s'emparent de tronçons des deux voies de chemin de fer du transsibérien Omsk-Tcheliabinsk et Omsk-Ekaterinbourg, puis descendent vers Tobolsk, au sud.

Ils proclament une « armée insurrectionnelle » et tentent de s'organiser. Ils n'y parviendront jamais réellement. Les groupes de partisans rechignent à s'éloigner de leur district et n'acceptent pas d'autorité supérieure. Les chefs, jaloux de leur autorité toute neuve, refusent de la partager et rivalisent entre eux ; parfois même leurs unités s'affrontent sous prétexte que l'une empiète sur le territoire de

l'autre. Les insurgés prennent des mesures brutales : ils chassent les « étrangers » (c'est-à-dire les gens de passage ou les nouveaux habitants de la localité) des villages et des bourgs, voire les fusillent purement et simplement. Ainsi, les insurgés du *volost* (canton) d'Orlov exigent l'extermination de tous les habitants venus de la Russie centrale, qu'ils qualifient de « fainéants, parasites, incroyants, qui n'ont travaillé nulle part, se contentent de manger avec volupté et s'habillent proprement avec ce qu'ils nous ont pillé ». La population locale, terrorisée, organise elle-même l'épuration exigée. Des milliers de persécutés s'enfuient et s'entassent le long des voies de chemin de fer pour tenter de regagner la Russie centrale guettée par la famine.

Les insurgés diffusent aussi abondamment tracts et proclamations antisémites, proclamant : « À bas le pouvoir juif ! », « Abattons les youpins ! ». Lorsqu'ils capturent des soldats de l'Armée rouge, ils séparent les communistes des autres et laissent les premiers nus dehors, dans le froid, jusqu'à ce qu'ils meurent gelés, ou leur imposent un traitement plus raffiné encore : ils leur arrachent les yeux, leur coupent le nez et les oreilles, les transpercent à coups de pique ou de fourche, puis brûlent dans des fosses leurs restes déchiquetés. Quant aux hommes des détachements de réquisition capturés, les paysans leur découpent le ventre, leur arrachent les intestins, leur remplissent le ventre de paille ou de foin et plantent sur la victime un écriteau proclamant : « Réquisition terminée ». Dans les cantons d'Arkhangelsk (rien à voir avec la ville d'Arkhangelsk au nord de la Russie d'Europe) et de Krasnogorsk, tous les communistes sans exception sont fusillés. La section régionale du Parti communiste de Tioumen perd 2 000 membres ou stagiaires, tous liquidés.

À Tobolsk se constitue un « soviet paysan et urbain » qui restaure la liberté du commerce, liquide les institutions soviétiques, rétablit les anciennes, supprime la division de la population en quatre catégories sociales pour la distribution inégale du ravitaillement, propose la privatisation des entreprises nationalisées et leur restitution à leurs anciens propriétaires, la réintroduction facultative de l'enseignement religieux à l'école. Le vrai pouvoir est tenu par l'état-major de l'armée insurrectionnelle, qui comprend plusieurs paysans et un ancien officier de l'armée de Koltchak, Boris Sviatoch, et publie du 27 février au 7 avril 1921 le quotidien *La Voix de l'Armée populaire*. Dans le numéro du 11 mars, un long article affirme que la restauration de la propriété

privée est une nécessité historique. Toutes les communes agricoles du territoire occupé par l'insurrection sont liquidées. Les Verts sont, autant que les Blancs, des adversaires déterminés de la propriété collective.

Le télégramme que Bourintchenkov, commandant des armées soviétiques de la région de Tioumen, adresse le 7 mai 1921 au président du comité militaire révolutionnaire de Sibérie, Ivan Smirnov, résume en quelques lignes la tragédie telle que la ressentent les soldats et les commandants de l'Armée rouge : est-il donc possible de tirer sur les paysans affamés, leurs femmes et leurs enfants, qui assiègent les dépôts de blé destinés aux villes ?

Les paysans du district d'Ichim, poussés par la faim, se rassemblent en foule et pillent les dépôts de blé, et les restes de la cavalerie des bandits galopent d'un canton à l'autre avec pour but premier de s'emparer des dépôts de blé et de distribuer le blé à la population, ce qui leur vaut un grand respect chez les paysans qui fournissent des volontaires et des chevaux à leurs détachements.

Bourintchenkov a placé les dépôts sous protection militaire et accéléré l'acheminement du blé vers les chemins de fer qui vont l'emporter à la ville. Il a besoin pour cela de chariots...

Une partie des paysans du district d'Ichim a commencé à charger le blé sans excès particuliers, mais une autre partie des paysans, avec lesquels les comités exécutifs des soviets des cantons et les cellules du Parti marchent main dans la main, a catégoriquement refusé de fournir des chariots pour transporter le blé et a exigé que soient d'abord satisfaits les paysans affamés. Dans certains endroits, des conférences spéciales réunissant les comités exécutifs de soviets de canton et les cellules du Parti communiste ont adopté des résolutions en ce sens ; après quoi, ils ont commencé de leur propre chef à distribuer le blé aux affamés. Les tentatives de reprendre le blé de force faites par nos détachements armés n'ont abouti à rien ; les démonstrations de tir en l'air sur les foules qui entouraient les dépôts de blé et tentaient de les

piller n'ont produit aucun effet ; au contraire, les paysans ont pris avec eux leurs femmes et leurs enfants et encerclé de nouveau les dépôts de blé en déclarant : « Fusillez-nous avec nos femmes et nos enfants et après seulement vous pourrez emporter le blé ! »

Cet état de choses perturbe nos troupes, car les soldats rouges, naturellement, devant de tels spectacles, n'ouvriront pas le feu sur les paysans et finalement pour exécuter l'ordre du centre et pour contraindre les paysans à donner le blé et les soldats rouges à le prendre par la force, il faudra fusiller une masse de paysans et de soldats de l'Armée rouge.

Je vous informe de la situation créée et vous demande des instructions urgentes, car, pour remplir l'ordre du centre, je serai contraint d'ouvrir le feu sur le même pouvoir soviétique auquel j'appartiens moi-même, c'est-à-dire de fusiller des comités exécutifs de soviets de canton, des cellules du Parti communiste, des paysans, des soldats de l'Armée rouge.

Les méthodes de la guérilla

Toukhatchevsky, chargé de les écraser, décrira en 1926 les méthodes de ces mouvements qu'il qualifie de « banditisme », leur armement, leur comportement et la sympathie dont ils jouissent dans la population locale.

La force armée paysanne a toujours un caractère de milice territoriale. Les bandes représentent une partie constituante vivante de la paysannerie locale et, dans ces conditions, leur nature de milice constitue la force essentielle du banditisme et rend ce dernier difficile à extirper [...].

D'ordinaire, l'insurrection paysanne est formée de détachements de cavalerie répartis en unités par village, canton puis territoire, qui servent aux bandes de source essentielle d'armement, d'entretien et de ravitaillement. D'ordinaire, l'organisation est construite strictement sur le principe territorial. Certes, lors de leurs raids, les

détachements insurgés changent sans problème leurs chevaux fatigués contre des chevaux frais dans d'autres territoires que les leurs, mais ils finissent toujours par revenir sur leur territoire, surtout après un échec.

Carabines, revolvers et sabres sont les armes les plus répandues chez eux. Mais, très souvent, lors de la révolte de Tambov, nous nous sommes heurtés à des bandes très nombreuses composées à la fois d'hommes armés et d'hommes ne possédant qu'un armement primitif constitué d'outils de la vie paysanne : fourches, haches, etc. Les bandes font alors tout pour provoquer des accrochages couronnés de succès avec des détachements de l'Armée rouge afin de s'emparer du plus grand nombre possible d'armes.

À Tambov, après de nombreux accrochages de ce genre, nous nous sommes heurtés à des bandes armées de carabines, de mitrailleuses et de canons. Dans les districts frontaliers, l'armement vient de l'étranger. Dans les zones centrales, il vient des stocks de la population, est acheté dans les villes, volé dans les dépôts d'artillerie ou enfin obtenu auprès des détachements de l'Armée rouge mis en pièces. Bien que ces bandes soient presque constamment à cheval et effectuent des déplacements allant jusqu'à cent cinquante kilomètres par jour, elles manquent habituellement de selles, qu'elles remplacent par des oreillers.

Les bandes insurrectionnelles agissent d'abord en désordre, puis s'organisent progressivement. Un état-major se constitue, la formation combattante des unités se développe, et peu à peu ces bandes se transforment en unités à demi régulières tout en conservant jusqu'au bout les principes de la formation territoriale. Les liaisons sont assurées avec soin, surtout par des délégués de village. Vu la sympathie de la population paysanne et le soutien actif qu'elle apporte aux bandes, ces liaisons sont assurées naturellement et sans problème. Il est presque impossible de les découvrir [...]. Toute la paysannerie, qui sympathise avec ces bandes, participe à leur activité de renseignements, qui leur permet de localiser les unités de l'Armée rouge, et de savoir où se ravitailler en armes et en munitions.

Ces bandes multiplient « raids-surprises, accrochages inattendus, embuscades, raids à longue distance et attaques de détachements locaux... Leurs actions tactiques sont toujours marquées par le sens de l'initiative et de la soudaineté. Disposant d'un bon service de renseignements, les bandes attendent les unités de l'Armée rouge à l'endroit le plus propice pour elles [...]. Elles déclenchent leur attaque avec rapidité et décision ; en cas de succès, elles répriment férocement les vaincus, et raflent tout leur armement et leurs munitions [...]. En cas d'échec, la bande se transforme extérieurement en un rassemblement d'habitants parfaitement pacifiques qui dissimulent leurs armes sous leurs vêtements, dans des charrettes ou dans des caches, et s'installent chez eux [...]. Les unités territoriales de bandits ne se distinguent en rien dans leur apparence extérieure du reste de la population paysanne. On ne peut pas distinguer le bandit qui part au combat du paysan qui part au travail ». Les armées vertes sont dans leur territoire comme des poissons dans l'eau.

Février 1921 : le mois de tous les dangers

Au tout début de février, la section politique de l'Armée rouge de Tambov adresse « aux insurgés du rang » un long appel les invitant à arrêter la lutte.

Sais-tu pour quoi tu combats, pour quoi tu verses le sang de tes frères, tu pillas et détruis la propriété du peuple ?

Es-tu aveugle et ne vois-tu pas que, pendant la demi-année de guerre cruelle et fratricide fomentée par Antonov, la paysannerie n'a obtenu que la ruine ?

Est-il possible que tu ne comprennes pas que, si cette guerre dure encore deux ou trois mois, de grands malheurs, la famine et l'épidémie, menacent toute la population laborieuse des districts où se déroule la guerre civile ?

L'appel stigmatise ensuite la politique des S-R qui, à la tête du gouvernement provisoire de Kerensky en 1917, ont « soutenu les propriétaires terriens », s'efforçaient, sous leurs promesses verbales sur

« la terre et la liberté », de garder les terres entre les mains des « parasites propriétaires », faisaient jeter en prison les paysans qui leur enlevaient la terre et appelaient ces derniers à combattre jusqu'à la victoire contre les Allemands « pour les intérêts des bourgeois russes, anglais et français ». Le tract dénonce ensuite le « mensonge » de leurs chefs, qui « prétendent que de semblables insurrections imbéciles ont lieu dans dix-sept provinces et qu'à Moscou il n'y a plus de pouvoir soviétique », annonce une grande concentration de forces pour « en finir avec le massacre sanglant fomenté par Antonov et éliminer rapidement le banditisme », rappelle les propositions de paix et d'amnistie faites et conclut :

Ne comprends-tu pas qu'il n'y a pour toi qu'une seule issue : déposer les armes et te rendre à la merci des Rouges, arrêter et livrer au pouvoir soviétique tous les chefs, toutes ces canailles et ces baratineurs qui ont fomenté un massacre fratricide et t'y ont entraîné ?

Ne vois-tu pas que chaque heure de retard et que chaque nouveau méfait contre le peuple travailleur que tu commettras sur ordre de tes canailles de chefs entraînera ta perte inévitable ?

Apparemment, les destinataires ne voient pas tout cela, car le tract a peu d'effet. L'insurrection, loin de faiblir, s'étend encore. Les insurgés sabotent les voies de chemin de fer et coupent les fils du télégraphe. Le commandement de l'Armée rouge répond en prenant des otages, qu'il menace de fusiller si les insurgés continuent ce double sabotage, mais cette menace ne change rien. La plupart des opérations sont des coups de main ou des escarmouches. Ainsi, le 15 février, un détachement de 120 hommes arrive au bourg de Tsiskoie, rassemble les paysans, leur raconte que leurs troupes ont pris Ichim, Ialoutogorsk et Tioumen, et les invite à entrer dans leur détachement. La population écoute, passive, et se disperse. Les insurgés réquisitionnent les chariots des paysans et marchent sur la ville de Tobolsk, dont les dirigeants du Soviet, éperdus, télégraphient au comité exécutif du Soviet de Tioumen :

Les liaisons sont interrompues. Les insurgés sont à douze kilomètres de la ville. Nous prenons les mesures les plus énergiques pour la défendre. La situation est critique, on n'a positivement pas de cartouches, et seulement des fusils de chasse. Sans aide urgente de Tioumen, l'évacuation de la ville est inéluctable.

Tioumen les envoie promener par retour : « Nous n'avons pas de force et peu de cartouches [...]. Vous ne recevrez de nous ni soldat ni cartouche. »

Les chefs insurgés se nomment eux-mêmes. Ainsi, le 11 février 1921, Koutyrev édicte un ordre numéro un du « commandant de l'Armée verte populaire et paysanne du district de Rajevsk de l'arrondissement d'Ichim », dont le premier point stipule : « Afin d'organiser le mouvement insurrectionnel, je me déclare commandant de l'Armée verte populaire et paysanne. » Ils contrôlent étroitement l'instauration de nouvelles autorités. Le même 11 février, le chef du « front insurrectionnel d'Ichim », Rodine, « ordonne immédiatement aux présidents des comités exécutifs de canton de désigner des candidats aux fonctions de commandant de canton et de localité de chaque canton, et de les soumettre pour confirmation ». Il ajoute : « Je déclare que tous les individus qui agissent contre les détachements paysans ou qui entravent leurs actions seront considérés comme des ennemis du peuple travailleur et que les mesures les plus décidées seront prises sans délai contre ces gens. »

Un dialogue

Le 14 février 1921, Lénine reçoit une délégation de paysans de Tambov. Sympathisaient-ils avec Alexandre Antonov ? Difficile à dire. La délégation, sans doute soigneusement composée, lâche néanmoins quelques vérités. Un paysan déclare : « On a imposé une réquisition de vivres au-dessus de nos forces. » Lénine objecte : « Mais en 1918 et 1919 vous avez exécuté la réquisition sans esclandre. » Le paysan répond : « Oui, sans esclandre, seulement cette année-ci, il y a eu une très mauvaise récolte et on ne peut pas exécuter la réquisition. » Il

ajoute :

Les agents des organes de ravitaillement exigent et prennent sans tenir compte de rien, et les autorités n'y prêtent pas attention. Autre chose très vexante : on nous prend les pommes de terre, nous les transportons, elles pourrissent, et après on nous oblige à nettoyer cet emplacement. »

De plus « des fainéants trônent dans les sovkhoses et ils reçoivent de tout : du pétrole, des allumettes, du sel. Bref l'appareil est, à leurs yeux, à la fois brutal et incompetent.

Lénine invite alors les paysans à « élire dans les soviets les meilleurs membres de la classe laborieuse, les plus consciencieux ». Puis il ajoute : « Et si les gens que vous avez élus s'avèrent impropres au pouvoir, alors il faut les révoquer et les remplacer par d'autres. » Mais il semble douter que la base paysanne puisse imposer son contrôle à l'appareil du Parti puisqu'il ajoute :

Si les paysans subissent à l'avenir des vexations de la part des autorités, faites-le savoir à la province, et si les autorités provinciales n'y prêtent pas attention, adressez-vous à Moscou, au Kremlin, à moi. Vous pouvez le faire par écrit, et personnellement.

En un mot, Lénine suggère aux paysans de faire appel à lui contre les exactions, les abus et les vexations des membres de l'appareil. Il est le dernier recours contre l'appareil et la bureaucratie. Mais, en cette année 1921, la Russie soviétique, ruinée et affamée, ne tient qu'enserrée dans l'armature de l'appareil du Parti, de la Tcheka et de l'Armée rouge. La pression qu'il invite les paysans à exercer sur ces institutions ne peut donc être que très mesurée. Si elle sort du cadre étroit qu'il définit, elle risque de faire exploser un équilibre instable, comme la révolte de Cronstadt va le montrer deux semaines plus tard.

La délégation repart ; un membre du comité exécutif des soviets du district de Tambov rédige « d'après les termes » de deux paysans cités un texte intitulé « Ce que le camarade Lénine a dit aux paysans de la province de Tambov », imprimé dans le numéro un du nouveau journal

communiste de la province, *Le Laboureur de Tambov*, et diffusé en tract à partir du 27 février. Ce même 14, et encore le 16, le Comité central étudie les mesures militaires pour liquider la révolte.

« Le paysan, poussé à bout, a saisi le gourdin »

En Sibérie occidentale, le 18 février 1921, le chef du détachement insurrectionnel du district Ichim diffuse aux soviets locaux de la région voisine un appel d'une extrême violence et d'un antisémitisme virulent :

Le moment est arrivé où le paysan, poussé à bout, a saisi le gourdin dans ses mains calleuses et s'est dressé avec ce gourdin pour défendre ses intérêts vitaux, pour défendre son travail et sa liberté. Au début, ce moment a été effrayant, pour avoir l'audace de s'agiter devant la Hauteur de Sion Trotsky, entouré de canons et de mitrailleuses et de milliers de ses esclaves communistes dévoués et qui ne reconnaissent rien, ni la sainteté ni la vérité ni la loi, et qui tourmentent quiconque a osé élever la voix contre la dictature des youpins, qui fusillent quiconque a dissimulé son travail, son pain, obtenu par ses mains calleuses et sa sueur. Ils ont déshabillé le paysan, ils l'ont dépouillé et puis ils ont contraint le paysan affamé et gelé à exécuter toutes les lubies des communistes. En un an et demi, ils ont conduit le pays à la ruine totale, à la famine. Et le paysan, poussé à bout, a pris le gourdin dans ses mains calleuses et, ce gourdin en main, s'est jeté sur le canon et sur les mitrailleuses sans y être poussé par personne, ni par les officiers ni par des chefs.

Le tract prévient ensuite les paysans : s'ils ne se soulèvent pas « contre le joug des communistes, ils mourront de faim dans un an ou plus et mourir de faim c'est bien pire que mourir au combat [...]. En huit jours, l'incendie s'est étendu jusqu'aux villes de Tioumen, Irkoutsk, Krasnoïarsk, Tobolsk et Kourgan. Les youpins communistes n'ont pas pu éteindre cet incendie au début et maintenant il ne s'éteindra pas ». Le

tract porte en exergue le fameux slogan des S-R : « C'est dans la lutte que tu conquerras ton droit. »

Cette violence verbale correspond à une violence physique accrue : les insurgés arrachent les yeux des communistes qu'ils arrêtent, à coups de fourche, et leur coupent les mains et les pieds à coups de hache. Le 19 février, le commandant d'une assemblée locale (*bouhrov*) du district d'Ichim décide de remplacer le mot « camarades » par « citoyen ». Le 22, le chef d'état-major de l'armée insurrectionnelle du district d'Ichim, Smirnov (à ne pas confondre avec Ivan Smirnov, le chef du Bureau sibérien... son adversaire), publie un ordre très brutal :

Au moment où toute la paysannerie sibérienne s'est dressée contre le joug des communistes, et, la fourche à la main, marche contre les bêtes sauvages avides de sang, certains citoyens du canton de Sladkovski et en partie du canton d'Oussovski attendent encore de voir si les vampires communistes ne vont pas revenir au pouvoir et même les aident en leur donnant certains renseignements. J'informe que les ennemis du peuple travailleur ne trouveront aucune pitié. Il faut anéantir sur place les personnes qui manifesteront leur opposition à l'Armée populaire, leur confisquer leurs biens, prendre leurs familles en otages et, en cas de trahison, anéantir ces dernières. Il s'agit d'une lutte à mort. Il n'y aura de pitié pour personne : ou on est avec le peuple ou on est contre lui.

Le même jour, le chef des forces armées soviétiques du secteur de Mourkine, près de Tioumen, envoie un télégramme désespéré au bureau sibérien :

La situation devient d'heure en heure plus catastrophique. Tout le district est gagné par les insurrections. Le détachement de communistes compte en tout 300 hommes qui disposent de 2 000 cartouches et d'une mitrailleuse avec 300 cartouches ; il est prêt à quitter Tobolsk. On ne peut décompter les forces de l'ennemi, mais il doit y avoir à peu près 5 000 hommes, bien armés. Les gens meurent par

dizaines, l'un après l'autre. Les cantons s'unissent entre eux. La ville avec son dépôt de vin et ses énormes valeurs a été pillée. Grâce à un transfuge communiste, l'ennemi connaît nos forces. L'histoire soviétique n'a pas encore connu d'insurrection comme celle-ci. Il nous faut tenir mais nous n'avons rien : ni cartouches ni armement. Il nous faut quelques bataillons d'infanterie et des escadrons de cavalerie. Nos détachements sont presque encerclés. 500 communistes vont mourir pour rien [...]. L'ennemi est armé et dangereux, car la majorité des insurgés sont des chasseurs à ski. Nous tenons sur nos positions, un tirailleur a de 20 à 25 cartouches avec une seule mitrailleuse et quatre bandes. L'ennemi livre des batailles de quatre à cinq heures comme une armée régulière.

Les soldats de l'Armée rouge, paysans et fils de paysans, répugnent parfois fortement à se battre contre les insurgés. À la mi-février, entre Tobolsk et Tioumen, 300 soldats passent du côté des insurgés et emportent avec eux 500 carabines, 200 grenades, 2 mitrailleuses Maxim et 4 mitrailleuses manuelles. Au début de mars, au sud de Tioumen, dans l'arrondissement de Iarkovo, deux compagnies du régiment de Kazan passent aux insurgés ; les soldats de deux autres compagnies, pour ne pas avoir à se battre, se font collectivement sauter le pouce.

Au milieu de février, l'armée populaire du district d'Ichim diffuse un appel pathétique aux « soldats de l'Armée rouge sans parti » :

Frères, vous voyez confusément de loin le rougeoiement de l'incendie insurrectionnel sanglant. Dans les entrailles de la puissante et immense Sibérie s'étend l'incendie du mouvement insurrectionnel. Frères soldats, dévalisés, affamés, qui reprenez les torrents de vos larmes sanglantes et grincez les dents de douleur dans votre âme, nous marchons, armés de bâtons, contre des canons et des mitrailleuses. Les océans de notre sang coulent, mais on ne peut revenir vers le passé, derrière nous s'ouvre le tombeau. En cette minute décisive, nous tendons les mains vers vous afin que vous ne regardiez pas avec indifférence cet effrayant massacre du

peuple. Les communistes sont sanguinaires et s'efforcent de nous anéantir. Nous vous attendons. Sachez que c'est la minute décisive.

Mais ces émeutes paysannes, si puissantes soient-elles à un moment donné, restent locales ou régionales, sans coordination, centralisation ni perspective politique. Un parti pourrait les fédérer, mais face au soulèvement de Tambov, les S-R eux-mêmes se divisent entre le soutien et l'abstention.

À l'autre bout du pays, dans le Caucase, Staline profite de la situation pour régler ses comptes avec le gouvernement menchevique de sa Géorgie natale avec qui Moscou a signé un accord reconnaissant l'indépendance. Lénine est réticent à le violer. Staline et son ami Ordjonikidze montent au nord du pays un petit soulèvement au début de février 1921. La 11^e Armée rouge, stationnée aux frontières, se rue aussitôt en Géorgie pour soutenir l'insurrection dite populaire et balaie la garde nationale géorgienne sous le regard d'une population lasse de trois ans de guerre civile. Le 26 février, l'Armée rouge prend Tiflis et y proclame la République soviétique de Géorgie.

Cronstadt

Depuis le début de janvier 1921, la situation est devenue catastrophique dans la capitale de la révolution et sa place forte, l'île de Cronstadt, qui commande tout le golfe de Petrograd. Les normes de livraison de pain ont été réduites, certaines rations alimentaires ont été diminuées, voire supprimées. Pour protester contre ces décisions, 1 037 traminots et 3 700 ouvriers de l'usine de construction navale de la Baltique, débraient, les premiers jusqu'au 10 à midi, les seconds jusqu'au 11. Les ouvriers de l'usine Kabelny font grève durant les trois jours par solidarité avec eux. Dans les unités de la garnison, la grogne se répand. Des soldats refusent d'effectuer les corvées réglementaires pour protester contre le manque de chaussures.

Chez les marins, le mécontentement croît aussi, attisé surtout selon un rapport du tchékiste Feldman, rédigé le 10 décembre 1920 – par les informations qu'ils reçoivent de leurs villages :

Tous, membres du Parti ou pas, se plaignent des nouvelles qu'ils reçoivent de leur patrie [sic] : à l'un on a confisqué son dernier cheval, l'autre apprend que son père, un vieillard, a été jeté en prison, on a réquisitionné toute la moisson de la famille d'un troisième, on a confisqué la dernière vache d'un quatrième, là le détachement de réquisition a mis la main sur tout le linge de corps.

Feldman signale encore que 40 % des membres du Parti communiste de la flotte de la Baltique, soit environ 5 000, ont rendu ou déchiré leur carte du Parti.

Enfin, la raréfaction brutale des matières premières et du combustible pousse le Soviet de Petrograd, présidé par Zinoviev, à décider le 11 février la fermeture de certaines usines, dont Poutilov (jadis fief bolchevique), jusqu'au 1^{er} mars ; 27 000 ouvriers se trouvent à la rue pendant deux semaines. Le 21 février, une réunion d'ouvriers de l'usine Troubotchny dénonce le régime du parti unique. Le Soviet de Petrograd répond en fermant l'usine, et en décidant la réinscription individuelle de tous les ouvriers et employés. Le 24 février, près de 300 ouvriers de l'usine Troubotchny descendent dans la rue, rejoints par des ouvriers d'autres usines, et les manifestants sont vite plus de 2 000. Le Soviet envoie un détachement d'élèves officiers les disperser, puis déclare la loi martiale dans la ville. Le 28 février, la Tcheka arrête préventivement et emprisonne près de 200 militants S-R et mencheviks (dont le principal dirigeant menchevique, Fiodor Dan

La nouvelle des troubles de Petrograd parvient vite à Cronstadt, où sont entassés 17 700 hommes, matelots et officiers, plus 3 000 à 4 000 employés, sans compter une population civile d'environ 30 000 hommes et femmes. Les marins envoient une délégation dans les usines en grève, puis tiennent, le 1^{er} mars à quatorze heures, un grand meeting sur la grande place de l'Ancre, présidé par le président du Soviet de Cronstadt, le communiste Vassiliev, en présence de Kalinine, président du Comité exécutif central des soviets, et de Kouzmine, commissaire de la flotte de la Baltique. Des marins du navire *Petropavlovsk* font un compte rendu de leur délégation envoyée à Petrograd, puis Petritchenco, marin du *Petropavlovsk*, lit un texte adopté la veille par l'équipage de son bateau, ensuite repris par l'équipage de l'autre cuirassé, le *Sébastopol*. Ce texte affirme : « Les soviets actuels

n'expriment pas la volonté des ouvriers et des paysans » et avance un programme de quinze revendications assez proche de celui de l'Union de la paysannerie laborieuse de Tambov :

1. Procéder immédiatement à la réélection des soviets au moyen du vote secret.
2. Établir la liberté de parole pour tous les ouvriers et paysans, les anarchistes et les socialistes de gauche [...].
4. Convoquer en dehors des partis politiques une conférence des ouvriers, soldats rouges et marins de Petrograd, de Cronstadt et de la province de Petrograd pour le 10 mars 1921 au plus tard.
5. Libérer tous les prisonniers politiques socialistes ainsi que tous les ouvriers, paysans, soldats rouges et marins emprisonnés à la suite des mouvements ouvriers et paysans [...].
8. Abolir immédiatement tous les barrages⁴ [...].
10. Abolir les détachements communistes de choc dans toutes les unités de l'armée, et la garde communiste dans les fabriques et les usines [...].
11. Donner aux paysans la pleine liberté d'action pour leurs terres ainsi que le droit de posséder du bétail, à condition qu'ils s'acquittent de leur tâche eux-mêmes sans recourir au travail salarié [...].
13. Autoriser le libre exercice de l'artisanat sans emploi d'un travail salarié.

Kalineine et Kouzmine dénoncent ce texte, adopté à la quasi-unanimité, y compris par presque tous les 300 communistes présents. Zinoviev informe Lénine et Trotsky à Moscou que l'assemblée des marins vient d'adopter un texte « cent-noirs [c'est-à-dire ultrarévolutionnaire] et socialiste-révolutionnaire », sans leur en communiquer le texte. Le lendemain, une assemblée générale de quelque 300 délégués des unités militaires, bureaux et entreprises de l'île désigne un Comité révolutionnaire provisoire. La plate-forme se répand sous le slogan : « Les soviets sans communistes », qui n'y figure pas, mais est sous-entendu dans la formule « des soviets libres ».

Le lendemain, un communiqué du gouvernement, signé Lénine et

Trotsky, reprenant les termes du télégramme de Zinoviev, dénonce cette résolution comme un texte « cent-noirs et socialiste-révolutionnaire », et insiste sur la présence dans les rangs des mutins du général d'artillerie Kozlovsky, pourtant nommé à son poste, diront les insurgés, par Trotsky lui-même (en réalité par les bureaux du commissariat du peuple à la Guerre). Le lendemain, la Tcheka arrête à Oranienbaum, ville de la côte, à quelques kilomètres de Cronstadt et de Petrograd, une vingtaine de marins de Cronstadt envoyés à Petrograd et prend en otage la famille de Kozlovsky et des officiers de Cronstadt, garants de la vie des dirigeants communistes arrêtés à Petrograd.

L'affolement gagne les bolcheviks : l'appel aux insurgés lancé le 4 mars par le comité de défense de Petrograd présidé par Zinoviev dénonce la présence d'officiers blancs dans l'insurrection et affirme audacieusement : « La Sibérie et l'Ukraine défendent fermement le pouvoir soviétique. » Il menace : « Cronstadt n'a ni pain ni combustible. Si vous persistez, on vous canardera comme des perdrix » (mot qui sera plus tard attribué à tort à Trotsky). Il évoque le sort des soldats de Wrangel, réfugiés à Constantinople, où « ils crèvent par milliers, comme des mouches, de faim et de maladies », ce qui est assez vrai. L'appel final à se rendre immédiatement, à déposer les armes, à désarmer et à arrêter « les chefs criminels, surtout les généraux tsaristes », et à « passer chez nous » n'aura aucun effet.

En même temps, note Alexandre Iakovlev, ancien membre du Bureau politique du Parti communiste de l'Union soviétique sous Gorbatchev dans l'introduction à son recueil de documents d'archives sur Cronstadt, si les ouvriers de quelques usines de Petrograd sympathisent publiquement avec les insurgés, « la majorité des habitants de Petrograd restent indifférents aux événements de Cronstadt ». La lassitude, après quarante mois de guerre civile, et les promesses de Zinoviev, qui annonce une grande lutte « contre la bureaucratie », pèsent lourd sur leur moral.

À Cronstadt, environ 900 des 2 680 militants et stagiaires du Parti communiste en démissionnent et, en majorité, se solidarisent avec les insurgés sous l'impulsion d'un bureau provisoire de trois communistes qui les appelle à collaborer avec le Comité révolutionnaire provisoire des insurgés. Les trois seront fusillés après l'écrasement de l'insurrection.

Toukhatchevsky appelle alors au téléphone, à Gomel, en Biélorussie,

le commandant de brigade Poutna et, sans explications, lui ordonne de faire monter vers Petrograd sa division, pourtant dans un assez triste état :

Les unités de la division, pour l'essentiel disséminées dans les villages chez des paysans pas trop bien disposés à l'égard du pouvoir soviétique, se trouvaient dans des conditions matérielles et sanitaires extrêmement pénibles, sans parler des conditions lamentables pour l'entraînement militaire dans les unités et la formation politique. Alors qu'ils manquaient chroniquement de graisses et de repas chaud, les soldats recevaient 350 grammes de pain par jour. 75 % d'entre eux manquaient de chaussures, manque particulièrement pénible alors que nous étions en plein début de printemps et de dégel, et la moitié d'entre eux n'avaient pas d'équipement [...]. Vu leur sous-alimentation chronique, les soldats rouges étaient si épuisés que le temps d'exercices militaires dans les unités fut réduit à trois heures par jour avant de disparaître presque totalement. L'exercice était surtout effectué par l'encadrement.

Les bureaux de Boris Savinkov, installés de l'autre côté de la frontière, informés de la mission attribuée à la 27^e division dite « d'Omsk », l'abreuvent de tracts multiples.

Les slogans de ces tracts étaient presque identiques à ceux des gens de Cronstadt, à cette exception près que certains appelaient clairement au pogrom contre les Juifs. J'ordonnais de ne pas dissimuler ces tracts aux soldats rouges ; les instructeurs politiques reçurent mission d'en donner connaissance dans leurs entretiens, et d'expliquer leur signification et les intérêts auxquels ils répondaient [...]. Le 5 mars, je reçus l'ordre d'envoyer la 79^e brigade de tirailleurs à la disposition de la 7^e armée, sans aucune indication sur la nature de ses tâches. Mes tentatives répétées pour recevoir des explications afin de savoir à quoi préparer les troupes restèrent sans résultat.



Virovt Poutna

Les soldats et leur commandant savent seulement qu'à leur descente ils seront mis à la disposition de Toukhatchevsky. Poutna demande 150 cantines pour faire la cuisine, il n'en reçoit que 14, 15 000 paires de chaussures, il n'en reçoit que 5 800, et le reste à l'avenant. Les conséquences ne se font pas attendre :

Les troupes semblaient partir dans un bon état d'esprit ; mais les conditions insupportables de leur transport (ils étaient

effroyablement entassés dans des wagons, dans un état sanitaire lamentable, et mal nourris, et, vu le petit nombre de cantines, reçurent très peu de nourriture chaude), puis l'agitation contre-révolutionnaire à laquelle les troupes étaient soumises lors des arrêts dans les gares, et qui devint particulièrement intensive à l'approche du golfe de Finlande, et enfin les rumeurs hostiles répandues par la population du district où les troupes furent logées après leur débarquement, tout cela les démoralisa fortement.

En un mot, la population, en grande majorité paysanne ou d'origine paysanne, était largement du côté des insurgés.

Parmi les soldats rouges se répandit le bruit que les matelots s'étaient révoltés uniquement parce qu'ils ne pouvaient supporter les excès et les actes arbitraires, même du point de vue révolutionnaire, des autorités locales de Cronstadt. On disait qu'aucune force ne pourrait prendre Cronstadt car la glace autour de l'île et des forts était déjà brisée, et que la première tentative par des unités d'élèves officiers de prendre la forteresse d'assaut s'était terminée par leur défaite totale et de lourdes pertes. Cette dernière version, gonflée dans d'incroyables proportions, avait quelque fondement car la première faible tentative de prendre Cronstadt d'assaut le 8 mars s'était effectivement soldée par un échec.

L'ultimatum lancé par Trotsky aux mutins le 5 mars expirant le 7, le 8, le jour de l'ouverture du Xe Congrès du Parti bolchevique, Toukhatchevsky a en effet lancé une armée de 20 000 hommes à l'assaut de l'île fortifiée. Ses soldats, revêtus de manteaux blancs, se sont avancés dans une tempête de neige sur les kilomètres de glace qui séparent Cronstadt du continent (huit kilomètres jusqu'à Oranienbaum au sud et dix-huit jusqu'à Sestroretsk au nord), suivis de détachements de la Tcheka destinés à soutenir leur moral vacillant par la menace de leurs mitrailleuses. Arrivés aux abords des fortifications, les assaillants ont été soumis à un violent tir d'artillerie. Cronstadt disposait de 135 canons et de 68 mitrailleuses plus les 28 canons des deux cuirassés

Petrovavlovsk et *Sébastopol*. Les obus en divers endroits crèvent la glace et plusieurs centaines d'assaillants périssent noyés et gelés. C'est la débâcle. Une unité d'élèves officiers passe aux révoltés.

L'émigration blanche, démoralisée après la débâcle de Wrangel, apprend avec enthousiasme la révolte des marins. Peu importe à cette émigration en majorité monarchiste le programme des insurgés, seule compte la chute possible des bolcheviks. Et, pour elle, il ne peut y avoir en Russie, comme le dit le général blanc von Lampe, que deux gouvernements : soit les bolcheviks, soit les monarchistes. L'action de toute troisième force ne peut être qu'un marchepied pour ces derniers. Le vieux révolutionnaire Bourtsev, dont les services de sécurité français financent le journal *La Cause commune*, écrit : « La lutte contre les bolcheviks est notre cause commune. » Le Centre national, qui, en 1919, devait constituer à Petrograd un gouvernement blanc en cas de victoire de Ioudenitch, rassemble des fonds pour venir au secours des insurgés, multiplie les interventions auprès des gouvernements étrangers français et finlandais. Wrangel, avec ses 5 000 soldats stationnés à Bizerte, s'annonce prêt à reprendre du service (mais Cronstadt est bien loin de la Tunisie !).

Le dirigeant des S-R de droite Victor Tchernov envoie aux insurgés un message solennel en tant que « président de l'Assemblée constituante » et leur « offre des renforts en hommes et des vivres fournis par les coopératives russes à l'étranger. Faites-nous savoir ce qu'il vous faut et en quelle quantité. Je suis prêt à venir en personne pour placer mes forces et mon autorité au service de la révolution du peuple ». Le Comité révolutionnaire, le lendemain, « remercie Tchernov de sa proposition, mais la décline pour le moment en attendant que la situation soit clarifiée. En attendant, tout sera pris en considération ». Cette clarification attendue est sans doute l'espoir, vite déçu, de voir la révolte s'étendre sur le continent.

Le 10 mars, près de 300 délégués du Congrès du Parti bolchevique (soit un quart de ses membres) partent à Cronstadt encadrer et tenter de convaincre des soldats de plus en plus tièdes, réservés ou hostiles de livrer combat aux mutins. À cette date, ces derniers ont perdu 14 tués et 4 blessés ; mais Cronstadt ne disposait au 1^{er} mars que de quinze jours de ravitaillement (pour une ration de pain quotidienne de 225 grammes), et manque dramatiquement de médicaments et du matériel médical le plus élémentaire. Les insurgés pensaient donner le signal du

soulèvement des ouvriers de Petrograd, puis d'une révolte générale. Ils écrivent ainsi dans leur bulletin du 11 mars en dénonçant « les communistes qui vivent dans la jouissance et les commissaires qui engraissernt » :

Camarades ouvriers ! Cronstadt lutte pour vous, pour les affamés, pour ceux qui sont transis de froid, en loques et sans abri.

Tant que les bolcheviks resteront au pouvoir, on ne verra pas une vie meilleure [...].

Camarades paysans ! C'est vous que le pouvoir bolchevique a trompés et dépouillés le plus. Où est la terre que vous aviez reprise aux propriétaires après en avoir rêvé depuis des siècles ? Elle est entre les mains des communistes ou exploitée par les sovkhozes [...].

Camarades ! Ceux de Cronstadt ont levé le drapeau de la révolte dans l'espoir que des dizaines de millions d'ouvriers et de paysans répondraient à leur appel.

Mais cet appel est déçu ; le moral des insurgés flanche beaucoup plus à cause de ce silence et de l'épuisement des réserves de pain, de combustible, de cartouches et d'obus qu'à cause des dégâts très limités provoqués par les bombardements quotidiens de l'aviation gouvernementale. Le 16 mars, les tirailleurs de la 27^e division d'Omsk de Poutna se mutinent et lancent un appel à leurs camarades à « aller à Petrograd battre les Juifs ». Leur mutinerie est étouffée. D'autres détachements flottent ou fléchissent.

La conjonction des révoltes de Cronstadt, Tambov, Tobolsk et Tioumen, qui met le régime à deux doigts de sa perte, persuade Lénine que la prolongation du communisme de guerre entraînera la chute du régime, et le pousse à reprendre et développer les propositions de Larine, Trotsky et autres, qu'il avait repoussées auparavant comme autant de concessions aux koulaks. Au Xe Congrès, il insiste sur l'isolement du Parti bolchevique au pouvoir alors que « la paysannerie est de plus en plus mécontente de la dictature prolétarienne » et qu'« une effervescence et un mécontentement ont été observés parmi les ouvriers sans parti [...], ils font de la démocratie et de la liberté des mots d'ordre tendant au renversement du pouvoir des soviets ». Il

ajoute : « Tant que la révolution n'a pas éclaté dans d'autres pays, il nous faudra des dizaines d'années pour nous en sortir. » Il faut donc changer de politique : pendant que l'Armée rouge écrase la révolte, Lénine fait voter le remplacement de la réquisition par l'impôt en nature : une fois réglé cet impôt, le paysan est libre de vendre ses surplus. C'est l'amorce de la « Nouvelle Politique Économique » (NEP). Un délégué de Sibérie s'exclame : « Il suffira d'annoncer cette nouvelle dans toute la Sibérie pour mettre un terme à l'agitation paysanne. » Cette annonce retire aux insurgés leur mobile et leur revendication essentielle, et redonne confiance aux soldats de l'Armée rouge. Ce même jour, les insurgés de Cronstadt constatent que leurs dépôts de farine sont vides. La famine, qui a dans l'histoire renversé bien des forteresses, est imminente.

Toukhatchevsky rassemble 50 000 hommes environ et lance l'assaut décisif contre Cronstadt dans la nuit du 16 au 17 mars, à trois heures du matin. Cronstadt tombe le matin du 18 mars après de farouches corps à corps à la baïonnette. Les combats ont fait près de 10 000 morts et blessés dans l'Armée rouge, plus de 2 000 morts et blessés chez les insurgés, dont 6 700 se sont enfuis sur la glace vers la Finlande avant l'assaut final, avant d'être désarmés et internés par les Finlandais.

Parmi eux se trouve le président du Comité révolutionnaire provisoire, Petritchenco, qui le 30 mars lance une « adresse » à un Groupe révolutionnaire russe de Paris inconnu. Il y appelle à l'unité de tous les adversaires des communistes sans exception :

Les 8 000 hommes de la garnison de Cronstadt¹ brûlent du désir de continuer la lutte contre les communistes sous le slogan : « Tout le pouvoir aux soviets librement élus » [...]. Ce slogan doit unir tout le monde contre l'ennemi commun : les communistes, car la Russie entière a pu constater en trois ans et demi de lutte qu'aucun parti ne gagnera seul contre les communistes. Pour combler ce désir, à savoir engager le combat contre les communistes, la garnison de Cronstadt a besoin d'une aide sous tous les rapports.

La répression est brutale : le 20 mars, la Tcheka fusille 167 matelots du *Petropavlovsk* ; le lendemain, 32 autres et 29 du *Sébastopol* ; le 24 mars, 27 marins encore, enfin, le 1^{er} et le 2 avril, le tribunal

révolutionnaire juge 64 insurgés et en condamne 23 à mort. Au total, 2 103 insurgés sont condamnés à mort et fusillés.

En mai, Petritchenco et ses camarades proposent une alliance au général Wrangel sur un programme en six points :

1. la terre aux paysans ;
2. Syndicats libres pour les ouvriers ;
3. Indépendance complète des États frontaliers ;
4. Liberté d'action pour les fugitifs de Cronstadt ;
5. Suppression des épaulettes de tous les uniformes militaires ;
6. « Tout le pouvoir aux soviets et non aux partis. »

Tous ces points, surtout les points 3 et 5, devaient déplaire fortement à Wrangel, partisan déclaré de la Grande Russie une et indivisible et d'une stricte discipline militaire. Mais Petritchenco précise que « tout le pouvoir aux soviets » n'est qu'une « manœuvre politique commode » jusqu'au renversement des communistes. Une fois ces derniers liquidés, il propose une dictature militaire (bien sûr présentée comme temporaire) qui réduirait les autres propositions à de la poudre aux yeux. Mais Wrangel rechigne et la Tcheka arrête et fusille les émissaires petrogradois de cette alliance instable, qui capote.

Une ultime flambée

Du 10 au 16 mars 1921, les bolcheviks organisent dans la province de Tambov une conférence paysanne pour tenter de séparer la masse des paysans des insurgés. Les paysans qui l'abandonnent et appellent les partisans insurgés à cesser la lutte critiquent en même temps vivement le régime. Antonov-Ovseenko souligne un double mécontentement :

Ils sont mécontents avant tout de la politique du ravitaillement [des agissements des agents et des détachements de ravitaillement] et de l'incurie générale dans les rapports avec la campagne (« ils laissent pourrir le blé », « ils font mourir le bétail », « ils possèdent eux-mêmes des terres, mais ne savent pas les utiliser », « la corvée de charrois fait crever les chevaux », « on utilise les chevaux

pour rien à des travaux pas préparés », etc.).

Ensuite, le mécontentement contre les agissements des administrateurs locaux et de certains responsables (« les décrets, voyez-vous, ils sont bons, mais sur place, voyez-vous, ils refont les décrets », « ils prennent des pots-de-vin », « ils se mettent au-dessus de la campagne »), le sentiment que le pouvoir des soviets n'est pas un pouvoir organique, qui a poussé sur place, mais un pouvoir imposé de l'extérieur, un pouvoir qui commande par l'entremise de soviets et des comités exécutifs locaux et, de plus, de façon souvent irrationnelle.

À Tioumen, le 17 mars, l'exécution d'otages par les autorités locales provoque un soulèvement écrasé après trois heures de combats furieux. La répression est féroce : 125 insurgés sont fusillés par un tribunal dont des communistes de la ville, hostiles à sa décision, affirment que les juges étaient ivres. Deux semaines plus tard, la ville tombe entre les mains des insurgés. Pourtant, dès le début de la dernière semaine de mars, l'insurrection de Sibérie occidentale commence à refluer.

Le 25 mars, l'état-major principal de Tobolsk de l'armée populaire diffuse un appel euphorique aux « citoyens sibériens ». Auparavant, écrivent-ils, les communistes cachaient soigneusement les soulèvements dans l'Altaï, les régions de Tomsk, Iénisseï et ailleurs, et faisaient croire que tout allait bien :

Mais aujourd'hui apparemment il est impossible de cacher la vérité et maintenant les communistes ne dissimulent plus leur situation dangereuse. Maintenant, les communistes eux-mêmes écrivent que la Sibérie s'est soulevée, que le mouvement des partisans se développe en Russie même et que la puissante forteresse maritime de Cronstadt a été prise par le peuple insurgé avec l'aide des matelots et de troupes qui sont passées du côté du peuple.

Jusqu'à ce jour néanmoins les communistes ne veulent absolument rien comprendre et ils osent affirmer que ce n'est pas le peuple, à bout, qui s'est révolté, mais des généraux, des officiers aux galons dorés, des mencheviks et des S-R. Ils cachent encore à ce jour que c'est le peuple tout entier qui

s'est soulevé, ce peuple qu'ils considèrent comme du bétail gris et soumis. Les communistes croient encore que l'on peut dépouiller, piller et fusiller, et que le peuple n'est pas capable de se soulever pour défendre ses droits humains.

Nous, peuple insurgé, nous savons parfaitement pourquoi nous marchons et ce que nous voulons obtenir. Nous avons tous une seule pensée et un seul but : anéantir l'ennemi communiste [...].

Nous voulons instaurer un véritable pouvoir soviétique, et pas le pouvoir communiste, qui a existé jusqu'à ce jour sous l'apparence d'un pouvoir soviétique. Nous voulons que tout le monde respire librement, que tout le monde puisse vivre librement, que chacun puisse effectuer librement le travail qu'il veut, que chacun puisse librement disposer de ses biens, que personne n'ait le droit d'enlever à quelqu'un ce qu'il a pu acquérir par un travail pénible, que chacun puisse disposer de ce qu'il a gagné par ses mains de travailleur. Nous voulons que chacun croie comme il veut : qu'il soit orthodoxe s'il le veut, tatare s'il le veut ; et qu'on ne nous impose pas de croire tous par force à la commune. En un mot, nous voulons une vie libre, sans aucune contrainte ni violence, sans réquisitions.

L'appel indique ensuite que dans les territoires libérés des communistes la population a élu de nouveaux soviets sur de nouvelles bases, qu'une fois la province libérée un Soviet provincial sera élu et, une fois la Sibérie libérée, un Soviet sibérien, différent des soviets antérieurs « où siégeaient seulement des communistes que personne ne connaissait et que nommaient aussi des communistes ».

Citoyens, est-ce que vous avez choisi Indenbaum comme commissaire au ravitaillement de la province, est-ce que vous le connaissiez auparavant ? Avec ses détachements de réquisition, il a pillé toute la province, dont il a ruiné beaucoup d'habitants, dont il a fait fusiller ou jeter en prison beaucoup par ses détachements de réquisition.

Notre peuple a attrapé ce bandit, l'a jugé et l'a condamné à mort pour tous ses crimes contre le peuple et les partisans

l'ont fusillé.

L'appel, évoquant les « cadavres de nos enfants fusillés » et l'« incendie de nos habitations » énumère ensuite des atrocités attribuées aux communistes, appelle les paysans à se soulever partout pour aider les insurgés à « anéantir l'ennemi définitivement » et se conclut par trois slogans dont le premier proclame : « Vive le pouvoir soviétique sans communistes ! »

Le 23 mars, le Comité exécutif central des soviets remplace officiellement la réquisition alimentaire par l'échange libre des produits, le droit de vendre et d'acheter pour ses propres besoins du blé et du fourrage dans les régions où le plan de réquisition a été accompli à 100 %, ce qui est le cas de la région de Tioumen. Le 3 avril, le comité exécutif du Soviet de la province se hâte de diffuser cette décision et d'édicter :

1) La liberté d'échanger, d'acheter, de vendre et de transporter du blé, des grains, du fourrage et des pommes de terre. 2) Pour assurer la pleine liberté de circulation, enlever les détachements de barrage sur l'ensemble du territoire de la province, sur les voies de chemins de fer, les voies fluviales et les routes à charrois.

Même si le comité interdit à des individus et à des groupes d'acheter du blé, du fourrage ou des pommes de terre pour les revendre à des tiers, la principale revendication du paysan est satisfaite et, bien qu'il se méfie des mots et des promesses, le ressort principal des insurrections paysannes est en tout cas brisé, même si dans la province de Tioumen des groupes de réquisition, nostalgiques du pouvoir que le communisme de guerre leur donnait sur les paysans continuent à tenter d'imposer leur loi, qualifiée de « loi du Parti », dans leur intérêt personnel.

L'agonie

Son ressort brisé, l'insurrection n'en revêt que plus d'acharnement.

Deux textes donnent une idée de la férocité de la lutte : un rapport du chef de la milice et du chef du bureau politique du district de Tobolsk, Vassiliev, au chef de la milice de la province sur les exactions des insurgés, en date du 16 avril, et un rapport en date du 18 avril 1921 d'un commandant de la 26^e division de tirailleurs, Kassianov, qui a fait fusiller ou sabrer presque tous les prisonniers.

Kassianov énumère une série d'assauts difficiles de villages et ajoute :

Il n'y a pas eu de prisonniers, et je ne connais pas le nombre de blessés de leur côté [...] les bandes ont perdu beaucoup d'hommes et de chevaux. Nous les avons encerclés de trois côtés. Beaucoup d'entre eux se sont rendus, mais nous ne les avons pas faits prisonniers, nous les avons jugés sur place comme nous avons déjà envie de le faire. [...]. Depuis lors nous travaillons à attraper les bandits en fuite dans leurs maisons : nous les attrapons, nous les sabrons et nous les envoyons au régiment, enfin on les envoie moins qu'on ne les sabre.

Les ordres sont en effet d'envoyer les prisonniers au poste de commandement du régiment. Kassianov bafoue les ordres avec une satisfaction évidente. C'est un comportement typique de partisan qui veut s'affirmer le maître sur son pré carré.

Le 28 mars, dans la région de Tioumen, un groupe d'insurgés propose au commandant du premier bataillon du 343^e régiment d'engager des pourparlers. À la fin d'une négociation tendue, les insurgés rompent et déclarent : « Dès lors que nous avons commencé, de toute façon nous vaincrons, malgré vos canons, vos tanks, vos avions et tout le reste. Nous avons engagé le combat, nous le poursuivrons jusqu'au bout. »

Le 7 avril, l'Armée rouge prend d'assaut Tobolsk et y capture 5 000 partisans. Un petit groupe s'enfuit vers le nord. Un détachement de 40 cavaliers rouges, commandés par Platon Loparev, organisateur en 1919 du mouvement de partisans contre Koltchak dans la province de Tioumen, et que Staline fera fusiller en 1938, effectue en cinq jours un incroyable raid de près de mille kilomètres. Il tombe par surprise sur les insurgés rassemblés dans le bourg de Samarovo et sur leur état-major,

dont il capture la quasi-totalité malgré son énorme infériorité numérique. Il capture aussi le président du Soviet insurgé de Tobolsk et 200 insurgés démoralisés. Le lendemain, une troupe de plusieurs centaines d'insurgés essaient de reprendre le village et de libérer leurs camarades, mais leur commandant, l'ancien officier de Koltchak Sviatoch, meurt dans l'assaut. Sa mort les démoralise ; ils refluent.

Au même moment, l'insurrection de Tambov agonise. Entre le 20 mars et le 12 avril, plus de 7 000 insurgés, dont un régiment entier avec tout son armement, se rendent à l'Armée rouge. Nommé à la tête des troupes, Toukhatchevsky arrive dans la région le 12 mai. Il a constitué une armada de près de 120 000 hommes, dont 57 000 immédiatement opérationnels et, ce même jour, il publie le décret n° 130 destiné à terroriser les insurgés et la population qui les soutient. Il les incite en effet à déposer les armes en leur promettant la vie sauve et ajoute :

Il faut impérativement arrêter les familles des bandits qui ne se seront pas présentés, confisquer leurs biens et les répartir entre les paysans fidèles au pouvoir soviétique [...]. Si le bandit ne se présente pas et ne se rend pas, les familles arrêtées seront déportées dans les régions éloignées de la République.

Le comité provincial de l'Union de la paysannerie laborieuse répond à cet ordre n° 130 par un décret ordonnant de prendre comme otages les familles des soldats rouges et des employés des soviets, en confisquant leurs biens. Selon Antonov-Ovseenko, « cet ordre est appliqué dans certaines régions avec la plus grande cruauté (on égorge purement et simplement les familles de soldats rouges par dizaines entières, et dans certains endroits les citoyens, et parfois les unités de soldats rouges demandent de ne pas toucher aux familles des bandits, par peur de la terreur blanche) ». Les paysans qui sympathisent avec les insurgés refusent de donner leur nom, malgré les exécutions de plusieurs dizaines d'otages. Un mois plus tard, le 11 juin, Toukhatchevsky édicte un ordre du jour 171, particulièrement sévère, imprimé et diffusé à 30 000 exemplaires, qui déclare la révolte en cours de liquidation ; pour briser la résistance des paysans qui, ayant des parents parmi les insurgés, ne veulent pas dire leur nom pour ne pas

être pris en otages, il ordonne de « fusiller sur place sans jugement les citoyens qui refusent de donner leur nom » et ajoute que les commissions politiques désignées peuvent :

Dans les villages où sont cachées des armes décider l'arrestation d'otages et les fusiller dans le cas où on ne rendrait pas les armes.

Dans le cas où l'on trouverait des armes cachées, fusiller sur place sans jugement l'aîné de la famille.

Faire arrêter et déporter hors de la province la famille qui aura caché un bandit dans sa maison, confisquer ses biens et fusiller sans jugement l'aîné de cette famille ;

Considérer comme des bandits les familles qui cachent des membres de la famille ou des biens des bandits et fusiller sur place sans jugement l'aîné de cette famille.

En cas de fuite d'une famille de bandits, répartir ses biens entre les paysans fidèles au pouvoir soviétique, incendier ou démolir les maisons abandonnées.

Appliquer le présent ordre du jour rigoureusement et sans pitié.

L'insurrection se disloque peu à peu. Le 2 juin, la dernière localité importante de la région, Obdorsk (l'actuelle Salekhar, future gare terminale d'une ligne de chemin de fer de 1 200 kilomètres que Staline fera construire par des détenus du Goulag et qui ne fonctionnera jamais), tombe entre les mains de l'Armée rouge. Un groupe d'insurgés se réfugie en Chine. Des élèves officiers étudiants en chimie proposent à Toukhatchevsky d'utiliser des gaz asphyxiants pour déloger les insurgés des bois où ils se cachent. Toukhatchevsky accepte mais ajoute, pour apaiser les protestations que cela suscite dans l'Armée rouge : « Dans toutes les opérations où seront utilisés des gaz asphyxiants, il faut prendre des mesures exhaustives pour sauver le bétail qui se trouve dans la sphère d'action des gaz. » Cette réserve en interdit l'utilisation, étant donné l'impossibilité manifeste de séparer, dans les bois, les insurgés de leur bétail...

Toukhatchevsky soumet la question au Conseil militaire de la République qui, dans une délibération du 19 juin, lui recommande la plus grande prudence. Les gaz ne seront jamais utilisés. La révolte est

en effet écrasée depuis quatre jours : encerclés, pourchassés, les insurgés sont réduits à un détachement de 1 200 hommes. Le 20 juin, le lendemain même de la délibération du Conseil militaire de la République, l'application des mesures exceptionnelles de l'ordre du jour 171 est suspendue.

Au Soviet de Moscou, en juin 1921, le vice-président de la Tcheka lit un rapport accusant le parti des S-R d'être impliqué dans les insurrections paysannes de Sibérie, de Tambov et de Voronej, et invitant les S-R à répondre à ces accusations. Comme tous les S-R du Soviet de Moscou sont sous les verrous ou en fuite, il leur est difficile de répondre. L'un d'eux, Iouri Podbielsky, originaire de Tambov, est arrêté par la Tcheka le 20 mai et désigné par elle comme l'un des principaux initiateurs du « soulèvement des bandits, koulaks et déserteurs dans les provinces de Tambov et de Voronej ». En réponse à cette accusation, il adresse de sa cellule une lettre ouverte au président du Soviet de Moscou, Léon Kamenev. Il y récusé comme mythique le titre que lui donne la Tcheka de « fondé de pouvoir du comité central du parti S-R à Tambov pour la direction du soulèvement ». Il rappelle qu'il a, pendant l'insurrection, passé l'essentiel de son temps à Moscou où il a travaillé, sous deux noms d'emprunt, au commissariat du peuple à l'Agriculture puis à l'Instruction publique. Pendant cette période, dit-il, il a « fait un court voyage à Tambov et à Voronej pour affaires personnelles », passant deux jours à Tambov et quatre à Voronej pendant l'automne 1920. Il souligne qu'il a, « dans la presse, exprimé une opinion franchement négative sur l'activité d'Antonov lui-même et sur sa personne », et il renvoie à son article du no 6 (de 1921) du mensuel clandestin des S-R, *La Russie révolutionnaire*.

Quoi que l'on pense de mon article, qualifier de « dirigeant » et d'« inspirateur » d'Antonov un homme qui a caractérisé, comme je l'ai fait, Antonov lui-même d'« expropriateur typique des années 1905-1909 »², de « franc-tireur de la guerre de partisans » et le mouvement qu'il dirigeait de mouvement « de guérilleros », de « guerre de partisans », « absurde », « désordonnée », toute nue, sans mots d'ordre, idées ni programmes, etc., reflète manifestement une logique boiteuse. Et les matériaux saisis chez moi contiennent des remarques sur de nombreux faits de cruauté manifestée dans

la lutte tant par les partisans d'Antonov que par les troupes soviétiques. Le plus « épouvantable » est le récit d'un habitant de Tambov racontant son entrée dans l'« état-major » d'un régiment d'Antonov, ce qu'il y a vu et ses protestations au siège de l'« état-major » contre les horreurs commises par les partisans d'Antonov. Voilà les matériaux qui ont servi de base à la Tcheka pour « établir » que le « comité central des S-R a, en la personne de son fondé de pouvoir, dirigé le soulèvement des koulaks », bandits et déserteurs dans les provinces de Tambov et Voronej.

La conférence des S-R de droite de l'automne 1920, écrit-il, a entendu un rapport sur le soulèvement d'Antonov mais n'a nullement évoqué une participation des S-R à ce soulèvement. Quant à l'Union de la paysannerie laborieuse, créée par les S-R et liquidée par la Tcheka avant qu'Antonov ne fonde la sienne, elle « n'avait rien de commun avec celle d'Antonov ». Il ajoute, avant d'exiger la diffusion de sa déclaration au Soviet de Moscou :

Ce n'est pas dans l'activité du Parti S-R, mais dans la politique de « répartition des vivres imposée jusqu'à présent à la paysannerie laborieuse » qu'il faut chercher les causes du mouvement prolongé de guérilla des paysans de Tambov. Antonov ne se serait pas maintenu un seul jour à la campagne sans l'activité des détachements punitifs dont les "gens d'Antonov" souffraient moins que la paysannerie ordinaire, coupable de rien. Sous le régime de la caution solidaire sanglante, des villages entiers répondaient parfois d'un contact involontaire et inévitable avec les détachements d'Antonov qui passaient par là. L'incendie des villages (Koptevo, Verhne-Spasskoïe, Khitrovo), la confiscation de tous les biens des paysans, les exécutions massives et autres mesures de ce genre ont irrité les paysans et fourni de nouveaux partisans aux détachements d'Antonov.

La répression de l'insurrection suscite un profond malaise dans de nombreuses unités de l'Armée rouge. Antonov-Ovseenko souligne

l'ampleur de la désertion et la brutalité de la répression. Pour toute la province de Tambov, du 1^{er} juin au 2 juillet, « 1 748 bandits et 2 452 déserteurs ont été capturés ; 1 449 bandits (dont environ 400 avec leurs armes) et 6 672 déserteurs se sont rendus volontairement ; soit un total de 12 301 hommes mis hors de combat. On a pris en otages 3 430 personnes, 913 familles. On a confisqué 150 exploitations, brûlé et démoli 85 maisons ». Pour la seule semaine suivante, il indique « 16 000 bandits et déserteurs mis hors de combat, 500 exploitations confisquées, et 250 maisons brûlées et démolies. Plus de 300 familles de bandits ont été libérées après la reddition des bandits ».

Antonov-Ovseenko souligne :

Il n'a fallu déployer la terreur rouge dans des proportions massives que dans les districts de Tambov et de Kirsanov [...]. Dans le district de Tambov, du 1^{er} juin au 1^{er} juillet, 59 bandits avec leurs armes, 906 sans leurs armes et 1 445 déserteurs se sont rendus volontairement ; 1 455 bandits et 1 504 déserteurs ont été mis hors de combat. 549 familles ont été prises en otages ; 295 exploitations ont été définitivement confisquées, 80 maisons démolies, 60 maisons brûlées, 591 bandits et 70 otages ont été fusillés [...]. 5 000 otages sont entassés dans des camps de concentration.

Si la victoire militaire est totale, le bilan politique n'est pas brillant. Antonov-Ovseenko affirme en effet : « L'état d'esprit de la majorité de la paysannerie est attentiste et méfiant, [...] l'esprit d'opposition grandit chez les ouvriers, l'organisation du Parti est affaiblie, épuisée, lasse. » De plus, « les cheminots continuent à servir de pivot à l'organisation contre-révolutionnaire » et enfin « l'agriculture de la province de Tambov est dans un état tout à fait lamentable ». Aussi juge-t-il possibles de nouvelles révoltes.

D'ailleurs, la révolte, battue, n'est pas encore écrasée. Le 28 juin, un détachement de la brigade de Kotovsky tombe dans une embuscade. Les insurgés s'emparent de ses cinq automitrailleuses. Kotovsky contreattaque ; les insurgés, qui se sentent perdus, abattent leurs chevaux et se suicident. Le 8 juillet, la brigade de Kotovsky charge un groupe de 500 insurgés, dont ils sabrent la moitié. Une cinquantaine s'enfuit. Les autres sont capturés et fusillés sur-le-champ.

Il faut une ruse digne d'un western de Sergio Leone pour liquider définitivement l'insurrection. À la mi-juillet, Alexandre Antonov, grièvement blessé à la tête, confie le commandement des 3 000 à 4 000 insurgés restants au paysan Matioukhine. En mai, Dzerjinski a infiltré dans l'état-major d'Antonov des agents de la Tcheka, qui prétendent avoir été envoyés chez lui par les dirigeants S-R désireux d'inviter des délégués d'Antonov à un congrès clandestin imaginaire de S-R dans la banlieue de Moscou. Antonov y envoie trois délégués, dont un membre de son état-major, Etkov. Après quelques heures du congrès fantôme, la Tcheka arrête les trois délégués et les emmène à la Loubianka, où elle leur laisse le choix : collaborer avec la Tcheka ou être fusillés. Deux refusent et sont fusillés ; Etkov accepte. On le renvoie à Tambov dans l'état-major d'Antonov. Il fait savoir que Matioukhine a reçu une proposition de collaboration d'un ataman révolté du sud, Frolov, que les insurgés de Tambov n'ont jamais vu. Kotovsky et une cinquantaine de ses cavaliers déguisés en cosaques débarquent chez Matioukhine en se présentant comme Frolov et son état-major, accompagnés de délégués de Makhno et autres anarchistes. Les chefs insurgés organisent un banquet. La vodka coule à flots, puis commence la réunion de l'état-major des insurgés et des hommes de Kotovsky, dont Toukhatchevsky a donné un récit pittoresque.

Kotovsky et Etkov prononcent un discours d'ouverture.

Le chef de brigade Borissov lit ensuite un rapport sur le congrès panrusse³ fictif des partisans à Moscou. Après lui, des représentants fictifs du régiment de Makhno et d'organisations anarchistes du Don et du Caucase prennent la parole. L'exaltation des chefs des bandits ne cesse de grandir : ils vont anéantir l'armée d'occupation rouge, libérer les prisonniers des camps de concentration, etc.

Matioukhine, dans un discours enflammé, promet à l'assistance de soulever à nouveau toute la province de Tambov et d'anéantir « la commune avide de sang », de libérer le camp de concentration où sont détenus des partisans d'Antonov avec leur famille, et de rassembler dans un proche avenir une armée de 10 000 hommes. Kotovsky est alors informé qu'au-dehors les insurgés n'ont pas rejoint leurs quartiers, que certains n'ont même pas dételé ; leur nervosité suggère qu'ils

soupçonnent la vérité. Kotovsky décide d'empêcher leurs chefs de les rejoindre et donc de les liquider sur place. Au premier coup de revolver qu'il tirera, tous ses compagnons devront les abattre. Les soldats devront tuer en même temps les chefs de file qui se trouvent dehors.

Kotovsky se lève soudain, crie : « Assez de comédie, abattez-moi cette racaille... » et tire trois coups de feu sur Matioukhine. À chaque fois, son pistolet s'enraie. Il utilisait un Nagan 20 avec de nouvelles cartouches. Matioukhine, d'abord éperdu, se couvre le visage de ses mains, les autres bandits saisissent leurs revolvers aussitôt, mais une salve de nos hommes en abat quelques-uns ; les autres s'enfuient, se fourrent sous les tables et les bancs, en tirant à tort et à travers. [...] Matioukhine et quelques autres bandits réussissent à sauter par la fenêtre et courent se réfugier dans un hangar en bois d'où ils déclenchent un feu nourri. Vu le refus de Matioukhine et de ses compagnons de se rendre, nos soldats mettent le feu au hangar où Matioukhine et les autres brûlent. Une soixantaine d'insurgés échappent au régiment de cavalerie qui a encerclé le village ; un escadron se lance à leur poursuite et en sabre quarante-trois.

En réalité, Matioukhine réussit à s'échapper du hangar et sera abattu lors d'une escarmouche, en septembre. Jusqu'à la fin de l'année, une douzaine de détachements de partisans continuent leurs incursions dans les villages et les bourgs. Ils évitent tout combat avec les forces régulières, mais sèment l'inquiétude, la peur, le désarroi, parmi les communistes et la population.

Au début de juillet 1921, les « insurgés du régiment insurrectionnel de l'armée populaire » de la région de Tioumen diffusent un « Appel aux communistes » amer et désespéré :

Salut à vous, camarades communistes ! Comment vous portez-vous ? Camarades, en premier lieu, nous vous informons que vous feriez bien de ne pas régler sauvagement vos comptes avec les familles de partisans, sinon nous vous donnons notre parole d'honneur que les partisans vous

anéantiront vous et vos familles jusqu'à la racine. Et notre répression sera si foudroyante que l'on ne pourrait pas en trouver de pire. En un mot, on vous transformera tous en chair à pâté, comme on dit. On en a assez de vous épargner et de vous pardonner votre sauvagerie.

Le tract annonce ensuite l'époque prochaine où « il n'y aura plus de pillards communistes » et poursuit :

Vos camarades que nous capturons, nous nous contentons de les désarmer et nous les relâchons. Mais ce n'est pas ce que vous faites, vous. Chaque partisan qui tombe entre vos mains, et pas seulement un partisan mais un simple individu coupable d'un seul mot contre vous, vous l'abattez à coups de sabre. C'est honteux, c'est répugnant d'agir ainsi, camarades. Il est temps de vous reprendre et d'arrêter tous vos pillages et vos fusillades. Assez, ça suffit. Face à la mort, vous n'en avez jamais assez. Il vous faut toujours arracher au paysan ses dernières miettes de pain et tout ce qu'il s'est acquis par sa sueur et son sang. Vive la vie sans communistes ! Vive l'armée populaire.

Au même moment, les communistes du district d'Ichim diffusent largement un très politique « Appel aux insurgés » :

Sept ans d'une guerre épuisante ont définitivement détruit notre économie, en particulier notre agriculture. La guerre a tout pris au paysan et ne lui a rien donné.

Le tsar puis le gouvernement provisoire n'ont accordé aucune attention au rétablissement de l'économie.

Les ouvriers et les paysans de Russie, qui avaient instauré leur pouvoir en octobre 1917, ont eux aussi été contraints par la force des circonstances à accorder trop peu d'attention à ce problème extrêmement important.

La lutte sans cesse aiguïée avec la contre-révolution a exigé que l'on garantisse rapidement le ravitaillement de notre armée et de la population travailleuse, a exigé souvent

que l'on prenne par la force leur blé aux paysans réduits à une ration de famine.

Il était alors indispensable de le faire au nom du salut de la révolution.

Aujourd'hui, ce moment difficile est terminé. Le pouvoir soviétique est passé de la lutte avec la contre-révolution aujourd'hui vaincue au travail pacifique, au rétablissement de notre économie. Et il a d'abord tourné son attention vers l'amélioration de l'économie paysanne. Toute une série de décrets publiés ces derniers temps soulignent le désir brûlant du pouvoir soviétique de manifester cette aide à la paysannerie. La répartition, qui a eu des effets si néfastes sur l'économie paysanne, est supprimée. Il ne saurait être question de la rétablir. On remplace la répartition par l'impôt en nature, tout à fait léger pour les paysans et qui lui donne une large possibilité d'améliorer de la façon la plus complète son économie. Le libre commerce des produits de l'agriculture est aussi autorisé. Vous voyez par tout cela aujourd'hui que le pouvoir soviétique va à la rencontre de la paysannerie et désire l'aider de toutes ses forces.

Ainsi, si le mécontentement de la paysannerie à l'égard du pouvoir soviétique, ses décrets et ses actes, avait auparavant un certain fondement, maintenant il n'en a plus aucun. On a supprimé tout ce qui ne satisfaisait pas la paysannerie, on lui a donné ce qu'elle désirait. Vous avez obtenu tout ce que vous vouliez.

L'appel affirme donc que la poursuite du combat par les insurgés, qui « attaquent la population pacifique, pillent et tuent les militants du Parti et des soviets », n'a aucun fondement et aucun sens. Il affirme également : « Camarades, ce n'est plus possible de continuer ainsi » et offre aux insurgés une « dernière grâce » : cesser le combat.

Déposez immédiatement vos armes et rejoignez vos maisons pour y mener un travail pacifique. Vous devez faire cela dans les deux semaines qui vont du 5 au 20 juillet [...].

L'appel promet « une sécurité totale et le retour de leurs biens immobiliers à tous ceux qui déposeront les armes ». Ils seront accueillis « avec des mots de pardon à l'égard de frères égarés et qui reprennent conscience ». « Une fois ce délai écoulé, il sera trop tard ! La République sera alors impitoyable envers tous ceux qui ne se seront pas alors manifestés et qu'elle considérera comme des ennemis maudits ! Utilisez cette dernière grâce ! » L'appel, largement entendu, contribue à la liquidation de la révolte.

En 1926, Toukhatchevsky, qui a dirigé la répression de la plupart des insurrections paysannes, explique ainsi leur genèse et leurs oscillations :

Pendant la guerre civile, la paysannerie hésitait constamment. Tantôt elle défendait sa terre contre les grands propriétaires terriens, dans les rangs de l'Armée rouge ou dans ceux de l'armée verte [...], tantôt, au contraire, elle défendait ses propres intérêts, bafoués par les réquisitions alimentaires, passait du côté des Blancs et combattait l'Armée rouge [...]. Mais le premier contact avec les intérêts et la politique des propriétaires terriens ramenait la paysannerie vers le pouvoir soviétique. Ainsi, aussi longtemps qu'un danger direct menaçait la terre enlevée aux propriétaires terriens, la paysannerie soutenait le pouvoir soviétique bien qu'elle trouvât pesante sa politique de ravitaillement. Mais dès que la guerre s'acheva, dès que la paysannerie se sentit définitivement maîtresse de la terre dont elle s'était emparée, elle engagea une lutte économique et politique contre le pouvoir soviétique, et par endroits lui déclara même la guerre. C'est ce qui se passa à Tambov et pendant un temps en Sibérie, en Ukraine et ailleurs.

1. Ce qui est très improbable, NDA.

2. Ce qui est très probable, NDA.

3. Et non sur la récolte effectuée, NDA.

4. Qui, sur les routes, confisquent le ravitaillement, NDA.

Les derniers soubresauts

La guerre civile tire à sa fin. Le bilan est accablant : l'Armée rouge a perdu 980 000 hommes dont les deux tiers ont succombé à leurs blessures mal ou pas soignées, bandées avec leurs *portianki* (« chaussettes ») crasseuses, au manque de médicaments, à la faim, au froid, à la gangrène, au typhus, à la dysenterie. La majorité des 3 millions de morts civils a péri pour les mêmes raisons. 4,5 millions d'orphelins miséreux, ravagés de poux, hantent les villes en ruine. Le pays est exsangue. La famine rôde et va frapper brutalement dans les mois qui suivent. Une sécheresse effroyable brûle pendant l'été 1921 tout le bassin de la Volga. Il y tombe sept millimètres d'eau de juin à août. La sécheresse déchaîne une famine qui répand le typhus, et fait près de 4 millions de morts. La canicule ajoute sa touche macabre aux ultimes épisodes de la guerre civile.

Les deux fous furieux de l'Extrême-Orient sibérien : Semionov et Ungern

De tous les aventuriers de la guerre civile, les plus féroces ont sans doute été l'ataman Semionov et le « baron fou » Ungern. Semionov, grand buveur, qui prétendait descendre en ligne directe de Gengis Khan, ravagea la région entre le lac Baïkal et Vladivostok pendant trois ans avec le soutien des Japonais. Ungern écuma un peu plus à l'ouest la région frontalière de la Mongolie jusqu'à la fin de 1921 en y faisant régner une terreur sanglante. Wrangel a tracé un portrait saisissant de ce bizarre personnage, plusieurs fois blessé lors de la guerre de

1904-1905 contre le Japon et en 1914, mais qui, dit Wrangel, « bafouait complètement la discipline extérieure et l'éducation militaire : en haillons, sale, dormant toujours sur le sol, au milieu des cosaques de sa compagnie, il mangeait dans la marmite commune [...]. Ungern était fier de sa cruauté ». Ce partisan d'une monarchie universelle rêve de reconstituer l'empire de Gengis Khan ; en attendant, il massacre à tour de bras. Dans sa petite capitale de Daouria, dans l'Extrême-Orient sibérien, il fait régner la terreur à l'aide de ses assistants-bourreaux, dont un certain Sipailo, qui se donne le titre de « fameux étrangleur d'Ourga et de Transbaïkalie ». Les punitions corporelles sont habituelles, le coupable d'un acte d'indiscipline peut être fouetté à mort jusqu'à laisser des lambeaux de chair sur le sol.

La fureur exterminatrice d'Ungern ne connaît pas de limites. Dans une lettre au général mongol Zhang Kongyu, il écrit :

Un guerrier a le devoir de supprimer les révolutionnaires, quelle que soit la nation à laquelle ils appartiennent, car ils ne sont rien d'autre que des esprits malins ayant pris une forme humaine et qui veulent supprimer les rois, dresser le frère contre le frère, le fils contre le père, et n'apportent que le mal sur la terre des hommes.

Il précise à propos des Juifs qu'il « ne doit en rester ni hommes ni femmes en état de procréer ». Lors de sa dernière campagne, il publie un ordre no 15 qui stipule : « Exterminer les commissaires, les communistes et les Juifs avec leurs familles. Confisquer tous leurs biens ». Il précise :

En combattant les dévastateurs criminels et les corrupteurs de la Russie, il ne faut pas oublier que la chute des mœurs et la prostitution absolue des corps et des âmes ne nous permettent pas de nous en tenir aux anciennes valeurs. Il ne peut y avoir qu'une punition : la peine de mort. Les bases de la justice ont changé. Finies « la justice et la miséricorde » ! Voici venu le temps de « la justice et de la cruauté la plus impitoyable ». Le mal venu sur terre pour effacer des âmes le principe divin doit être éradiqué.



Baron Ungern

La fin

En avril 1922, le Guépéou (nouveau nom de la Tcheka) de Tambov apprend où se dissimule Alexandre Antonov, affaibli par des accès de malaria, et auquel on attribue la phrase vengeresse : « J'attends le vent qui soufflera assez pour m'apporter l'allumette avec laquelle je ferai tout brûler alentour. » Le 24 juin, les tchékistes découvrent la cachette

exacte d'Antonov et de son frère, déguisés en travailleurs saisonniers. Un groupe de tchékistes, formé pour l'essentiel d'anciens compagnons insurgés d'Antonov, qui le connaissent donc bien, entoure la maison, puis y met le feu. Les deux hommes s'échappent par une fenêtre. Ils sont aussitôt abattus. La guerre civile est bien finie...

Mais pas pour tout le monde. Deux ans plus tard, le Guépéou attire Boris Savinkov en URSS en lui faisant croire à l'existence d'une organisation clandestine antisoviétique prête à engager le combat sous sa direction. Il se suicide dans la prison de la Loubianka un an plus tard. Le 6 août 1925, un ancien tenancier d'Odessa, Meier Zaider, abat Kotovsky d'un coup de revolver pour d'obscurs motifs. Jugé en 1926, il sera condamné à dix ans de prison et libéré trois ans plus tard pour « conduite exemplaire ». En 1925, encore, Frounze meurt des suites d'une opération bénigne, effectuée contre son gré, imposée par le Bureau politique sur ordre de Staline. Les médecins savaient pourtant que son cœur ne résisterait pas à l'anesthésie, mais Staline fait voter l'opération par le Bureau politique. La voie est libre pour la nomination de Vorochilov, adjoint docile de Staline, au poste de commissaire du peuple à la Défense.

En 1928, Wrangel meurt brusquement en exil. En 1934, Makhno, réduit à la misère, meurt de la tuberculose contractée au bagne et des suites des blessures de la guerre civile dans un hôpital de Paris, laissant des *Mémoires* inachevés, interrompus en octobre 1918. La plupart des bolcheviks tombent, victimes de la contre-révolution stalinienne, sauf ses chantres Vorochilov et Boudionny, maréchaux de Staline, qui fait fusiller Toukhatchevsky, Iakir, Primakov, Poutna, Iakovlev, Kakourine et autres, puis fait assassiner Trotsky en 1940. En 1941, il retirera leur commandement à Boudionny et Vorochilov, dont l'incapacité coûteuse et meurtrière s'étale au grand jour, mais qui périront tard, couverts d'honneurs et de médailles. L'éphémère président de l'éphémère Comité révolutionnaire provisoire de Cronstadt en 1921, Petritchenko, arrêté par les autorités finlandaises en 1941, livré par elles à la Sécurité soviétique en 1945, meurt au Goulag en 1947. En 1942, l'ataman Krasnov forme une légion cosaque auxiliaire de la Wehrmacht ; capturé par les Soviétiques en 1945, il est pendu en 1947. Le général Dénikine, réfugié aux États-Unis, meurt paisiblement dans son lit après avoir achevé la rédaction de plus de 2 000 pages de Mémoires, dont le livre III s'ouvre par ces lignes étranges dans la bouche du chef de

Au fil du temps, l'Histoire nous découvrira les racines du bolchevisme, ce phénomène énorme et effrayant qui a écrasé la Russie et ébranlé le monde ; elle définira les causes lointaines et proches de la catastrophe, cachées dans le passé historique du pays, l'esprit de son peuple, et les conditions sociales et économiques de son existence. Dans la chaîne des événements qui ont frappé les contemporains par leur caractère totalement inattendu, sa perversité cruelle et leur inconséquence chaotique, l'Histoire trouvera un lien serré, une sévère cohérence, voire une nécessité tragique [...].

Mais ceux qui font l'Histoire comme ceux qui l'écrivent ne peuvent se dégager complètement des liens tissés par les traditions et les idées de leur époque, de leur nation, de leur société, de leur classe. Le temps des troubles trouvera son Karamzine⁴, avec son approche nationale et historique, et son Jaurès qui, dans l'introduction de son œuvre capitale, *L'Histoire de la Révolution française*, déchirant les voiles obligés de l'objectivité, affirme : « C'est du point de vue socialiste que nous voulons raconter les événements au peuple, aux ouvriers, aux paysans. »

Le Karamzine et le Jaurès de l'histoire de la guerre civile se font encore attendre et ne sont sans doute pas pour demain.

La férocité de la guerre civile qui a ravagé la Russie trois ans durant a de multiples causes : la Première Guerre mondiale, en envoyant des millions d'hommes au carnage ou dans l'horreur des tranchées, a enlevé tout prix à la vie individuelle ; elle a accumulé dans le cœur de ses victimes une haine inextinguible pour ceux qui en étaient à leurs yeux les coupables, et a décuplé la haine séculaire des paysans russes pour leurs maîtres et des soldats-paysans russes pour leurs officiers qui les menaient à la baguette.

Enfin, elle a opposé deux systèmes de propriété inconciliables : la propriété privée et la propriété collective des moyens de production. La chute de l'Union soviétique en 1991 semble avoir conclu ce conflit au bénéfice de la première, en plongeant des dizaines de millions d'hommes et de femmes dans le chômage, la misère et la hantise du

lendemain. La quasi-totalité des acquis sociaux liés, malgré l'absence totale de libertés politiques et syndicales imposée par la bureaucratie dirigeante, à la propriété collective des moyens de production ont été liquidés, ainsi que des secteurs entiers de l'industrie. Le journaliste américain Paul Klebnikov, rédacteur de la revue *Forbes*, assassiné à Moscou en 2004 avait résumé en quelques lignes le bilan de cette politique : « L'introduction du marché libre [...] se traduit par un déclin économique implacable [...] Le pays fut pillé et détruit par les nouveaux propriétaires. » La manne pétrolière procurée depuis lors par la hausse vertigineuse du baril ne profite guère qu'à ces derniers.

Cette privatisation-pillage destructrice a réduit des dizaines de millions de Russes (sans parler des habitants des autres républiques ex-soviétiques) à vivre partiellement en économie naturelle ou semi-naturelle à la marge, voire en marge des circuits monétaires et du marché, comme jadis. Le sociologue Simon Kordonski écrit ainsi dans la revue *Novy Mir* (12-2 001) :

En Russie aujourd'hui il y a plus de 50 millions de foyers et presque 40 millions de parcelles de terrain attenantes à des datchas, de potagers individuels, sur lesquels les gens cultivent des pommes de terre, des légumes, élèvent des vaches, des chèvres et des cochons, élèvent de la volaille. Ainsi presque toute la population gère une économie auxiliaire, pour organiser son existence et se fournir en ravitaillement pour l'hiver.

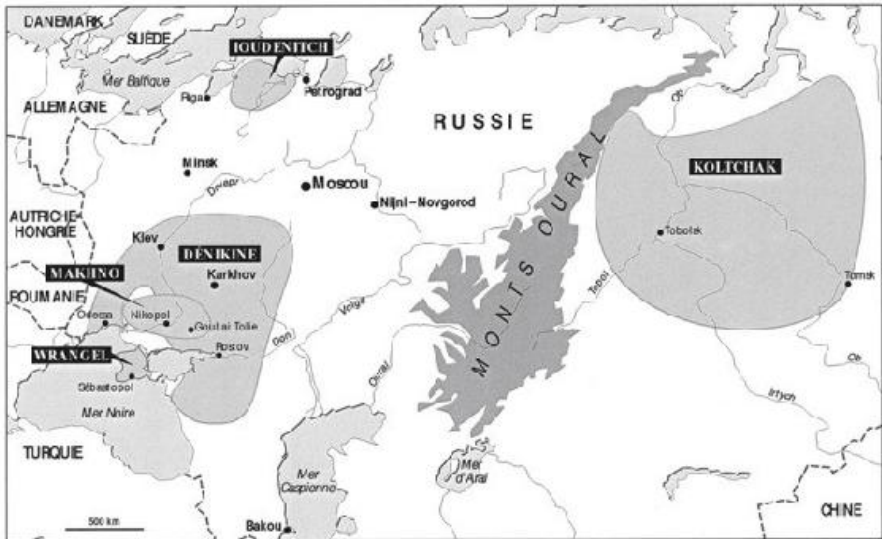
Ainsi le rétablissement de la propriété privée en Russie contraint 75 % de la population à cultiver après le travail ou à la place du travail perdu sa petite parcelle de terre ou son jardin. Le grand bond en arrière que représente cet archaïque « retour à la terre » transforme ainsi des millions d'enseignants, d'employés, d'ouvriers en moitiés ou quarts de paysans. Ce bilan destructeur suggère que ce n'est certainement là qu'un épisode momentané dans la guerre entre les deux systèmes commencée le 25 octobre 1917.

ANNEXES

La Russie (1917-1922)



Principales zones de combat



Chronologie

1917

27 août : tentative de coup d'État du général Kornilov.

25 octobre : les bolcheviks renversent le gouvernement provisoire. Le II^e Congrès des soviets forme un nouveau gouvernement provisoire, le Conseil des commissaires du peuple présidé par Lénine.

27 octobre : le Parti socialiste-révolutionnaire (S-R) exclut les S-R de gauche restés au Congrès des soviets, qui forment leur propre parti.

29 octobre : contre-offensive de Krasnov sur Petrograd.

30 octobre : les Blancs fusillent 300 gardes rouges au Kremlin

5 novembre : l'ataman Dourov interdit le journal des bolcheviks à Orenbourg.

7 décembre : création de la Tcheka (« commission de lutte contre le sabotage et la contre-révolution »).

13 décembre : l'armée contre-révolutionnaire, dite « des Volontaires », formée dans le Sud par le général Alexeiev prend Rostov-sur-le-Don. Dourov, ataman des cosaques d'Orenbourg (sud de l'Oural) crée un comité de salut public avec les S-R de droite

18 décembre : le gouvernement soviétique reconnaît l'indépendance de la Finlande.

25 décembre : constitution officielle dans le sud de la Russie de l'armée contre-révolutionnaire dite « des Volontaires ».

1918

5 janvier : la Garde rouge dirigée par le colonel Mouraviev occupe

Poltava, en Ukraine.

16 janvier : soulèvement ouvrier et constitution d'un gouvernement révolutionnaire provisoire en Finlande dirigé par des sociaux-démocrates de gauche. À Kiev les ouvriers de l'arsenal se soulèvent contre la Rada et son armée, dirigée par Simon Petlioura. L'Armée rouge entre dans le Don, chassant l'armée des Volontaires dont le chef, le général Kaledine se suicide. Début de la retraite de l'armée des Volontaires vers le Kouban dite « campagne de glace ».

21 janvier : l'armée de Petlioura fusille tous les insurgés écrasés de l'Arsenal.

26-27 janvier : la Garde rouge prend Kiev.

27 janvier : la Rada ukrainienne signe la paix avec l'Allemagne et l'Autriche.

30 janvier : décret de Krylenko démobilisant l'armée russe.

1^{er} février : en application du décret sur l'adoption par la Russie du calendrier grégorien, le 1^{er} février ancien style devient le 14 février nouveau style.

24 février : appel rédigé par Trotsky (mais inclus dans les œuvres complètes de Lénine) décrétant « la patrie socialiste en danger ».

3 mars : signature du traité de paix entre la Russie soviétique et les puissances centrales (Allemagne et Autriche-Hongrie).

10 mars : la division allemande de von der Goltz débarque à Abo, en Finlande, pour aider le gouvernement blanc de Svinhuvud à écraser la révolution finlandaise.

13 mars : Trotsky nommé commissaire du peuple à la Guerre et président du Conseil supérieur de la guerre, transformé plus tard en Comité militaire révolutionnaire de la République (CMRR).

14 mars : les troupes autrichiennes occupent Odessa.

15 mars : les S-R de gauche démissionnent du gouvernement soviétique, les troupes turques occupent Trébizonde.

16 au 21 mars : la Reichswehr occupe Kiev puis Nicolaïev, Znamenka, Krementchoug.

31 mars : mort du général Kornilov. Dénikine nommé commandant en chef de l'armée des Volontaires.

5 avril : les troupes japonaises débarquent à Vladivostok.

6 avril : les gardes blancs finlandais prennent Tammerfors (aujourd'hui Tampere).

7 avril : la Reichswehr occupe Kharkov.

13 avril : la Reichswehr occupe Odessa, que l'Armée rouge avait momentanément reprise le 26 mars.

20 avril : la Reichswehr envahit la Crimée.

28 avril : la Reichswehr disperse la Rada centrale ukrainienne et installe le lendemain l'ataman Skoropadsky à la tête de l'Ukraine.

29 avril : les gardes blancs finlandais prennent Vyborg et écrasent les insurgés.

8 mai : la Reichswehr occupe Rostov-sur-le-Don.

16 au 18 mai : soulèvement des S-R de droite à Saratov. À l'extrême-orient de la Sibérie, à Tchita, l'ataman cosaque Semionov et le baron Ungern proclament un gouvernement provisoire du territoire de Transbaïkalie (à l'est du lac Baïkal).

17 au 20 mai : les anarchistes maximalistes renversent le Soviet de Samara.

27 au 30 mai : soulèvement des légionnaires tchécoslovaques, qui en six jours s'emparent de Tcheliabinsk, Omsk, Penza, puis, le 8 juin, de Samara.

14 juin : les mencheviks et les S-R de droite sont exclus des Soviets.

Mi-juin : constitution d'une Armée blanche du nord.

(Arkhangelsk-Mourmansk).

17 juin : soulèvement des S-R de droite à Tambov.

20 juin : assassinat du dirigeant bolchevique Volodarsky par un S-R de droite à Petrograd.

1^{er} juillet : des détachements anglo-français débarquent à Mourmansk.

5 juillet : les légionnaires tchécoslovaques s'emparent d'Oufa.

6-7 juillet : assassinat de l'ambassadeur allemand Mirbach par deux S-R de gauche. Soulèvement des S-R de gauche, écrasé le 7 au soir, à Moscou. Le 6 éclate un soulèvement de S-R de droite, écrasé après quinze jours de combats, à Iaroslav.

16 juillet : exécution du tsar Nicolas II et de sa famille à Ekaterinbourg.

22 juillet : les légionnaires tchécoslovaques prennent Simbirsk, la ville natale de Lénine et de Kerensky.

25 juillet : les légionnaires tchécoslovaques prennent Ekaterinbourg.

2 août : soulèvement antibolchevique à Arkhangelsk, où se constitue un gouvernement S-R (de droite) du nord de la Russie

6 août : les légionnaires tchécoslovaques prennent Kazan, à l'est de

Moscou.

7 août : soulèvement antibolchévique à Ijevsk, dans l'Oural, les insurgés constituent une « armée populaire » de 25 000 hommes.

15 août : les troupes turques prennent Bakou, dont les commissaires du peuple se livrent aux Anglais.

23 au 26 août : l'ataman cosaque Krasnov attaque Tsaritsyne. Son assaut est repoussé après quatre jours de combats.

30 août : le chef de la Tcheka de Petrograd, Ouritsky, est abattu par un terroriste S-R. À Moscou, une S-R de droite blesse Lénine de deux balles.

6 septembre : après les attentats du 30 août, proclamation de la « terreur rouge ».

10 septembre : l'Armée rouge reprend Kazan, puis Simbirsk, le 12.

20 septembre : les Anglais fusillent les 26 commissaires du peuple de Bakou.

23 septembre : à Oufa, la Conférence gouvernementale constituée par des S-R de droite désigne un « directoire » gouvernemental.

9 novembre : la révolution en Allemagne renverse la monarchie et proclame la république.

13 novembre : Moscou annule le traité de Brest-Litovsk.

18 novembre : à Omsk, l'amiral Koltchak arrête le directoire dominé par les S-R et se proclame « gouverneur suprême » de la Russie.

30 novembre : formation à Moscou du Conseil du travail et de la défense, présidé par Lénine, pour coordonner l'ensemble des décisions concernant la guerre civile.

6 décembre : un détachement français débarque à Odessa.

9 décembre : l'Armée rouge entre à Minsk (Biélorussie).

14 décembre : l'ataman Skoropadsky, abandonné par les Allemands qui quittent l'Ukraine, s'enfuit. Les troupes du nationaliste ukrainien Petlioura entrent à Kiev.

24 décembre : les troupes de l'amiral Koltchak, qui ont franchi l'Oural quelques jours plus tôt, prennent Perm, ce qui leur ouvre la route de Moscou.

3 janvier : l'Armée rouge entre à Kharkov.

15 janvier : à Berlin les corps francs, sous la direction du social-démocrate Noske, assassinent les communistes allemands Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg.

28 janvier : l'armée des Volontaires, commandée par Dénikine, à la suite de l'assaut qu'elle a lancé une semaine plus tôt sur le Nord Caucase, prend Vladikavkaz.

6 février : l'Armée rouge entre à Kiev.

11 février : l'armée polonaise envahit la Biélorussie et prend Brest-Litovsk.

2-6 mars : congrès de fondation de l'Internationale communiste à Moscou.

16 mars : les troupes de Koltchak prennent Oufa, au sud de l'Oural.

Le général Ioudenitch lance une offensive sur Petrograd.

6 avril : l'Armée rouge entre à Odessa.

3 mai : début de la contre-offensive de l'Armée rouge contre Koltchak sur le front.

4 mai : poursuivant son offensive, l'armée des Volontaires prend Lougansk.

12 mai : l'ataman Grigoriev se retourne contre l'Armée rouge et lance un appel au combat contre les bolcheviks et les Juifs.

15 mai : les troupes de Ioudenitch prennent Gdov, à cinquante kilomètres de Petrograd, puis Iambourg, à quarante kilomètres, deux jours plus tard.

27 mai : l'Armée rouge repousse Ioudenitch, dont les troupes se débandent.

9 juin : l'Armée rouge reprend Oufa aux troupes de Koltchak.

25 au 30 juin : l'armée des Volontaires s'empare de Kharkov, Ekaterinoslav, Tsaritsyne.

1^{er} juillet : l'Armée rouge reprend Perm aux troupes de Koltchak.

27 juillet : Makhno abat Grigoriev.

9 août : les Polonais reprennent l'offensive en Biélorussie et prennent Minsk.

17-23 août : l'armée des Volontaires prend Kherson, Nicolaïev, puis Odessa.

26 septembre : l'armée insurrectionnelle de Makhno, encerclée par plusieurs régiments de l'armée des Volontaires, leur inflige une lourde défaite à Peregonovka.

6 octobre : l'Armée des Volontaires prend Voronej.

11-16 octobre : Ioudenitch, dans sa seconde offensive sur Petrograd, prend Iambourg, puis Tsarskoïe Selo.

12-13 octobre : l'Armée des Volontaires prend Tchernigov, puis Orel. En même temps, une vague d'insurrections paysannes s'étend sur ses arrières.

19 octobre : l'Armée rouge engage sa contre-offensive contre l'Armée des Volontaires et reprend Orel le lendemain.

21 octobre : l'Armée rouge repousse les troupes de Ioudenitch sur les collines de Poulkovo, puis reprend Tsarskoïe Selo cinq jours plus tard.

24-25 octobre : l'Armée rouge reprend à Dénikine Voronej, puis Tobolsk.

30 octobre-7 novembre : l'Armée rouge reprend à Ioudenitch successivement Petropavlovsk, Louga, Gatchina, Gdov.

14 novembre : l'Armée rouge reprend Iambourg à l'ouest et Omsk en Sibérie.

17 novembre : l'Armée rouge reprend Koursk au sud.

11-12 décembre : l'Armée rouge reprend Kharkov puis Poltava.

16 décembre : l'Armée rouge reprend Kiev.

23 décembre : l'Armée rouge reprend Tomsk, en Sibérie.

26 décembre : l'Armée rouge reprend au sud Lougansk et Slaviansk.

27 décembre : une insurrection à Irkoutsk renverse Koltchak.

1920

3 janvier : l'Armée rouge reprend Tsaritsyne.

8 janvier : l'Armée rouge prend Krasnoïarsk. Le « front est » n'existe plus.

2 février : l'Armée rouge au sud reprend Kherson et Nicolaïev.

7 février : l'Armée rouge entre à Odessa. À l'est, Koltchak est exécuté.

19 février : soulèvement bolchevique à Arkhangelsk, où l'Armée rouge entre deux jours plus tard.

13 mars : l'Armée rouge entre à Mourmansk. Le « front nord » n'existe plus.

17 mars : au sud, l'Armée rouge entre à Ekaterinodar.

26 mars : suite à la déroute de l'armée des Volontaires, Dénikine nomme le baron Wrangel commandant en chef des forces armées du sud de la Russie et s'enfuit à l'étranger le lendemain, le jour même où l'Armée rouge entre à Novorossiisk, port de l'émigration des Blancs battus.

25 avril : l'armée polonaise envahit l'Ukraine et prend Jitomir et Berditchev puis, le 28, Moghilev (siège du quartier général tsariste pendant la guerre).

6 mai : l'armée polonaise prend Kiev.

1^{re} quinzaine de mai : insurrection du groupe paysan anarchiste de l'ancien chef de partisans Bobrov dans l'Altaï.

6 juin : Wrangel, installé en Crimée lance une offensive vers la Tauride, au nord.

12 juin : l'Armée rouge reprend Kiev. Les Polonais, avant d'abandonner la ville, dynamitent l'église Saint-Vladimir, la gare, le réservoir d'eau et l'usine d'électricité.

juin-juillet : dans l'Altaï, formation dans la région de Barnaoul d'une armée insurrectionnelle populaire dirigée par l'ancien partisan Plotnikov.

11 juillet : l'Armée rouge reprend Minsk.

14 juillet : l'Armée rouge entre à Vilnius.

1^{er} août : l'Armée rouge reprend Brest-Litovsk. Formation d'un détachement de partisans insurrectionnels dans la région moyenne de l'Ob, dans l'Altaï.

13 août : l'Armée rouge arrive à trente kilomètres de Varsovie.

14-17 août : « Miracle de la Vistule », l'Armée rouge défaite aux portes de Varsovie.

21 août : soulèvement des paysans du district de Kirsanov (province de Tambov).

2 septembre : proclamation de la République soviétique de Boukhara.

28 septembre : les troupes de Wrangel prennent Marioupol.

12 octobre : armistice soviéto-polonais.

21 octobre : l'Armée rouge prend Tchita, dernière place forte de l'ataman Semionov dans l'Extrême-Orient sibérien.

7-9 novembre : l'Armée rouge enlève après deux jours d'assaut les positions fortifiées du détroit de Perekop et écrase l'armée de Wrangel.

12 au 16 novembre : Wrangel, avec l'aide de la marine française, évacue son armée hors de Crimée. L'Armée rouge s'empare de Simferopol, Sébastopol et Kertch.

2 décembre : l'Armée rouge prend Erivan. Proclamation de la République soviétique d'Arménie.

1921

31 janvier : révolte de paysans dans le district d'Ichim (Sibérie occidentale).

11 février : l'Armée rouge entre en Géorgie.

2^e quinzaine de février : vague de grèves dans plusieurs usines de Petrograd.

26 février : l'Armée rouge prend Tiflis. Proclamation de la République soviétique de Géorgie.

28 février : résolution des marins du *Petropavlovsk* et du *Sébastopol* à Cronstadt réclamant la fin du pouvoir du Parti communiste.

2 mars : les insurgés de Cronstadt forment un Comité révolutionnaire provisoire.

15 mars : le Xe Congrès du Parti communiste supprime les réquisitions, remplacées par un impôt en nature laissant au paysan le droit de vendre librement le reste de sa récolte ; interdiction des fractions dans le Parti.

18 mars : l'insurrection de Cronstadt est écrasée et la paix signée entre la Russie soviétique et la Pologne.

7 avril : l'Armée rouge reprend Tobolsk aux paysans révoltés, dont le soulèvement est écrasé dans les jours qui suivent.

16 au 20 juin : écrasement des derniers détachements de paysans révoltés de Tambov.

28 août 1921 : Makhno et une dizaine de ses partisans se réfugient en Roumanie.

Septembre : en Sibérie, capture puis jugement du baron Ungern, condamné à mort et fusillé.

Notices biographiques des acteurs principaux

Alexandre Antonov (1889-1922)

Originaire de Tambov, adhère au Parti socialiste-révolutionnaire en 1905, organise plusieurs « expropriations » (attaques à main armée de banques ou organismes de l'État), condamné à mort en 1909, peine commuée en bagne à perpétuité. Libéré par la révolution de Février, organise en août 1919 un petit groupe de paysans révoltés, nommé en novembre 1920 chef de l'état-major de l'armée insurrectionnelle de Tambov. Abattu lors de son arrestation par la Tcheka en juin 1922.

Vladimir Antonov-Ovseenko (1883-1938)

Menchevique en 1903, rejoint les bolcheviks en 1917. Membre du Comité militaire révolutionnaire du Soviet de Petrograd, organise la prise du palais d'Hiver où siégeait le gouvernement provisoire. Commande les premiers détachements de gardes rouges dans le Sud dès décembre 1917, puis les armées rouges du front ukrainien de janvier à juin 1919. D'avril 1920 à avril 1921 est président du comité exécutif des Soviets de Tambov. Organise politiquement la répression de la révolte paysanne. Soutient l'opposition de gauche en 1923, l'abandonne et se rallie à Staline en 1928. Consul à Barcelone en 1936, rappelé par Staline en 1937 et fusillé en 1938.

Alexandre Barmine (1910-194?)

Adhère au Parti communiste et s'engage dans l'Armée rouge en Ukraine en 1919, commissaire politique d'un bataillon puis d'un régiment, démobilisé en 1923 avec le grade de commandant de brigade. Remplit à compter de 1923 diverses fonctions diplomatiques à Téhéran, Paris, Bruxelles, nommé premier secrétaire de l'Ambassade soviétique à Athènes, il refuse de rejoindre Moscou en décembre 1937, publie en 1939 un livre de souvenirs, *Vingt ans au service de l'URSS*.

Semion Boudionny (1883-1973)

Commandant de la première division de Cavalerie rouge évoquée par Babel dans son *Cavalerie rouge* ; très lié à Staline et à Vorochilov, adhère au Parti bolchevique en 1919, devient maréchal en 1935, vice-commissaire du peuple à la défense en 1939, membre du Comité central du parti communiste de 1939 à 1952.

Gueorgui Bourintchenkov

Commandant de la 85^e brigade de tirailleurs, puis commandant des troupes soviétiques du gouvernement (province) de Tioumen.

Anton Dénikine (1872-1947)

Petit-fils de serf émancipé, sort de l'académie militaire en 1899. Nommé général en 1911, commande en Galicie contre les troupes austro-hongroises pendant la guerre de 1914, nommé en février 1917 adjoint du chef d'état-major, puis par le gouvernement provisoire, fin mai 1917, commandant en chef des armées du front occidental. Arrêté pour sa participation au complot du général Kornilov en août 1917, s'enfuit avec ce dernier en novembre et forme avec lui l'armée des Volontaires dans le sud de la Russie, dont il assure le commandement

après la mort de Kornilov en février 1918 jusqu'à sa démission en mars 1920. Émigre, écrit des souvenirs intitulés *Du temps des troubles*. Après l'arrivée de Hitler au pouvoir en Allemagne en 1933, se prononce pour le soutien à l'Armée rouge contre l'agression prévisible de l'Union soviétique par Hitler, qu'il qualifie de « pire ennemi de la Russie et du peuple russe », meurt en 1947 aux États-Unis.

Serge Efron (1893-1941)

Jeune officier, époux de la poétesse Marina Tsvetaïeva sert, dans l'armée des Volontaires du général Dénikine, émigre en France en 1920, devient un agent du Guépéou, participe en 1937 à ce titre à l'assassinat de l'agent soviétique Ignace Reiss (Ludwig), qui rompt alors avec Staline et se rallie à la IV^e Internationale ; rentre ensuite en URSS, où il est arrêté, puis fusillé.

Fiodor Fomine

Tchékiste. Publie en 1964 des souvenirs intitulés *Notes d'un vieux tchékiste*.

Mikhaïl Frounze (1885-1926)

Bolchevique dès 1904, l'un des organisateurs de la grève de soixante-douze jours d'Ivanovo-Voznessensk dirigée par le premier soviét fondé en Russie. Est plusieurs fois condamné – y compris une fois à mort pour « résistance armée », avant d'être gracié –, mais s'évade à chaque fois. Président du I^{er} Congrès des soviets de Biélorussie en 1917. Commande la 12^e Armée rouge qui écrase l'armée de Wrangel en novembre 1920. Remplace en janvier 1925 Trotsky comme commissaire du peuple à la Guerre. Meurt l'année suivante à la suite d'une opération inutile d'un ulcère à l'estomac guéri, imposée par le Bureau politique sur ordre de Staline. Cette mort suspecte fait l'objet d'une nouvelle

célèbre de l'écrivain Boris Pilniak : *Le Conte de la lune non éteinte*.

Roman Goul (1896-1986)

Officier de l'armée des Volontaires, participe à l'« expédition de glace », capturé à Kiev par les petliouristes en décembre 1918, puis évacué par la Reichswehr en Allemagne. S'attache dès lors à écrire des souvenirs sur les armées blanches : *L'Expédition de glace*, *Le Cheval roux*, ainsi que des études sur Dzerjinski, Savinkov, Azef, Bakounine, Boudionny, Toukhatchevsky. Arrêté et interné par les nazis au début de 1933, puis libéré, il émigre en France, puis en 1950 aux États-Unis, où il meurt en 1986.

Serge Goussev (1874-1933)

Membre en 1895 de l'Union de lutte pour l'émancipation de la classe ouvrière de Petrograd fondée par Martov et Lénine. Bolchevique dès 1903. Responsable en 1905 du comité bolchevique de Petrograd. De 1918 à 1922, membre des comités militaires révolutionnaires de diverses armées. Adjoint de Frounze dans l'écrasement de l'armée de Wrangel en Crimée en novembre 1920. Élu en 1928 au comité exécutif de la III^e Internationale.

Iona Iakir (1896-1937)

Né à Kichinev, la ville du grand pogrom de 1903 où, en janvier 1918, il organise un détachement de l'Armée rouge contre les occupants roumains après avoir adhéré au Parti bolchevique en avril 1917. Exerce diverses fonctions de commandement dans la guerre civile, sur le front sud, en Ukraine. Commandant en chef des troupes du district militaire de l'Ukraine de 1925 à 1937, date de son arrestation. Accusé de complot (imaginaire) avec les nazis, condamné à mort au procès à huis clos du 11 juin 1937 et fusillé.

Constantin Iakovlev (1886-1938)

Bolchevique depuis 1905, remplit plusieurs fonctions militaires dans l'Armée rouge en 1918 ; chargé du transfert de la famille du tsar à Ekaterinbourg. Se rallie au comité de l'Assemblée constituante (S-R de droite) à l'automne 1918, se réfugie à Kharbine, au nord de la Chine. Sous le nom de Stoianovitch, participe à l'activité du Parti communiste chinois, rentre en URSS en 1927, est aussitôt arrêté, condamné à cinq ans de camp, envoyé au camp des îles Solovky, participe comme déporté à la construction du canal Baltique – mer Blanche –, ce qui lui vaut d'être amnistié, libéré et rétabli dans ses droits civiques en 1933. Arrêté à nouveau en 1937, condamné à mort et fusillé en 1938.

Irina Kakhovskaia (1888-1969)

Membre en 1906 des socialistes-révolutionnaires (S-R) maximalistes, qui multiplient les attentats contre les dignitaires tsaristes. Adhère au parti S-R au lendemain de la révolution de Février, appartient aux S-R de gauche dès novembre 1917 et est élue à leur comité central. Exilée en 1921 à Kalouga, en Russie d'Europe, elle écrit ses *Souvenirs d'une révolutionnaire* en 1923, est exilée en 1925 près de Samarkand, puis en 1928 à Tachkent, en 1930 à Oufa, au sud de l'Oural, où le Guépéou regroupe les anciens dirigeants S-R de gauche. Condamnée en 1937 à dix ans de camp, libérée en 1947, arrêtée à nouveau en 1949 et condamnée alors à une simple peine d'exil près de Krasnoïarsk, en Sibérie. Autorisée en 1955 à vivre dans la région de Kalouga, y meurt en 1969.

Nicolas Kakourine (1883-1936)

Officier de l'armée tsariste de 1917 à 1919, sert dans l'armée nationaliste de la petite République populaire d'Ukraine occidentale (Galicie) qui se disloque en 1920. Kakourine rejoint alors l'Armée rouge ; adjoint de Toukhatchevsky, chef des armées du front occidental

(Pologne). Publie une histoire de la guerre civile en 1925. Arrêté en juin 1930 comme prétendu membre d'un prétendu complot de militaires, condamné en février 1932 à dix ans de prison, où il meurt en juillet 1936.

Alexandre Koltchak (1874-1920)

Marin de formation, prend part à la guerre contre le Japon, puis à la Première Guerre mondiale. Nommé amiral en 1916. En 1916-1917, commande la flotte de la mer Noire. S'exile au lendemain de la révolution d'Octobre, puis débarque à Omsk, en Sibérie, en octobre 1918. À la mi-novembre, renverse le directoire sibérien constitué à Omsk par les S-R et endosse la totalité du pouvoir pour, dit-il, « effacer le bolchevisme du visage de la Russie, l'exterminer et l'anéantir ». Il se proclame régent suprême de la Russie et reconnaît les dettes étrangères de la Russie, soit une somme de 12 milliards de roubles-or. Après avoir, quelques mois, contrôlé la totalité de la Sibérie et l'Oural, il est fait prisonnier à la fin de décembre 1919, condamné à mort par un tribunal révolutionnaire et fusillé le 7 février 1920.

Grigori Kotovsky (1881-1925)

Militant bolchevik, chef de groupes de partisans dans le Sud, en Ukraine, puis chef d'escadron dans l'Armée rouge. Meurt assassiné en 1925.

Piotr Krasnov (1869-1947)

Général-major pendant la guerre de 1914, commande diverses unités, brigades puis divisions de la cavalerie cosaque du Don. En octobre 1917, commande une unité de cosaques chargée de renverser le gouvernement des commissaires du peuple, capturé, relâché, repart dans le Don où il est élu en mai 1918 ataman de la grande armée du

Don, en partie financée et armée par l'état-major de la Reichswehr, qui occupe l'Ukraine. En septembre 1919, combat dans l'Armée blanche du Nord ; puis émigre, écrit des Souvenirs. En juin 1941, dirige la section cosaque du ministère allemand des Territoires de l'Est, en mars 1944 commandant en chef des troupes cosaques auxiliaires de la Wehrmacht. Fait prisonnier par les Anglais, il est livré à l'URSS, condamné à mort et pendu à Moscou en janvier 1947.

Vladimir Maï-Maievsky (1867-1920)

Général-major pendant la Première Guerre mondiale, commande plusieurs divisions d'infanterie puis le premier corps de garde. Dans l'armée des Volontaires, commande la 3^e division, le groupe des armées du Don, puis les gouvernements d'Ekaterinoslav et de Kharkov. Meurt à Sébastopol pendant l'évacuation de l'armée de Wrangel.

Nestor Makhno (1889-1934)

Pâtre dès l'enfance, militant anarchiste dans sa prime jeunesse, condamné au bagne en 1909, libéré par la révolution de Février. Constitue en 1918 une armée paysanne anarchisante au sud de l'Ukraine, dans la région de Gouliai-Polié, se bat contre les Blancs, les nationalistes ukrainiens, dits « petliouristes », et l'Armée rouge, avec qui il passe trois fois des accords provisoires avant d'être écrasé par elle en novembre 1920. S'enfuit de Russie en août 1921. Meurt à Paris de tuberculose.

Serge Mejeninov (1890-1937)

Capitaine de l'armée tsariste, entre dans l'Armée rouge en août 1918. Chef d'état-major de la 4^e armée, puis commandant en chef de la 3^e, puis de la 12^e armée. En mars 1933, nommé chef adjoint de l'état-major de l'Armée rouge. Arrêté et fusillé en 1937.

Philippe Mironov (1872-1921)

Cosaque du Don, colonel dans l'armée tsariste, se rallie au gouvernement soviétique au printemps 1918, forme la division de cosaques rouges Mironov. Se rebelle en août 1920, arrêté, condamné à mort, amnistié, placé à la tête de la 2^e division de Cavalerie rouge qui combat Wrangel, décoré, puis arrêté sur une dénonciation calomnieuse, accusé de trahison, condamné à mort et fusillé.

Stepan Petritchenko (1892-1947)

Marin depuis 1912, secrétaire en 1920 sur le cuirassé *Petropavlovsk* à Cronstadt. Président du Comité révolutionnaire provisoire de Cronstadt (2-17 mars 1921). Émigre en Finlande après l'écrasement de l'insurrection. Arrêté par les autorités finlandaises dès l'attaque de l'URSS par la Wehrmacht en juin 1941, puis livré par elles à la police politique soviétique en 1945, condamné à dix ans de camp, meurt au camp de Solokolamsk dans la région de Perm, en 1947.

Iouri Podbielsky (1887-1920)

Militant SR de la région de Tambov, arrêté en 1929 par la Tcheka. Son destin ultérieur est inconnu.

Virovt Poutna (1893-1937)

Enseigne pendant la guerre de 1914, adhère au Parti bolchevique en 1917. Entre dans l'Armée rouge en avril 1918. Successivement commandant de régiment, de brigade et de division. Dès décembre 1919, commande la 27^e division de marche dite d'« Omsk », qu'il conduit à Cronstadt en mars 1921 pour écraser la rébellion. En 1923, soutient l'opposition de gauche dite « trotskyste ». Arrêté en avril 1937, condamné à mort le 11 juin 1937 lors du procès à huis clos

des chefs des militaires accusés de complot avec les nazis et fusillé.

Vitali Primakov (1897-1937)

Né dans la région de Tchernigov, en Ukraine. Adhère au Parti bolchevique en janvier 1914. Condamné en février 1915 à l'exil à vie en Sibérie pour son activité révolutionnaire. Pendant la guerre civile, organise en Ukraine des escadrons, régiments, et une division de Cavalerie rouge. En 1923, soutient l'opposition de gauche. Époux de l'ancienne compagne de Maïakovski, Lily Brik. Arrêté en 1936, torturé pendant plusieurs mois, condamné à mort le 11 juin 1937 lors du procès à huis clos des chefs militaires accusés de complot avec les nazis.

Larissa Reisner (1895-1926)

Femme de lettres révolutionnaire. Adhère au Parti bolchevique en 1918. Nommée commissaire à la 5^e armée (dans la région de Kazan), elle épouse Raskolnikov, commandant de la flotte de la Caspienne, puis de la Baltique, l'accompagne en Afghanistan de 1921 à 1923. Part en Allemagne en 1923, écrit *Hambourg sur les barricades*, puis *Le Front* en 1924. Atteinte de la malaria, meurt du typhus en 1926.

Arkady Rosengoltz (1889-1938)

Adhère au Parti bolchevique en 1905. Membre du Comité militaire révolutionnaire de la République en 1918-1919 et en 1923-1924. Commissaire du peuple au Commerce extérieur dans les années 1930. Arrêté en 1937, figure parmi les vingt et un accusés du troisième procès de Moscou (mars 1938) aux côtés de Boukharine, Rykov, Racovski. Condamné à mort et fusillé.

Boris Savinkov (1879-1925)

Adhère au Parti socialiste-révolutionnaire (S-R) en 1903. Lun des dirigeants de son organisation de combat, chargée des attentats contre les dignitaires du régime. En 1917, adjoint militaire du président du gouvernement provisoire de Kerensky. Fonde dès le début de 1918 diverses organisations de combat antibolcheviques. Émigre en 1920. Attiré en URSS par le Guépéou, il est arrêté en 1924, condamné à mort, peine commuée en dix ans de prison. Interné à la Loubianka, s'y suicide (selon la version officielle) en mai 1925.

Constantin Sokolov (1882-1927)

Membre depuis 1905 du Parti constitutionnel-démocrate (cadet), rédacteur en chef du quotidien de ce parti (*Retch*) en 1917, élu président du comité central du Parti cadet en juin 1918, rejoint ensuite le général Dénikine dans le Sud, membre de la Conférence spéciale (organe politique de l'armée des Volontaires) de septembre 1918 à décembre 1919, dirige le service de renseignements de l'armée des Volontaires (Osvag). Émigre en 1920 à Sofia.

Mikhaïl Toukhatchevsky (1893-1937)

Sous-officier pendant la guerre de 1914, adhère au Parti communiste en 1918, commande pendant les guerres civiles les fronts est, sud, puis ouest. Dirige l'Armée rouge lors de la guerre avec la Pologne de mars à août 1920. Au printemps 1921, dirige la liquidation de la révolte de Cronstadt, puis de la révolte paysanne de Tambov. Vice-commissaire du peuple à la Défense à partir de 1931. Arrêté en mai 1937, accusé d'être le chef d'un complot (imaginaire) avec les nazis, condamné à mort lors du procès à huis clos du 11 juin et fusillé.

Léon Trotsky (1879-1940)

Membre du Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR) dès sa fondation en 1898, hésite entre les bolcheviks et les mencheviks de 1903 à 1917. En 1905, dirige en fait le Soviet de Pétersbourg, arrêté, condamné à l'exil à vie, s'enfuit. Se rallie à Lénine et aux bolcheviks en août 1917. Préside le Soviet de Petrograd en septembre-octobre 1917. Commissaire du peuple aux Affaires étrangères, puis dès mars 1918 commissaire du peuple à la Guerre et président du Comité militaire révolutionnaire de la République, qui coordonne les opérations militaires. Membre du Bureau politique du Parti communiste dès sa fondation en 1919. Fonde l'opposition de gauche à Staline en 1923, est écarté du commissariat à la Guerre en 1925, exclu du Bureau politique puis du Parti communiste en 1927, exilé à Alma-Ata en 1928, expulsé d'URSS en 1929, fonde l'Opposition de gauche internationale en 1929, puis la IV^e Internationale en 1938. Assassiné par un agent de Staline à Mexico en août 1940.

Roman Ungern (1886-1922)

Baron balte, officier de l'armée tsariste pendant la guerre de 1914. Ravage le sud-est de la Sibérie et la Mongolie avec le soutien intermittent des Japonais qui ont débarqué 50 000 hommes dans la région de Vladivostok en mai 1918 jusqu'à son arrestation et sa condamnation à mort en 1922.

Ioakim Vatsetis (1873-1938)

Colonel d'un régiment de fusiliers lettons dans l'armée tsariste. Dirige en juillet 1918 la liquidation de l'insurrection des S-R de gauche, nommé commandant en chef des forces armées soviétiques en septembre 1918, remplacé en juillet 1919 par Serge Kamenev. Arrêté et fusillé en 1938.

Kliment Vorochilov (1881-1969)

Bolchevique dès 1903, très tôt lié à Staline, favorable, contre Trotsky, à une armée de partisans encadrée par des officiers communistes et hostile à l'armée régulière encadrée par d'anciens officiers tsaristes que Trotsky veut construire. Dirige le groupe des délégués du Xe Congrès qui participe à l'assaut de Cronstadt en mars 1921. De 1925 à 1940, commissaire du peuple à la Défense, puis de 1940 à 1953 vice-président du Conseil des commissaires du peuple (puis Conseil des ministres). Membre du Bureau politique du Parti de 1926 à 1960, puis de 1966 à 1969 après la chute de Khrouchtchev.

Piotr Wrangel (1878-1928)

Baron balte, général, prend part à la guerre contre le Japon en 1904-1905, puis à la guerre de 1914, commande divers détachements de l'armée des Volontaires organisée dans le Sud par le général Dénikine en 1918, le remplace en mars 1920 à la tête de cette armée, qu'il rebaptise armée du sud de la Russie puis Armée russe de Crimée. Il installe en Crimée un gouvernement renversé par l'Armée rouge en novembre 1920. Fonde dans l'émigration l'Union militaire russe. Meurt à Belgrade en 1928.

Vladimir Zatonsky (1888-1938)

Longtemps menchevique, adhère au Parti bolchevique en mars 1917. Membre pendant la guerre civile du Conseil militaire révolutionnaire des 12^e, 13^e, 14^e puis 6^e armées, délégué au Xe Congrès du Parti bolchevique en mars 1921, participe à l'écrasement de l'insurrection de Cronstadt. Nommé en 1925 secrétaire du Comité central puis commissaire du peuple à l'Inspection ouvrière. Arrêté et fusillé en 1938.

Glossaire des principaux groupes, mouvements et institutions

Armée des Volontaires

Armée contre-révolutionnaire (ou blanche) formée dès décembre 1917 dans le sud de la Russie par les généraux Alexeiev, Kornilov et Dénikine.

Armée paysanne révolutionnaire et armée populaire

Nom donné par leurs dirigeants à diverses armées insurrectionnelles vertes antibolcheviques.

Assemblée constituante

Assemblée élue au suffrage universel en novembre 1917, réunie le 5 janvier 1918 et dissoute le lendemain par le gouvernement soviétique (bolcheviks, S-R de gauche).

Attaman

Chef cosaque élu à la tête d'une unité militaire cosaque.

Basmatchi

Insurgés nationalistes d'Asie centrale.

Batko

En ukrainien, terme de respect, signifie « père ».

Bolchevik

Voir introduction.

Le Parti bolchevique prend le nom de parti communiste en mars 1918, mais est souvent désigné indifféremment sous ces deux appellations.

Bureau politique

Organisme de cinq puis de sept membres constitué en mars 1919 pour diriger le Parti communiste entre deux réunions du Comité central. Se réunit au moins une fois par semaine.

Cadet

1. Nom abrégé du parti constitutionnel-démocrate d'après ses initiales en russe (K-D).
2. Élève officier ou junker (sans rapport avec la signification précédente).

Cent-Noirs ou Centuries noires

Organisations créées au début du ^{xx}e siècle par des nationalistes russes pour susciter des pogroms. Par extension, nom donné à toute organisation raciste participant à la mise en œuvre de pogroms.

Comité central

Organisme dirigeant des partis existant alors en Russie. Celui du Parti bolchevique passe de 1917 à 1922 d'une dizaine de membres à une trentaine. À partir de mars 1919, un Bureau politique assume ses pouvoirs entre ses séances.

Comité exécutif central

Organisme exécutif dirigeant des Soviets, assume théoriquement la direction de l'État.

Comité de salut de la patrie et de la révolution

Organisation antibolchevique créée par Boris Savinkov, ancien dirigeant de l'organisation de combat du Parti socialiste-révolutionnaire, puis adjoint du chef du gouvernement provisoire, Alexandre Kerensky.

Commune(s)

Ferme collective ou d'État, amorce des futurs sovkhozes (fermes d'État) et kolkhozes (fermes collectives).

Conseil des commissaires du peuple

Nom du gouvernement formé le 26 octobre 1917 par les bolcheviks à la fin et au nom du II^e Congrès des soviets.

Conseil supérieur de la guerre (puis Conseil militaire de la République)

Conseil restreint présidé par Trotsky, chargé d'organiser et de gérer l'Armée rouge et d'organiser et planifier les opérations militaires avec l'état-major.

Cosaque

Paysan-soldat des régions du sud de la Russie (Don, Kouban) bénéficiant de franchises et privilèges divers ; principale force d'ordre du régime tsariste à compter du XIX^e siècle.

Douma

1. Assemblée parlementaire promulguée en 1905 par le manifeste du tsar Nicolas II (17 octobre), finalement dissoute pendant l'été 1917.
2. La douma municipale est l'équivalent d'un conseil municipal.

Gouvernement provisoire

Gouvernement constitué au lendemain du renversement de la monarchie tsariste début mars 1917, présidé par le prince Lvov de mars à mai, puis par Alexandre Kerensky jusqu'à son renversement le 25 octobre 1917.

Grande Russie une et indivisible

Mot d'ordre des monarchistes russes signifiant le refus de l'indépendance de la Finlande, de l'Ukraine, des pays baltes et de toute autre partie non russe de l'ex-empire tsariste.

Haïdamak

Membre des détachements de cavalerie organisés par la Rada centrale ukrainienne dirigée par le socialiste Vinnitchenko, puis par l'ataman Skoropadsky, puis par le dirigeant nationaliste ukrainien Petlioura.

Komsomol

Nom de l'organisation des Jeunesses communistes et de ses membres.

Koulak

Paysan riche ou considéré comme tel, par opposition au paysan pauvre (*bedniak*) et moyen (*seredniak*).

Lumpen (ou *lumpen* prolétaire)

Élément rejeté du processus de production et déclassé.

Menchevik

Voir introduction.

Moujik

Mot russe traditionnel pour désigner le paysan.

Moussavatiste

Membre du Moussavat, parti nationaliste azerbaïdjanais.

Nouvelle Politique Économique (NEP)

Adoptée par le Xe Congrès du Parti communiste (mars 1921) ; remplace la réquisition forcée des principales productions agricoles par un impôt en nature, puis rétablit la propriété privée pour les petites entreprises.

Parti constitutionnel-démocrate (ou cadet)

Parti fondé en 1905, partisan d'une monarchie constitutionnelle, dirigé par Pavel Milioukov. Au lendemain de la révolution d'Octobre, se lie aux différentes armées monarchistes ou blanches.

Parti ouvrier social-démocrate russe (POS DR)

Voir introduction.

Fondé en 1898, se divise lors de son deuxième congrès, en 1903, entre bolcheviks, dirigés par Lénine, et mencheviks, dirigés par Martov.

Parti socialiste populaire

Petite formation proche des socialistes-révolutionnaires ou S-R de droite.

Petliouriste

Partisan du chef nationaliste ukrainien Simon Petlioura.

Rada

Assemblée nationale ukrainienne, à majorité « socialiste » (mencheviks et S-R), proclame l'indépendance de l'Ukraine en janvier 1918, signe une paix séparée avec l'Allemagne qui la renverse en avril 1918 et installe au pouvoir l'ataman Skoropadsky.

Reichswehr

Nom de l'armée allemande à cette époque.

Socialistes-révolutionnaires (S-R)

Voir introduction.

Sotnia

Escadron de cosaques.

Soviets

Conseils élus dès mars 1917 par les ouvriers dans leurs usines, les paysans dans leurs villages et les soldats dans leurs unités (après la paix dite de « Brest-Litovsk » signée en mars 1918 subsisteront seulement les soviets d'ouvriers et de paysans).

Tachanka

Petit attelage léger et rapide surmonté d'une ou plusieurs mitrailleuses, utilisé par l'armée de Makhno.

Tcheka (rebaptisée Guépéou en mars 1922)

Initiales de la Commission extraordinaire de lutte contre la contre-révolution, la spéculation et le sabotage, créée le 7 (20) décembre 1917 et présidée par Félix Dzerjinski.

Uhlans

Cavaliers de la Reichswehr.

Union de la paysannerie laborieuse

Sorte de syndicat paysan créé à l'initiative des S-R dans la région de Tambov en 1920.

Zaporogue

« Zaporogue » signifie « au-delà du rapide ». Désigne les cosaques installés sur la rive gauche du Dniepr, près de la mer d'Azov. Un tableau du peintre russe Repine les représente rédigeant une réponse insolente au sultan de Constantinople, qui prétendait leur imposer sa suzeraineté. Apollinaire en a tiré un poème :

Plus criminel que Barrabas
Cornu comme les mauvais anges
Quel Belzébuth es-tu là-bas,
Nourri d'immondices et de fange
Nous n'irons pas à tes sabbats

Poisson pourri de Salonique
Long collier des sommeils affreux
D'yeux arrachés à coups de pique
Ta mère fit un pet foireux
Et tu naquis de sa colique.

Bourreau de Podolie, Amant
Des plaies des ulcères des croûtes
Groin de cochon cul de jument
Tes richesses garde-les toutes
Pour payer tes médicaments.

Du même auteur

Staline, Seuil, 1967

Les paroles qui ébranlèrent le monde. Anthologie bolchevique (1917-1924), Seuil, 1968

Les Bolcheviques par eux-mêmes, en collaboration avec Georges Haupt, François Maspero, 1969

Le Trotskisme, Flammarion, 1970

Trotsky et la Quatrième Internationale, PUF, 1980

Le Goulag, PUF, 1989

Derniers Complots de Staline. L'affaire des blouses blanches, Complexe, 1993

Les Peuples déportés d'Union soviétique, Complexe, 1995

Trotsky, Autrement, 1998

Staline, Fayard, 2003

Lénine, Balland, 2004

Le Trotskysme et les Trotskystes, Armand Colin, 2004

Cronstadt, Fayard, 2005

Trotsky : révolutionnaire sans frontières, Payot, 2006

Voyager avec Karl Marx. Le Christophe Colomb du Capital, La Quinzaine Littéraire
Louis Vuitton, 2006

Le Dimanche rouge, Larousse, 2008

L'Antisémitisme en Russie. De Catherine II à Poutine, Tallandier, 2009

Khrouchtchev : la réforme impossible, Payot, 2010

Lénine : la révolution permanente, Payot, 2011

Le Fils oublié de Trotsky, Seuil, 2012

Beria : le bourreau politique de Staline, Tallandier, 2013

Index

- Abkhazes 158
- Afghanistan 279
- Alexandrie 171
- Alexandrov 250, 315
- Alexandrovitch 99
- Alexandrovsk 83-84, 240
- Alexeiev 32-34,
- Alim-Khan 276
- Allemagne 21, 43, 47, 49-50, 55-56, 72, 96, 101-102, 106-107, 115, 132, 134, 144, 149, 151, 161, 273, 275
- Allemands 10, 43, 58, 60, 62-63, 67, 70, 72, 86, 94, 97-98, 109, 129, 132-134, 142, 144, 206, 265, 312, 327
- Alliés 27, 93-94, 96, 98, 115, 125, 127, 129, 134-137, 150, 156, 189, 197, 207, 215, 259, 268
- Altaï 211, 214, 221, 309-311, 351
- Ananiev 264, 267
- Andreiev, Nicolas 99
- Anglais 96, 109, 125-126, 128-129, 132-133, 207, 221, 240, 268
- Antonov-Ovseenko 48, 302, 305, 350, 357, 362-363,
- Antonov, Alexandre 299, 301, 305, 307, 326-327, 329, 360-365, 375,
- Archinov 172, 176, 196, 234
- Arkhangelsk 93, 96, 125-127, 129, 148, 320
- Armée blanche 32, 54, 82, 104, 140, 181, 212, 217, 223, 255, 282, 285
- armée des Volontaires 31, 33-36, 50-51, 66, 69, 92, 98, 132, 135, 137-138, 141, 145, 148, 151, 164, 179, 217, 220-221, 227, 229, 237-238, 240-242, 245-247, 249, 253, 376
- Armée rouge 11-12, 14-15, 17, 21, 36, 49, 51, 53, 57, 62, 64, 66-68, 70, 76, 79, 82, 87, 92, 94, 96, 106, 112, 119, 125, 137, 144-145, 152, 154, 158, 163, 170-171,

179-181, 183, 186, 189-192, 195-196, 203, 205-207, 209, 211, 215-217, 222-223, 229-230, 233, 237, 242-243, 248-249, 252-253, 255-256, 259, 263-264, 271-272, 274, 276-277, 284, 289, 296, 300, 309, 312, 316, 320-321, 323-327, 330, 334-335, 348, 356, 358, 362, 369, 371

Armée rouge (naissance de l') 51

Assemblée constituante 92, 111, 114, 126-127, 130, 156, 301, 306, 345

Autriche 49-50, 55, 72, 151, 275

Azerbaïdjan 109, 133,

Azov (mer d') 98, 143

Babel 74

Bachkirs 62, 155

Baïtalsky 264

Bakou 93, 128, 133-134,

Balkans 133-135,

Balta 265, 267,

Baltique (mer) 94, 115, 143

Barmine, Alexandre 49, 70, 72, 159

Barnaoul 311

basmatchi 17, 276, 278-279,

basse Volga 7, 59

Bataïsk 98, 250

Bela Kun 288

Berdiansk 242

Berditchev 173, 271

Berthelot 135, 137

Bessarabie 136

Biélorussie 226, 274, 294, 341

Blagotitch 110

Blancs 10, 13, 19, 21, 36, 39-40, 43-44, 54-55, 64, 66, 68, 79, 91, 107, 116-122, 125, 129, 134, 152-153, 155, 164, 170, 179-182, 186, 188-189, 192, 198-199, 201, 204, 208-210, 213, 215, 241, 244, 250, 252-253, 259-260, 268, 277, 281, 312, 321, 369

Blumkine, Jacob 99, 103

Bobrov 309-310,

Bogaievsky 67,

bolcheviks [12-13](#), [16](#), [18](#), [23](#), [25-30](#), [32](#), [35](#), [41](#), [43](#), [45](#), [48](#), [55-56](#), [62](#), [69](#), [74](#), [76-78](#), [88](#), [90](#), [93-94](#), [96-98](#), [101](#), [103](#), [106-108](#), [112](#), [114](#), [125](#), [127-128](#), [137](#), [144](#), [149](#), [151](#), [153-154](#), [156](#), [158-160](#), [163](#), [168](#), [170](#), [176](#), [186](#), [196-197](#), [201](#), [207](#), [209](#), [218-219](#), [228-229](#), [241](#), [245](#), [247](#), [250](#), [262-264](#), [288](#), [299](#), [301](#), [306](#), [311](#), [340](#), [345-346](#), [350](#), [376](#)

Borovsky [244](#)

Boudanov [196](#)

Boudionny, Semion [74](#), [77-78](#), [82](#), [223](#), [231](#), [249-251](#), [281](#), [376](#),

Boukhara [276-278](#),

Boukharine, Nicolas [41](#), [87](#)

Boulatkine [231-232](#),

Bouriates [155](#)

Bourintchenkov [321-322](#),

Brest-Litovsk [36](#), [44](#), [55](#), [101](#), [104](#)

Brest-Litovsk (traité de) [56](#), [101](#), [144](#)

Briansk [89](#), [251](#)

Bucarest [135](#)

Bulgarie [134](#)

Bureau politique [26](#), [272-273](#), [307](#), [340](#), [375](#)

cadets [19](#), [30](#), [32](#), [127](#), [150](#), [302](#)

campagne de glace [51](#), [66](#), [68](#)

Carélie [125](#)

Caucase [68](#), [79](#), [103](#), [122](#), [134](#), [144-145](#), [236](#), [244](#), [253](#), [300](#), [335](#), [364](#)

Cent-Noirs [228](#), [314](#)

Chaoumian [128](#)

Chatilov [243](#), [284](#), [287](#)

Chichkine [313-314](#),

Chikhrana [115-117](#),

Chine [64](#), [92](#), [155-156](#), [309](#), [358](#)

Chinois [10](#), [62-64](#), [66](#)

Chkouro [82](#), [138](#), [141](#), [223](#), [242](#), [251](#)

Chliapnikov [88](#)

Cholokhov [36](#)

Comité de salut de la patrie et de la révolution [30](#)

Comité exécutif central des soviets [29](#), [56](#), [216](#), [337](#), [354](#)

Conseil des commissaires du peuple [28-29](#), [31](#), [43-44](#), [51](#), [89](#), [132](#), [151](#), [163](#), [195](#)

Conseil militaire de la République [51](#), [232](#), [359](#)

Conseil militaire révolutionnaire de l'armée [77](#)

Conseil supérieur de la guerre [51](#)

Constantinople [24](#), [104](#), [135](#), [288](#), [340](#)

Crimée [48](#), [70](#), [84](#), [118](#), [196](#), [241](#), [247-248](#), [253](#), [268-269](#), [272-274](#), [281](#), [284](#), [286](#), [288](#), [292](#)

Cronstadt [22](#), [208-209](#), [330](#), [336-340](#), [343-349](#), [352](#), [376](#)

Dan, Fiodor [21](#), [337](#)

Danilov [7](#)

Dardanelles, détroit des [24](#)

Dénikine [10](#), [27](#), [32-34](#), [43](#), [67](#), [74](#), [92](#), [96](#), [125](#), [127](#), [129](#), [132-138](#), [140-141](#), [143](#), [149-152](#), [164](#), [176](#), [178-180](#), [184-186](#), [190](#), [194](#), [196](#), [202-203](#), [205](#), [215](#), [217-219](#), [223](#), [226](#), [228](#), [230](#), [233-235](#), [237](#), [239-240](#), [242](#), [244](#), [246](#), [252-253](#), [256](#), [264](#), [268](#), [376](#), [254](#)

Dermendji [196](#)

Djaparidzé [128](#)

Djigueli [133](#)

Dniepr [84](#), [89](#), [93](#), [159](#), [162](#), [201](#), [241](#)

Dobrovolsky [148](#)

Dombrovsky [192](#)

Don [30](#), [33-34](#), [36](#), [50](#), [63](#), [67](#), [69](#), [73](#), [76](#), [79](#), [93](#), [97](#), [135](#), [221](#), [225-226](#), [230-231](#), [237](#), [364](#)

Donbass [162](#)

Donets-Krivoïrog (république du) [58](#)

Donets (mineurs du) [48](#), [58](#)

Donetsk [135](#)

Donkov, Ivan [300-301](#),

Dorogoboukj [89](#)

Douchanbe [271](#), [279](#)

Doumenko [78](#)

Doutov [53](#)

Drozdvov [283-286](#),

Dvina [125](#), [154](#)

Dybenko [30](#), [162](#)

Dybetz [197](#)

Dzerjinski, Felix [35](#), [99](#), [103](#), [250](#), [272](#), [292](#), [363](#)

Efron, Serge [69](#)

Eideman, Robert [290](#)

Ekaterinbourg [89](#), [91](#), [97](#), [107-108](#), [209](#), [319](#)

Ekaterinodar [67-68](#), [135](#), [138-139](#),

Ekaterinoslav [48](#), [70](#), [141](#), [160](#), [162](#), [176](#), [236](#), [238](#), [240](#), [242](#), [251](#),

Elizabethgrad [39](#), [171](#), [177](#), [202](#), [204](#), [238](#)

Eeltsine, Boris [211-212](#),

Elvorti [203](#)

Enzeli [133](#)

Erdeli [135](#)

Essenine, Serge [80](#), [104](#)

Estonie [206-207](#), [209](#), [262](#), [158](#)

Etkov [364](#),

Faizabad [279](#)

Fastov [173](#), [229](#)

Feditchkine [113](#)

Fedko [197](#),

Finlande [42-45](#), [129](#), [143](#), [150](#), [206](#), [343](#), [348](#), [158](#)

Fomine [39](#), [171](#), [192](#),

Fortunatov [115](#)

Français [68](#), [126](#), [129](#), [268](#), [276](#)

Franchet d'Esperey [134-135](#), [137](#)

Frounze, Mikhaïl [277](#), [282-283](#), [285-286](#), [289-291](#), [375](#)

Gabov [310](#)

Gamarnik, Ian [192](#)

Gatchina [30](#), [208](#)

Gdov [207](#)

George V [276](#)

Géorgie [109](#), [132-134](#), [285](#), [335](#)

Gogol [260](#)

Gomel [293](#), [341](#)
Gorbatchev [26](#), [340](#)
Gorn [261-262](#),
Gottz, Mikhail [20](#)
Goul, Roman [68-69](#),
Gouliai-Polié [80](#), [86](#), [233](#)
Gourko [142](#)
Goussev [118](#), [281-282](#),
gouvernement provisoire [17](#), [20](#), [23-28](#), [30](#), [32](#), [35](#), [41](#), [76](#), [89](#), [94](#), [114](#), [126](#), [142](#),
[326](#), [367](#)
Grebenka [17](#), [164](#), [183-186](#),
Grigoriev [14](#), [17](#), [162](#), [164](#), [170-173](#), [175-178](#), [192](#), [199-200](#),
Guenitchesk [284](#)
Guépéou [69](#), [104](#), [375](#), [399](#)
Helsinki [43-44](#), [206](#)
Hildermaier [7](#)
Iakir, Iona [14](#), [40](#), [62](#), [64](#), [256](#),
Iakir, Sonia [197](#), [243](#), [252](#)
Iakovlev, Alexandre [26](#), [89-91](#), [340](#), [376](#)
Iambourg [207](#)
Iapontchik, Michka [191-195](#),
Iaroslavl [93](#), [99](#)
Ichim [300](#), [318-319](#), [322](#), [328](#), [331-332](#), [334](#), [367](#)
Iegorov [48](#), [272-273](#), [295-296](#),
Ijevsk [14](#), [111](#), [205](#)
Ijevsk-Votkino (insurrection d') [14](#)
Ingermanland [208](#)
Ioudenitch [141](#), [149-150](#), [206-209](#), [217](#), [237](#), [260-262](#), [282](#), [345](#)
Iouriev [113](#)
Irkoutsk [210](#), [317](#), [332](#)
Ironsides [154](#)
Ivanovo-Voznessensk [289](#)
Izerguine, Mikhail [215](#)

Jancso, Miklos [13](#)

Japonais [94](#), [129](#), [264](#), [372](#)

Jelezniakov [41](#)

Jitomir [50](#), [258](#), [271](#)

Kabelny (usine) [336](#)

Kakhovskaia [227-228](#),

Kakourine [168](#), [376](#)

Kalachnikov [196](#)

Kaledine [32-34](#), [36](#), [48](#), [50](#), [76](#)

Kalinine [337](#), [339](#)

Kalinovskaia [146](#)

Kalouga [182](#)

Kamenev, Léon [360](#)

Kamenev, Serge [216-217](#),

Kamkov [20](#)

Kaplan, fanny [128](#)

Kappel [108](#), [115](#), [117-119](#), [205](#)

Karetnik, Simon [177](#),

Karetnikov [177](#)

Kartachev [26](#)

Kaufman [26](#)

Kazan [93](#), [109-110](#), [115](#), [117](#), [119-121](#), [156](#), [206](#), [334](#)

Kazatine [173](#)

Keller [142-143](#),

Kerensky [17](#), [30](#), [93](#), [127](#), [326](#)

Khanjine [205](#)

Kharkov [48](#), [57](#), [70](#), [135](#), [220](#), [223](#), [228](#), [246](#), [282](#)

Khartchenko [91](#)

Kherson [70](#), [176](#), [197](#), [226](#), [252](#)

Kichinev [27](#)

Kiel [143](#)

Kiev [48-50](#), [70](#), [135](#), [143](#), [159](#), [161-162](#), [164](#), [173](#), [175-176](#), [185-186](#), [195](#), [201](#), [204](#), [226-229](#), [247](#), [258](#), [271](#)

Kirghiz [62](#), [155](#)
Kirsanov [299](#), [301](#), [362](#)
Kline [89](#)
Kojinov, Vadim [7](#),
Koltchak [10](#), [54](#), [104](#), [148-149](#), [155-156](#), [158](#), [190](#), [205](#), [207](#), [209](#), [212-213](#), [217](#), [256](#),
[263-264](#), [268](#), [272](#), [309](#), [315](#), [321](#), [356](#)
Komoutch [114-115](#),
Konotop [57](#), [239](#)
Koritsky [315](#)
Kornilov [27](#), [32](#), [35](#), [66-68](#), [103](#), [140](#), [283](#)
Korosten [258](#)
Kotcherguine [197](#)
Kotovskiy [169](#), [252](#), [256](#), [258-261](#), [268](#), [363-365](#), [375](#)
Kotsour [164](#)
Kouban [67](#), [79](#), [93](#), [135](#), [166](#), [235](#), [273](#), [285](#),
Kouban (montagnes du) [50](#), [66](#)
Koupal, Ivan [100](#)
Kourgan [332](#)
Koursk [28](#), [48](#)
Koutiakov [290-291](#),
Koutieпов [284](#), [286](#)
Kouzmine [338-339](#),
Kozlov [222](#), [224](#)
Kozlovsky [339](#)
Krasnaia Gorka [208-209](#),
Krasnov [23](#), [29-30](#), [76-77](#), [79](#), [97-98](#), [134](#), [376](#)
Krassine, Léonide [87](#), [292](#)
Krechatik [228](#)
Krementchoug [162](#), [238](#)
Kremlin [23](#), [29](#), [62](#), [99-101](#), [103](#), [109](#), [330](#)
Krivoroj [135](#)
Krylenko [56](#)
Laidoner [206](#)

Larionov, Victor [284](#)

Latsis [99](#), [103](#)

Lebedev [231](#),

Lebedian [222](#), [225](#)

Lénine [22](#), [29](#), [31](#), [49](#), [51](#), [67](#), [77](#), [79](#), [87-88](#), [91](#), [93](#), [104](#), [128](#), [158](#), [207-209](#), [217](#),
[250](#), [273](#), [285](#), [307-308](#), [329-331](#), [335](#), [339](#), [347](#)

Leonov [310](#)

Lepetchenko [177](#)

Lettonie [150](#), [274](#)

Likhaia [59](#),

Lioustdorf [193](#)

Liski [190](#),

Lissitchansk [59](#)

Loparev, Platon [356](#)

Loubianka [99](#), [364](#), [375](#)

Loubkov [317](#)

Loubny [188](#)

Lougansk [57](#), [68](#)

Loukianovka [229](#)

Loupanov [183](#)

Lozovaia [48](#), [242](#)

Ludendorff [132-133](#),

Lvov [94](#), [273](#),

Maï-Maievsky [82](#), [140](#), [220](#), [240](#)

Maïsky, Ivan [21](#), [114](#),

Makarov [238](#)

Makhine [91](#)

Makhno (armée de) [16](#), [184](#), [233](#), [240](#)

Makhno, Nestor [14](#), [17](#), [22](#), [80](#), [82-83](#), [85](#), [159-160](#), [162](#), [170](#), [172](#), [176-178](#), [182](#),
[189](#), [196-200](#), [212](#), [233-236](#), [240-243](#), [249](#), [251](#), [274](#), [289-290](#), [364](#), [376](#)

Malia, Martin [31](#), [42](#)

Maltsevo [89](#)

Mamontov, Constantin [210](#), [212-213](#), [221-226](#), [232](#), [244](#), [251](#)

Mandchourie [156](#)

Mannerheim, Carl [43](#), [206-207](#),
Marioupol [235](#), [240](#), [242](#)
Markhlevsky [272](#)
Markine [115](#)
Markov [283](#), [286](#)
Maroussia [169](#)
Martov, Iouli [21](#)
Martynenko [251](#)
Matioukhine [363](#), [365-366](#),
Mejeninov, Serguei [186](#)
Mekenskaia [146](#)
Melitopol [240](#), [284](#)
mencheviks [21](#), [30](#), [32](#), [58](#), [107](#), [109](#), [114](#), [132](#), [264](#), [337](#), [352](#)
Michaelson (usine) [128](#)
Mikhailov [244](#)
Mikheiev [243](#)
Milioukov, Paul [19](#), [26](#)
Milne [135](#)
Minine [77](#)
Minsk [226](#), [272](#)
Mirbach [99](#), [101-102](#),
Mironov [73-74](#), [76-77](#), [230-232](#), [281](#)
Moghilev [271](#)
Mongolie [104](#), [309](#), [372](#)
Moscou [15](#), [17](#), [21-22](#), [29](#), [42](#), [49](#), [79](#), [88-89](#), [91](#), [93](#), [99-100](#), [104](#), [106](#), [109](#), [118](#),
[120](#), [128](#), [130](#), [132](#), [136-137](#), [144](#), [158](#), [163](#), [173](#), [210](#), [215](#), [231](#), [237](#), [256](#), [274](#),
[276](#), [289](#), [292](#), [301](#), [309](#), [327](#), [330](#), [335](#), [339](#), [359](#), [361](#), [364](#), [378](#)
Moscou (procès de) [109](#), [210](#)
Mosdok [145-146](#),
Mouraviev [26](#), [49](#), [91](#), [104](#), [106-107](#),
Mourmansk [89](#), [97](#), [109](#), [127](#)
Mourom [93](#), [104](#)
Mussolini [293](#)
Nabokov [19](#)

Nahimson [99](#)
Naourkaia [146](#)
Natanson [20](#)
Nejentssev [68](#)
Neklioudov [208](#)
Nicolaiev [70](#), [198](#), [226](#)
Nicolas II [43](#)
Nijni-Novgorod [88](#), [104](#), [110](#)
Nikopol [242](#)
Nouri-Pacha [133-134](#),
Novosselov [310](#)
Novotcherkassk [12](#), [33](#), [35](#), [51](#), [69](#), [77](#), [249](#)
Okoulov [77-78](#),
Omsk [96](#), [155](#), [210-211](#), [319](#), [341](#), [347](#)
Onega [154](#)
Oranienbaum [339](#), [344](#)
Ordjonikidze [335](#)
Orel [48](#), [222](#), [237](#), [242](#)
Orenbourg [53](#), [152](#), [155](#)
Ossètes [158](#)
Osvag [164](#), [244](#)
Oufa [91-92](#), [99](#), [127](#)
Oulagäi [251](#)
Oural [53](#), [89](#), [91](#), [94](#), [96](#), [104](#), [111](#), [127](#), [155](#), [158](#), [205](#), [209](#), [317](#)
Ouritsky [128](#)
Oursoulov [195](#)
Ousman [222](#)
Oussouri [155](#)
Pacha, Enver [158](#)
palais d'Hiver (prise du) [20](#), [23](#), [28](#), [48](#)
Parti bolchevique [22](#), [56](#), [103](#), [114](#), [210](#), [307](#), [344](#), [346-347](#),
Parti cadet [26](#), [31](#), [164](#)
Parti communiste [14](#), [49](#), [92](#), [104](#), [149](#), [154](#), [251](#), [301](#), [312](#), [314](#), [316-317](#), [321-323](#),

[337](#), [340](#),

Parti constitutionnel démocrate [19](#)

Parti des sociaux-démocrates bolcheviques [74](#)

Parti des sociaux-démocrates mencheviques [74](#)

Parti ouvrier social-démocrate [21-22](#),

Pavlov-Possad [88](#)

Penza [28](#), [94](#)

Peregonovka [233](#), [240](#)

Perekop (détroit de) [268](#), [281-283](#), [285-287](#),

Perm [53](#), [158](#), [209](#)

Pervoukhine [278](#)

Peterhof [207](#)

Peters [250](#)

Petlioura, Simon [49](#), [144](#), [159](#), [170](#), [172](#), [185](#), [193-194](#), [197](#), [226-228](#), [241](#), [251](#), [260](#),
[271](#), [204](#)

Petritchenko [338](#), [348-350](#), [376](#)

Petrograd [26](#), [28-30](#), [34](#), [43](#), [66](#), [76](#), [97](#), [109-110](#), [128](#), [130](#), [137](#), [141](#), [150-151](#),
[205-208](#), [217](#), [237](#), [255-256](#), [258](#), [260-261](#), [293](#), [298](#), [336-341](#), [345-347](#),

Petrograd (golfe de) [208](#), [336](#)

Petropavlovsk [338](#), [345](#), [349](#)

Petrozavodsk [130](#)

Piatakov [250](#)

Pilsudski [271](#), [273](#), [276](#), [292](#)

Pinega [129](#)

Pinet [149](#)

Plotnikov [312](#), [314-315](#),

Pocheron [168](#)

Podbielsky, Iouri [359](#)

Podtiolkov [76](#),

Pokrovski [100](#), [139](#), [141](#), [244](#)

Poliakov [7](#)

Pologne [55](#), [143](#), [243](#), [271-275](#), [282](#), [288](#), [292](#), [308-309](#),

Polovietskaia [164](#)

Poltava [70](#), [162](#), [185](#), [196](#), [291](#)

Pomerantz, Grigori [9-10](#), [182](#)

Pomostchnaia [196](#), [198](#), [202](#)

Ponomarev [76](#)

Pool [126-129](#),

Potapov [125](#)

Pougatchev [11](#)

Poulkovo (collines de) [23](#), [29](#)

Poutilov [337](#)

Poutna [62](#), [341](#), [343](#), [347](#), [376](#)

Primakov, Vitali [14](#), [36](#), [57](#), [62](#), [161-162](#), [251](#), [376](#)

Prochian [20](#), [99](#), [101](#)

Prokopovitch [28](#)

Protopopov [26](#)

Pskov [142-144](#), [206](#)

Rada [47](#), [49-50](#), [57](#), [70](#), [170](#)

Radek [273](#)

Ranebourg [222](#)

Razine, Stenka [11](#), [139](#)

Reichswehr [56](#), [68](#), [70](#), [72](#), [143](#), [183](#)

Reisner, Larissa [109](#), [115](#), [121](#)

Riazan [28](#), [182](#)

Ribbentrop-Molotov (pacte) [274](#)

Riga (paix de) [274](#), [309](#)

Rodzianko [206-208](#),

Rogov [312](#)

Rojkov [69](#)

Romny [188](#)

Rosengoltz [109-110](#), [117-118](#),

Roslavl [258](#)

Rostov-sur-le-Don [12](#), [35-36](#), [50-51](#), [66](#), [70](#), [97](#), [104](#), [192](#), [236](#), [249-250](#), [387](#)

Rostov-sur-le-Don (bataille de) [23](#)

Rouges [10](#), [13](#), [34](#), [43-44](#), [50](#), [54-55](#), [112](#), [122](#), [146-149](#), [153-154](#), [161](#), [164](#), [169](#), [180-181](#), [183](#), [188](#), [192](#), [194](#), [197](#), [200](#), [206](#), [217](#), [252](#), [263](#), [269](#), [276](#), [279](#), [281](#), [283](#), [285-286](#), [312](#), [327](#)

Roumanie [62](#), [135](#), [289](#)

Rouperti, Andrei [223](#)

Rozanov [263](#),

Rybinsk [93](#), [104](#)

S-R de droite [20](#), [74](#), [92](#), [96-97](#), [114](#), [345](#), [361](#)

S-R de gauche [20](#), [23](#), [35](#), [49](#), [56](#), [74](#), [91](#), [99-104](#), [106](#), [168-169](#), [226](#), [228](#), [299](#), [307](#)

Sadke [158](#)

Salkovsky [282](#)

Samara [91](#), [93](#), [96](#), [114](#), [205](#)

Samara-Orenbourg [91](#)

Sarapoul [112](#)

Savinkov, Boris [17](#), [92-93](#), [99](#), [104](#), [108](#), [115-116](#), [181](#), [292-293](#), [296](#), [341](#), [375](#)

Savitch, Nicolas [140](#), [246](#)

Scandinavie [150](#)

Sébastopol [12](#), [135](#), [148](#), [248](#), [253](#), [338](#), [345](#), [349](#)

Sébastopol (navire) [338](#), [345](#), [349](#)

Semion [74](#), [82](#), [266](#)

Semionov [55](#), [129](#), [372](#),

Semipalatinsk [313](#), [315-316](#),

Sentovo [176](#)

Serguei-Possad [88](#)

Sibérie [7](#), [10](#), [15](#), [94](#), [96](#), [104](#), [118](#), [129](#), [155](#), [158](#), [205](#), [210-211](#), [273](#), [300](#), [309](#), [317](#), [321](#), [331](#), [334](#), [340](#), [348](#), [351-353](#), [359](#), [370](#)

Sibérie extrême-orientale [7](#)

Sibérie occidentale [15](#), [155](#), [309](#), [317](#), [331](#), [351](#)

Sibérie orientale [129](#), [155](#)

Simbirsk [104](#), [106](#), [109](#), [205](#)

Simféropol [235](#)

Sivach [285](#),

Skoropadsky [70](#), [83](#), [104](#), [144](#), [159](#), [164](#)

Slachtchev [236](#), [247-248](#),

Slavine [119](#)

Smidovitch [99](#), [103](#)

Smirnov, Ivan [118](#), [158](#), [210](#), [321](#), [332](#)

Smirnov, Vladimir [118](#), [332](#)

Smolensk [89](#), [293](#)

Smolensky [286](#), [288](#)

Smoline [313](#), [315](#)

socialistes-révolutionnaires [20](#), [47](#), [58](#), [168-169](#),

Sokolnikov [250](#)

Sokolov [153](#), [164](#), [235](#)

Solovky (îles) [127-128](#),

Spiridonova, Maria [20](#)

Staline [14](#), [22](#), [36](#), [48](#), [57](#), [62](#), [77-79](#), [82](#), [87-88](#), [92](#), [114](#), [128](#), [158](#), [168](#), [186](#), [193](#),
[207-209](#), [211](#), [216-217](#), [272-274](#), [282](#), [290](#), [335](#), [356](#), [358](#), [375-376](#),

Stalingrad [59](#), [77](#)

Stavropol [147](#), [235](#)

Stockholm [206](#)

Stoianovitch [92](#)

Sverdlov, Jacob [87](#)

Sviajsk [110](#), [115-121](#),

Sviatoch, Boris [321](#), [356](#)

Svinhufvud [43](#)

Syzran [94](#)

Tadjikistan [279](#)

Taganrog [27](#), [50](#), [70](#), [98](#), [235-236](#),

Tambov [13-14](#), [17](#), [27](#), [97](#), [221-222](#), [224](#), [299](#), [301](#), [304-307](#), [314](#), [324](#), [326](#), [329](#),
[331](#), [335](#), [338](#), [347](#), [350](#), [356](#), [359](#), [361-365](#), [370](#), [375](#)

Tambov (insurrection paysanne de) [13](#)

Tammerfors [44](#)

Tampere [44](#)

Tarachtcha [183](#), [185](#)

Tatare (promontoire de) [285](#),

Tatares [155](#)

Tatarka [193](#)

Tauride [176](#), [198](#), [273](#), [281](#), [284](#),

Tchaikovsky, Nicolas [109](#), [126-128](#), [130](#), [167](#)

Tchaly [177](#)

Tchécoslovaques [93](#), [96](#), [106-107](#), [109-110](#), [115](#), [121](#), [156](#)

Tcheka [23](#), [35](#), [56](#), [78](#), [99](#), [103](#), [128](#), [158](#), [162](#), [170-171](#), [173-174](#), [176-177](#), [184](#), [192](#),
[194](#), [208](#), [216](#), [228](#), [250](#), [272](#), [292](#), [305](#), [311](#), [316](#), [330](#), [337](#), [339](#), [344](#), [349-350](#),
[359](#), [361](#), [363](#), [375](#)

Tcheliabinsk [94](#), [210](#), [319](#)

Tcheliabinsk (soviet de) [24](#)

Tcherkassk [70](#)

Tcherkassov-Gueorguieski, Vladimir [64](#)

Tchernigov [184](#), [186](#), [196](#), [239](#)

Tchernov, Victor [20](#), [32](#), [41](#), [345](#)

Tchéthénie [145](#)

Tchoubenko [177](#)

Tchougarsky [282](#)

Tiflis [132](#), [335](#)

Tikhon [42](#)

Tioumen [317](#), [321](#), [328](#), [332-334](#), [347](#), [351](#), [354](#), [356](#), [366](#)

Tiourlem [117](#)

Tobolsk [89](#), [319](#), [321](#), [328](#), [332-334](#), [347](#), [351](#), [355-356](#),

Tomsk [315-316](#), [351](#)

Toporkov [122](#), [124](#)

Touapsé [168](#)

Toukhatchevsky [14](#), [36](#), [62](#), [104](#), [217](#), [271](#), [273](#), [323](#), [341](#), [343-344](#), [348](#), [356-359](#),
[364](#), [369](#), [376](#)

Toula [237](#)

Traian [177](#)

Transbaïkalie [155](#), [372](#)

Transylvanie [135](#)

Trotsky [12-14](#), [23](#), [31](#), [51](#), [62](#), [77](#), [79-80](#), [87-89](#), [91](#), [93-94](#), [96](#), [104](#), [108](#), [110](#),
[117-120](#), [122](#), [179](#), [181-183](#), [190-191](#), [201](#), [207](#), [209](#), [216-217](#), [224-225](#),
[231-233](#), [243](#), [250](#), [255](#), [261](#), [273](#), [277](#), [281](#), [288-289](#), [292](#), [297](#), [308](#), [331](#),
[339-340](#), [344](#), [347](#), [376](#)

Troubotchny (usine) [337](#)

Tsaritsyne [59-60](#), [77-79](#), [88](#), [128](#), [215](#), [287](#)

Tsvetaïeva, Marina [69](#)

Turcs [109](#), [133](#)

Turkestan [276-278](#),

Turquie [48](#), [288](#), [158](#)

Ukraine [14](#), [16](#), [39-40](#), [47](#), [56-57](#), [62-63](#), [68](#), [70](#), [79-80](#), [85](#), [88](#), [93](#), [98](#), [134](#), [138](#), [155](#),
[159](#), [161](#), [163](#), [172](#), [177](#), [181](#), [183-184](#), [186](#), [190](#), [195](#), [197](#), [227](#), [240](#), [243](#), [252](#),
[256](#), [258](#), [271](#), [274](#), [289](#), [300](#), [340](#), [370](#), [158](#)

Ungern [372-373](#),

Union de la paysannerie laborieuse [305-307](#), [338](#), [357](#), [361](#)

Vareikis [106](#),

Varsovie [47](#), [271-274](#), [276-277](#), [293](#)

Vasa [43](#)

Vassiliev [337](#), [355](#)

Vassilievka [85](#)

Vatsetis [14](#), [79](#), [100-102](#), [137](#), [216-217](#),

Verblioujka [199](#)

Verkhny-Ouslon [120](#)

Vernadsky [19](#)

Verts [14](#), [18](#), [152](#), [164](#), [166-169](#), [179-181](#), [188-189](#), [201](#), [266-267](#), [269](#), [292](#), [321](#)

Viatka [206](#)

Viipuri [44](#)

Vinnitchenko [70](#)

Vissky [72](#)

Vistule (miracle de la) [11](#), [273](#)

Vladimir (province de) [93](#), [168](#)

Vladivostok [24](#), [94](#), [97](#), [155](#), [263-264](#), [372](#)

Vlassov [99](#)

Volga [78-79](#), [93](#), [96](#), [104](#), [110](#), [115-116](#), [120-121](#), [128](#), [137](#), [155](#), [371](#)

Volgograd [77](#)

Voline [16](#), [80](#)

Volkov, Oleg [8](#), [11](#), [192](#)

Volodarsky [97](#)

Vologda [93](#), [130](#), [206](#)

von der Goltz [43-44](#),

von Kokenhausen [97](#)

von Kros [132](#)

von Lampe [345](#)

von Rosenberg [142](#)

Vorkine [205](#)

Vorochilov [57](#), [59](#), [77-79](#), [88](#), [216](#), [250](#), [376](#),

Voronej [63](#), [182](#), [221-223](#), [237](#), [359](#), [361](#)

Votkinsk [112](#)

Voznessensk [193](#), [195](#), [252](#)

Výborg [43-44](#), [111](#)

Werhmacht [376](#)

Wrangel [10](#), [54](#), [118](#), [122](#), [124](#), [129](#), [138](#), [140-141](#), [144-145](#), [147](#), [152](#), [166](#), [215](#), [219](#),
[225](#), [243-244](#), [246-248](#), [253](#), [268-269](#), [272-274](#), [276](#), [281-284](#), [286-289](#), [292](#),
[340](#), [345](#), [349-350](#), [372](#), [376](#)

Wrangel (armée de) [10](#), [54](#), [215](#), [281-283](#), [288](#)

Zaider, Meier [375](#)

Zakheim [99](#)

Zatonsky [40](#), [163](#), [173](#), [178](#), [183-185](#), [197-198](#), [200-201](#), [203](#)

Zdorov [8](#)

Zeliony [17](#), [196](#)

Zhang Kongyu [373](#)

Zinoviev [183](#), [208](#), [337](#), [339-340](#),

Zlatooust [104](#)

Znamenka [203](#),

Retrouvez tous nos ouvrages
sur www.tallandier.com